John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
204.5
v.1

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES

PROVINCES-UNIES.

TOME PREMIER.

A { *Utrecht* chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.
Londres P. Elmsly.
Paris Barois, fils ainé.
Bern La Société Typographique.
Geneve Barthelemy Chirol.
Leipzich Weidman & Reich.

MDCCLXXVII.

ADAMS204.5
v. 1

An acquaintance with the History of the ancient periods of Government, is chiefly useful by instructing us *to cherish* the *present constitution, from a comparison or contrast with the condition of distant times.*

HUME's Hist. of Eng. T. 3. p. 321.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

Le tems eſt trop précieux pour le perdre à répéter les lieu xcommuns ſi ſouvent rebattus en faveur de l'hiſtoire en général, ou pour repouſſer les paradoxes de quelques miſantropes modernes qui ont fait d'impuiſſans efforts pour en infirmer l'utilité. En voulant prouver une choſe évidente, on riſque de faire croire qu'elle ne l'eſt pas. Tout ce qu'on peut objecter, contre la ſcience de l'hiſtoire, tombe beaucoup plus ſur le ſujet qu'elle traite & ſur la maniere dont elle eſt traitée. Il ne s'agit pas de bâtir des ſyſtêmes de perfectibilité qu'il eſt plus permis de déſirer que d'eſpérer, il faut qu'en ſuppoſant les hommes dans leur état actuel de corruption ou d'imperfection; l'hiſtoire leur ouvre une école de morale & de politique, où puiſſent ſe former des citoyens & des hommes publics. On ſent qu'elle n'eſt point telle lorſqu'on y trouve qu'un répertoire

rebutant & ſtérile de dates & d'époques, qu'une ſéche & faſtidieuſe nomenclature de noms & de généalogies, qu'une gazette froide & monotone des expéditions, où des millions d'hommes n'obéiſſent qu'à l'impulſion d'un ſeul, que le détail ſi affligeant pour les âmes honnêtes & libres, des fêtes, des caprices, des vexations lâchement palliées ou maladroitement juſtifiées d'un deſpote imbécille ou d'un Tyran furieux. Nous avouerons cependant que l'hiſtoire de la plupart des peuples modernes, ſi fraîchement ſortis des brouillards épais d'une barbarie immémoriale, ne ſemble pas devoir intéreſſer autant que celle de ces Grecs & de ces Romains dont les exploits & la grandeur ſont encore notre étonnement. Mais qu'on approfondiſſe le ſentiment qui nous attache à la mémoire de deux peuples, rayés depuis tant de ſiècles, de deſſus la ſurface de notre globe; n'eſt ce pas par ce qu'on eſt étonné de les voir de l'état le plus faible s'élever au dégré de grandeur le plus impoſant? N'eſt ce pas par ce

qu'on

qu'on y voit les interêts de chaque citoyen faire briller par le choc des passions mutuelles, l'homme, non le représentant ? N'est ce pas par ce que chacun, mû par son propre instinct, réveillé par son influence personnelle, fait éclater jusqu'à l'excès les sentimens convulsifs du patriotisme, l'enthousiasme fougueux de la liberté & les brigues ardentes d'une ambition multipliée & indépendante ?

A ces traits pittoresques si capables en effet d'exalter l'ame & d'éclairer l'esprit ; je ne vois pas que les Grecs & les Romains soient des modèles dont il ne reste plus de copies. La République des Provinces-Unies parait avoir fait peu de figure, avant la derniere révolution. On s'imagine qu'elle n'était alors que comme un point perdu, imperceptible, dans l'immensité du globe. Mais ce point recelait un volcan, d'où il s'était déjà échappé de brillantes flammes. Pour éclater, il attendait une pression plus forte ; le despotisme est arrivé ; son poids devenu tous les jours plus pesant a tout ébranlé ; l'explosion s'est faite ; la liberté échappée de sa prison a développé cette force

énergique qui lui eſt particuliere. Indomptable, renaiſſante de ſes cendres; elle a lancé des traits de lumiere aux quels l'Europe doit peut-être celle dont elle jouit à préſent. Quoique ce magnifique ſpectacle qui n'eſt point d'imagination, ne ſe déploye dans toute ſa grandeur & ſa richeſſe, qu'à la criſe de la révolution; faute cependant d'en avoir, dans les faits qui précèdent, démélé les reſſorts & ſaiſi l'enſemble; pluſieurs illuſtres Ecrivains, étrangers & nationaux ont commis d'étranges erreurs. Quel plaiſir d'ailleurs de parcourir les faibles commencemens & de ſuivre les progrès d'un peuple qui tient un rang ſi reſpectable dans le ſyſtême de l'Europe & qui eſt, ſans contredit, le plus fameux de la terre relativement à l'eſpace qu'il y occupe! L'exécution d'un tableau ſi ſublime & ſi intéreſſant n'eut pas dû attendre le coup d'eſſai d'un jeune homme; il exigeait la touche aiſée d'une main de maître, les traits brillans d'un pinceau délicat & exercé. Cette tâche eſt trop au deſſus de mes forces pour que je me flatte de l'avoir remplie; mais l'idée de l'avoir conçue, ſur

un

un plan nouveau, dans la langue françaiſe, m'a inſpiré un courage préſomptueux.

L'hiſtoire des Provinces-Unies ſe diviſe en ancienne qui remonte aux tems les plus reculés & en moderne qui commence naturellement à l'abdication de Charles Quint. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt inſtructif d'examiner, comment, dans l'hiſtoire ancienne, ce peuple éclos du ſein de la nature, y a reſté ſi long tems ! de le ſuivre dans ſa longue enfance, de voir ſe ſuccèder tant de ſcènes mouvantes & variées, d'expéditions militaires, d'émigrations, de changemens phiſiques du Sol ! de voir les villes s'élever, l'eſprit humain aggrandir ſa ſphere, le commerce ſortir du néant, étendre rapidement ſes branches, enfanter les privileges, ſources primitives de la révolution ! On ne ſaurait diſſimuler, que cette carriere ne paraiſſe, au premier coup d'oeil, ingrate & épineuſe. On ſera, cependant, étonné de voir qu'elle offre des particularités caracteriſtiques & différentielles qu'on ne trouve dans aucun peuple de l'Europe aux mêmes époques.

Le ſpectacle en eſt auſſi curieux que bizarre, quelquefois inſtructif & preſque toujours neuf & piquant. C'eſt en raſſemblant ces traits épars ſous un même point de vüe, qu'on apprendra à connaître le génie national ſur lequel le climat a tant d'influence, & qu'on verra éclore les germes du gouvernement actuel. Que d'erreurs énormes & d'hipothèſes abſurdes ce plan bien exécuté ne dévoilerait-il pas! Combien de fois, par exemple, ſoit ignorance, ſoit démangeaiſon de faire des hiperboles, n'a t-on pas répété que la mer & les poiſſons habitaient ce païs avant la derniere révolution? que le peuple était alors en très petit nombre & abſolument nul? On n'a pas fait attention qu'il n'eut jamais pu tenter la fameuſe inſurrection qu'on vante ſi fort, s'il eut été ſi faible qu'on le ſuppoſe. Toutes les villes étaient non ſeulement formées au milieu du quinzième ſiècle; on voit encore la Hollande & la Zeélande, inſpirer la plus active rivalité à la ligue anſéatique, &, ſeules, lui tenir tête, balayer l'Océan & ſaiſir le ſceptre des

des mers du Nord. Dans une seule occasion Leide nourrit deux mille pauvres, Amsterdam plus de dix milles: Nimégue, Utrecht, Amersfoort, Déventer, Groningue, paraissent avoir été aussi peuplées, aussi puissantes que de nos jours; on peut, sans crainte, dire plus. Bien loin que la mer eut l'ancienne propriété du territoire; elle a au, contraire, enlevé au peuple qui l'habitait, des morceaux d'une vaste étendue. Le terrein que l'industrie a forcé cet élement orgueilleux à lui rendre, n'est point comparable à celui qu'il a gardé. De là ces révolutions singulieres du sol, heureusement inconnues dans les autres païs; mais qui sont un tableau particulierement affecté à cette histoire. Combien d'illustres auteurs n'ont pas avancé que la maison de Bourgogne avait réuni sous ses loix les dix sept provinces de Païs-bas (*)? Tous les Etrangers, qui ont traité quelque sujet relatif à l'histoire des Provinces-Unies,

(*) *Voyez, entr'autres, Bentivoglio nella guerra di Fiandra p. 1. 2. Watson's History of Philip the Second King of Spain. V. I. p. 70.*

Unies, ſont néceſſairement tombés dans beaucoup d'erreurs, s'ils n'ont pu conſulter les derniers auteurs Hollandais qui ont jetté un grand jour ſur leur Hiſtoire.

La ſcène s'ouvre d'abord d'une maniere uniforme. Ce ſont des peuplades, iſolées, à demi ſauvages, n'ayant pour loix que des coutumes, errantes dans les forêts ou cachées dans des marais, diviſées en pâtres qui vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux; en pêcheurs à qui les rivieres & la mer offrent une nourriture aiſée & abondante; en chaſſeurs qui dévorent des proies acquiſes par le fer. On peut voir dans les moeurs des Germains, comment, le plus fameux peintre de caractere oppoſe la ſimplicité de leurs moeurs, leur bravoure & leur amour pour la liberté, à la lâcheté, aux vices de ſes compatriotes dégénérés. (*) *Les Romains qui ſûrent par la ſupériorité de la diſcipline & non par celle du courage " faire courber ſous le vol de leurs aigles tant de peuples indépendans, parurent reſpecter la liberté in-*

(*) *Robertſon Hiſt. de Charl. V.*

innocente du Batave. Ils chercherent, ſous les titres ſpécieux de Frere & d'Ami, à lui dérober ce que leur joug avoit d'humiliant. Ils impoſent aux Friſons des conditions plus dures; leur domination ſe change en tyrannie; ils ne tardent pas à ſoulever un peuple fier, qu'ils ne peuvent réduire qu'en lui donnant des loix & des inſtitutions civiles. Les Batayes ne ſont plus que des hordes d'Aventuriers qui s'eſtiment heureux d'avoir la garde des Empereurs & d'aider les Romains à la conquête de l'univers. Mais leur gloire vole avec celle des légions; ils créent & dépoſent les Céſars; ils ſoutiennent leur patrie opprimée; ils ſe révoltent pour la défendre, réunis aux Friſons, ils tiennent longtems en échec toutes les forces romaines. Tacite, l'énergique Tacite, ſemble, en leur faveur, oublier ſa préciſion ordinaire; une grande partie de ſon ouvrage eſt conſacrée à célébrer leur gloire & leurs exploits. Ils ne cédent pas, ils traitent. Dans les irruptions des Barbares, on peut douter, ſi la Friſe & la Batavie ne produiſirent

pas autant de conquérans qu'elles en reçurent. Toujours est-il certain qu'elles ont été une de ces grandes fabriques d'hommes d'où sortirent les conquérans des Gaules & de l'Angleterre. Elles furent, ensuite, comme il arrive presque toujours (*) subjuguées par les conquérans qu'elles avaient produits. Les Francs, sous prétexte d'étendre l'empire de la vraie foi,

(*) *Ainsi les Gaulois, en subjuguant une partie de l'Italie, en pénétrant jusqu'à Rome, ne firent qu'ouvrir la route de leur païs à la conquête des Romains; ceux-ci furent détruits par les Barbares qu'ils avaient subjugués. Les Germains, après avoir fondé l'Empire des Francs, tournent contre leur ancienne patrie, leurs armes victorieuses. Les Anglais soumettent à leur tour ces Normands qui les avaient réduits en servitude. Il semble qu'un peuple conquérant, ne fasse que transporter dans sa conquête le nerf, la fleur & l'élite de la mère patrie qui, devenue éthique & sans vigueur, ne peut plus se défendre contre l'avidité des conquérans qu'elle a produits, surtout quand les deux nations sont voisines. Cette observation, avec les modifications requises, est encore confirmée par bien des évenemens arrivés de nos jours.*

foi, soumettent à leur Empire, les Frisons, nom que conserverent longtems tous les habitans des Provinces-unies. Les Normands contribuent à faire crouler le colosse monstrueux de l'empire de Charlemagne. Leur puissance devient trop tyrannique pour durer longtems: sur ses débris s'élève avec plus d'éclat celle des grands feudataires. Le territoire des Provinces-unies démembré en quatre Fiefs principaux, reste attaché au corps Germanique. Mais, ces institutions odieuses qui perpétuent la servitude civile, lors même que le joug politique est abbattu; en un mot, les cruelles institutions féodales introduites dans les païs de Hollande, de Gueldre & d'Utrecht, ne peuvent pénétrer chez les Frisons. Ils reconnaissent l'Empereur; mais ils n'en veillent qu'avec plus de soin à se maintenir libres. Sa foiblesse & son éloignement ne saurait leur inspirer aucune crainte, & son ascendant peut en imposer à l'ambition des petits Princes qui payent cherement les entreprises qu'ils tentent sur leur liberté. Pour rendre le spectacle plus diversifié

& plus piquant, on voit ailleurs un prêtre tenter d'unir le Sceptre & la croſſe. Mais en cherchant à rompre la ſubordination impériale; il eſt lui même arrêté par la puiſſance des Nobles & des villes. A l'ombre de ſa puiſſance, toujours faible & précaire, s'établit un gouvernement preſque Républicain. Les Ducs de Gueldre ne ſont en général que des Miniſtres Subordonnés aux Etats. Les Comtes de Hollande ne peuvent s'affranchir du joug impérial ſans le ſecours des ſeigneurs & des Nobles. Ceux ci les arrêttent à leur tour; ils affectent une égalité ménaçante; Guillaume I. leur doit ſon élévation. La condition, " de ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arroſent de leur ſueur & nourriſſent leurs freres" (*), offre dans les différentes provinces un ſpectacle curieux & varié. En Friſe & dans les Ommelandes, les païſans figurent dans les diètes & ſe gouvernent par eux mêmes. En Weſt-Friſe ils maintiennent longtems leur indépendance contre

(*) *Voyages d'un Philoſophe p.* 25.

tre les Comtes de Hollande; leurs différentes insurrections montrent qu'ils conserverent l'amour de l'antique liberté qu'ils avaient si longtems défendue. Dans les païs de Hollande, d'Utrecht, d'Overyssel, ils sont soumis au pouvoir, plus ou moins limité des Seigneurs ou des Baillis. Enfin, en Gueldre où l'administration intérieure des villes est absolument démocratique, les campagnes sont condamnées à une servitude féodale plus rigoureuse. L'esclavage personnel s'abolit imperceptiblement. C'est aux croisades que les communes doivent les premieres causes de leur puissance. Les grands Feudataires leur donnent des privilèges étendus, afin d'abattre l'orgueil des Seigneurs subalternes. Les villes naissent du sein de la liberté; elles sont bientôt en état de payer leur reconnaissance par des services effectifs. Mais en retour elles ont soin de se faire donner des exemptions & des prérogatives. Leur opulence s'accroît rapidement; elles prennent part à l'administration; leur crédit emporte bientôt l'équilibre; elles sont en état d'abais-

ser

ser & les Princes & les Nobles. Le peuple, devenu libre & puissant, dans un tems barbare où il manquait de législation, s'abandonne, dans toutes les provinces différentes, aux factions les plus sanguinaires; elles ne sont plus que des théatres d'anarchie & de carnage. En Frise, on s'égorge par l'excès de liberté; dans le païs d'Utrecht, c'est en général pour la maintenir. En Gueldre on se massacre pour le choix d'un Prince. La même manie met les armes civiles à la main des Hollandais & des Zéelandais. Au milieu de ce délire aveugle, ces derniers tombent au pouvoir de la maison de Bourgogne. L'accroissement de la puissance de cette Dynastie, la diminution de la noblesse éteinte en grande partie dans les guerres civiles, préparent la grandeur de Charles d'Autriche, si fameux sous le nom de Charles-Quint. Ce Prince habile, qui ne possédait d'abord du territoire des Provinces-unies que la Hollande & la Zéelande, parvient successivement à le réunir tout entier sous sa puissance. Il ne fut pas le premier qui entreprit de gou-

gouverner d'une maniere arbitraire; ſes prédéceſſeurs avaient déjà attaqué, & même avec ſuccès, les libertés de la nation qu'ils gouvernaient. Mais, Charles, ſachant employer à propos la force ou l'adreſſe, affectant de la modération; lors même qu'il cherchait à envahir les privilèges les plus précieux, parvint quelquefois à ſon but; mais, en général, il ne fit qu'inſpirer les ſentimens de ſa politique à la nation, que ſes longues abſences rendaient plus courageuſe. Son fils, en faiſant éclater un plan de deſpotisme plus découvert & plus oppreſſif, devient, malgré lui, l'inſtrument d'une inſurrection & d'une liberté, que ſes ſucceſſeurs ſont obligés de ratifier ſous le ſceau de la foi publique, & à la face de toutes les nations qui applaudiſſent.

Quelque ſoit l'époque qu'on enviſage dans cette Hiſtoire, la noble paſſion de la liberté parait avoir formé le caractere dominant de la nation. Avant l'arrivée de Céſar; c'était celle de l'état de nature; elle fait entendre

dre sa voix ; même sous les Romains ; les Francs ne peuvent l'abbattre ; elle extermine les Normands. Elle se défend ensuite, en Frise contre la servitude féodale ; les Feudataires des autres Provinces sont toujours soumis à une autorité limitée. Dès que les villes deviennent puissantes, l'esprit républicain s'y introduit ; il fait éclater toute son énergie, sur tout dans les païs de Gueldre & d'Utrecht. Les Hollandais réussissent quelquefois à borner la puissance des Comtes dans toutes les opérations civiles & politiques. Les sept provinces, réunies sous les loix d'un même Prince, s'élèvent fièrement contre lui, dès qu'il veut les opprimer. C'est à l'indépendance qu'elles lui ont arrachée, c'est à la liberté seule qu'elles doivent leur existence politique, leur grandeur & leur force. C'est donc la liberté, la source des exploits les plus heureux & des actions les plus mémorables, que nous avons dû inspirer dans tout le cours de notre ouvrage. Notre esprit républicain ne doit pas paraître plus étonnant que l'attachement aux prérogatives roya-

royales dans l'Hiſtorien d'une monarchie. Cependant, pour nous accomoder à la faibleſſe du ſiècle & prévenir les objections qu'on pourrait nous faire, expliquons ce que nous avons voulu dire toutes les fois que nous avons employé ces mots: liberté & deſpotisme. „ *Il* „ *n'y a point, dit le ſublime Montesquieu,* „ *de mot qui ait reçu plus de différentes ſigni-* „ *fications, & qui ait frappé les eſprits de* „ *tant de manieres que celui de liberté. Les* „ *uns l'ont pris pour la facilité de dépoſer ce-* „ *lui à qui ils avaient donné un pouvoir ty-* „ *rannique; les autres pour la faculté d'élire* „ *celui à qui ils devaient obéir, d'autres pour* „ *le droit d'être armés & de pouvoir exercer* „ *la violence; ceux-ci pour le privilège de* „ *n'être gouvernés que par un homme de leur* „ *nation ou leurs propres loix.*" *Le ſauvage du Canada trouve que les Anglais ſont Eſclaves; ceux ci condamnent hautement, comme tyrannie, l'Ariſtocratie des Provinces-unies* (*). *Un Batave qui voyage dans certains païs monarchiques, frémit quand il entend parler de la*

(*) *Hume's political Eſſays.*

la preſſe des matelots, d'Eſpions, de fermiers généraux, de lit de juſtice, de lettres de cachet, d'unité de culte. Il a peine à comprendre qu'il faille, pour que les penſées d'un honnête homme circulent librement, y voir appoſé l'hyérogliphe miſtérieux d'un pédant de collège. Il ne peut ſe conſoler de cet outrage fait à la nation françaiſe, qu'en penſant combien d'argent la ſienne en retire. Le Français va vanter en Italie, en Eſpagne, en Portugal, les libertés Gallicanes, les ſeules qui lui reſtent. Il jette un ſourire dédaigneux ſur les peuples ſoumis à la ſuperſtition & à l'inquiſition. Les voiſins méridionaux de la France déclament hautement contre le despotisme des ſucceſſeurs d'Ali. Tous ces exemples qu'on pourrait multiplier à l'infini en faiſant le tour du globe, prouvent, que la nature crie dans tous les coeurs : l'homme eſt né libre; *qu'il a des idées différentes, mais non pas contradictoires, ſur la liberté. Elle a en effet, comme toutes les choſes humaines, des modifications diverſes. Elle diffère du plus ou du moins. Plus elle eſt l'expreſſion des volontés générales, plus les pou-*

pouvoirs ſont diviſés ; plus elle paraît être dans ſa perfection & ſa plénitude. Au contraire, à proportion que le pouvoir va ſe concentrer dans la volonté d'un petit nombre, elle perd de ſa force ; elle eſt entierement anéantie, quand un ſeul homme poſſède tous les pouvoirs. Comme j'appelle liberté ce qui me parait avoir été regardé comme tel par chaque peuple dont je fais mention ; j'appelle auſſi despotisme, tyrannie, toutes les atteintes portées par le Prince aux Privilèges de la nation qu'il gouverne. D'après ces obſervations préliminaires, quel eſt le peuple au monde à qui la liberté n'appartienne pas? Pourquoi ſerait-elle légitime au delà, & illégitime en deçà de la Manche? Il n'entre pas dans mon plan de donner une définition des différentes ſortes de liberté, civile, politique & religieuſe.

Les hommes d'aujourd'huy ſont trop éclairés pour jamais penſer à confondre la liberté avec un délire licencieux, & des loix abuſives & anti-ſociales. L'apôtre de la liberté, loin d'être, de nos jours, un homme dangereux

ſent

sent au contraire l'amour du genre humain brûler toutes les facultés de son âme. Qui oserait nier que partout, où elle établit son séjour, le bonheur ne soit attachée à ses pas? Parcourez l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la mesure de la liberté est partout celle du pouvoir & du bien-être de chaque nation. La puissance actuelle des Rois de l'Europe, ne la doivent-ils pas à la liberté qu'ils ont procurée à des nations esclaves de l'Aristocratie féodale? Ne doivent-ils pas la destruction des erreurs les plus dangereuses, sur la sureté de leurs personnes à cette liberté par la quelle l'esprit humain a enfanté tant d'utiles découvertes? N'est ce pas une chose remarquable, que les peuples, où la liberté de religion & de la presse est la plus gênée, sont en général plus corrompus que les autres? Souvent même quand une nation a conservé du nerf & des sentimens d'honneur, on voit plusieurs citoyens briser avec gloire le joug sous le quel on voudrait étouffer leur génie. Comment, par exemple, la nation

*tion Françaiſe a-t-elle pu de nos jours, ſoutenir ſa réputation littéraire, comment a-t-elle pû, dans la morale & la politique, égaler, j'ai preſque dit, ſurpaſſer les Anglais? n'eſt-ce pas par des ouvrages que la verité & la liberté ont revétus de leur noble caractere, & qui ont ſû ſe ſouſtraire à l'*inquiſition cenſoriale? *Puisque la vie des hommes eſt ſi courte, qu'ils trouvent dans le monde moral & dans le monde phyſique, tant de maux & tant d'ennemis; avec quelle jalouſie ne doivent-ils pas conſerver la plus précieuſe des prérogatives du créateur; celle qui ennoblit leur être & qui diminue la ſomme de leurs maux? Il eſt bon qu'il y ait des Républiques, autrement les Monarques, ſe croyant de droit divin, que n'entreprendraient-ils pas alors, ſoit ambition, ſoit caprice? D'un autre côté, s'il n'y avait pas des monarchies; les Républicains ne ſentiraient jamais ſi bien les charmes de leur conſtitution. C'eſt la comparaiſon, c'eſt le contraſte qui relève les jouiſſances; c'eſt la douleur qui fait*

fait connaître le prix de la ſanté. Tous les peuples qui ont eu du courage & de l'élévation dans l'ame ont ſû maintenir leurs droits. Les peuples lâches, efféminés, ont fléchi ſous le joug.

Les lecteurs, qui ne ſont point accoutumés à une maniere de penſer forte, raiſonable & courageuſe, qui n'ont lû dans l'hiſtoire de leur patrie que celle du Souverain, ſeront étonnés de voir que nous ayons ici penſé aux peuples. Leurs droits, ainſi que leur hiſtoire, ſont oubliés, ſacrifiés, dans ces Ecrivains que la crainte glace, l'eſprit d'adulation amollit, la puiſſance fait pâlir, & dont les talens ſupérieurs euſſent pû quelquefois mériter de l'humanité. Nous avons eu cependant à parler des Princes dans cette hiſtoire; mais comme il nous a paru qu'ils ſont faits pour la nation, plutôt que la nation pour eux, nous nous ſommes attachés à elle plutôt qu'à eux. Quand l'occaſion s'eſt offerte de les louer nous l'avons fait avec droiture & impartialité. Lorſque les tems deviennent intéreſſans, nous avons eſſayé quel-

ques

ques traits sur leur caractere ; ils coulent entierement des faits, servent à les expliquer & ont des rapports essentiels à l'état de la nation. C'est souvent un tableau racourci de leur gouvernement. Ce n'est qu'avec douleur que, dans le grand nombre de Souverains dont nous avons eu à parler, nous en avons rencontré si peu dont le bien public ait été l'unique objet. On voit plusieurs héros, quelques politiques & peu de Princes citoyens. Nous eussions cru insulter à la noble fierté du peuple républicain, pour lequel nous écrivons, en les reproduisant à ses yeux sous des traits altérés ou flattés. Leur conduite a eu trop d'influence sur le bien-être de la nation, pour qu'on puisse dissimuler leurs fautes. C'est par un ressentiment légitime contre les mauvais Princes, (dit Pline, en faisant l'éloge d'un sage couronné) qu'on prouve son amour pour les bons (*). Avec quel sentiment de joie & de

(*) Neque enim satis amarent bonos principes qui malos satis non oderint.

de volupté, j'aurais aimé à couvrir de fleurs la tombe d'un pere de la patrie, d'un protecteur des loix! Mais, helas! dès qu'on laisse à un prince des droits trop étendus, il ne pense qu'à renverser ceux des peuples. Il a peine à se figurer que leur puissance & leur intérêt puissent être les siens. Si donc, l'on entend, par politique, l'art d'enchaîner les hommes; je me fais gloire de l'ignorer & de déclarer d'avance qu'on ne l'apprendra pas dans cet ouvrage. Quoique l'historien Républicain ait principalement en vüe d'instruire les peuples de leurs droits; il se garde bien de dissimuler les fautes & les erreurs qu'ils ont commises, soit dans l'ardeur des factions, soit par un fanatisme effrené de liberté. Inaccessible à la crainte, à l'interét, il sait que "lorsqu'on parle des morts, on ne leur doit que la vérité pour l'instruction des vivans." (*) Sa voix libre & fière, mais juste & impartiale, est aussi éloignée d'outrager avec impudence que de flat-

(*) Théor. des L. Civ. D. prel. 240.

flatter avec bassesse, & la nation & ceux que des droits légitimes ont fait dépositaires de son destin. Transporté sur le roc solitaire & peu battu de la nature, il n'arrête ses regards que sur les ruisseaux purs & bienfaisans qui y prennent leur source. Ses organes visuels ne sont point fascinés par le masque trompeur des préjugés & des opinions. Il les attaque avec vigueur & courage; parce que l'interêt du genre humain est d'avoir une notion saine des rapports moraux des Etres & des vrais principes des loix.

C'est sur tout à la fin de chaque administration que, pour ne pas rompre le fil du récit, j'ai rassemblé, sous un même point de vüe, tout ce qui a quelque rapport aux moeurs, coutumes, législation, opinions, principes du droit public, nouvelles découvertes, grands hommes. Je puis me tromper, j'ai, cependant, cru qu'il était plus intéressant d'entendre parler d'un Erasme, d'un Grotius, d'un Brandt &c. que des fils, arriere-petits-fils de tel ou tel Prince dont l'ambition détruisait ou désolait souvent ces

hommes que les savans éclairaient par leurs lumieres bienfaisantes. Nous avons pris plaisir à rapeller tout ce qui peut jetter quelque jour sur la force nationale au dehors, l'administration politique au dedans, les institutions legislatives, les finances & l'élection des Magistrats. Il nous a paru que les particularités du système municipal des villes, trop souvent négligées, étaient cependant nécessaires pour l'intelligence des grands évenemens auxquels elles ont donné lieu. La machine du gouvernement est d'ailleurs si compliquée, qu'on ne saurait déranger un ressort sans en détruire le jeu & l'harmonie. Nous nous sommes attachés plus que la plupart des Ecrivains à la Frise, par ce que l'histoire nous en paru curieuse & peu connue. Nous avons embrassé un plan plus vaste que celui de M. WAGENAAR. *Il s'attache particulierement à la Hollande ; c'est en effet la province la plus intéressante ; mais, comme après tout, elle n'est qu'un des membres d'un grand corps ; les autres provinces méritaient aussi d'être connues, ayant*

ayant conservé non seulement, chacune, leur souveraineté indépendante; mais renfermant encore des différences essentielles dans leur gouvernement & dans leurs loix. L'exposition de tant de sujets & d'évenemens disparates, ne pouvait manquer d'être fatigante. Il était difficile de rassembler tant de fils épars sans les brouiller; comment arranger, tant d'objets, avec ordre, précision, clarté, les exposer, sans les confondre & par des transitions adroites, promener l'esprit de tableaux en tableaux, offrir dans cette variété même un fond inépuisable de plaisir & d'instruction? Je n'ai négligé aucunes peines, pour rendre mon ouvrage intéressant. Les divisions que j'ai employées sont propres à mettre de l'ordre, de la méthode & à caractériser les époques. Mon titre m'eut même permis bien des licences que je me suis interdites. Pourquoi attaquerai-je les gouvernemens; n'ayant éprouvé d'aucun d'eux ni bien ni mal(*)? Je van-

(*) Sine irâ & studio quorum causas procul habeo. —— nec beneficio nec injuriâ cogniti. Tacit.

vante ceux où la liberté règne ; parce que je suis intimément persuadé qu'on y est plus à son aise, non pour faire le mal, mais pour l'empêcher ; souvent pour proposer le bien & pour l'exécuter.

Afin que mon ouvrage fut utile aux étrangers, je me suis volontiers appesanti sur quelques points d'histoire où ce païs à été impliqué avec ses voisins ; sur tout lorsque j'ai remarqué des fautes dans leurs historiens. J'ai rassemblé plusieurs particularités qui m'ont paru propres à prévenir les erreurs, où tombent ordinairement ceux qui parlent des Provinces-unies. Les histoires volumineuses n'effrayent pas moins par le prix que par la prolixité ; elles sont, sous ce double rapport, au dessus de la portée d'un grand nombre de citoyens, à qui cependant la connoissance des révolutions civiles & politiques de leur patrie, serait très nécessaire. Pour remédier à ce double inconvénient, plusieurs sont tombés dans des excès contraires. Ceux-ci ont donné des abrégés de faits bien ou mal cousus ; d'au-

tres ont fait quelques collections des anecdotes les plus piquantes & des usages les plus singuliers, qu'ils ont pu compiler dans les annales des nations. Les uns, par une brieveté excessive, les autres par le défaut d'ordre & de suite, ont également manqué le but de l'histoire: celui de montrer l'enchainement des effets avec les causes, les principes de la grandeur & de la décadence des Etats. D'ailleurs, comme l'histoire d'une nation intéresse toujours plusieurs cantons différens; chacun s'attend à y trouver les faits où sa patrie a eu quelque part. La tradition lui en a-t-elle transmis certains traits; il espère de les voir éclaircis & coloriés, sous le pinceau de l'histoire. N'est il pas tenté de jetter le livre d'indignation, quand il voit son attente cruellement trompée? Il est vrai que l'histoire ne saurait détailler tous les faits. Quand ils ont laissé quelque impression, elle doit cependant en rafraîchir la mémoire. Ce n'est pas celui qui, dans une ample moisson, ne fait que glaner quelques épis, qui a fait un

abrégé. Si, par le tableau fidel de ce qui eſt arrivé dans un tems, il ne peut offrir des objets de réfléxion & de comparaiſon pour l'avenir, il a travaillé pour le néant. Il n'eſt pas abréviateur, il eſt mutilateur. Un bon abrégé parait promettre beaucoup de choſes en peu de mots. Les demi-lumieres ne ſervent qu'à faire des pédans de ſociété, des eſprits auſſi arrogans que ſuperficiels & des juges faux. L'hiſtoire ne doit pas ſacrifier les faits aux uſages, ni les uſages aux faits; ils doivent s'éclaircir les uns par les autres. Quand les faits ſont bien choiſis; ils peuvent quelquefois développer & les moeurs & les loix de la nation. C'eſt dans ces détails néceſſairement variés & habilement entremêlés, contraſtés, que tout homme peut puiſer une ſource féconde de raiſonnemens, d'inſtructions, ſur ſes interêts, ſes devoirs, & qu'il peut reconnaître dans un miroir ſi diverſifié, l'image de ſes vices, de ſes folies, de ſon propre coeur.

En un mot, les ouvrages qui portent ordi-

nai-

nairement le nom d'hiſtoires ſont ſi volumineux, ceux qui ne ſont que de ſimples abrégés ſont ſi décharnés, que je n'ai oſé ſuivre les traces ni des uns, ni des autres. J'ai préféré un milieu; j'ai donné un titre différent à mon ouvrage; celui de tableau. La peinture d'un vaſte horiſon doit offrir la plus grande variété, ici des pâturages rians, là des collines, des cabanes, des ruiſſeaux. Comme les petits objets, loin d'être inutiles, ſervent ſouvent à relever les plus grands; que, ſans eux, le tableau ne ſerait ni exact, ni fidel; j'ai raſſemblé une foule d'évenemens ſouvent diſparates; mais propres à faire reſſortir toutes les nuances du ſpectacle des tems, des hommes & des choſes. Ce vaſte plan m'a engagé dans des diſcuſſions & des anecdotes qui ne m'ont pas ſemblé auſſi minutieuſes, qu'elles pourront le paraître à d'autres. Je ſuis auſſi obligé de parler d'expéditions peu intéreſſantes pour des lecteurs étrangers. Mais je le répète; ce n'eſt pas principalement pour eux que j'écris. Tout citoyen qui tient au petit coin de

terre, dont j'expose les variations, se rappelle toujours avec enthousiasme, les querelles, les exploits, les malheurs dont elle a été le théatre. Les grands Royaumes ont de grands interêts, qui ne sont agités que par quelques hommes publics. Le peuple toujours compté pour rien; n'ayant partagé que le poids & les dangers des entreprises, bien loin d'y prendre interêt, doit regarder avec indifférence, j'ai presque dit avec horreur, ces évenemens tragiques, ces combats sanglans, ces campagnes ravagées, ces scènes de désolation & de carnage, effets d'une ambition effrenée, qui lui a souvent couté son honneur & toujours sa substance & son sang. La nation, au contraire, dont je trace les annales, petite, concentrée, ne formant, pour ainsi dire, qu'une famille divisée en sept branches, où tous se connaissent, où tous ont partagé les biens & les maux, la pauvreté & les richesses publiques, ne peut considerer qu'avec un ravissement voluptueux, tous les traits qui lui rappellent des ancêtres, des concitoyens & des vo-

volutions dont elle savoure les fruits délicieux. On a souvent dit que l'histoire devait être écrite avec noblesse, gravité, dignité. Mais la vérité pour les faits & la clarté pour le stile sont, je crois, les premiers devoirs d'un Historien. Il arrive souvent qu'une fausse délicatesse, qui craint de choquer des oreilles plus décentes que chastes, gaze ou travestit tellement certains faits qu'ils ne sont plus reconnaissables. Le voile dont elle les couvre est si peu diaphane, qu'on ne peut plus les voir à travers. Par exemple, en parlant de la corruption des moeurs; on a répété souvent des lieux communs qui nt rapport à tous les siècles, à tous les païs. Un seul fait eut plus instruit; il eut, souvent, fait connaître & les tems & les hommes. Dans le siécle éclairé où nous vivons, tout ce qui est vrai doit être exposé aux yeux. Dès que le stile n'est ni bas ni rampant, & qu'on a soin d'amener des incidens qui varient la scène, on ne saurait salir l'imagination. Combien de fois, en ne rapportant un fait que d'une maniere vague & indéterminée;

cette fausse réticence ne fait elle pas imaginer pis ou faux ? En général nous nous sommes plus appliqués à dire vrai qu'à bien dire. Nous avons taché de saisir & de présenter les choses dans le point de vüe le plus frappant. L'histoire n'est point une galerie de portraits, c'est une scène mouvante où les personnages doivent se reproduire par leurs actions. Le secret de l'art est de les exposer sous la perspective la plus capable d'instruire le lecteur & de lui donner à penser. Il ne veut pas qu'on lui épargne le soin de réfléchir ; mais il est des cas où ils n'est pas fâché de rencontrer des réfléxions que l'historien est quelquefois obligé de faire ; par ce qu'elles donnent un nouvel éclat à des évenemens qu'il a plus approfondis que son lecteur. Il n'ose creuser dans les replis du coeur humain, que rarement ; seulement pour exposer les causes des événemens ; il ne craint pas alors de peindre les hommes d'un noir odieux ; mais ce n'est que lorsqu'il est fondé d'autorités raisonnables. Il faudrait être bien sot, pour s'imaginer que les hommes d'Etat n'ont

n'ont jamais en vûe que le bien public. Quelques modernes ont eu grand tort de faire réjaillir sur le caractère de Tacite l'infamie des portraits qu'il nous a transmis. Au contraire, l'horreur qu'il inspire pour le crime en le peignant sous les traits les plus hideux ; le plaisir qu'il prend à lui opposer le tableau charmant de la simplicité des moeurs germaines decèlent la droiture & la pureté de son âme. De ce qu'on donne une mauvaise interpretation aux intentions des hommes ; il ne suit pas toujours qu'on le juge d'après son propre coeur. Il suit plutôt qu'on a un sens droit & un génie cultivé par l'étude de la société. Dans le cours ordinaire de la vie, n'entendons nous pas les hommes les plus grossiers prêter à certaines actions des motifs sinistres, qui sont assez bien fondés ? Le philosophe apprend à préserver son ame des vices odieux que la reflexion lui fait appercevoir chez les autres dans toute leur difformité & leurs suites funestes. Il sait que, pour peu qu'on s'écarte des principes d'une saine morale, on ne manque pas de s'attirer une foule

de maux ; il sait que la vertu est le principe nécessaire du bonheur.

La Religion est sans doute aussi un des grands mobiles de la vertu. Si elle était détruite, quelle alternative resterait-il à ceux qui, pour se distinguer du vulgaire, affectent de la mépriser, en se retranchant sur la loi naturelle? L'historien toujours obligé de la respecter, ne peut cependant dissimuler l'influence bonne ou mauvaise qu'elle a eue sur les événemens & les opinions, suivant le bon ou le mauvais usage qu'on en a fait. On peut voir dans les discours de Fleuri, dans l'hist. Eccles. de Racine & dans M. Millot ; que les Ecrivains les plus sensés de l'Eglise Romaine sont bien éloignés de justifier les excès que la crédulité & le fanatisme ont produits dans les tems d'ignorance. Dans ces siecles infortunés où l'esprit humain était si maltraité, si abruti, si vicié, il est des faits ou des opinions qu'on ne peut se dispenser de reproduire. Parmi les mensonges pieux ou plutôt impies que nous avons rapportés, il en est de si ridicules que

c'eut

c'eut été insulter au bon sens du lecteur de les attaquer sérieusement. Je me suis contenté de les exposer avec naïveté ; pour peindre le siècle & égayer un tableau si sombre & si douloureux. Dans la fameuse réforme du seizième siècle, les catoliques ne voyent que l'oeuvre du Diable ; les protestans le doigt de Dieu : il est permis à l'historien de n'y chercher que les effets des passions, uniques ressorts du coeur de l'homme. Il doit toujours avoir en vüe d'inspirer à tous les hommes de se supporter les uns & les autres, quelques soient leur couleur, leur nom, leur symbole. C'est en leur montrant qu'elle est leur faiblesse & quels sont leurs malheurs, quand ils s'écartent des grands principes d'humanité & de concorde universelles, qui distinguent si avantageusement le christianisme de toutes les fausses religions, qu'ils apprendront à ne pas condamner ceux dont les idées ne sont pas tout à fait calquées sur les leurs. Combien de protestans qui croyent sincerement qu'il faut avoir perdu le bon sens pour être catolique Romain ? Qu'il

n'y

n'y a dans le papiſme qu'un tas de dupes ou de fripons & que cette religion favoriſe l'eſclavage, l'oppreſſion & le deſpotiſme? Elle a cependant eu dans ſon ſein des Nicoles, des Fénelons, des Paſcals, des Vondels. C'eſt ſous ſon re que ſe ſont formées la plus grande partie des Républiques de l'Europe. Jamais les Friſons, les Gueldrois, les Trajectins & les Overyſſellois, n'ont ſenti l'amour de la liberté avec tant d'énergie que ſous ſon Empire. D'un autre côté, que de Romains qui ne peuvent concevoir qu'on puiſſe être honnête homme ſans confeſſion & ſans prêtres! & que le bon Dieu ne ſerait pas tel s'il ne damnait ſans miſericorde, tous ceux qui ne croyent pas à la bulle unigenitus!

Répétons le hautement. Il n'y a que les Ecrivains du païs qui puiſſent fournir des lumieres ſûres pour écrire l'hiſtoire nationale. Je me ſuis donc attaché aux Auteurs Hollandais. L'ouvrage que Mr. WAGENAAR *a donné ſous le titre de* Vaderlandſche Hiſtorie, (*hiſtoire de la patrie,*) *eſt, ſans con-*

tre-

tredit, supérieur à tous ceux qui ont traité le même sujet avant lui. L'exactitude, la profondeur des recherches, l'impartialité, la clarté, la précision, le goût, l'élégance, le jugement exquis, le bon sens, forment le caractère de cet admirable Historien. Il peint d'après nature. Il s'interdit presque toutes réflexions; mais il sait présenter les faits dans le jour le plus capable d'en occasionner aux lecteurs. Quand il s'en permet quelques-unes; on regrette que le plan qu'il s'était proposé, l'ait empêché d'en hazarder davantage. Cet Ecrivain est le guide dont j'ai suivi les traces avec plus de confiance. Il m'eut servi encore davantage, si, dans l'ancienne histoire, il ne se fut pas attaché particulierement à la Hollande, s'il se fut plus étendu sur les autres provinces, sur les moeurs, la législation, l'état politique. Le soin qu'il a eu d'indiquer ses autorités avec l'attention la plus scrupuleuse, m'a fourni la facilité de pouvoir les consulter avec promptitude. Ayant embrassé un plan différent

du

du sien, il m'a été impossible de le suivre toujours. Mais; quand je m'écarte de lui, ou que j'entre dans des discussions où il ne s'est pas engagé, je multiplie les autorités. J'ai été en général obligé de citer les siennes, lorsque je n'ai pu me procurer les originaux.

Mon premier dessein était de faire un extrait de son histoire ou de la traduire. En abrégeant, j'ai acquis de nouvelles connaissances; je n'ai pu résister à l'envie de faire un ouvrage sur un plan qui fut à moi. D'ailleurs, quel libraire des Provinces-unies eut voulu se charger de la traduction d'un livre que tous les Hollandais regardent comme un chef d'œuvre de leur langue? Cet ouvrage eut plus merité de paraître en France, que la traduction de tant de Romans inutiles, de tant d'insipides compositions étrangeres, qui font gémir les presses françaises. Il ne l'a pas été. L'ouvrage publié, sous le titre d'Histoire générale des Provinces-unies à Paris chez Tilliard en 8. volumes in 4to, n'est pas plus une traduction de M. WAGENAAR *que le Vir-*

Virgile de Scarron n'eſt une copie de l'Enéide. Les compilateurs Français n'ont, cependant, fait que le ſuivre preſque pas à pas; comme on peut s'en convaincre en examinant ſeulement les dates & les citations de l'un & l'autre ouvrage. Ils diſent (*) qu'au milieu de leurs travaux, l'hiſtoire de la patrie eſt venue à leur ſecours & qu'elle eſt formée ſur un plan ſemblable au leur. La reconnoiſſance eſt modeſte. Ce qu'il y a de plus ſingulier & de plus ridicule, c'eſt qu'en étalant les recherches érudites que leur ouvrage leur a coutées; ils ne font preſque que ſe parer des dépouilles de M. WAGENAAR *& de traduire ſes deux préfaces. Vous êtes pauvres, nuds, dépouillés de tout; je vous donne des habits, des terres & des tréſors. Votre gratitude ſe borne à me dire que je vous ai aidés à faire votre fortune. Il eſt certain que les auteurs Français, quels qu'ils ſoient, pouvaient, d'après le grand plan qu'ils ont embraſſé, faire un bon ouvrage, en traduiſant ſeulement l'auteur Hollandais. Au contraire, ſoit crainte*

(*) Préface.

le de n'être que des copistes serviles, soit orgueil national ; ils tronquent, ils mutilent, ils falsifient, ils omettent une multitude de traits caractéristiques. J'ai souvent frémi de l'audace avec laquelle ils osent maltraiter leur guide. Il n'y a point de Varillas qui l'emporte sur eux, pour mettre sur le compte des citations qu'ils ont copiées après lui, des traits qu'ils ont su par ouï dire ou qu'ils ont lû dans quelques vieilles chroniques suspectes. Ce qui est plus déplorable, c'est que j'ai remarqué plusieurs endroits où, étant impossible qu'ils n'eussent entendu l'auteur Hollandais ; c'est bien évidemment à dessein qu'ils ont pris le change & qu'ils lui font dire des choses contraires à celles qu'il dit en effet. Ceux qui seraient curieux de vérifier mon assertion, n'ont qu'à comparer les deux ouvrages à l'ouverture du livre, ou vérifier dans les auteurs Français les citations dont ils peuvent posséder les originaux. Je ne disconviens pas qu'il ne soit permis d'orner un fait & de le mettre dans un ordre différent. On

peut

peut changer l'ordre d'une collection de tableaux antiques & poudreux, leur donner du coloris & de la fraîcheur. Mais si l'on altère les objets ou qu'on y ajoute; ce ne sont plus les mêmes tableaux. Le judicieux Bayle a répété assez souvent qu'on ne saurait s'écarter si peu des originaux sans se hazarder à leur faire dire des choses différentes. On sait bien que tous les faits historiques ne sont pas également vrais. On voit même de nos jours les mêmes actions rapportées avec des différences essentielles. L'histoire étant sujette à tant d'inconvéniens, à un pyrrhonisme si souvent fondé, c'est une raison de plus de s'attacher avec un scrupule superstitieux aux sources; afin de présenter, si non ce qui est plus vrai, au moins ce qui est le plus vraisemblable. Pourquoi s'abandonner à des licences qui n'ont pour principe que la paresse ou l'envie effrénée de ne pas dire la même chose qu'un autre? Il peut bien arriver qu'en arrangeant les choses d'une maniere différente, elles intéressent davantage. Ce fait n'est il pas mieux

comme je l'ai mis, disait un Historien du siècle passé ? Mais les Romans de Vertot & de S. Réal ne sont point l'histoire. Convaincu que la fidélité est le premier devoir de l'historien, je n'ai rien négligé pour entendre, ou pour me faire expliquer la langue des auteurs dont j'ai tiré les faits; afin de les exposer dans leur respectable simplicité. J'ose présumer que dans deux petits volumes in 12. qui ne contiennent que l'histoire ancienne, on trouvera plus de choses essentielles quant aux moeurs, à la constitution & même aux événemens, que dans les 4 premiers volumes in 4°. de l'histoire générale, dont le huitième & dernier tome ne va pas plus loin que l'année 1648. J'espère au contraire, dans mes 4 derniers volumes qui vont se succèder rapidement, parceque j'ai acquis des lumieres & des commodités que je n'avais pas auparavant, j'espère, dis-je, conduire l'histoire jusqu'au milieu de ce siècle, sans négliger une exposition raisonnée, approfondie & succincte de tout ce qui sera relatif à la constitution

ſtitution, civile & politique, au commerce & aux ſciences. Si mon plan eſt bien exécuté, il ne peut manquer de remplir un vuide qui ſe trouvait dans la littérature Françaiſe. Je ne dois pas oublier de dire que, pour la perfection de mes deux premiers volumes, j'ai trouvé de grands ſecours dans pluſieurs ouvrages qui navaient pas paru du tems de M. WAGENAAR *ou dont il a fait peu d'uſage.*

Le dépouillement & la publication des chartes de Friſe par M. le Baron de SCHWARTZENBERG, *m'a fournit des matériaux ineſtimables que j'ai mis en oeuvre pour l'éclairciſſement de la conſtitution de Friſe. Je n'ai pas oſé ſuivre avec la méme confiance les hiſtoriens de ce païs. Des Ecrivains poſtérieurs* (*) *ont prouvé qu'Ubbo Emmius, le plus illuſtre de tous, n'était pas toujours un guide ſûr. Les chartres de Dordrecht que M.*

VAN

(*) Sehe Ooſt-Frieſiſche Hiſt. und landes verfaſſung, auf Befehl S. H. F. D. G. Albrecht. Aurich 1720. Zie 't Staatsrecht door S. H. v. Idſinga.

VAN DE WALL *vient de publier, ne sont pas seulement recommandables par la moisson abondante d'excellentes pièces qu'on y trouve. Le savant Editeur les a encore accompagnées de notes judicieuses, excellentes, pleines d'érudition. L'ouvrage de M.* IDSINGA *intitulé* Staats-regt &c. *m'a servi beaucoup. C'est dommage que la mémoire de l'auteur, qui est réellement des plus heureuses, fasse trop souvent tort à son jugement. MM.* VAN LOON *&* HUIDECOPER, *& plusieurs autres Auteurs savans dans l'antiquité, m'ont fourni de grandes lumieres. J'ai trouvé, dans quelques uns, d'excellens morceaux de critique dont j'ai profité. Mais, quand ils m'ont paru subjugués par l'envie de s'éloigner des routes battues, de faire des conjectures, j'ai usé envers eux de la même liberté qu'ils ont pratiquée sur les autres. Quand il m'arrive de contredire des auteurs fameux; mon audace seule ne doit pas me faire condamner. Il peut très bien arriver que celui qui s'exprime le plus mal, soit quelquefois le mieux instruit.*

Il faut, que j'avertisse, ici, que j'ai, puisé des idées générales & quelques réflexions dans l'ouvrage Hollandais intitulé : les progrès & l'Etat florissant de la République des Provinces-Unies (*). *C'est une discussion politique instructive & approfondie, un tableau brillant, plein de feu & dénergie. Quant à l'histoire ancienne, il ne parle guères que de la Hollande. L'histoire d'Amsterdam & l'Etat présent des Provinces-Unies* (**), *ouvrages, où il suffit de dire que la touche de l'historien de la patrie se reconnait, m'ont fourni des détails importans. Mon premier dessein n'était d'abord de citer mes autorités, que de tems en tems ; surtout lorsque je m'écartais de l'Historien Hollandais. J'ai, même, poursuivi ce plan jusques vers le milieu du premier volume. Quelques personnes, à qui j'avais envoyé*

(*) De Opkomst en Bloei van de Republiek der Vereenigde Nederlanden.

(**) Amsterdams Geschiedenissen. De Tegenwoordige staat der Vereenigde Provincien.

***

voyé mes feuilles imprimées, m'ont représenté si vivement que mon exactitude à indiquer les sources où j'ai puisé, pourrait donner un plus grand prix à cet ouvrage, que je n'ai pû me défendre de déférer à leurs avis. Ce qu'on n'avait guères lieu d'attendre, dans une histoire des Provinces-Unies; ce sont, de tems en tems, des fragmens de l'ancien Français, très propres à indiquer les progrès & les variations de cette langue célèbre. Et ces fragmens ne sont point déplacés. Ils sont tirés de célèbres historiens, tels que Froissart, Commines, la Marche, alors sujets des maisons de Hainaut & de Bourgogne, dans le tems qu'elles gouvernaient la Hollande & la Zéelande. On sait que, cette langue étant encore celle de la cour sous les Princes Autrichiens, l'usage en devint très commun dans tous les Païs-bas. Quelques bonnes idées d'auteurs modernes m'ont paru quelquefois si analogues à mon sujet, que je m'en suis emparé avec confiance; me contentant, en général, de les citer à la marge, pour ne pas rompre le fil

du

du discours. J'aurais, peut-être, dû les mettre plus souvent à contribution, pour soulager les oreilles du lecteur, que mon stile trop souvent incorrect ne manquera pas de choquer. Je l'avoue sincerement. Jeune encore, n'ayant jamais pensé à étudier les principes du Francais, avec l'idée ambitieuse d'écrire, un jour, dans cette langue; n'ayant presque aucune occasion de la parler, ne lisant, guères, depuis plusieurs années, que des livres écrits dans les idiômes du Nord, il a fallu les circonstances les plus singulieres, pour me pousser dans la carriere où je suis engagé. D'ailleurs, le tems que j'ai dû employer, à dévorer la lecture des corps diplomatiques & d'anciens titres tudesques, conçus dans un langage difficile même aux nationaux, à les analyser, à les rédiger, m'a ôté le loisir d'arrondir mes périodes & eût suffi pour glacer le génie le plus ardent. J'ai, donc, tout à redouter de ce public, que les progrès de l'art d'écrire, du goût & tant de chefs-d'oeuvre de langage, ont rendu si fourcil-

leux. Je devrais, cependant, avoir droit à son indulgence, pour ces deux premiers volumes, qui ne sont qu'un coup d'essay, une collection de faits trop peu cousus, pour captiver une attention continüe; mais nécessaires pour remplir le plan que je me suis proposé. Le tems, que j'aurais employé à rehausser la matiere par des discussions politiques & des réflexions, eût été perdu pour les faits. Ces deux volumes ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à l'histoire moderne. Alors, les faits sont tous liés ensemble. L'époque des troubles forme un espèce de Drame, où toute la curiosité de l'esprit se réveille, où l'interêt s'augmente, où l'attention se soutient, jusqu'au dénoûment. L'exposition nüe des belles scènes qu'elle offre, est seule capable d'intéresser le lecteur le moins attentif & de lui donner à penser. J'ajoute que mon stile sera plus châtié & plus coulant par les connaissances que l'habitude d'écrire m'a données dans le méchanisme du langage. Quelques savans du païs ont bien voulu applaudir à mes efforts. Un Ecrivain Hollandais,

dont

dont la réputation a précédé l'âge, à qui je dois d'excellens conseils & dont les productions m'ont quelquefois servi pour l'histoire ancienne (*) & me serviront encore bien plus, pour la nouvelle, quand je parlerai de l'Union d'Utrecht & du Stathouderat, n'a pas dédaigné de m'offrir, en outre, le secours vivant de ses connaissances lumineuses. D'illustres Professeurs, auxquels j'ai eu recours; lorsque j'étais en suspens, sur quelques points épineux, ont également, & par leurs lumieres & par leur aménité, droit à mon admiration & à ma reconnaissance. Je ne doute, cependant, pas, qu'il ne se trouve des erreurs dans un ouvrage qui exigeait tant de soins & tant de recherches. Je recevrais, avec gratitude, toutes les observations que les personnes équitables voudront bien me communiquer. Ceux, à qui mon plan pourrait ne pas déplaire, & qui, pour m'aider à le perfectionner, possédent des ma-

(*) Voyez Tome premier p. 193. 239. Tome 2. p. 239.

matériaux que je puis mettre en oeuvre, sont priés de vouloir bien m'en faire part. Je suis très décidé à ne négliger aucunes peines, quand il s'agira de découvrir la vérité & de l'annoncer aux hommes.

Si quelqu'un me demande, qui m'a donné le droit de dire la vérité? Je réponds: l'idée avantageuse que je me suis formée de la dignité d'homme. Un Siamois, qui aurait le courage de parler avec liberté, mériterait des éloges d'autant plus grands, qu'il aurait à vaincre les préjugés les plus forts & à craindre le glaive sans cesse suspendu du despotisme. Les efforts de cet esclave devenu homme, seraient bien au dessus de ceux d'un Anglais à qui l'air seul de son païs semble inspirer des idées libres. Je suis, cependant, bien éloigné d'être dans le cas du Siamois. Si la nation à laquelle je m'honore d'appartenir, pouvait, jamais, cesser, au moins, de penser librement; le nom glorieux qu'elle porte ne serait plus qu'une ironie insultante: elle devrait le quitter à l'instant. Loin de haïr ma

pa-

patrie ; tous ceux qui me connaiſſent, ſavent que mon ſéjour chez l'étranger n'a fait que me la rendre plus chere, & que par ma conduite & par mes procédés, j'ai, toujours, taché d'augmenter la bonne opinion qu'en avaient les uns & de détruire les fauſſes préventions que les autres avaient contr'elle. Ils ſavent combien j'ai dû me faire violence, pour que mon enthouſiasme patriotique ne perçât pas dans un ouvrage qui doit être marqué au coin du coſmopoliſme le plus étendu. Serait-ce donc en ménageant les préjugés de ſa patrie qu'on ferait éclater ſon attachement pour elle ? Ne ſerait-ce-pas plutôt en les heurtant de front, lorsqu'il eſt évident qu'ils lui ſont funeſtes ? Mes intentions ſont pures & je puis, ſans crainte, m'envelopper dans mon innocence.

Je ſuis trop jaloux de ma liberté perſonelle, je déſirerais, avec trop d'ardeur, de la voir établie à bien des égards, à plus forte raiſon, ſur des matières purement littéraires ; pour être jamais offenſé des cenſures que l'on pourrait lancer contre ce premier fruit de mes

veilles. Je n'ignore, cependant pas, que l'envie & la malignité naturelles au coeur humain, n'en publient, quelquefois, de très injustes. En ce cas, il est certain qu'un léger suffrage me donnera plus de satisfaction qu'une sanglante satyre ne saurait me causer de chagrin.

TA-

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

Les Provinces-unies avant l'invasion des ROMAINS.

Expédition des Cimbres & des Teutons. Les Battes ou Bataves envahissent l'Ile à laquelle ils donnent leur nom. Description de l'Ile des Bataves. Les Bataves les & Frisons occupent tout le territoire. Mœurs antiques. Habillement. Habitations. Exercices. Femmes à la guerre. Mariage. Funérailles. Religion. Devins. Bardes ou Poëtes. Spectacles. Assemblées. Rois ou Chefs. Procédures.

Les Provinces-Unies sous les ROMAINS.

Alliance des Bataves avec les Romains. Cohortes Bataves à la suite de César. Admises dans les Gardes prétoriennes. L'Ile des Bataves devient

le rendez-vous de l'armée de Druſus. Les Friſons ſubjugués. Conquêtes de
8. Tibere. Victoire d'Arminius. Les Gardes Bataves disgraciées. Les Germains vaincus par Germanicus. Agrippine raſſure les Garniſons campées dans l'Ile des Bataves. Les légions en danger d'être ſubmergées entre le Flevo & la Mer. Les Romains partent de l'Ile des Bataves pour marcher contre Arminius. Témérité funeſte des Cohortes Bataves. La flotte de Germanicus accueillie d'une tempête ſur la mer du Nord. Germanicus meurt. Ecole fondée par ce Prince chez les Bataves. Révolte des Friſons. Les Friſons briſent le joug. Expédition ridicule de Caligula dans l'Ile des Bataves. Les Cohortes Bataves vengent & font un Empereur. Les Bataves en Angleterre. Pirateries des Cauches : Reprimées. Les Friſons ſoumis. Canal entre la Meuſe & le Rhin. Digue de Druſus achevée. Les Friſons envahiſſent quelques terres : Députent à Rome : Chaſſés. Conquête de Mona. Bataves dévoués à Néron. Aident à vaincre les Gaulois. Huit Cohortes Bataves ſe déclarent contre Néron. Bataves mécontens de Galba. Gardes Bataves caſſées. Orgueilleux aſcendant des Cohortes Bataves. Leurs diſſenſions avec les Légions. Aveu honorable pour les Bataves. Etrange combat dans le Pô.

CLAU-

CLAUDIUS CIVILIS.

Origine de la guerre des Bataves & des Romains. Levées révoltantes dans l'Ile des Bataves. Civilis anime ſes Compatriotes contre les Romains. Attaque des Caninefates & des Friſons. Civilis demaſqué. Déroute & perte des Romains. Les Légions trahies & vaincues par les Bataves. Paſſage de Bonn forcé. Diſſimulation de Civilis. Attaque infructueuſe du vieux camp. Les Légions révoltées contre leurs Chefs. Ravages, invaſions des Germains & des Bataves. Le vieux Camp attaqué. Civilis gagne Montanus. Avantages des Romains. Le vieux camp rendu. La prophéteſſe Velleda. Civilis lié avec Claſſicus & Tutor chefs de la révolte des Gaules. Imprudence des Chefs Gaulois Cérialis ſurpris par Civilis. Civilis repouſſé. Perfidie des Ubiens. Victoire des Caninefates. Civilis campé à *Vetera*. Les Romains repouſſés. Réparent leur perte. Civilis paſſe dans l'Ile. Digue de Druſus renverſée. Cérialis ſurpris. Sourdes pratiques de Cérialis. Paix entre les Romains & les Bataves. Caractere de Civilis. Comparaiſon du Païs ancien & nouveau. Conquêtes d'Agricola. Le Danube traverſé par les Bataves. Adreſſe de Soranus Archer Batave. Marché 70.

d'Adrien. Chemins des Romains. Di-
212. ſtinction des cohortes Bataves. Arſenal de Septime Sévere. Caracalla.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

212. Origine des Emigrations. Premieres ligues des Francs. Les Francs établis dans la Batavie. Poſthumus ſoutenu par les Barbares. Tentatives & défaites des Francs. Les Francs ſoumis par Probus. Etonnante navigation de quelques corſaires Francs. Victoire de Maximien ſur les Francs. Carauſius ligué avec les Francs & les Saxons. Probus chaſſe des troupes de Francs de la Batavie, ſoumet les Chamaves & les Friſons. Irruption & défaite des Francs par Conſtantin. Les Frontieres du Rhin miſes en état de défenſe. Expéditions de Julien. Recherches ſur les Saliens. Julien marche contre les Saliens & les Chamaves. Les Attuariens ſubjugués. Les Cohortes Bataves devouées à Julien. Mouvemens des Barbares transrhéniens. Fuite des Cohortes Bataves & des Romains. Les Bataves punis & pardonnés. Les Saxons. Théodoſe vainqueur des pirates Francs & Saxons. Nouvelles courſes des Francs & Saxons. Dernieres expéditions des Cohortes Bataves. Invaſions des Barbares. Ligue
446. Armorique. Clodion Roi des Francs. Conquête des Saxons & des Friſons.

LES

LES FRANCS ET LES FRISONS.

Les Frisons reparaissent. Iles Saxonnes conquises par les Francs. Clovis, Vainqueur de Siagrius. Bataille de Zulpich. Clovis baptizé. Puissance de Clovis. Théodoric Roi d'Austrasie. Descente de Cochiliac Roi des Normands. Les Warnes. Clotaire Vainqueur des Saxons. Nouvelles courses des Saxons. Troubles en France. Les Warnes exterminés. Les Saxons vaincus & massacrés. Si les Frisons furent alors soumis aux Français. Moyens étranges pour gagner le ciel. Etat de la Religion. Missionaires en Frise. Nouveaux Missionaires s'embarquent pour la Frise. Les Frisons vaincus & soumis par Pepin. Willebrord prêche en Frise. Incursions des Frisons. Progrès des Missionaires. Grimoald assassiné. Radboud vainqueur de Charles. Les Frisons surpris. Conversion de Radboud manquée. Donations à l'Eglise d'Utrecht. Révolte des Frisons sous Poppon. Défaite des Frisons. Testament de Willebrord. Mort de Charles Martel. Winfrid ou Boniface. Etat du christianisme en Frise. Les Saxons & les Frisons vaincus. Les Frisons combattent pour les Français. Pepin déclaré Roi & sacré par Boniface. Dé- 446.

bat sur la juriſdiction de l'Evêché d'U-
786. trecht. Derniere miſſion de Boniface en Friſe.

CHARLEMAGNE.

786. Les Saxons vaincus par Charlemagne. Révoltes des Saxons. La Friſe ravagée. Les Friſons révoltés. Les Friſons ligués avec les Saxons. Vaincus. Punis. Gondebold Roi de Friſe. Les Friſons aident les Francs à ſoumettre les Wilſes : Et les Huns. Théodoric ſurpris dans le païs des Rhiuſtri. Fin de la Guerre contre les Saxons & les Friſons. Charlemagne Empereur. Partage de l'Empire. Incurſions des Danois. Origine des pirateries des Normands. Invaſion de la Friſe par les Danois. Les Normands vuident la Friſe. Marine. Charlemagne meurt. *Conſtitution*, *uſages*, *coutumes*. Etat des Païs-bas. Gouvernement. Compoſitions. Loix. Epreuves judiciaires.
814. Réflexions ſur les loix Friſonnes. Religion.

LES NORMANDS.

814. Les Friſons rétablis dans le droit d'hérédité. Hériold Prince Danois. Walcheren, Duurſtede &c. envahies & ravagées. Cruautés des Normands. Par-

ta-

tage de l'Empire. Descentes. Inondation affreuse. Ravages des Normands. Partage de Verdun. La Frise presque subjuguée par les Normands. Hériold massacré. Roruk maître de Duurstede. Descentes des Normands. Le fils de Lothaire Duc de Frise. Mœurs des Normands. Utrecht & Duurstede ravagées. Les Frisons se défendent. Rollo. Le Palais de Nimègue brûlé. Les Normands assiégés à Haslou. Godefroy obtient une partie de la Frise. Les Frisons tirannisés. Les Normands exterminés. 885.

LES COMTES. *THEODORIK I.*

Donations faites aux Comtes. Charles le simple investit Théodorik I. Origine du sistème féodal.

THEODORIK II.

Utrecht. La Gueldre. La Frise. Les Huns. Les Provinces-Unies réunies irrévocablement à l'Empire par Othon I. Concessions des Empereurs à leurs feudataires des Païs-Bas.

ARNOUD.

Guerre avec les Westfrisons. Mort d'Arnoud. 989.

THEO-

THEODORIK III.

1004. Les Frisons soumis. Dernieres descentes des Normands. Utrecht. Le Comté de Teisterbant. Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque. Dordrecht bâtie. Plaintes contre Théodorik. Victoire célèbre du Comte Théodorik. Prétentions des Evêques d'Utrecht. Sikko frere de Théodorik. Origine des Pélérinages. Théodorik va dans la terre Sainte.

THEODORIK IV.

Utrecht. Elections orageuses. Donation à l'Evêque d'Utrecht. Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais. Iles de Zéelande. L'Empereur fait la guerre à Théodorik. Théodorik se ligue avec le Duc de Lorraine. Le Palais de Nimègue brulé. Combat naval où les Impériaux sont défaits. Tournoi à Liège. Dordrecht surprise & reprise. Théodorik tué.

FLORENT I.

La Gueldre. Guillaume Evêque d'Utrecht. Florent victorieux. Flo-
1061. rent tué entre les bras de la victoire.

THEODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Em-

l'Empereur. Les droits du Flamand sur la Zéelande confirmés. Avantures de Robert, fils de Baudouin. Pélérinage de l'Evêque d'Utrecht. Révolutions en Flandre. Conquête de Godefroy Duc de Lorraine. Mort de Godefroy. Entreprise & mort de l'Evêque. Dispute de l'Empereur avec Gregoire VII. Restoration de Théodorik V. Changemens en Frise.

FLORENT II. surnommé le Gras.

Les croisades. Résultats des croisades. Othon I. de Nassau Comte de Gueldre. Mariage de Florent. Zéelande. L'Hérétique Tanchelyn. Le Frison Galama. 1108.

THEODORIK VI.

Loi donnée à la ville de Staveren. Emeute à Utrecht. L'Oostergo & le Westergo donnés au Comte de Hollande. Ambition de Petronelle. Florent, dit le Noir, frere du Comte. Expédition en West-frise. Coutume singuliere des West-frisons. Fin de la guerre. Mort de Florent le noir. Le Comté de Drente. Utrecht assiégée & délivrée par les ménaces de l'excommunication. Emigration. Théodorik se croise. Installation violente de Herman de Horne. Utrecht. Courses des Frisons de Dregte. 1155.

FLO-

FLORENT III.

Péage de Geervliet. Les Flamands allarmés & Vainqueurs. Troubles de Groningue. Henri Comte de Gueldre s'empare de Groningue. Accommodement. Le Comte & l'Evêque s'accordent sur la Frise. Contestations sur les digues jugées par l'Empereur. Guerres avec les Westfrisons. Inondations. Démêlé de l'Evêque avec le Sgr. d'Amstel. Baudouin de Hollande Evêque d'Utrecht. Expéditions en Frise. La Gueldre. Le Comte de Hollande va périr en Asie.

THEODORIK VII.

1191. Théodorik tente envain de secouer la féodalité de la Flandre. Guerres entre les deux freres; & avec les Flamands. Les Westfrisons vaincus par Adelaïde. Les Flamands par Théodorik. Guillaume devient Comte de Frise. Troubles de Drente. Disputes sur l'élection d'un Evêque d'Utrecht. Le Comte Guillaume est arrêté & s'échappe. Entreprises contre l'Evêque d'Utrecht. Les Comtes de Gueldre & de Holl. faits prisonniers.

A D A.

1203. Origine de la Noblesse. Chevalerie. Puissance des Nobles. Droit de préli-

ba-

bation. Précipitation d'Adélaïde. Mouvemens en faveur de Guillaume. Fuite & Malheurs d'Ada. Conquêtes de Van Loon. Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

GUILLAUME I.

Paix avec les Trajectins. Traités avec l'Angleterre. Guerre avec les Français. Le Comte de Hollande priſonnier en France. Alliance avec les Français. Nouvelle croiſade. Othon I, Othon II, Evêques d'Utrecht. Traverſée pour la terre Sainte. Siège & priſe de Damiette. Exploits des Hollandais & des Friſons en Aſie. Loix données à Middelbourg.

FLORENT IV.

La Gueldre, Gerard III. Guerre entre les Trajectins & les Gueldrois. Troubles de Groningue. L'Evêque défait & maſſacré. Election de Willebrand. Ceux de Drente ſoumis. Croiſade prêchée contre les Friſons de Stade. Florent aſſaſſiné dans un tournoi. 1222.

GUILLAUME II. Roi des Romains.

Etat de la Friſe. Guillaume de Hollande élu Roi des Romains. Succès & pertes de Guillaume. Nimègue reunie 1247.

à la Gueldre. Guerre avec la Flandre. Défaite des Flamands. Expédition de Charles d'Anjou en Flandre. Derniers efforts de Guillaume pour se rétablir. Troubles d'Utrecht. Guillaume blessé à Utrecht. Expédition contre les Westfrisons. Guillaume est tué. Ouvrages attribués à Guillaume. Privilèges.

FLORENT V.

1256. Traité avec la Flamand. Mort de Florent Régent de Hollande. Observation sur le gouvernement. Régence disputée. Révolte des Kennemers. Gouvernement populaire établi à Utrecht. Utrecht surpris. Expédition de Westfrise. Florent armé chevalier. Expédition en Westfrise. Corps du Roi Guillaume découvert. Florent écrit en Français au Roi d'Angleterre. Commerce avec l'Angleterre. Alliance avec l'Angleterre. Etat de l'Empire. La Hollande alienée par l'Empereur. Traité à l'occasion de la naissance du Prince Jean. Reinoud I., Comte de Gueldre. Dordrecht affranchie de la féodalité du Brabant. Disputes entre Utrecht & les Seigneurs d'Amstel & de Woerden. Elargissement, reconciliation. Conquête de la Westfrise. Particularités sur la Frise. Conspiration des nobles de Zéelande contre Florent. Invasion des Flamans en Zéelande. Florent arrêté par tra-

trahiſon. Suite de la Guerre avec les Flamands. Etat de ce païs par rapport à l'Angleterre. Commerce. Florent expoſe ſes droits ſur le trône d'Ecoſſe. Cauſes de la Rupture avec l'Angleterre. Alliance de Florent avec la France. Cauſes du malheur de Florent. Motifs du mécontentement des Nobles. Jean de Kuik chef de la conjuration. Kuik déclare la Guerre à Florent. Occaſion pour l'enlevement du Comte. Diſpoſitions des conjurés. Florent enlevé. Les communes au ſecours de Florent. Florent maſſacré. Caractere de Florent. Son adminiſtration. Privilèges accordés aux villes. La Gueldre. La Friſe. Coutumes.

JEAN I.

Brigues pour la régence. Kroonenburg aſſiégé. Cruautés ſur les conjurés. Le Comte de Clèves & Guy de Hainaut partagent la régence. Efforts d'Edouard en faveur de Jean. D'Avennes obtient la régence. L'Evêque d'Utrecht ſouleve les Weſtfriſons. Troubles en Zéelande. Medenblik délivré. Le Comte Jean I. débarque en Zéelande. D'Avennes ſe retire en Hainaut. Les Weſtfriſons ſoumis pour la derniere fois. Expédition malheureuſe de l'Evêque. Puiſſance de Borſelen. Le Comte Jean s'allie aux Flamands. Affaires avec l'E- 1296.

l'Evêque d'Utrecht. Siège du Fort d'Yſſelſtein. Cauſes du malheur de Borſelen. Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht. Dordrecht aſſiégé. Hoſtilités. Evaſion de Borſelen. Triſte fin de Borſelen. D'Avennes rappellé. Mort du Comte. Combats judiciaires. Juriſprudence. Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Friſons.

JEAN II.

1299. Jean II., de Hainaut proclamé Comte. Troubles en Zéelande. Mouvement de Reneſſe. L'Empereur repouſſé. La Zéelande ravagée & ſoumiſe. Troubles d'Utrecht. Guy de Hainaut élevé ſur le ſiège d'Utrecht. Guerre avec les Flamands. Middelbourg rendue. Siège de Ziriczée. Traité avantageux aux Flamands. Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre. Guillaume vaincu par les Flamands. Conquête de la Nordhollande. Expédition du Duc de Brabant en Hollande. Les Flamands s'emparent d'Utrecht. Witte de Haamſtede fait chaſſer les Flamands. Les Français viennent au ſecours des Hollandais avec une flotte. Les Flamands aſſiégent envain Ziriczée. Combat naval où les Flamands ſont vaincus. Guy de Flandre priſonnier. La Zéelande ſoumiſe. Reneſſe tué. Mort de Jean II. Uſages.

GUIL-

GUILLIAUME III.

Guillaume III. proclamé Comte. Mariage du Comte. Réglement pour les subsides. Suspension d'Armes. Différens avec l'Angleterre sur le commerce. Les Hollandais et les Zéelandais refusent des troupes au Comte. Destruction des Templiers. Ordre pour les massacrer à Ziriczée. Affaires d'Utrecht. Guerre entre l'Evêque et les Frisons. Paix. En Frise serfs attachés à la glebe. Mort de l'Evêque. Expédition de Guillaume en Flandre. Famine et peste. La Gueldre. Le Comte Reinoud I. dépose. Paix avec la Flandre. Dépenses de Guillaume. Dordrecht privée du droit d'Etape. Guillaume marie sa fille à l'héritier d'Angleterre. Guillaume impliqué dans les affaires de l'Empire. Guillaume se rend maître dans l'Evêché. Les Frisons soumis au Comte. Inondation. Traité avec l'Angleterre. Mort de Guillaume III. Caractere de Guillaume. Administration politique. Anecdote du Bailli. 1304.

GUILLAUME IV.

Guillaume IV. se ligue avec l'Anglais. Reinoud II. Comte de Gueldre. La Gueldre érigée en Duché. Le Comte de Hollande passe du côté des Français. Il rentre dans la ligue. Avanture singuliere du Duc Reinoud. Guillaume marche con- 1337.

contre les Lithuaniens infidèles. Troubles d'Utrecht. Siège d'Utrecht. Guillaume marche contre les Frisons. Les Hollandais vaincus. Le Comte tué. Horrible vengeance. Caractere de Guillaume IV. Progrès d'Amsterdam. Etat du Commerce.

MARGUERITE.

1345. Les droits de Marguerite confirmés par l'Empereur. Marguerite inaugurée. Elle prodigue les Privilèges. Elle établit son fils Guillaume pour son Lieutenant. Guerre avec les Trajectins. Marguerite céde ses droits à son fils, Guillaume. Elle reprend le Gouvernement. Guillaume se fait reconnaître de nouveau. Origine des Cabeliaux et des Houks. Troubles à Utrecht. Factions des Bronkhorst et des Hekeren en Gueldre. Hostilités. Invention de l'Artillerie. Marguerite victorieuse sur mer. Ligue des Cabeliaux contre Marguerite. Second Combat où Marguerite est vaincue. Traité entre la mere et le fils. Mort de Marguerite. Réflexions sur l'administration
1355. de Marguerite. Changemens. Peste. Fanatisme.

Fin des matieres contenues dans le premier volume.

TA-

TABLEAU
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
PROVINCES-UNIES.

Les Provinces-unies avant l'invasion des Romains.

IL n'y a que les peuples éclairés qui écrivent leur histoire, & celle des autres. Les livres les plus anciens, soit sacrés soit profanes, ne nous apprennent presque rien touchant les peuples que nous appellons septentrionaux. Les Romains qui porterent si loin leur

ambition & leurs conquêtes, ſont les premiers, qui nous font connaître les anciens habitans des contrées, qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies. Mais l'hiſtoire de ces anciens habitans n'eſt que celle de leur deſtruction : voici comment la choſe arriva environ un ſiècle avant l'Ere commune.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

Les Cimbres & les Teutons quittèrent tout-à-coup la Cherſonèſe cimbrique connue de nos jours ſous le nom de Jutland, & les Iles de Codan aujourd'hui le Dannemark. Une inondation à ce qu'on dit, peut-être auſſi une population trop nombreuſe, ou l'envie de s'établir dans un climat moins triſte les détermina à s'expatrier. Hommes, femmes, vieillards, enfans tous partirent, & ſemblables à un torrent débordé, ils entrainerent avec eux pluſieurs nations qui ſe trouverent ſur leur route. Les Habitans du païs dont nous écrivons l'hiſtoire, ſe laiſſerent d'autant plus volontiers perſuader de courir les mêmes avantures, que leurs habitations, leur bêtail, leur ſubſiſtance venaient d'être la proie de l'océan débordé. On voit dans les Hiſtoriens de Rome quels ravages cette multitude innombrable & errante exerça dans les Gaules & l'Eſpagne, comment elle triompha de tous les gé-

néraux que Rome lui opposa jusqu'à l'époque mémorable où Marius en extermina les nombreux essaims qui couvraient des Provinces entieres. Les contrées d'où ils étaient sortis resterent dépeuplées. Ce n'est que quatre siècles après, qu'elles vomirent de nouveaux émigrans, qui tenterent de plus heureuses irruptions, envahirent & dévasterent les mêmes Païs, entamerent peu-à-peu, & détruisirent enfin cet Empire, qui n'était plus celui de ces Républicains qui avaient fait périr un si grand nombre de leurs ancêtres. *De Mor. Germ. c.* 37. Jusqu'à ce période, la nation des Cimbres parut comme anéantie. Du tems de Tacite, il ne lui restait que la gloire de ses anciens exploits. L'Ile du Rhin, au contraire, ne tarda pas à être repeuplée.

Les Battes habitaient les bords de *l'Adrana*, maintenant *l'Eder*, riviere qui coule entre la Hesse & le Comté de Waldek. Se voyant, depuis long-tems, harcelés sans relâche par les Cattes, voisins ambitieux & avides, ils résolurent de chercher un païs plus paisible. La grande Ile du Rhin, qui venait de perdre ses habitans, fut le lieu, où ils dirigerent leur retraite. Encouragés & conduits par les Chefs de la Religion, ils jetterent des canots & des radeaux sur l'Eder, embarquerent leurs familles, leurs bêtails, leurs meubles &

Les Battes ou Bataves envahissent l'Ile à laquelle ils donnent leur nom.

aborderent, à la faveur d'une heureuse navigation, dans la partie dépeuplée de l'Ile. On ne voit pas que leur invasion ait été traversée. Ils s'y établirent au contraire si bien, que, quoi qu'il pût s'y trouver quelques restes des anciens habitans, & que, dans la suite, on y rencontre plusieurs peuplades différentes, tels que les Caninefates, les Cauches &c.; ce sont, toutefois, ces nouveaux Colons qui rendirent ce territoire fameux, & c'est d'après eux qu'on l'a appellé la très-noble Ile des Bataves.

Plin. IV. c. 15.

Description de l'Ile des Bataves.

Elle était détachée du continent par le Rhin qui se partageait à peu près comme aujourd'huy à la pointe de Lobek. Le bras droit du Fleuve conservait son nom; suivant l'opinion commune, il roulait ses eaux rapides dans le vaste sein de l'océan, au lieu où est à présent Katwyk. Le bras gauche prenait le nom de Wahal qu'il conserve encore; il se joignait bientôt à la Meuse & coulait doucement avec elle dans la même mer par une bouche immense. Suivant cette description, l'Ile des Bataves contenait environ vingt sept lieues de long sur sept de large. D'illustres auteurs lui donnent une étendue bien plus considérable. Le bras droit, disent-ils, qui allait se perdre à Katwyk, se divisait encore

en d'autres branches, qui formaient plusieurs Lacs, dont le plus considérable portait le nom de Flechta ou de Flevo & plusieurs petites Iles entre quelles, leurs eaux ouvraient de nouvelles Embouchures; la plus orientale joignait l'Ile de Schelling. Cette opinion parait concilier les contradictions qu'on trouve dans les différens écrivains. Elle ferait cependant entrer dans l'Ile, des peuples que les Anciens appellent Transrhéniens. Quelque soit le sentiment le plus vraisemblable; toujours est-il certain que le Païs, dont nous faisons l'histoire, a subi d'étonnantes variations physiques, & que l'Ile des Bataves comprenait au moins une grande partie des Provinces de Gueldre, de Hollande & d'Utrecht. Il ne faut cependant pas penser que les Bataves se soient tenus renfermés entre les bras du Rhin. On sait qu'ils se déborderent dans la Gaule Belgique; vraisemblablement entre le Wahal & la Meuse; ils occupaient ainsi une nouvelle partie de la Hollande, de la Gueldre & du Païs de Clèves. On pense même qu'ils s'étendirent jusques dans les Iles de Zéelande, autant qu'elles pouvaient être alors habitables. Ainsi l'histoire des peuples, que les Romains ont confondus sous le nom commun de Bataves, devient

Voyez l'Hist. de la guerre des Bataves par M. le Marq. de S. Simon.

Tac. Lib. 4. 13.

celle de la plus grande partie des anciens habitans des Provinces-Unies. Les Friſons diviſés en grands & petits, paraitront auſſi ſur la même ſcène: Ils occupaient les Provinces de Friſe, d'Overyſſel, de Groningue & des Ommelandes. Quel peuple! quand on conſidère que c'eſt preſque le ſeul qui ait conſervé conſtamment en Europe, ſa liberté, ſon nom & une partie de ſon païs.

Mœurs antiques. Quoique tout le territoire, ſitué à la gauche du Rhin proprement dit, paraiſſe avoir appartenu aux Gaules, & le païs transrhénien à la Germanie inférieure, on ne ſaurait douter que les Habitans n'aient tous été Germains d'origine. Ils en partageaient les mœurs, les uſages, la langue & ſouvent le nom & les interêts. C'étaient de grands corps, nerveux, épais, robuſtes, l'œil bleu & le viſage farouche. Plus propres à ſupporter le froid que le chaud, la faim que la douleur, les fatigues de la guerre & de la chaſſe, que les travaux aſſujettiſſans de l'agriculture ou du ménage; ce que la nature ne leur fourniſſait pas aiſément, ils cherchaient à le ravir par la force des armes. Le jeu, qui flatte de l'eſpoir d'un bien acquis en un inſtant, était ainſi très-conforme à leur goût, à leur indolence. Ils y riſquaient juſqu'à leur liberté. On les voyait

dissiper leur long loisir dans le sommeil, les festins & la boisson, source de querelles quelquefois sanglantes.

Enfans de la nature, elle leur fournissait seule leur vêtement. Une peau de bête attachée par devant avec une agraffe, une épine ou une arrête, leur couvrait une partie du corps. Les plus riches portaient des vestes si étroites, qu'elles tenaient leur corps comme emboëté, & en faisaient saillir tous les membres. Les femmes n'étaient distinguées des hommes que par un voile de lin, nuancé de bandes de pourpre. Elles laissaient à découvert par innocence, ce que la pudeur fait cacher chez les peuples corrompus, la gorge, & les bras. Quoique les Germains eussent des cheveux d'un blond très-ardent; ils ne laissaient pas d'en relever encore la couleur, en les teignant avec de la craie rouge: ils les roulaient aussi en longues tresses qu'ils rattachaient sur la tête. Cette parure étrange leur allait si bien, que les yeux lascifs des Romains en furent frappés. Quelquefois aussi, ils laissaient croître leur chevelure & leur barbe, qu'ils coupaient; quand ils avaient tué un ennemi. Où ils trouvaient une fontaine, un bois, un champ, & sur-tout une éminence à cause des inondations; là ils se bâtissaient une maison de bois, autour

Habillement.

Habitations.

de laquelle ils laissaient un petit espace clos & fermé.

Exercices. Ces peuples à demi sauvages devaient peu connaitre les arts qui efféminent les hommes en les civilisant. Les arts nécessaires étaient abandonnés ordinairement aux Esclaves, aux Affranchis, aux femmes, aux vieillards. L'éducation se bornait à élever le courage & à fortifier le corps. La passion des armes, l'intrépidité dans les combats, le mépris de la mort, la force & l'agilité, tels était les exercices de leur premiere enfance. D'une main forte

---

(*) Ce n'est pas que les Germains aient tout-à fait ignoré l'art d'écrire. Quand Tacite, en vantant la chasteté des femmes Germaines, dit qu'elles ne savaient pas le mistere des lettres, *secreta litterarum*; il est évident qu'il ne parle que d'un commerce secret & illicite de billets galans entre les deux sexes. Il paraît que les Celtes, nom qui comprenait, autrefois, presque tous les peuples d'Occident, connaissaient l'art d'écrire. Les productions du génie des anciens peuples du Nord, l'Edda des Islandais, d'autres poëfies runiques & les poëmes d'Ossian paraissent confirmer cette observation. L'Histoire des Bataves fait mention de lettres écrites non-seulement à Civilis; mais encore au peuple Frison. On présume que les Germains se servaient de caracteres runiques avant l'arrivée des Romains.

De Mor. Germ. c. 19.

Tac. Hist. L. 4. c. 32. 75. 69.

& d'un bras assuré, ils savaient combattre de loin & de près avec leurs framées ou piques, lancer un javelot avec roideur, attendre & donner le choc dans les combats, traverser les fleuves les plus rapides, à la nage, tout armés, sans perdre leurs rangs. Mais comme leurs chevaux n'étaient ni beaux ni vîtes, qu'ils couraient toujours en avant sans être dressés à varier leurs évolutions, l'infanterie faisait la principale force de leurs armées. Quand ils se rangeaient en bataille, ils plaçaient les femmes & les enfans à la queue, afin d'exciter & de soutenir la valeur des combattans par des cris & des hurlemens entremêlés; on voyait épouses, meres, filles, se hasarder dans le champ du carnage, transporter les blessés hors de la mêlée, panser & sucer leurs blessures. On les voyait souvent forcer les fuiards à retourner à la charge & contribuer ainsi à la victoire. On sent que de tels intérêts, que de tels témoins devaient métamorphoser les hommes en héros, & qu'on aurait tort de chercher un enthousiasme pareil dans ces fainéans soudoyés par un maître inconnu, marchant machinalement, & sans autre mobile, que l'ordre d'un chef qui les conduit comme des automates à la boucherie, ou au pillage.

Femmes à la guerre.

Mariages. C'était une infamie de se marier avant vingt ans. On ne négligeait pas d'allier l'âge, & la taille. Le mariage était conclu en présence des parens des deux parties. C'était l'époux qui prévenait sa future en lui offrant une dot. Elle consistait en un attelage de bœufs, un cheval bridé, une épée, une lance, un bouclier. Elle de son côté donnait une arme à son fiancé. Ces symboles éloquens apprenaient à la femme à s'élever au dessus de son sexe, en partageant les travaux de son époux en guerre, en paix, à la vie, à la mort. Et comme ils pouvaient se procurer une subsistance facile, soit dans le lait & la chair de leurs troupeaux, soit dans les fruits & le gibier de leurs forêts, soit en préparant une bouillie avec de la farine d'orge & d'avoine, & une boisson en laissant fermenter une décoction d'orge ou d'autre grain, ils ne craignaient pas de voir multiplier leurs enfans, qui ne connaissaient pas d'autre sein que celui de leur mere.

Funérailles. Les funérailles respiraient la même simplicité. Les corps des plus qualifiés étaient brulés sur un bucher elevé, avec leurs armes & quelquefois avec leur cheval. Un tertre, un gazon couvrait la cendre. Les femmes honoraient le défunt par des pleurs, les hommes par une douleur muette & un souvenir profond.

A travers les fables dont la verité est defigurée, on demêle chez les Germains, comme chez les Celtes & les Gaulois, la notion d'un Dieu suprême, principe & conservateur de tout. On sait, même que dans les tems les plus reculés, ils n'avaient ni temples ni idoles, tenant pour absurde de représenter ou de renfermer la divinité. Ils s'enfonçaient dans les boccages les plus sombres, les plus épais, auprès de certains arbres regardés comme sacrés; c'est-là qu'ils immolaient des victimes, & faisaient quelquefois couler le sang humain, avec celui des animaux. Il ne paraît pas vraisemblable qu'à la reserve du soleil, de la lune, du feu, êtres réels, les Germains aient eu les mêmes divinités que les Romains. Leur *Woden* était même différent de ce fameux *Odin* des Scandinaviens qui d'abord déifié pour son héroisme fut ensuite reconnu pour le Dieu Suprême, à peu près comme les Saints tutelaires de Naples & de Compostelle deviendraient aisément les premiere divinités, si on laissait faire les moines & la populace (*). Woden, Odin, God étaient peut-être *Religion. Encicl.* art. *polith.*

(*) On se rappelle ici cette priere d'un Napolitain : Dominedio Prega San Gennaro che faccia il miracolo.

des noms ſinonimes & généraux, pour déſigner la divinité. Quoiqu'il en ſoit de la théologie indébrouillable des peuples du Nord, il eſt évident qu'à l'arrivée des Romains, quelques conformités entre les objets du culte des deux nations firent croire qu'ils adoraient les uns & les autres les mêmes dieux: peu-à-peu on s'habitua à les confondre, & à en remplacer les noms de la Semaine lorſqu'on adopta l'uſage de diviſer le tems en ſept jours. Il n'eſt donc pas étrange qu'on ait trouvé des ruines d'idoles romaines telles qu'un Jupiter armé de la foudre, un Neptune, un Hercule & quelques autres inconnues telles qu'une Nehalennia, & une Bururina dans l'Ile de Walcheren.

Devins. Ils avaient beaucoup de vénération pour certains devins; on les conſultait dans les affaires les plus difficiles & leurs réponſes étaient regardées comme autant d'oracles. Les Bardes étaient

Bardes ou Poëtes. leurs poëtes. Ils chantaient les Héros, & leurs Romances transmiſes à la poſterité perpetuaient & faiſaient naître les belles actions. Les différentes modulations ſur leſquelles on rendait ces chants guerriers au moment du combat faiſaient concevoir de bons ou de mauvais préſages. Ils tiraient auſſi des pronoſtics du chant & du vol des oiſeaux,

du henniſſement de certains chevaux entretenus dans les bois ſacrés & de l'iſſüe d'un duel entre un de leurs ſoldats & un priſonnier de l'ennemi.

Spectacles.

Les jeunes gens donnaient quelquefois un ſpectacle étrange; mais conforme à leurs mœurs féroces. Ils ſautaient nuds au milieu d'une place heriſſée de lances & d'épées. La dexterité conſiſtait à ne point ſe bleſſer, aſſez payés, quand ils avaient amuſé les ſpectateurs.

Aſſemblées.

La ſouveraineté réſidait dans les aſſemblées. C'eſt-là que les nobles & les hommes libres inauguraient les Généraux & les Rois; en les élevant ſur un bouclier. C'eſt-là qu'ils choiſiſſaient leurs Juges & leurs Centeniers, pour rendre la juſtice dans les différens cantons. C'eſt dans ces diètes établies, dans un tems fixe, à la nouvelle ou à la pleine lune, qu'on propoſait les matieres relatives à la paix, à la guerre. Elles ſe décidaient à l'unanimité des ſuffrages; on les donnait par le cliquetis des armes; on les refuſait par un murmure tumultueux. Chacun y paraiſſait armé. Lorſque les jeunes gens avaient atteint un certain âge, ils y étaient admis. Ils y recevaient d'abord le javelot ou le bouclier. C'était la premiere robe virile qui les émancipait, le grade qui les rendait membres de l'état.

Rois ou Chefs.

Ils confondaient ordinairement le nom de Roi avec celui de Chef. Quelque fut ſon titre; il n'était dans le fond que le premier des citoyens; ſon autorité était ſubordonnée à la volonté générale; il ſe rendait odieux, dès qu'il voulait outre-paſſer ſon pouvoir.

Légiſlation.

Les procès jugés par les Magiſtrats ſupérieurs des diſtricts, ou ſubalternes des Bourgs & des Hameaux, s'expédiaient ſans longueurs, ſans fraix, en plein champ & le même jour. Point de procédures trainantes, point de loix écrites, mais des coutumes claires, connues, conſtantes, conformes aux mœurs de la nation. Tacite, en parlant de celle des Bataves, leur aſſigne la ſupériorité de courage ſur tous les autres Germains. Cette réputation ne les ſauva pas de l'ambition avide des Romains. Le conquérant des Gaules eut la gloire d'accepter leur alliance ou plutôt leur ſoumiſſion.

Les Provinces-Unies sous les Romains.

IL Resque tous les voisins des Bataves, Menapiens, Morins, Eburons, Ubiens, Sicambres, Usipetes, Tencteres n'avaient pû arrêter les succès rapides de César. La terreur marchait sur ses pas, & l'on pense que dans le tems que les cités & les peuples lui envoyerent de toutes parts des deputés pour lui demander la paix, & lui offrir des ôtages suivant la coutume; les Bataves negocierent une alliance avec les Romains. On les voit dès lors faire comme partie de leur Empire, soumis quoique se gouvernant par eux mêmes, exempts de tout tribut, assujettis au service militaire, & déçus par une ombre d'indépendance on les voit combattre sous les aigles romaines pour acquerir de la gloire pendant que les Gaulois luttaient encore pour défendre leur liberté. Alliance des Bataves avec les Romains.

Les Bataves avides de la guerre & déjà accoutumés comme tous les Germains à se donner à un service étranger suivirent volontiers les drapeaux des Romains. Leurs cohortes si fameuses dans la suite aiderent César à conquerir la Grande Bretagne, à dompter Cohortes Bataves à la suite de César.

les Eburons, les Eduens, les Arvernes révoltés, à le faire triompher en Espagne sur les troupes de Pompée son rival, lesquelles étaient commandés par Petreius & Afranius. Leur cavalerie contribua à un avantage considérable auprès de Durazzo en Albanie. Ils signalerent leur valeur à la prise & leur avidité au pillage de Gosini. Dans la plaîne de Pharsale leurs Fantassins tomberent avec tant d'impetuosité sur la cavalerie de Pompée, qu'elle fut culbutée sur les légions qui prirent la fuite. César voulant vanger l'assassinat de son illustre rival vit ses cohortes Bataves & Germaines ouvrir à la nage le passage d'une riviere qu'on lui disputait, & frayer le chemin à une victoire qui fut suivie de la conquête de toute l'Egipte.

Admises dans les Gardes prétoriennes.

Les Bataves devenus célèbres par leur bravoure & leur fidelité furent admis dans les Gardes prétoriennes d'Auguste : On croit même qu'ils combatirent contre Antoine, & eurent part aux victoires qui décideront de l'Empire en faveur du second Empereur.

Ce Prince ayant conçu le projet de dompter les Germains & de réduire leur païs en Province Romaine confia à Drusus fils de sa femme cette importante expédition. L'Ile des Bataves étant devenue le rendez-vous des

L'Ile des Bataves

des troupes; le Général soit pour occuper l'inaction dangereuse du soldat, soit pour s'ouvrir un chemin dans la Frise & dans la mer du Nord, jusqu'alors inconnue aux Romains, fit creuser un canal qui réunissait le Rhin & l'Yssel, près de Doesburg, ville dont on lui attribue la fondation. On croit aussi lui devoir deux autres canaux sur le Rhin, à savoir le Does au dessus de Leide & le Vliet au dessous coulant l'un & l'autre à Vlaardingen. Ce qui est plus certain, c'est qu'étant entré dans les païs des Sueves, des Usipêtes, des Sicambres, il les dévasta entierement. S'étant ensuite avancé vers la mer du Nord en traversant probablement le Flevo, il vainquit les Frisons qui demeuraient à l'Est & les rendit tributaires de l'Empire. De là il pénétra à travers les marais chez les Cauches qui habitaient l'Oostfrise, & d'autres territoires circonvoisins; mais comme l'hiver approchait il retourna à Rome.

devient le rendez-vous de l'armée de Drusus.

Les Frisons subjugués.

Il revint l'année suivante, soumit entierement les Usipêtes, & chassa dans leurs marais plutôt qu'il ne vainquit les Cherusques. Son nom faisait trembler les Barbares qui à son approche se dispersaient ou subissaient le joug, lorsque la mort l'enleva dans le tems qu'il s'apprêtait à aller recueillir les

Conquêtes de Tibere.

honneurs du triomphe. Tibere son frere soupçonné d'avoir hâté sa mort par le poison, lui ayant succedé ; les Germains attaqués par les intrigues, & divisés par les défiances & les jalousies, que le nouveau Général eut l'adresse de semer entre leurs chefs, furent contraints de se soumettre & leur païs devint presque une Province tributaire de l'Empire. Les Caninefates, peuple qui partageait la langue, l'origine, le païs, la bravoure des Bataves s'étant attirés le ressentiment des Romains furent attaqués & vaincus par le même Général.

Quintilius Varus son successeur eut un sort bien différent. On remarque que les tribunaux odieux qu'il établit chez les Germains, les longues & humiliantes formalités de la Jurisprudence romaine auxquelles il voulut les assujettir comme un peuple conquis, les allarma, les aigrit tellement contre la domination des Romains que soulevés & conduits par le chef des Cherusques devenu fameux sous le nom d'Arminius, ils attirerent les légions dans les bois de Teutbourg aujourd'hui Wensfeld, les envelopperent, & en firent périr trois, sans qu'il s'en sauvât presque un seul homme. Alors tous les cœurs s'ouvrirent à la crainte, à la consternation la plus profonde ;

Victoire d'Arminius.

8.

Auguſte ne put modérer ſa douleur; pluſieurs mois entiers on l'entendit frapper de la tête les murs de ſes vaſtes palais, & redemander avec les cris perçans du déſeſpoir ſes légions exterminées. On ne pouvait enviſager un Germain ſans trembler, on déſarma toutes leurs cohortes qui ſe trouverent à Rome, & celles des Bataves furent, ſans doute, enveloppées dans la même diſgrace. Quoiqu'il en ſoit, les unes & les autres furent bientôt rappellées, & l'on voit peu de tems après que Tibere devenu Empereur envoya une élite de Gardes Germaines & vraiſemblablement de Bataves en Pannonie, où ſon fils fut chargé d'aller éteindre une révolte.

Les Gardes Bataves diſgraciées.

15.

Cependant Germanicus, fils de Druſus étant entré en Germanie vengeait la défaite & effaçait la honte des légions. Il pouſſa ſes conquêtes bien au delà du Rhin. Il pénétra juſqu'au champ de bataille qui ſix ans auparavant avait couté tant de ſang à l'Empire (*). Là giſſaient des monceaux d'os blanchis, ou des reſtes de cadavres épars. On appercevait des armes rompues, des membres de chevaux, & des têtes clouées aux arbres voiſins. Dans les bois d'alentour on voyait les autels, où avaient été égorgés les tribuns & les premiers centurions. On raſſembla tous les oſſemens,

Les Germains vaincus par Germanicus.

(*) *Linguet Hiſt. Rev. Emp. Rom. l.* 107.

& Germanicus creusa le premier la fosse, où on les couvrit tous également de terre avec une indignation attendrissante & douloureuse. Un engagement où Arminius balança la fortune des Romains, le péril auquel une inondation avait exposé les troupes de Cecinna le long des digues bâties depuis peu par L. Domitius dans les Marais des païs, connus à présent sous le nom de Drente & de Twente depuis le bord du Rhin jusqu'à l'Eems & le Weser, rien ne pût arrêter les succès des Romains : les Germains emportés par une fougue présomptueuse, ayant osé les attaquer dans leurs retranchemens furent repoussés & massacrés tant que durerent la fureur & le jour. Arminius ne dût son salut qu'à une fuite précipitée.

Agrippine rassure les Garnisons campées dans l'Ile de sBataves.

Lorsque l'issue de ce combat était encore incertaine, le bruit courut jusque dans l'Ile des Bataves, où se trouvait une garnison Romaine, que les Germains s'apprêtaient à fondre sur les Gaules à main armée. On parlait déjà de rompre le pont que Drusus avait bati sur le Rhin à Gelduba, lorsque Agrippine digne épouse & compagne courageuse des exploits de Germanicus vole au devant des troupes, les arrette par son éloquence, & réveille leur courage par ses caress-

ſes, ſes ſoins, ſes liberalités (*).

Cependant Germanicus victorieux revenait de ſon expédition, en deſcendant l'Eems juſqu'à ſon embouchure. Mais afin que ſa flotte voguât plus à l'aiſe ſur le Zuiderzee rempli de bas fonds, il donna deux legions à Vitellius pour les conduire entre le lac & la mer. Leur marche avait d'abord été aſſez tranquille, lorſqu'un vent du nord impétueux, joint à la haute marée de l'équinoxe, pouſſa tout à coup les vagues contre le reflux. Déjà l'océan, la grève, les campagnes n'offrent plus qu'un même aſpect. Nul moyen de diſcerner un endroit guéable d'un gouffre, un fond ſolide d'un ſable mouvant, pluſieurs ſont renverſés par les flots, engloutis dans les abîmes. Vitellius ayant enfin gagné une éminence recueillit ſes ſoldats qui ſans feu, nuds, eſtropiés paſſerent une nuit cruelle. Le lendemain, la mer s'étant retirée, ils rejoignirent la flotte, ſe

Les legions en danger d'être ſubmergées entre le Flevo & la Mer.

La Blett. Trad. Tac.

(*) Cette Princeſſe ou une autre Agrippine, femme de Neron avait fait bâtir un palais, que la Carte de Peutinger place à deux milles de Leide. On le confond auſſi avec le Fort de Britten près de Katwyck, dont les ruines paraiſſent encore, quand la mer, qui les a englouties eſt très-baſſe.

rembarquerent & se rendirent vraisemblablement dans l'Ile des Bataves où ils avaient leurs quartiers.

Les Romains partent de l'Ile des Bataves pour marcher contre Arminius.

Cette Ile extrêmement commode par sa position & ses mouillages aisés devint encore l'année suivante le rendez-vous d'une flotte destinée contre les Germains. L'armée étant prête pour l'embarquement, Germanicus entre dans le Canal de Drusus, invoque les mânes de son pere, traverse le Zuiderzee, l'Océan, gagne l'embouchure de l'Eems, & débarque sur la rive gauche du fleuve.

On a répeté après Tacite que faute d'avoir pris terre de l'autre côté on fut obligé de perdre plusieurs jours à faire des ponts; mais qu'étaient devenus les bâtimens de transport? Pourquoi n'auroit-on pu s'en servir pour traverser en peu de tems une riviere telle que l'Eems? Quoiqu'il en soit, cette disposition fut très-funeste aux Bataves. Quelques uns ayant voulu braver les eaux & montrer qu'ils étaient habiles nageurs furent mis en désordre; il y en eut même de noyés. Le lendemain les mêmes soldats signalerent encore leur témérité. Conduits par Cariovalda leur Chef, ils franchissent le courant à l'endroit le plus rapide, & croyant poursuivre les Chérusques,

Témérité funeste des Cohortes Bataves.

ils ſont attirés dans une embuſcade & enveloppés de tous côtés. Ils ſe ſerrent l'un ſur l'autre & ſe formant en une colomne épaiſſe, ils ſoutiennent quelque tems une attaque ſanglante. Ils ſe battent en déſeſpérés, juſqu'à ce que Cariovalda en voulant ſe faire jour à travers les bataillons les plus impénétrables, tombe percé de mille coups & la plûpart de ſa nobleſſe à ſes côtés. Quelques uns échapperent, ſoit par une vigoureuſe réſiſtance, ſoit par le ſecours des Romains dont la cavalerie venait de débarquer. Quelques jours, après il ſe livra une bataille des plus furieuſes où les Germains furent battus, le fils d'un Général Cheruſque pris, avec ſa femme fille de Waromir, Capitaine des Bataves.

La flotte de Germanicus accueillie d'une tempête ſur la mer du Nord.

Les Romains victorieux ſe rendaient à la fin de l'été dans leurs quartiers d'hiver, les uns par terre, les autres ſur l'océan. Ceux-ci accueillis tout-à-coup d'une bouraſque mêlée d'une grêle effroyable virent leurs vaiſſeaux emportés au loin ſur des Iles, ou briſés ſur celles de l'Ooſtfriſe qu'environnent d'affreux rochers & de dangereux écueils. Germanicus jetté lui même dans le païs des Cauches eut peine à raſſembler les débris de ſa flotte. Supérieurs à tous les revers on vit preſque auſſitôt les Romains marcher

17. contre les Barbares à qui leur désastre avait relevé le courage, les surprendre, les dissiper, les soumettre. Ce fut le dernier exploit de Germanicus. On sait comment rappellé à Rome par l'ombrageux Tibere, les acclamations dont on honora son triomphe envenimerent la cruelle jalousie du tiran, & comment ce héros périt à la fleur de son âge dans la persuasion funeste qu'on l'avoit empoisonné.

Germanicus meurt.

Ecole fondée par ce Prince chez les Bataves.

On dit que ce Prince avait fondé près de Leide une école, où la jeunesse Batave était instruite dans la langue & les manieres des Romains. On reconnait là la vraie politique des conquérans de l'univers. Ils n'ignoraient pas, que pour subjuguer des Sauvages ou des Barbares, il faut les civiliser: ce n'est qu'en leur donnant des lumieres qu'on parvient à leur ravir la liberté.

La domination romaine dégénérait, souvent en une tirannie révoltante; c'est ce qu'éprouverent les Frisons vaincus par Drusus & soumis à un tribut d'un certain nombre de cuirs de bœufs, n'ayant autre chose à donner. Olennius leur Gouverneur sans avoir égard à la petite espèce de leur bétail exigea d'eux des peaux égales à celles des plus grands animaux sauvages que nourrissaient leurs forêts. On commença par leur enlever en payement leurs

Révolte des Frisons.

28.

bœufs, puis leurs champs: on les réduisit enfin à livrer leurs femmes même & leurs propres enfans.

Les Frisons se plaignirent mais inutilement; le désespoir les entraine à la révolte, ils courent aux armes; les exacteurs sont saisis & pendus, le Gouverneur poursuivi jusques dans le château de *Flevus* que l'on croit avoir été situé dans l'Ile de Grind. Apronius Gouverneur de la basse Germanie accourt à l'aide des Romains avec une armée de Germains, de Caninefates, & peut-être de Bataves. Tous ses détachemens sont battus, & neuf cents Romains massacrés dans le bois de *Baduhenna*, dont la place existait, dit-on, dans le *Sevenwolden* à environ trois lieues du Zuider-zée. * Pendant que le Sénat tremblant pour lui-même ne pense qu'à ériger des statues au tiran qui l'écrasait, que Tibere n'ose nommer un général pour effacer cet affront, les Frisons voyaient leur nom & leur gloire voler dans toute la Germanie.

Les Frisons brisent le joug.

Caligula fils de Germanicus avait accompagné son pere dans ses expéditions. Sa jeunesse s'était passée dans les Païs-bas au milieu des Camps. Trois ans après son avénement à l'Empire, il

Expédition ridicule de Caligula dans l'Ile des Bataves.

(*) Le Zuiderzée est le même Lac que nous avons appellé FLEVO d'après les Romains.

lui prit envie de venir chez les Bataves, pour y recruter & completter sa garde. C'est dans leur Ile qu'il donna le triste spectacle des extravagances les plus inouies. Le fils d'un Roy Britte chassé par son pere, étant venu implorer sa protection, on publia que tous les Bretons avaient rendu hommage à l'Empereur, & l'on pense que le prétoire d'Agrippine assigné au Prince fugitif pour sa résidence, prit delà le nom de Britten. Ayant fait passer plusieurs corps de ses Gardes au-delà du Rhin, Caligula marche contre eux, comme s'ils eussent été des ennemis, & dès que dociles à l'ordre qu'ils avaient reçu, ils se fussent retirés à l'approche de leur étrange adversaire, celui-ci fît dresser un trophée pour servir de monument à sa ridicule victoire.

Ces traits de démence d'un côté, & cet excès d'aviliſſement d'un autre n'ont rien d'étonnant. L'Empereur avait, comme on sait, l'esprit égaré, & des mercenaires dont le métier est de vendre leur sang, ne connaissent d'autre point d'honneur que celui d'obéir au maître qui les paye. Il n'est donc pas incroyable, qu'à son ordre, les Légions & les Auxiliaires se soient rangés en bataille, pour combattre l'Océan; qu'au même signal ils aient ramassé des coquilles comme les dépouil-

les d'un ennemi vaincu. On bâtit enſuite une tour pour perpétuer un exploit ſi glorieux, & on a de fortes raiſons de croire que c'eſt la même, dont-on découvre encore quelques ruines ſous les eaux, à une lieue plus loin que *Britten*. Elle ſervoit de phare aux vaiſſeaux qui entraient par l'embouchure du Rhin.

Les Cohortes Bataves vengent & font un Empereur.

Caligula étant tombé ſous le coup mortel auquel tout tiran devait alors s'attendre, Rome était diſpoſée & prête à recouvrer ſon ancienne liberté, lorſque ces Prétoriens, cette garde Germaine & Batave attachée aux Empereurs dont l'exiſtence était leur ſoutien, proclamerent Claude & maſſacrerent les meurtriers. Les Romains habitués au joug, ne pouvant tout d'un coup s'élever à cette grandeur d'ame qui amene & maintient la liberté, plierent aiſément, & reçurent leur maître de la main des Barbares. C'étoit Claude, Oncle du Prince aſſaſſiné. Les Bataves le ſuivirent dans une expédition contre les Brittes, & commandés par CLAUDIUS CIVILIS ils étonnerent tellement l'ennemi en franchiſſant les fleuves à la nage, que les Romains remporterent une victoire facile.

41.

Les Bataves en Angleterre.

Les Cauches, peuple, qui habitait l'Ooſtfriſe, & d'autres territoires contigus, firent alors des courſes dans la

Pirateries des Cauches.

basse Germanie. Conduits par Ganascus, Caninefate, qui avait servi longtems dans les armées romaines, ils monterent des bâtimens légers & désolerent les côtes, sur-tout celles des Gaules, où ils trouvaient beaucoup de richesses & peu de résistance. Corbulon, un des plus grands Capitaines, que Rome eut alors, arma promptement plusieurs trirêmes & quelques autres bâtimens, donna la chasse aux corsaires, coula à fond presque toutes leurs barques, & contraignit leur chef de chercher son salut dans la fuite. Les Frisons même, tout fiers qu'ils étaient depuis leur victoire sur Apronius voyant l'échec arrivé aux Cauches leurs voisins, sentirent leurs cœurs s'ouvrir à la crainte. Ils traiterent avec Corbulon, & lui livrerent des ôtages. Le Romain leur donna des terres à cultiver, un Sénat, des loix, des Magistrats; il bâtit même une citadelle afin de les tenir en bride. Et comme ce général se trouvait alors près du lieu, où est à présent Groningue; que la situation en était très avantageuse pour un fort, & qu'on rencontre dans cette ville des conformités frappantes avec l'ancien gouvernement & les loix de Rome, on n'a pas manqué de regarder Corbulon comme son fondateur & son législateur. On ne voit cepen-

Reprimées.

Les Frisons soumis.

dant pas comment ce Romain aurait eu le tems néceſſaire pour affermir une nouvelle légiſlation chez des Barbares, puis qu'ayant bientôt après ſoulevé toute la Germanie en faiſant maſſacrer Ganaſcus en trahiſon, l'Empereur rappella les troupes romaines en deça du Rhin.

Canal entre la Meuſe & le Rhin.

De peur que l'oiſiveté ne relâchat la diſcipline militaire, afin d'épargner aux navigateurs un trajet tortueux & périlleux ſur une mer orageuſe (*), Corbulon fit à l'imitation de Druſus creuſer entre la Meuſe & le Rhin un canal, dont la poſition n'eſt plus connue. Paulinus Pompeius vint enſuite dans l'Ile des Bataves, & animé de la même ambition, il acheva & continua vraiſemblablement juſqu'à Katwyk, la digue, que Druſus avait commencée ſoixante trois auparavant le long de la rive gauche du Rhin, afin d'en arêter les inondations.

Digue de Druſus achevée.

50.

La longue inaction, où l'on voyait

(*) Il y a dans le texte: *quâ incerta maris vetarentur.* Il eſt evident qu'il faut lire *vitarentur.* C'eſt la latinité la plus claire, le ſens le plus naturel, le plus propre à expliquer la deſtination d'un canal peu éloigné d'une mer que Tacite appelle *violentius cetero mari.*

Les Frisons envahissent quelques terres.

depuis quelque tems des armées ordinairement actives pour prévenir ou commencer des hostilités fit croire qu'elles avaient des ordres pour ne point marcher. Les Frisons croyant profiter des conjonctures firent passer leur jeunesse à travers les bois & les marais, embarquerent leurs vieillards sur les lacs, & vinrent s'établir dans les terres destinées aux soldats. On avait déjà bâti des maisons, ensemencé des champs, lorsque Dubius Avitus successeur de Paulinus envoya dire à ces nouveaux émigrans qu'ils eussent à deloger ou à obtenir de l'Empereur d'autres concessions. Verritus & Malorix qui gouvernaient les Frisons, *autant que des Germains se laissent gouverner*, crurent que le meilleur parti était de se rendre à Rome. Ils y vinrent en effet, & en attendant qu'ils pûssent avoir accès auprès de Neron, ils entrerent dans le théatre de Pompée. Quelques étrangers assis sur le banc des Senateurs attirerent toute leur attention; ils demandent aussitôt le motif d'une distinction si glorieuse. Ce sont dit un Romain, nos plus braves & nos plus fidèles amis. Vous n'avez point d'alliés qui surpassent les Germains en bravoure & en fidelité reprirent les Frisons aussitot, & ils courent en même tems prendre place parmi les Senateurs.

Députent à Rome.

Cette saillie tudesque fut goûtée : on la regarda comme l'effet d'une émulation louable ; Néron donna aux deux députés le droit de citoyens ; mais il refusa à leurs compatriotes les établissemens qu'ils demandaient ; & comme ils avaient peine à y renoncer, on leur lâcha quelques Cavaliers auxiliaires qui tuerent ou firent prisonniers les plus mutins. Chassés.

Nos Bataves furent probablement ces auxiliaires. On les trouve encore à la suite de Suetonius Paulinus, aidant à conquérir l'Ile de *Mona*, aujourd'hui Anglesey, devenue la retraite d'un grand nombre de Brétons, le principal séjour des Druides, le réceptacle des transfuges. Conquête de Mona.

Le Monstre dont le nom est devenu, à la lettre, le sinonime de la cruauté, Néron avait honoré les gardes Germaines & Bataves de toute sa confiance. Elles étaient les éxécutrices de ses barbaries. Depuis treize ans Rome gémissait sous la tirannie, les provinces étaient le théatre des rapines & des exactions les plus criantes. L'oppression ayant à la fin enfanté la révolte dans les Gaules, Vindex noble Gaulois se vit bientôt à la tête d'un parti nombreux ; Virginius Rufus marcha contre lui avec les légions, la cavalerie Batave & les autres auxiliaires Germains. Bataves dévoués à Néron.

Aidant à vaincre les Gaulois.

Les deux Chefs s'aboucherent & allaient se réunir contre l'ennemi du genre humain lorsque les deux armées ignorant ces dispositions, se livrent bataille sans attendre l'ordre. La défaite des Gaulois ne rétablit point les affaires de Néron. La haine que ses crimes avaient inspirée était trop profonde. Huit cohortes Bataves qui revenaient de la Grande Bretagne ayant pris le parti de Galba déjà proclamé en Espagne, cette défection fut le coup décisif. Néron déclaré ennemi de la patrie se porta le poignard dans la gorge.

Huit Cohortes Bataves se déclarent contre Néron.

Galba appréhendant quelques suites funestes des dissensions qui s'élevaient entre les huit Cohortes Bataves, dont nous venons de parler & la quatorzieme légion, renvoya ces auxiliaires superbes dans la Grande Bretagne. Ayant passé chez les Germains & chez leurs compatriotes, ils ne virent par-tout qu'un mécontentement général contre l'Empereur, qui les avait privé du pillage, que leur victoire sur les Gaulois leur donnait lieu d'attendre. Ne pouvant digérer l'idée affligeante d'une telle perte, ils furent les premiers qui au commencement de l'année s'opiniâtrerent à ne vouloir prêter serment qu'au Sénat & au Peuple Romain. Ils chargerent même la Garde

Bataves mécontens de Galba.

prétorienne de leur nation, de déclarer de leur part, qu'un Empereur fait en Espagne leur déplaisait, & qu'ils allaient procéder à l'élection d'un autre. La Garde fut cassée aussitôt & renvoyée sans récompense; ce qui n'empêcha pas que l'Empereur détesté pour son avarice ne fut égorgé peu de tems après.

Gardes Bataves cassées.

On voit dans les guerres civiles occasionnées par la rivalité d'Othon & de Vitellius, quel ascendant les Cohortes Bataves avoient pris dans les armées & dans l'Empire. On sait que lorsque le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir; aussi les Bataves ne faisoient-ils point scrupule de se vanter, que le destin de la guerre était entre leurs mains. Ce qui est certain, c'est que leur indécision tenait tout le monde en suspens, qu'en se déclarant pour Vitellius, ils lui firent un grand nombre de partisans, & qu'à la fin ils lui assurerent l'Empire. Les Légions ne voyaient qu'avec une noire jalousie l'orgueilleuse puissance de ces Barbares; plus d'une fois on fut prêt d'assouvir les animosités mutuelles dans le sang les uns des autres. Mais une circonstance critique & délicate arracha aux Romains un témoignage bien glorieux pour les Bataves. Le Général Valens voulant affoiblir ceux-

Orgueilleux ascendant des Cohortes Bataves.

Leurs différens avec les Légions.

ci, toujours inquiets, toujours turbulens, crut que le meilleur expédient, était de les disperser & d'en détacher une partie. A cette nouvelle les alliés furent consternés, les légions s'écrierent en frémissant: *qu'à la veille d'un combat, à la vuë de l'ennemi, on ne devait pas leur enlever les plus braves guerriers, des vetérans si souvent victorieux, les membres les plus fermes du corps de l'armée.* Les Bataves ne démentaient pas l'idée qu'on avait de leur bravoure. Leur impétuosité dédaignait de se servir de barques & de ponts, lorsqu'il fallait franchir les fleuves. Ils s'y jettaient comme dans leur élement, ils s'y battaient, & le Pô fut le théatre d'un combat, où les Othoniens étonnés de voir leurs barques enlevées & submergées par ces étranges plongeurs, leur abandonnerent honteusement la partie, & le nouveau champ de bataille. La Cavalerie Batave conduite par Alphenus Varus ouvrit peu de tems après le chemin à un combat, où l'armée ennemie fut entierement détruite, & après lequel Othon désespéré se tua de sa propre main.

Aveu honorable pour les Bataves.

Etrange combat dans le Pô.

CLAUDIUS CIVILIS.

LES Bataves n'avaient pas encore été accablés par l'alliance formidable des Romains. Depuis plus d'un siècle qu'ils s'étaient unis à cette dangereuse puissance, ils s'étaient contentés de fournir des armes & des soldats, qui avaient cependant toujours pour Capitaines les premiers de leur nation. Un d'entr'eux se fit remarquer de bonne heure par sa bravoure & ses talens militaires. On lui trouvait plus de génie, plus de pénétration qu'il n'est ordinaire à un barbare d'en avoir. Quoiqu'issu du sang des Rois, quoiqu'il eut servi sous les aigles pendant vingt-cinq ans, Claudius Civilis n'en avait pas moins été victime de la cruauté des Romains. Il avait vu périr son frere sous leurs coups. Envoyé lui même à Néron chargé de chaînes, il n'avait recouvré sa liberté qu'à l'avénement de Galba à l'Empire ; & il ne la devait qu'à la crainte, où l'on était, que son supplice n'irritât ses compatriotes devenus redoutables. Il avait ensuite eû peine à se dérober à la fureur des légions qui connaissant son esprit vindicatif & fertile en ressources avaient demandé

Origine de la guerre des Bataves & des Romains.

hautement sa tête. Dès lors Civilis ne roula plus dans son esprit que des projets de vengeance, & lorsqu'il jettait les yeux sur les troubles intestins dont l'Empire était agité, il ne désespérait pas d'en profiter. Aimant à se comparer à Annibal & à Sertorius auxquels la perte d'un œil le faisait encore plus ressembler, il ne s'afficha point l'ennemi des Romains. Le nom de Vespasien proclamé Empereur par une poignée de soldats au fond de la Palestine lui parut le plus propre à couvrir ses desseins. Il se déclara en sa faveur, il reçut même de la part de deux Généraux Romains qui avaient épousé le même parti, des ordres de s'opposer aux troupes qui devaient rejoindre Vitellius.

Levées révoltantes dans l'Ile des Batayes.

Celui-ci avait ordonné de faire des levées chez les Batayes. Les recruteurs n'enlevaient pas seulement la plus brillante jeunesse; ils enrôlaient de force les vieillards & les infirmes, afin de leur vendre ensuite leur congé. Les plus beaux enfans, dont la plupart avaient, chez les Batayes, la taille prématurée, étaient arrachés pour servir à des infamies qui outragent la nature. De là l'indignation, & un soulevement déjà prémédité qui arrete ces indignes recrues. Civilis habile à saisir les conjonctures attire, sous prétexte d'un festin, les plus distingués de la noblesse, les plus hardis d'entre la multitude, dans un bois

70.

Civilis anime ses Compatriotes contre les Romains.

sacré, & les voyant livrés au délire des ténebres & de la gaîté, il commence par leur rappeller la gloire & la noblesse de la nation, puis il expose les injustices, les rapts, les atrocités de la tyrannie. *Non*, dit-il, *nous ne sommes plus des alliés, mais des esclaves écrasés par des Préfets & des Centurions, qui ne se succèdent que pour s'abreuver tour à tour de notre sang & s'engraisser de nos dépouilles. Des étrangers avec qui nous n'avons rien de commun nous enlevent pour toujours nos enfans & nos freres. Les Romains sont cependant réduits aux derniers abois; il n'y a dans leurs quartiers d'hiver que des vieillards & du butin. Que craignons nous? Les Germains nous sont unis par le sang, les Gaulois par le même esprit. Les Romains méme, si nous succombons, ne nous regarderont que comme les malheureux partisans de Vespasien; Vainqueurs nous n'aurons de compte à rendre à personne.*

On applaudit par des acclamations barbares, on se lie par les imprécations usitées; on députe sous main aux Cohortes Bataves alors à Mayence, & destinées pour la Grande Bretagne. On gagne les Caninefates qui s'ameutent & jettent aussitôt les yeux sur Brinno homme d'une audace brusque & farouche, dont le pere s'était déjà fait

Attaque des Caninefates & des Frisons.

connaître par un esprit séditieux, & pour avoir lancé contre les extravagances de Caligula, des traits caustiques assès naturels, mais alors regardés comme nœufs & hardis. On le proclame Général en l'élevant sur un pavois, on court autour de lui, on marche sous ses ordres. Forcer & piller le camp des Romains, les obliger à brûler les fortereſſes qui servaient d'arsenaux dans la guerre, de greniers en tems de paix, enlever les provisions & les denrées des marchands & des vivandiers errans çà & là avec trop de securité, ne fut pour les Caninefates & pour les Frisons qui s'étaient joints à eux que l'affaire d'un moment. Et le pillage dût être considerable, si on considère la position de l'Ile des Bataves propre à devenir & devenue en effet un entrepôt & un centre de commerce entre les Gaules & la Germanie; si on considère les expéditions des armées & des flottes Romaines qu'on y voyait passer & repasser si souvent.

Civilis demasqué.

Les Romains se rassemblerent en petit nombre dans la partie supérieure de l'Ile. Civilis pensant leur cacher toute la part qu'il avait à leur defaite & cherchant à les disperser pour les opprimer plus facilement les invite à retourner dans leur camp & leur offre le secours de sa cohorte, contre, disait-il,

une poignée de Caninefates séditieux. Mais les Germains ayant laissé découvrir la vérité par leur enthousiasme belliqueux, Civilis leve le masque & recourant à la force ouverte, il divise en trois bataillons les Bataves, les Frisons, & les Caninefates; il s'avance, il cherche le Romain qui parait sur les bords du Rhin secondé d'une flotte qui navigue de conserve. L'action est à peine engagée, que toute une cohorte de Tongres passe sous les drapeaux de Civilis. Consternés d'une défection si imprévuë, les Romains se laissent égorger par leurs alliés & par leurs ennemis. Leurs rameurs Bataves en grande partie ne sont pas plus fideles. Ils troublent les matelots & les soldats, ils massacrent les pilotes & les centurions qui veulent les arreter. C'est ainsi que Civilis qui n'avait point de bâtimens & qui manquait d'armes trouva l'un & l'autre dans la flotte des ennemis composée de vingt quatre vaisseaux : Conquête plus avantageuse que difficile & qui ne laissa pas d'acquerir aux Bataves dans les Gaules & dans la Germanie le nom de RESTAURATEURS DE LA LIBERTÉ.

Déroute & perte des Romains.

Les Germains envoyerent aussitôt des députés & promirent des secours. Civilis donne aux Gaulois, qu'il avait fait prisonniers le choix ou de combat-

tre sous ses étendarts comme Officiers, ou de s'en retourner dans leurs cités avec les dépouilles des Romains. L'indolence affectée de Hordéonius Flaccus favorisait les premieres tentatives. Mais quand des couriers vinrent en tremblant annoncer à ce Gouverneur des Gaules, que les camps étaient pillés, les Cohortes défaites, le nom romain aboli chez les Bataves, il détache, il fait marcher aussitôt Mumius Lupercus avec deux légions, auxquelles se joignent quelques Ubiens, (ceux de Cologne) la cavalerie de Trèves, & une aîle de Bataves, qui déjà subornée attendait à se déclarer dans la mêlée, pour mieux assurer la victoire à ses concitoyens. Les deux armées se joignent; Civilis parût au milieu des enseignes enlevées dans le précedent combat, & deployées alors pour inspirer l'effroy aux Romains, la valeur aux Bataves. Afin même d'exciter ceux-ci à vaincre, & pour retenir les fuiards par la honte, son épouse & ses sœurs, les autres femmes & les enfans, fermaient la bataille. Elles avaient à peine donné le signal par leurs cris mêlés aux chants des Guerriers, que les Romains désertés, puis attaqués par leurs auxiliaires Bataves, abandonnés lâchement des Ubiens & des Treviriens, après avoir courageusement, mais

Les Légions trahies & vaincues par les Bataves.

inutilement tenté de soutenir un choc trop inégal, se retirent dans le *Castra vetera*, ou vieux Camp situé, à ce qu'on croit, à Zante au païs de Clèves.

Un exprès dépêché par Civilis atteignit les huit Cohortes Bataves & Caninefates, qui marchaient de Germanie à Rome aux ordres de Vitellius. Les succès de leurs compatriotes réveillent leur insolence. Enflées d'orgueil & de fierté, elles forment aussitôt des demandes extravagantes, pour avoir un prétexte de se révolter. Trois mille légionnaires, quelques Cohortes Belgiques, & une multitude de Païsans & de Vivandiers voulurent leur boucher le passage à Bonn. Les Bataves inférieurs en nombre, mais soldats aguerris & experimentés se ramassent en plusieurs pelotons serrés & s'avançant dans les rangs qu'on avait trop éclaircis afin de les envelopper, ils tombent dessus pique baissée, ils leur passent sur le ventre, ils les dissipent, ils poursuivent les fuiards jusqu'aux portes de la ville, & après avoir comblés les fossés de morts, ils continuent tranquillement leur marche. Civilis devenu par la jonction de ces vieilles bandes, chef d'une armée considérable, n'en agit pas avec moins de duplicité. Il fit prêter à ses troupes le serment au

Passage de Bonn forcé.

Dissimulation de Civilis.

nom de Vespasien, il invita même les deux légions cantonnées dans le vieux camp à en faire autant. Elles répondirent que Vitellius était leur Empereur, qu'elles n'avaient pas de conseils à prendre d'un traître, d'un ennemi plus digne du supplice que d'être l'arbitre des querelles de l'Empire.

Attaque infructueuse du vieux camp.

Civilis fait courir aux armes toute sa nation, à laquelle se joignent les Bructeres & les Tencteres, ainsi que les Germains attirés par le pillage non moins que par la gloire. On vit bientôt tous ces peuples s'avancer vers le vieux camp. Leurs enseignes représentées par des figures d'animaux différens, mêlées alors avec celles des Cohortes véteranes offraient l'image d'une guerre civile & étrangere tout à la fois. On commence par décocher des traits qui tombent en vain sur les tours & les crenaux; puis on se précipite avec fureur contre le rempart, on applique les échelles, plusieurs s'élevent sur les boucliers de leurs camarades (*). Mais toujours repouss

(*) Je ne puis peindre qu'à grands traits les évolutions militaires. Les détails qu'elles entrainent sont étrangers à mon plan. Ceux de cette guerre ont d'ailleurs en notre langue un Historien illustre. On peut aussi su

ſés & précipités avec carnage, las enfin d'une attaque cruelle & ſanglante les aſſiégeans convertiſſent le ſiège en blocus, ſachant qu'il y avait peu de vivres dans la place, & beaucoup de bouches inutiles.

Les Légions Romaines livrées à la mutinerie & à l'indépendance perdaient, dans les Gaules, leur tems à accuſer, outrager, dépoſer leurs propres généraux. Allarmées cependant pour leurs camarades aſſiégés, elles vinrent camper à Guelduba, ſous la conduite de Herennius Gallus & de Vocula. Celuici ſachant combien le butin eſt capable d'animer des ſoldats, mene les ſiens faire le dégât dans le païs des *Gugernes* alliés & voiſins des Bataves. Cependant ceux qui étaient dans le camp s'étant laiſſé battre & enlever un bateau de bled par les Germains, jetterent leur général dans les fers, l'accuſant d'intelligence avec les ennemis.

Les Légions révoltées contre leurs Chefs.

Civilis au contraire mettait tout en œuvre pour augmenter ſes partiſans. Tous les peuples de Germanie remués par ſes négociations lui envoyaient des

---

la maniere de faire la tortue *per teſtudinem ſcandere*, lire la préface des Rev. Rom. de l'éloquent Mr. Linguet qui n'eſt pas toujours un homme à paradoxes.

otâges pour confirmer leur alliance.

Ravages, invasions des Germains & Bataves.

Civilis donna des ordres à chacun d'eux pour ravager suivant qu'il était plus à portée, les terres des Tréviriens, & sur tout celles des Ubiens, qui, quoique Germains avaient abjuré leur patrie en prenant le nom d'*Aggrippinenses*. Il fait aussi passer la Meuse à une autre troupe, afin d'ébranler les Menapiens, les Morins, & les frontieres des Gaules.

Le vieux Camp attaqué.

Ces deux expéditions ayant réussi, Civilis presse avec plus d'acharnement le siége du vieux Camp; mais les Romains firent périr tant de monde qu'on renonça à l'espoir de le prendre par assaut. Une nouvelle qu'on apporta alors à Civilis aurait pû déconcerter tous ses projets, s'il eût été plus sincère ou, pour mieux dire, moins en état de soutenir ses premiers efforts. Montanus Trevirien, Chef d'une Cohorte, vint de la part des Romains lui annoncer que Vespasien étant reconnu pour Empereur, il n'avait plus de prétexte de continuer la guerre.

Civilis gagne Montanus.

Civilis commence par biaiser, puis démêlant dans cet envoyé un caractere fier & avide de nouveautés, il lui fait lire dans son cœur ulcéré la juste vengeance qu'il médite contre les bourreaux de son frere & les siens, contre les oppresseurs de la liberté. Enfin il expose si bien la gloire & sur-

tout la facilité de l'entrepriſe, que Montanus ébranlé ne fit aux Romains qu'un rapport infidele, & ne tarda pas à ſe déclarer pour les Bataves.

Ceux-ci étaient bien loin de mettre bas les armes. Commandé par Julius Maximus, & Claudius Victor, fils d'une ſœur de Civilis, un de leurs détachemens vint tomber à l'improviſte ſur les Romains qui furent mis dans une déroute ſanglante, perdirent pluſieurs enſeignes, & étaient prêts d'être forcés dans leurs retranchemens, ſi une cohorte de Gaſcons nouvellement arrivée, ne fut tombée tout-à-coup ſur leur arriere garde & n'eut rétabli le combat en faveur des Romains. La fortune ſe déclara encore contre les Bataves dans une action très-vive à la vue du vieux camp; mais les légions toujours diviſées, toujours revoltées contre leurs généraux dont elles en maſſacrerent deux ne furent pas profiter de leurs ſuccès. Une conjuration pour établir le ſiège d'un nouvel Empire dans les Gaules procurant encore à Civilis une diverſion favorable, les ſoldats du vieux camp réduits aux extrêmités de la plus affreuſe diſette furent obligés de ſe rendre. On vit alors combien les Romains étaient déteſtés. Envain Civilis qui leur avait promit la vie parut condamner les tranſ-

Avantages des Romains.

Le vieux camp rendu.

ports furieux des Germains; ceux-ci les massacrerent impitoyablement, & livrerent aux flammes dévorantes le camp & quelques soldats qui s'y étaient réfugiés. Civilis coupa alors ses cheveux & sa barbe, qu'il avait juré de laisser croître jusqu'à ce qu'il eut exterminé les légions. On publia même que son fils encore enfant s'essayait un arc à la main à verser un sang odieux en tirant sur des prisonniers. Velleda une de ces imposteurs qui chez des Barbares peuvent impunément se faire consulter comme lisant dans l'avenir, avait eu le bonheur de ne pas se tromper en prédisant les succès des Germains. Pour l'engager à lui continuer la faveur de ses oracles, Civilis lui envoya entr'autres présens un prisonnier de marque qui fut tué en chemin.

La prophétesse Velleda.

Civilis lié avec Classicus & Tutor chefs de la révolte des Gaules.

Elle pouvait hardiment être reconnaissante. Les légions avaient eu la lâcheté de reconnaître le nouvel Empire des Gaules. Il y a plus: Classicus & Tutor, Chefs de cette grande révolution qui ne tendait à rien moins qu'à renvoyer les Romains au-delà des Monts, favorisaient les projets de Civilis. Celui-ci était trop politique pour ne pas paraître agir de concert avec eux, mais en même tems trop fier pour se livrer lui & ses concitoyens à

une nouvelle domination. On dit même qu'il aſpirait à l'Empire réuni des Gaules & des Germanies. L'imprudence des Gaulois renverſa tous ces différens projets. Ils prouverent alors ce qu'ils ont toujours montré depuis; que l'ivreſſe du ſuccès, leur inapplication, leur inconſtance naturelle leur fait perdre le fruit des révolutions que leur eſprit remuant & impétueux peut opérer en un moment. Au lieu d'empêcher les Romains de rentrer dans leur païs, ils les laiſſerent pénétrer par les gorges des Alpes Rhétiennes. Dès lors tout changea: les légions coururent ſe ranger ſous leurs premieres enſeignes, les peuples ſous leurs anciens maîtres. Tutor fut diſſipé, & les Tréviriens défaits par Cerealis. Civilis lui ſeul ôſant rallier & recueillir les vaincus, marche droit aux Romains, campés aux portes de Treves. Son attaque fut bruſque & imprévue. Tout plia ſous ce premier effort, les corps avancés de l'armée Romaine ſe culbuterent ſur les plus éloignés, le camp fut forcé, le pont de la Moſelle emporté. Cérealis était couché hors du camp, ce qui était aſſez la coutume de ce général, non moins avide de plaiſirs que de gloire. Voluptueux, mais habile à réparer par ſon intrepidité & ſa préſence d'eſprit les fautes que ſon

Imprudence des Chefs Gaulois.

Céréalis ſurpris par Civilis.

indolence, & son mépris des ennemis lui faisaient commettre, il s'élance du lit à demi nud, il vole au-devant des fuiards, les ranime, les fait retourner à la charge, regagne le pont, & secondé des cohortes & des légions, il arrête les assaillans, puis les enfonce, & les poursuit jusques dans leur camp qu'il prend & demolit.

Civilis repoussé.

Perfidie des Ubiens.

Les Habitans de Cologne s'étaient quelque temps auparavant réunis aux Confédérés. Le retour & les victoires des Romains changerent bientôt leurs dispositions. Ils enivrerent tous les Germains qui se trouvaient dans leur ville, & les brûlerent dans leurs logemens, où ils les avaient renfermés. Ils offrirent même au vainqueur la femme & la sœur de Civilis, gages sacrés d'une alliance qu'ils n'auraient pas dû rompre si indignement. Civilis se disposait à venger cette noire & horrible trahison, lorsqu'il apprit que les côtes de l'Ile des Bataves étaient ménacées. Il vole aussitôt pour défendre & couvrir les lieux les plus exposés. Cependant la légion qui devait agir de concert avec la flotte venue de la Grande Bretagne s'étant retirée dans le païs des Nerviens, les Caninefates attaquerent d'eux-mêmes les vaisseaux ennemis, en prirent, en coulerent à fond la plus grande partie, & se jettant avec

Victoires des Caninefates.

vec rapidité sur les Nerviens qui prenaient les armes pour les Romains, ils les défirent, ils les mirent en fuite. Classicus ayant en même tems remporté un avantage contre un détachement de Cavalerie Romaine qui marchait vers Nuys, le parti de Civilis parût se ranimer.

Secouru en effet par de nouveaux renforts arrivés de la Germanie; l'Arminius des Bataves vint camper à Vetera, place forte, & où le souvenir des succès dont elle avait été le théâtre ne pouvait que réveiller le courage des soldats. Pour en rendre l'abord moins praticable il fit inonder tous les environs par le moyen d'une digue, qui traversait le Rhin & faisait refluer ce fleuve hors de son lit. La premiere attaque fut funeste aux Romains pesamment armés & peu accoutumés à combattre dans l'eau. Ils ne purent soutenir le choc des Germains, alors secondés par la grandeur de leur taille, la légéreté de leurs armes, leur habitude à nager. Mais conduits, le lendemain, sur un terrein solide par un transfuge, leurs Cavaliers tomberent à l'improviste sur l'arriere garde de Civilis, & les légions ayant alors redoublé de vigueur au front de la bataille, les Germains plierent, & tous les confédérés prirent la fuite.

Civilis campé à *Vetera.*

Les Romains repoussés.

Réparent leur perte.

* Nimègue ou Battenburg.

Civilis refugié d'abord dans la ville des Bataves *, ne ſe crut pas en état de la défendre. Il enleva tout ce qu'il put tranſporter & ayant livré le reſte aux flammes, il ſe retira dans l'Ile, où les Romains ne pouvaient le pourſuivre faute de ponts ou de bâteaux. Il fit plus ; il détruiſit la digue que Druſus avait bâtie ſur la rive gauche du Rhin, & lui ouvrit un nouveau cours du côté des Gaules où la pente du terrain l'emportait. C'eſt ainſi que le lit de ce fleuve ſe trouva ſi diminué entre l'Ile & la Germanie qu'il ſemblait que c'était le même continent. Quatre attaques, dirigées toutes à la fois contre *Arenacum*, *Batavodurum*, *Grinnes*, *Vada*, camps Romains, ſur la ſituation deſquels les ſavans ne ſont pas d'accord, ſignalerent l'audace plutôt que la fortune de Civilis. Les Germains s'étant enſuite apperçus que Cérialis, après avoir viſité ſes quartiers, deſcendait le Rhin avec peu de précaution, tomberent à la faveur d'une nuit obſcure ſur ceux de ſa ſuite; ils enleverent même ſa trirême mais le Général qui à la ſuite d'une intrigue amoureuſe, avait paſſé une nuit furtive ſur un autre bord, eut le tems de ſe ſauver moitié endormi moitié habillé.

Civilis paſſe dans l'Ile.

Digue de Druſus renverſée.

Cérialis ſurpris.

Sourdes

Il ne ſe paſſa plus rien de conſidéra

ble entre les deux partis. Cérialis désespérant de réduire un adversaire que ses défaites ne pouvaient terrasser, s'applique à aliéner les esprits des confédérés. Etant entré dans l'Ile il porta par-tout la désolation & par un vieux stratagême militaire il épargna les terres de Civilis. Les confédérés commençaient déjà à être fatigués d'une guerre sanglante & ruineuse; ils cherchaient déjà des prétextes pour mettre bas les armes. Ils donnerent volontiers dans le piège & ne virent plus dans Civilis qu'un furieux funeste à sa patrie, qu'il sacrifiait à son ressentiment particulier. Civilis instruit de ces dangereuses défiances ennuyé même aussi de ses propres revers, prêta facilement l'oreille aux négociations. Il demanda une entrevue à Cérialis. Elle se fit sur un pont de la Nabalia * dont-on avait rompu une arche. Quoique la narration de Tacite soit interrompue quant aux articles du traité, on ne doute pas que les Bataves ne soient rentrés dans leurs anciens privilèges. Le même historien dit ailleurs que Rome a conservé aux Bataves son estime & son alliance; qu'ils ne se laissent ni insulter par des impôts, ni écraser par des exacteurs, mais que libres de charges & de contributions, ils sont, comme les armes,

pratiques de Cérialis.

*Aujourd'hui l'Yssel.

Paix entre les Romains & les Bataves.

uniquement reſervés & employés pour le ſervice militaire (*).

Caractere de Civilis. C'eſt ainſi que les Romains reprirent l'aſcendant que doivent obtenir des troupes diſciplinées & unies ſur des ennemis plus vaillans que guerriers, & diviſées comme le ſont toutes les armées compoſées de différents peuples. On rencontre dans Civilis toutes les qualités des Héros, & des politiques: génie, audace, patience, talens pour la guerre & pour la négociation. Mais n'y trouve-t'on pas auſſi quelques-uns de leurs défauts? Une fierté qui lui fit des ennemis dans ſa propre famille, une ja-

(*) On lit dans un Ecrivain Français, contre le texte formel de Tacite; Que Corbulon fit aſſaſſiner Ganaſcus dans une entrevûe, quoiqu'il n'ait commis cette perfidie, que par des émiſſaires & des ſcélérats: *Miſſos qui dolo . . . aggrederentur;* Que Civilis avait une flotte dans ſon premier Combat, quoique ce ne ſoit qu'après la trahiſon des rameurs Bataves qu'il acquit des Vaiſſeaux: *naves quibus indigebat adeptus;* Que Civilis appella les nations d'au-delà du Rhin, & courut avec elles aux portes de Trèves, pillant les Ubiens &c., quoi qu'il l'ait fait faire par commiſſion: *Ille ut cuique proximum vaſtari vibios jubet.* Qu'on ſait que Civilis fut conduit à Rome, où il périt ſous la hache ou en priſon &c. La nouvelle hiſtoire générale

louſie qui lui fit éloigner les capitaines qui ſe diſtinguaient par des qualités trop éclatantes, & refuſer de faire cauſe commune avec les Gaulois. Avait-il donc une autre ambition que celle d'affranchir ſa patrie? Ce qui eſt remarquable, c'eſt que nous verrons la même imputation renouvellée dans des tems poſtérieurs, contre de nouveaux Civilis, après des efforts plus heureux, dans des circonſtances à peu-près pareilles.

Comparaiſon du Païs ancien & nouveau.

En voyant, depuis plus d'un ſiècle, les peuples dont nous faiſons l'hiſtoire, fournir tant de ſoldats pour & contre les Romains; on ne ſaurait douter que leur païs ne dût regorger d'habitans. Une pêche abondante & des troupeaux nombreux, en offrant des moyens faci-

---

des Provinces-Unies eſt remplie d'infidélités pareilles. Ce n'eſt point l'envie de critiquer qui m'engage à élever ma voix contre l'auteur; mais comme, dans la ſuite, mon récit ſe croiſera encore davantage avec le ſien, ſur des faits dont tous les lecteurs ne pourraient guères conſulter les ſources; j'en appelle ici à un auteur original que tous les gens de goût peuvent confronter; ſans avoir beſoin de recourir aux grandes bibliothèques. Je ſais qu'il eſt des Ecrivains aſſez imprudens pour vouloir enchérir ſur Tacite; mais au moins ne faudrait-il pas le tronquer.

les de subsister, favorisaient leur population. Il y avait peu de villes. On sait que les Germains les regardaient comme des prisons. D'ailleurs, la seule, dont il est fait mention dans cette guerre, était hors de l'Ile ; les sièges ne sont dirigés que contre des camps. Chaque peuplade, (on en comptait plus de dix soit dans l'intérieur, soit aux environs de l'Ile) cantonnée & circonscrite dans des marais & des bois, devait former des essains nombreux. Si Tacite revenait au monde ; en revoyant un païs, où les villes paraissent semées, où l'art a su faire servir à l'utilité & à l'ornement des différentes Provinces, leur élement le plus funeste; reconnaitrait-il ce païs hideux & âpre, dont, selon lui, l'aspect fatiguait l'œil & le sol résistait à la culture? Mais en voyant, les habitans si pleins d'une noble horreur pour toute apparence de joug; il ne pourrait méconnaitre les descendans des Bataves!

Ces peuples ne paraissent plus que comme les auxiliaires les plus zélés des Romains qu'ils venaient de combattre. Ils suivirent les expéditions d'Agricola, dans la grande Bretagne; ils contribuerent à achever la conquête de toute l'Ile, ainsi que celle de Mona.

Conquêtes d'Agricola.

79.

Le Danube traversé.

L'Empereur Adrien, successeur de Trajan, employa leur cavalerie dans

son expédition en Orient. L'audace des Bataves à traverser le Danube armés, à cheval, & à la nage répandit si fort la terreur parmi les Pannoniens révoltés qu'ils furent bientôt soumis. Suidas fait mention d'un certain Soranus, Batave, qui, après avoir lancé une flèche dans les airs, en décochait une autre, qui fendait la premiere en deux. L'Empereur prouva même en faisant ériger un mausolée à cet habile Archer avec une inscription qui apprenait aux races futures les talens par lesquels il s'était signalé, que le merveilleux frappe plus que l'utile. Un autre monument, plus avantageux pour la nation dont il estimait tant les Soldats, fut un marché que ce même Adrien fit bâtir dans l'Ile des Bataves où il y avait un commerce florissant. L'itinéraire de Peutinger le nomme *Forum Adriani*, & l'on croit qu'il était situé près du village de Voorburg. On attribue encore à Adrien ainsi qu'à Marc-Aurele, & à Lucius Verus ses Successeurs, la construction ou la réparation de plusieurs chemins publics. On lit même le nom des deux derniers sur une pierre milliaire trouvée dans un marais proche de Naaldwyk.

par les Bataves. 120.

Adresse de Soranus Archer Batave.

Marché d'Adrien.

Chemins des Romains.

Les Bataves aiderent à désarmer les meurtriers de Pertinax. On les voit

Distinction des cohor-

tes Bataves.

ensuite s'attirer la considération de Septime Sevère, & former un corps distinct, dont les Officiers avaient comme les Centurions des Légions Romaines, le droit de porter un cep de vigne, qui leur servait de Bâton de commandement. On a découvert plusieurs antiquités qui ne permettent pas de douter que Sevère n'ait fait quelque séjour dans l'Ile. Il y fit élever un arsenal pour la quinzième Légion des Volontaires.

197.

Arsenal de Septime Sevère.

Caracala

Caracalla aimé & soutenu des Soldats instrumens & complices de ses crimes, promena avec sécurité sa fureur dans tout l'Empire. Les mœurs farouches, & l'habillement guerrier des Germains le frapperent; il leur fit l'honneur de les estimer & même de les craindre. On le voyait souvent vêtu comme eux & paré d'une perruque blonde afin de mieux leur ressembler. Quand il eurent découvert son faible, ils surent en profiter; ils en tirerent même de grandes sommes. On sait que les Bataves étaient comptés entre les Germains. Peut-être sous ce nom participerent-ils aussi à la révolte qui fit périr l'Empereur Alexandre Sevère.

212.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

On a imaginé différentes hipothèſes touchant les émigrations des Barbares. Il eſt peut-être utile de s'arrêter un inſtant ſur une révolution qui changea toute la face de l'Europe, & à laquelle le païs dont nous faiſons l'hiſtoire, a eu tant de part. Les Romains en aſpirant à la Monarchie univerſelle ſouleverent tout l'univers contr'eux. Les Germains furent, de tous les peuples qu'ils attaquerent, les plus difficiles à vaincre, & les premiers à former des ligues militaires pour renverſer leur domination. Ils avaient vu ſous Civilis quelles ſecouſſes i s pouvaient donner à un Empire affaibli par ſon étendue & dechiré par les factions. Les échecs terribles qu'ils eſſuyerent ne les rebuterent point. Les mouvemens de leurs confédérations réveillerent leurs voiſins du Nord. Elles ébranlerent tous les peuples du Rhin à l'Elbe & au Danube; & delà à la Viſtule à la Nave, & le long de la mer Baltique. Les Vandales trouverent le chemin ouvert par les Quades & quoique es premieres irruptions euſſent été malheureuſes, ceux qui échapperent enchantés des

Origine des Emigrations.

richeſſes, des commodités, & du beau climat des provinces romaines apprirent à dédaigner une patrie triſte & glacée, & devenus affamés de pillages, ils chercherent à s'établir en des lieux, où ils ſeraient en état de reprendre leurs courſes. Ils les trouverent dans les contrées de Germanie dont la fleur des habitans avait été, ou détruite par les Romains, ou mêlée à d'autres ligues. Ceux à qui les habitations manquerent, entrerent dans les aſſociations, les ranimerent & les ſoutinrent. Cependant l'épidémie des émigrations gagnait toujours de proche en proche une foule de petits peuples auſſi pauvres que guerriers. Les Goths viennent après les Vandales; les Huns & les Alains (*) ſe ſuccèdent comme

(*) C'étaient les Tartares de nos jours, les mêmes nations dont les conquêtes ſont bien ſupérieures à celles d'Alexandre ou des Romains. Un philoſophe moderne a prédit que ces Hordes ambulantes allaient redevenir les maîtres des Ruſſes & les nôtres. Il eſt certain que des peuples à qui l'âpreté du climat donne des corps robuſtes & des eſprits entreprenants, que leur vie active & errante engage à attaquer & à ne pas ſe décourager, ont un grand avantage ſur des nations enervées par le repos, & amollies par les arts. Au lieu

les flots de la mer. Le Coloſſe de la puiſſance romaine après avoir réſiſté encore quelque tems à des attaques ſi violentes & ſi multipliées ſe diſſoût & tombe. Les Provinces les plus riantes & les plus méridionales ſont envahies par les peuples les plus féroces, & les plus ſeptentrionaux. L'Europe éprouve une révolution de mœurs, de loix, de langage. Cette révolution fut cependant moins ſenſible dans nos Provinces, quoiqu'elles aient ſubi un grand nombre d'invaſions; c'eſt que ceux qui les envahirent Francs, Saxons, Friſons, étaient tous des peuples ſortis d'un même païs, de la Germanie (*).

---

d'hommes nous n'aurions, à ce que penſe ſans doute Rouſſeau, que des fortereſſes & des canons à oppoſer à des Guerriers que la grande barriere de la Chine, & les gorges murées du Caucaſe n'ont pu arrêter. Et les Moſcovites, ſeuls en etat de prévenir cette révolution, s'en rendraient incapables, l'accéléreraient même en ſe civiliſant.

(*) Mr. LAURENT VAN DEN SPIEGEL a développé cette obſervation dans un livre intit. *Oorſp. en Hiſt. van 't Vaderl. Recht*, ouvrage profond & méthodique, où j'ai trouvé la clef de quelques points d'hiſtoire très épineux.

Premieres ligues des Francs.

Les Francs, nom qui paraît désigner une association de Germains transrheniens, formée par l'amour, d'abord de la liberté, ensuite du pillage, puis des conquêtes, mêlée probablement avec quelques-unes des peuplades sorties du Nord, entreprirent de s'élancer sur les Provinces de l'Empire. Alors déchirées par l'anarchie d'un gouvernement tout militaire, elles n'étaient plus que des théâtres de carnage. Dans l'espace de sept années on y vit paraître & disparaître jusqu'à trente prétendans nommés tirans. Ainsi le nom romain ne fit plus trembler les Barbares. Ils insulterent & forcerent bientôt les barrieres. On place la premiere irruption des Francs dans les Gaules, à peu-près dans le tems que Valérien mena ses troupes à sa malheureuse expédition contre les Perses. La Batavie fit alors partie de leurs établissemens, soit comme membre de la confédération, soit comme conquête.

Les Francs établis dans la Batavie.

260.

Posthumus soutenu par les Barbares.

On croit que ces mêmes Francs soutinrent Posthumus le plus célebre & le plus habile de ces trente Usurpateurs qui disparurent si vîte. Il fit en effet construire des camps & des routes, au-delà du Rhin. On conserve encore de ses médailles où l'on voit que les Barbares savaient aimer

& ſervir ceux à qui ils s'étaient dévoués.

Les Francs redoublaient leurs efforts pour pénétrer dans l'Empire. Ils devaient être bien redoutables, puis qu'un léger avantage qu'Aurélien, enſuite Empereur, mais alors ſimple Tribun d'une légion campée à Mayence, remporta ſur eux, donna lieu à un vaudeville où les ſoldats ſe vantaient d'avoir fait main baſſe ſur mille Francs & ſur mille Sarmates. Il ne paraît pas que leurs bandes errantes ſe ſoient réunis en corps conſidérables. Combien de victoires Probus aurait-il dû remporter ſur eux, s'il en avait, comme on le prétend, détruit juſqu'à quatre cens mille? C'étaient des conquérans bien rapides, puiſqu'ils s'étaient déjà rendus maîtres de plus de ſoixante villes dans les Gaules. Ils en furent chaſſés avec la même rapidité. Relancés juſques dans leurs marais, & leurs retraites les plus inacceſſibles, Probus les contraignit de reſter ſur le Rhin, de cultiver les terres, (ce qui eſt la plus grande peine qu'on puiſſe impoſer à des hommes accoutumés à vivre de brigandage), de payer tribut, de fournir des auxiliaires aux Romains, & de garder eux-mêmes les barrieres contre les incurſions des autres Barbares.

Tentatives & défaites des Francs.

275.

Les Francs ſoumis par Probus.

Etonnante navigation de quelques corsaires Francs.

Obligés de refluer dans l'Ile des Bataves, les Francs porterent avec eux leur esprit inquiet & entreprenant. La situation de leurs établissemens fait présumer, que ce sont eux, qui, sans respect pour la foi des traités, brûlerent sous Probus plusieurs vaisseaux Romains qui étaient sur le Rhin. Ils ne s'en tinrent pas là. S'étant saisis d'un bon nombre de bâtimens, ils pénétrerent par l'Océan jusqu'en Espagne, où ils pillerent Tarragone. Delà voguant à pleines voiles vers la Sicile, ils forcerent & désolerent Siracuse. Enfin après avoir allarmé toutes les côtes d'Afrique, & de Lybie, sans avoir essuyé aucune perte considérable, ces avanturiers hardis rentrerent, après la plus étonnante navigation, dans l'Ile des Bataves par l'embouchure du Rhin. Le butin qu'ils rapporterent de leurs pirateries excita la cupidité de leurs compatriotes & de leurs voisins. Les Saxons qui habitaient originairement au-delà de l'Elbe, & s'étaient étendus le long de la mer du Nord, dans le païs des Cauches & des Frisons, se joignirent à ces nouveaux pirates. Montants de petits vaisseaux construits de bois & couverts de peaux de bœuf, ils croisaient en tout tems la mer Britannique. Nous les verrons bientôt maîtres de toute la Frise : conquérans de l'Angleterre.

Toutes les Marches de l'Empire étaient également menacées. Dioclétien sentant qu'il était impossible à une seule tête de mettre tout à couvert, avait trouvé dans Maximien un homme capable de le seconder sans lui faire ombrage. Celui-ci tomba sur les Germains, & en fit un horrible carnage. Les Francs furent aussi vaincus & réduits à demander la paix. Il confirma leur Roi nommé Gennobon, qui résidait à ce qu'on pense, dans la Batavie. Il en transplanta plusieurs dans le païs des Nerviens & des Treviriens, leur donna les loix romaines & des terres à cultiver, leur faisant jurer en même tems de ne plus inquiéter les provinces de l'Empire.

Victoires de Maximien sur les Francs.

284.

Il laissa à Carausius, Menapien, une flotte pour assurer les côtes & donner la chasse aux Corsaires Francs & Saxons. Carausius commença par s'enrichir en n'attaquant les Pirates que lorsqu'il était sûr, qu'ils s'étaient enrichis de dépouilles. Mais craignant le ressentiment de l'Empereur il se retira dans la grande Bretagne, où les Francs, ses partisans sortis la plus grande partie de la Batavie, le proclamerent Empereur. Constantius Chlorus créé César par Dioclétien s'avança d'abord avec une armée & une flotte dans la Batavie, occupée alors par différentes peuplades de

Carausius ligué avec les Francs & les Saxons.

287.

Francs. Plusieurs milliers furent pris, dissipés ou massacrés.

Probus chasse des troupes de Francs de la Batavie, soumet les Chamaves & les Frisons.

Semblables à des nuées qu'un orage promene d'un point de l'atmosphere à l'autre, & qu'un vent contraire repousse & balaïe avec la même facilité, les Barbares qui se pressaient les uns sur les autres du Nord au Midi, de l'Orient au Couchant, attaqués alors par la famine ou par le glaive se fondaient, disparaissaient ou se sauvaient dans les retraites les moins accessibles. La Batavie devint alors leur refuge ou plutôt leur proie. Constantius vint les y forcer & purgea le païs des émigrans dont il était inondé. Il en enleva une grande partie, & comme le voisinage de la mer les invitait à la piraterie, il les transplanta dans les païs connus à présent sous le nom de Beauvoisis, de Champagne, & de Picardie. On vit alors, dit un Panégiriste, tous ces Barbares labourer les campagnes & paître des troupeaux pour nourrir les Romains. Les Chamaves qui paraissent avoir formée une tribu de Francs établie entre le Rhin & l'Yssel, jusqu'à la mer, furent aussi domptés & cultiverent la terre pour les mêmes maîtres, de même que les Frisons & d'autres peuples.

Irruption & défaite des Francs

Constantin ayant succédé à l'Empire après la mort de Constantius son pere,

on vit les Bructeres, les Chamaves, les Chérusques, les Vangions, les Tubantes, tous, peuplades, qui habitaient l'intérieur ou les environs de la Batavie, se liguer avec les Allemands & sous le nom commun de Francs, se préparer à piller les provinces de l'Empire, après s'être suivant l'ancienne coutume des Germains, choisi deux Rois ou Chefs. Ils se préparaient à passer le Rhin, lorsque Constantin parût sur la rive opposée. Cette arrivée imprévue de l'armée romaine jetta l'effroy parmi les Barbares; ils se dissiperent. Constantin peu content d'une victoire si facile, & s'imaginant, suivant l'usage, que son triomphe serait plus glorieux, s'il était teint de sang, feignit une retraite, & fit embusquer un détachement de ses troupes au-delà du Rhin. Cette perfidie réussit. Les Francs furent accablés par une attaque soudaine; une multitude prodigieuse fut prise ou massacrée, les troupeaux égorgés ou enlevés, les villages brulés. Les jeunes gens trop féroces pour souffrir l'esclavage, trop suspects pour être enrôlés, furent avec les deux Rois Ascaric, & Regaise livrés aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves. Cependant le courage de ces malheureuses victimes étonna ceux qui s'amusaient de leur supplice. On les vit courir au devant

par Constantin. 306.

Hist. B. Emp. I. 70.

de la mort, & conſerver encore un air intrépide entre les dents & ſous les ongles des bêtes farouches, qui les déchiraient ſans leur arracher un ſoupir. Tel était l'héroïſme de ces Barbares, auſſi capables de ſouffrir des cruautés que d'en exercer. Voilà comment les illuſtres Romains ſe jouaient de l'humanité! Et Euſebe n'a pas craint de donner à ce Conſtantin, le nom de très doux & de très Clément!

Les Frontieres du Rhin miſes en état de défenſe.

Afin d'aſſurer les frontieres contre de cruelles incurſions, Conſtantin répara & garnit de troupes les forts déjà bâtis le long du Rhin juſqu'à l'Océan; il entretint auſſi ſur le fleuve une flotte bien armée. Dès lors ni les glaces de l'hiver, ni les ſèchereſſes de l'été ne firent plus craindre de voir les Barbares paſſer le Rhin. Les Francs entrerent même dans une intime alliance avec les Romains.

Incurſions des Francs.

341.

Elle ne dura pas long-tems. Le premier Empereur Chrétien ayant eu l'imprudence de tranſporter le ſiège de l'Empire en Orient, & de l'affaiblir encore en le partageant entre ſes trois fils; dès qu'il fut mort, les Barbares inſulterent avec plus d'audace, & de ſuccès, toutes les frontieres de l'Occident. Les Francs établis près de l'Océan & par conſéquent dans la Batavie furent les plus terribles. On les voyait

braver avec autant d'intrépidité l'Océan, qu'ils marchaient sur la terre, ne cesser de poursuivre quand ils étaient vainqueurs, & revenir brusquement à la charge; quand on croyait les avoir mis en fuite. Constans s'avança contr'eux; mais on a tout lieu de croire qu'il les soumit plutôt par l'argent que par la force.

Les Barbares avaient pris, pillé & saccagé cinquante villes le long du Rhin; lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules. Ce Prince fit triompher par-tout les aigles romaines. Dans une sanglante victoire qu'il remporta sur les Allemands près de Strasbourg, on retrouve une aîle de Bataves employés comme des auxiliaires formidables, & propres à servir de ressource dans les dernieres extrêmités. On voit ensuite le Vainqueur s'avancer du côté de la Batavie, poursuivre & assiéger, dans deux forts situés sur la Meuse, un parti de six-cent Francs, qu'il ne réduisit cependant que par la disette, au bout de cinquante quatre jours de siège.

Expéditions de Julien.

356.

Hist. du bas Emp.

C'est dans le territoire de nos Provinces Unies qu'on rencontre pour la premiere fois des Francs Saliens. Sans les faire venir ni du Sala en Franconie, ni de l'Yssel ou Sala dans l'Overyssel, ne pourrait-on pas trouver

Recherches sur les Saliens.

l'étimologie de leur nom dans le ZAAH (Sale) qui signifie la mer chez les Grecs, dont la langue devenait alors plus commune par la translation du siège de l'Empire à Constantinople? La coutume, dit Ammien, leur a fait donner ce nom; peut-être pour les distinguer des Ripuariens qui habitaient les rivieres. Cette observation est d'autant plus vraisemblable, que les Saliens ne sont autres que ces Francs, bravant, suivant Libanius, la mer avec la même intrépidité qu'ils marchent sur la terre. Ce sont les mêmes qu'Eumenius place dans un païs, qu'à peine peut-on nommer terre. „ En effet, dit-il, en parlant sans doute de la Zéelande, l'Escaut l'environne & se replie autour d'elle en faisant divers circuits;" & en parlant de la Hollande, „ le Rhin la tient embrassée de ses deux bras. Ce païs est tellement imbibé d'eau que les endroits les plus fermes tremblent sous les pas (*)". C'est donc dans la Batavie & la Toxandrie qu'il faut cher-

Zie Oorsp. en Hist. der Vad. Recht. 23. by M. v. d. Spiegel.

(*) On voit que, sans recourir aux Normands, c'est de la situation naturelle du païs que la Hollande & la Zéelande dérivent leur nom; l'une de son terrein bas & plein de cavités, l'autre de sa position dans la mer.

cher le berceau des fondateurs de la Monarchie françaiſe, c'eſt-là peut-être, qu'ils ont rédigé la loy fameuſe, connue ſous le nom de Salique.

Ils avaient pour voiſins les Chamaves, qui habitaient au-delà du Rhin vers ſon embouchure. Il parait que ces uns & les autres s'étaient avancés ſur les terres des Romains. D'ailleurs les deux peuples maîtres de bords & de la navigation du fleuve pouvaient arrêter les convois de grains que Julien faiſait venir de la grande Bretagne pour être diſtribués par le Rhin aux peuples réduits à la diſette. On propoſe d'acheter des Barbares la liberté du paſſage; Julien rejette cette idée avec indignation, il s'avance, il ſe hâte de marcher contre eux pour les éloigner ou les ſoumettre. Les Saliens allarmés lui envoyent des députés pour lui demander & lui offrir la paix. Julien les écoute, leur donne des eſpérances & des préſens, mais en même tems ils preſſe ſa marche & paraît au milieu de leur païs lorſqu'ils s'y attendaient le moins. Les Saliens alors ſans défenſe, & effrayés de l'appareil d'une armée formidable, tombent aux genoux du Prince, ils ſe ſoumettent en livrant pour ôtages leurs femmes & leurs enfans.

Julien marche contre les Saliens & les Chamaves.

359.

Les Chamaves ne furent pas réduits

si facilement. Ils se diviserent en petits pelotons qui fourageaient la nuit, & s'enfonçaient le jour dans l'épaisseur des forêts. Ces brigands étaient hors de prise à des troupes régulieres, lorsqu'un Franc nommé Charietton d'une taille & d'une hardiesse fort au-dessus de l'ordinaire, offrit ses services. Quantité de Barbares avaient déjà péri sous ses coups. Il se fit alors accompagner de plusieurs de ses compatriotes instruits comme lui de la maniere de camper des ennemis, & des moyens de les surprendre. Ils les prenaient au dépourvu la nuit, pendant que le jour des troupes embusquées dans tous les défilés massacraient ou faisaient prisonniers tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Les malheureux Chamaves tremblerent alors de se voir exterminés; ils eurent recours à la clémence du Général Romain. Julien leur demande le fils de leur Roi pour ôtage. A cette parole les Barbares poussent des gémissemens & des cris lamentables, le pere s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots, que son fils est tombé sous le glaive des Romains. Ce spectacle attendrit Julien jusqu'aux larmes. Il fit paraître tout-à-coup le jeune Prince que l'on croyait mort, mais qui n'était que prisonnier. Les Barbares restent immobiles de surprise, de joie, d'ad-

miration. Julien n'eſt plus pour eux un conquérant armé du glaive pour exterminer ou dompter leur nation, c'eſt un Dieu bienfaiſant, ils tombent à ſes genoux. Julien après avoir reçu leur ſoumiſſion, & leurs promeſſes de ne plus rompre les traités faits avec les Romains, retint le jeune priſonnier auprès de lui, voulant, diſait-il, le traiter avec les honneurs qui convenaient à ſa naiſſance. Il ne demanda pour ôtage que la mere du jeune Prince.

Nous avons ſuivi dans ce trait d'hiſtoire le récit de Mr. LE BEAU. Hiſt. B. Emp. 2. 473. Il nous a paru concilier parfaitement des narrations très différentes. Mr. HUIDEKOPER a raiſon: les Quades que Zozime met ici ſur la Scène, il faut les laiſſer aux bords du Danube. Mel. Stok. 1. 10.

Les Attuariens, peuplade de Francs qui habitait la Gueldre & le Comté de Zutphen, & s'était habituée à ravager les côtes des Gaules furent ſoumis l'année ſuivante. Ainſi Julien voyait partout la victoire attachée à ſes pas. Il dit lui-même, qu'il a chaſſé les Chamaves, leur a enlevé une multitude prodigieuſe de femmes, d'enfans, de beſtiaux; que dans quatre expéditions au-delà du Rhin, il a traité les Barbares comme un Chaſſeur traite les bêtes ſauvages. Les Attuariens ſubjugués. 360.

Les Cohortes Bataves devouées à Julien.

L'Ile des Bataves commence à perdre son nom. Elle ne le laisse qu'aux auxiliaires qu'elle fournissait toujours aux Romains, soit de ses anciens, soit de ses nouveaux habitans. On les voit à la suite de Julien faire avec les Hérules & les Gaulois la principale force de son armée. Il avait sû leur inspirer un attachement incroyable pour sa personne. Constance ayant voulu les rappeller auprès de lui; ils ne voulurent jamais se séparer de Julien, alléguant qu'ils avaient posé pour condition de leur service, qu'on ne leur ferait jamais passer les Alpes. Ils eu-
363. rent sans doute la plus grande part à l'émeute de ces soldats qui proclamerent Julien Empereur, & l'éleverent sur le pavois suivant l'ancienne coutume des Germains. Ils poussèrent jusqu'au fanatisme le plus furieux, leur enthousiasme pour lui. A Sirmic en Pannonie, ils immolerent dans leur désespoir, Lucilien qui venait leur annoncer l'élection de Jovien son gendre, & la mort de Julien.

Mouvemens des Barbares transrhéniens.

La terreur du nom de ce Prince avait contenu les Barbares tant qu'il vécut; ils se réveillerent à sa mort de tous côtés. Jovien ne fit que paraître
366. sur le trône. Valentinien son successeur trouva par-tout les Barbares disposés à se soulever; ils osaient même

se

se plaindre, qu'on leur faisait des présens moins considérables qu'à l'ordinaire. Charieton qui commandait alors dans les deux Germanies avec le titre de Comte fut chargé de marcher contre les Germains & de prévenir leurs irruptions. Mais il fut lui-même surpris. Les Barbares fondirent avec impétuosité sur l'armée Romaine, l'enfoncerent & la mirent dans une déroute complette. Les Bataves se démentirent dans cette occasion. Ils furent les premiers à fuir, ils perdirent même leur enseigne, qui fut portée dans le camp des Barbares avec des acclamations de joie & conservée comme un trophée des plus glorieux.

Fuite des Cohortes Bataves & des Romains.

L'Empereur fut indigné de l'infidelle lâcheté de ses auxiliaires. Il se transporte dans le camp, leur fait les reproches les plus sanglans, & pour comble d'ignominie, il ordonne qu'on les dégrade des armes & qu'on les vende comme de vils esclaves. Cette humiliation flétrissante fit la plus grande impression sur le cœur des Bataves. Ils crient miséricorde en promettant de laver leur honte dans le sang des ennemis. Valentinien ne fut pas inflexible, & l'on vit les Bataves dégager bientôt leur parole. Ils furent les premiers à charger près de Mets un détachement de Francs qui fut pref-

Les Bataves punis & pardonnés.

que exterminé. Et quelque tems après ils arracherent aux Barbares l'enseigne qu'ils s'étaient laissé enlever.

Les Saxons.

Les Saxons habitaient originairement le Jutland. Ptolomée qui vivait dans le second siècle, en parlant des peuples qui s'étendent le long de la mer du Nord, place les Frisons en deçà de l'Eems, les petits Cauches entre l'Eems & le Weser, les grands Cauches entre le Weser & l'Elbe, & au delà de l'Elbe dans le païs qu'on nomme aujourd'hui la Holsace & le Sleswick, les Saxons. Ceux-ci s'étaient de tems immémorial fait connaitre pour des pirates déterminés. On les vit ensuite admettre leurs voisins à l'exercice du même métier, qu'ils regardaient comme très noble; & soit comme conquérans, soit comme les plus forts, on le voit donner leur nom à plusieurs peuplades en deçà de l'Elbe. C'est ainsi qu'on les trouve établis dans les marais alors inaccessibles des Cauches & des Frisons. C'est ainsi qu'on les rencontre jusques dans l'intérieur & dans les environs de la Batavie. Leurs incursions fréquentes firent même appeller *Rivages Saxoniques*, les deux côtes opposées de la Gaule & de la grande Bretagne, où ils faisaient leurs descentes. Leur ligue & celle des Francs paraît pour quelque tems absorber les noms de toutes les

utres nations qui habitaient nos Provinces-Unies. On prétend même que out le païs au-dessous de Nimègue ıſqu'à l'Eſcaut fut appellé *Baſſe Saxe.* Jn critique habile (*) a réfuté cette ſſertion. On ne ſaurait douter cependant que la rivalité de ces deux puiſntes ligues ne dût les porter à des hoilités réciproques. Il ſemble même ue l'une envahit ſouvent des parties u territoire de l'autre. Mais on les rouvait toujours réunies, quand il s'aiſſait d'infeſter les mers par des courcs.

(*) *M. Huidecoper.*

Théodoſe, pere du grand Théodoſe ui devint Empereur, après avoir, avec 'aide des Cohortes Bataves, réprimé les ncurſions des Barbares qui déſolaient 'intérieur de la Grande Bretagne, vout nettoyer les mers des pirates qui es infeſtaient. Il leur donna la chaſe, il en détruiſit un grand nombre. l entra enſuite ſur leurs terres & ſur elles des Francs établis vers le bas Rhin & le Wahal, & fit partout le dégat.

Théodoſe vainqueur des pirates Francs & Saxons.

Les Francs & les Saxons recommencerent bientôt leurs ravages & leurs cruautés. On voyait les derniers remonter le Rhin ſur des barques légères, ſe jetter ſur les frontieres des Romains, & après les avoir pillées faire paſſer leur butin dans leurs marais

Nouvelles courſes des Francs & Saxons.

370.

preſque impraticables. Le Comte Nannenus ne put ſoutenir leur attaque impétueuſe. Le Général Severe marcha contre eux à la tête d'un corps conſidérable. La vue d'une armée redoutable remplit les Saxons de terreur ils demanderent la paix & livrerent une partie de leur jeuneſſe pour être incorporée aux troupes romaines. Pendant que les autres ſur la foi du traité regagnaient leurs foyers ſans crainte & ſans défiance, que firent les Romains ? Ils détacherent un part conſidérable pour leur dreſſer une embuſcade dans un Vallon. La trahiſon ne réuſſit que trop ; tous les Saxons périrent non ſans avoir vendu cherement leurs vies. C'eſt être trop impartial, s'écrie Ammien, que de nommer perfidie une telle exécution N'etait-il pas permis de profiter d'une occaſion favorable de détruire une bande de Brigands ? Cette apologie eſt digne des Romains d'alors, dont les forfaits autrefois hardis & héroiques, pour ainſi dire, ne portaient plus que l'empreinte de la faibleſſe & de la lâcheté.

Dernieres expéditions des Cohortes Bataves.

Tels étaient les expéditions des armées de Valentinien. Cependant ce Prince trouvait toujours les Bataves prêts à couvrir de nouveaux lauriers & à faire oublier leur premiere fuite.

Quelque tems auparavant il s'était addreſſé à eux pour ſe venger des Allemands, qui à Sultz ſur le Nécre retranchés ſur un rocher eſcarpé, bravaient ſes efforts & l'avaient pourſuivi ui-même l'épée dans les reins. La nuit nême gagnant le ſommet de la montagne avec des cordes & des crampons, es Bataves avaient attiré contre eux ous les Barbares & procuré une diverion, à la faveur de laquelle, l'armée omaine pénètra d'un autre côté, ſurrit, enveloppa les ennemis qui furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. On trouve encore des Cohortes Bataves ans la guerre de Thrace contre les Goths. Mais leur nom va ſe perdre ans les troubles qui ſuivirent la mort u Grand Théodoſe. Sous Honorius luſieurs de leurs vieilles & nouvelles andes s'établiſſent dans les Gaules, en talie, en Orient, où elles étaient en gariſon. On prétend qu'elles ont laiſſé leur om à Batavie ville de Rhétie, ainſi qu'à aſſau au confluent du Danube & de Inn. Leur patrie put à peine ſauver ne partie de ſon nom, qu'on retrouve dans la BETUWE actuelle. Le peu l'anciens habitans qu'elle conſerva ſe ondit dans les ligues & les peuplades ouvelles. 378.

Théodoſe avait, malgré ſes talens ſupérieurs, eu peine à contenir les Bar- 395.

bares au delà des limites. Il n'eſt pa étonnant qu'à ſa mort ils ſe ſoien débordés dans l'intérieur de l'Empire quand même Stilicon ne les eut pas in troduits. Tous les peuples ſe confon dent, & on eſt etonné de voir toutes l contrées de l'Europe, ou entierement depeuplées, ou foulées par des homm qu'elles n'avaient jamais produits. A milieu de cette horrible confuſion comment débrouiller le ſort de nos Pr vinces-Unies ? On prétend qu'elles f rent auſſi la proie des Barbares, qu les Vandales, les Alains, les Su ves, les Sclaves, vinrent s'y établi mais on n'a point de preuves qui co ſtatent cette invaſion, on eſt au co traire fondé à croire que la ſituatio peu attrayante du païs le ſauva du d luge de ces nations hiperboréennes qu l'on voit ſe jetter de préference da les climats les plus doux & les pl riants. Les Francs & les Saxons n taient pas des gens à céder ſi facil ment leurs poſſeſſions. Nourris au ſe d'une liberté antique & ſauvage, avaient conſervé cette élaſticité d'ar & de corps, faute de laquelle les auti peuples amollis & énervés par une lo gue oppreſſion ne peuvent ſe défend contre des nations audacieuſes & guerries qui connaiſſaient leur faible

Invaſions des Barbares.

& dévoraient leurs dépouilles. Après avoir étudié ce point d'hiſtoire avec toute l'attention & la patience poſſibles, j'ai cru voir qu'on n'avoit point de raiſons à oppoſer, qu'il y en avait au contraire de fortes pour croire que les Provinces-Unies ont dans tout ce période été partagées entre les deux grandes ligues des Francs & des Saxons, que le cours du Rhin diviſait à peu près, ſans qu'on puiſſe aſſigner avec certitude leurs vraies limites, parceque les uns avaient ſouvent des Colonies dans le territoire des autres ; ce qui ſervirait à expliquer ce que diſent d'anciennes Chroniques, que les Saxons étaient établis au deſſous de Nimègue juſqu'à l'Eſcaut. Ce qui confirme ces obſervations c'eſt qu'on verra bientôt les Friſons envahir les mêmes païs, mais ne devoir leur établiſſemens qu'aux émigrations des Francs dans les Gaules, des Saxons en Angleterre. Cette remarque répand un grand jour ſur l'hiſtoire ancienne. Les perſonnes qui penſent que tous les pas vers la vérité en fait d'hiſtoire ſont précieux m'en ſauront gré. Le ſuffrage des autres lecteurs me ſerait très flatteur, mais on ne peut contenter tous les goûts!

Rome ne pouvait ſe défendre elle même bien loin d'être en état de don- Ligue Armorique.

ner des secours à ses Provinces. Entre
411. les peuples qui abandonnés de leurs souverains se gouvernerent par eux mêmes, on doit distinguer la République des Armoriques. Elle comprenait la Bretagne actuelle, elle s'étendait aussi plus avant le long des côtes de la mer. Quand on lit que cette union fut formée pour la défense commune, afin de résister aux incursions affreuses des Barbares, qu'elle chassa les Gouverneurs & les Magistrats etablis par les Romains & qu'elle ne voulut plus écouter aucune proposition de rentrer sous la dépendance, on croit lire la révolution des Païs-bas dans le seizieme siecle!

Clodion Roi des Francs. L'histoire des premiers Rois des Francs est fort incertaine. Il paraît qu'ils n'étaient originairement que des Chefs sous lesquels la nation se réunissait, quand il s'agissait d'exécuter des expéditions militaires. Chaque peuplade s'en choisissait un, mais cette multitude de commandans ne pouvant opérer entr'eux qu'une division funeste ils se rassemblerent sous un seul, & c'est à cette réunion qu'ils dûrent des succès permanens & des établissemens solides dans les Gaules. Clodion est le premier dont on sache quelque chose d'authentique. Il faisait sa résidence à Dispargum sur les frontrieres des Tongres,

gres, qu'on croit être Dieſt ſur le Demer dans le Brabant. Il eſt aſſez probable que la Toxandrie ou le Brabant fut le lieu, où les Francs redigerent la loi Salique qui n'etait d'abord que le recueil des uſages de la nation. C'était-là le centre de leur Royaume. Le ſavant Mr. Freret parait avoir prouvé dans ſes obſervations contre l'*Auteur du nouveau ſyſtême, le P. Daniel*, que le Royaume des Francs comprenait alors tous les païs qui forment aujourd'hui la Hollande, la Zéelande, le païs de Juliers, le Brabant, la Flandre, le Hainaut, les territoires & les villes de Cambray & d'Arras. Ce fut dans la plaîne de cette derniere ville que Clodion, dans le tems que tout ſon camp célébrait les nôces d'un Capitaine, fut ſurpris & tué avec une grande partie de ſa nobleſſe. Il ne parait pas que les Francs aient après cet échec été dépouillés de ce qu'ils poſſédaient dans les Gaules. *Oorſprong ende Hiſtorie van 't Vad. Recht.* 5c. 433.

Les Bretons abandonnés à l'indépendance, après avoir été flétris & hébétés par l'eſclavage des Romains, ne purent ni maintenir leur liberté, ni repouſſer les irruptions féroces des Ecoſſais & des Pictes. Ils eurent l'imprudente lâcheté d'appeller à leur ſecours ces pirates qui depuis un ſiècle & demi avaient infeſtées leurs côtes. Conquête de Saxons & des Frisons.

Les ennemis des Bretons ne purent tenir contre le courage & l'expérience militaire des Saxons, mais les Bretons au lieu d'etre délivrés virent trop tard qu'ils avaient attiré chez eux des auxiliaires dont l'interêt & l'ambition étaient les seules loix. Enchantés de la douceur du climat & de la fertilité du terroir, les Saxons inviterent leurs compatriotes à venir aider & partager la conquête qu'ils méditaient. Elle fut quelque tems disputée, Horsa même un des Chefs fut tué dans une action, mais Hengist son frere recevant chaque jour de nouveaux renforts des peuples établis depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Jutland, la majeure partie des anciens Bretons fut à la longue exterminée, ou expulsée ou réduite à l'esclavage

446. Dès lors il ne resta, dit Robertson, aucun vestige des institutions antérieures à la conquête; tout changea, mœurs, loix, gouvernement, langage. On sait que les Anglais ont ensuite parlé pendant longtems le dialecte Saxon. On verra bientôt leurs Missionnaires aborder en Frise, & s'y faire entendre dans leur idiôme maternel. La langue des Francs était la même. On voit, en 597, plusieurs Evêques Français suivre en qualité non seulement de coadjuteurs, mais d'interprêtes, l'Apôtre Augustin en Angleterre. Cette iden

sité de langage prouve invinciblement que les Conquérans des Gaulois & des Bretons étaient sortis en grande partie des Provinces-Unies, & que les Provinces-Unies étaient alors occupées par les deux grandes ligues des Saxons & des Francs, parlant les uns & les autres le même langage (*).

(*) Les anciennes possessions & le commerce des Anglais en France ont introduit, il est vrai, dans leur idiôme moderne plus de mots du français actuel que d'aucune autre dialecte. Mais ce n'est pas aux emprunts, au pillage des mots qu'on peut reconnaître la parenté des langues ; c'est aux termes primitifs, aux conjugaisons, à la fintaxe. Sous ce rapport la langue anglaise est originairement tudesque. Il est d'ailleurs plus aisé à ceux qui parlent le tudesque de saisir l'accent Anglais qu'aux Français. Des Académiciens de Paris ont examiné la conformation des organes d'un Taitien pour découvrir ce qui l'empêchait de proférer certains sons, ils auraient bien dû faire aussi des épreuves sureux mêmes, & rechercher pourquoi ils ne peuvent prononcer ni le *th* anglais, ni le *ch* ou *g*, tudesque, ni le *cice* italien, ni &c. &c. &c. Ce ne serait pas là une recherche de pure spéculation, quand on se rappelle tant de Français égorgés pour n'avoir pu prononcer (en 1282) *Ciceri* en Sicile (en 1302), *Schild* à Brûges.

LES FRANCS ET LES FRISONS.

Les Frisons reparaissent.

C'EST ainsi que les Saxons qui habitaient la Frise coururent aux pillage de la Grande Bretagne les uns après les autres. Une grande partie de Frisons qui avaient pris le nom de la grande ligue s'y transporte. De là plusieurs historiens n'ont pas fait difficulté de dire que les Anglais descendaient de la nation Frisonne. Cette émigration eut des suites remarquables. Le peu de Frisons qui avaient conservé leur ancien nom ne tarderent pas à le faire revivre avec plus d'éclat. On prétend même qu'ils chasserent les Saxons de tout le païs & qu'ils leur enleverent le château de *Wiltenburg*, connu ensuite sous le nom d'*Utrecht*. La Frise s'étendit successivement le long de la mer du Nord, de l'Elbe au Rhin, à la Meuse, à l'Escaut. Les Saxons se retirent au Nord & au Midi ; on les trouve sur les bords du Weser & de l'Elbe, & même près du Rhin autour de la Frise. On les voit même souvent ligués avec les Frisons pour s'opposer à leurs ennemis communs, les Français.

C'eſt ainſi que les Provinces-Unies ſe trouvent de nouveau diviſées entre deux peuples que le Rhin ſéparait, les Friſons & les Francs. Des pirates Saxons tenterent une deſcente dans les Gaules. Les Francs étaient alors alliés des Romains. Leur Roi Childeric tomba ſur les Brigands qui furent taillés en pièces & diſſipés. Les Francs ſe jetterent enſuite, par répréſailles, ſur les Iles Saxonnes probablement les mêmes que Ptolomée place à l'embouchure de l'Elbe. Elles furent conquiſes, & les habitans obligés de ſe ſoumettre à Childeric. Iles Saxonnes conquiſes par les Francs.

Pendant que les Empereurs d'Orient jouaient le rôle de Théologiens, ne s'occupant que de querelles de Religion, Rome & l'occident étaient la proie des Barbares. Semblable à ces météores qui laiſſent encore après leur extinction quelques trâces d'étonnement chez les peuples ſuperſtitieux, Rome en impoſait encore par ſon nom. Et comme ſi les Vainqueurs de l'Italie euſſent hérité des droits de l'Empire, on vit les Francs & les Saxons s'adreſſer aux Goths plutôt pour acquérir une eſpèce de droit ſur les païs conquis que pour faire un traité d'alliance. On trouvait auſſi dans quelques Provinces des Gouverneurs ſe prétendans Lieutenans des Romains. Tel fut

Clovis, Vainqueur de Siagrius.

l'infortuné Siagrius. Clovis fils & Successeur de Chilpéric, Roi des Francs Saliens, le vainquit, lui fit couper la tête & enrôla sous ses drapeaux toutes les troupes Romaines qui lui aiderent ensuite à subjuguer la Thuringe.

486.

491.

Les succès rapides de ce conquérant féroce qui s'était soumis la plus grande partie des Gaules, allarmerent les peuples de la Germanie. On pense que les Frisons qui ne devaient voir qu'avec crainte & jalousie l'accroissement formidable de la puissance des Francs, se joignirent, ainsi que les Saxons, à la confédération des Allemands. Le combat fut livré dans la plaîne de Tolbiac ou Zulpich entre Bonn & Juliers. Les Français Vainqueurs étendirent leur domination bien au delà du Rhin, du coté de Cologne.

Bataille de Zulpich.

496.

Clovis baptizé.

Clovis attribua cette victoire au Dieu des Chrétiens; il abjura le culte des Idoles. Remi, Evêque de Rheims, lui dit en le baptisant, „ qu'il ne de„vait pas négliger d'honorer les Prêtres, „ de les consulter dans toutes les occa„sions & que de là dépendait le bon„heur de son règne." Cette conversion servit encore à étendre & à affermir l'empire de Clovis dans les Gaules. Les deux royaumes que les Wisigoths y avaient fondés furent englou-

tis dans ſes états. On prétend même qu'Anaſtaſe, Empereur d'Orient, lui donna le titre & les ornemens de Patrice, de Conſul & d'Auguſte. On dit auſſi qu'il l'invitat à renouveller l'Empire d'Occident, ſans doute afin qu'il réunît en un même corps toutes les portions démembrées de l'Empire Romain. Puiſſance de Clovis.

Gregoire de Tours dit que Clovis immola à ſon ambition plus de neuf Princes ſes parens & bien d'autres qui étaient ſes voiſins. Il ajoute „ que Dieu affu- „ jettiſſait tous les jours ſes ennemis „ ſous ſa main, parce qu'il marchait „ devant lui en ſincerité de cœur & „ qu'il faiſait les choſes qui lui étaient „ agréables. On lit dans un auteur moderne, que la conduite féroce, perfide & barbare de Clovis, & de la plupart de ſes fils & de ſes petits fils, ne doit pas nous prévenir contre le caractere des Français de ce tems-là, & dans un autre écrivain, que les Francs ardens au pillage, avides de conquêtes, féroces dans les Combats, avaient cependant un fonds particulier d'humanité. —— Ils avaient l'humanité des Lions & des Tigres qui ne dévorent plus lorſqu'ils ſont raſſaſiés de proie. Cruautés de Clovis.

Clovis laiſſa ſes états à ſes quatre fils. Quelle que fut la mere il ſuffiſait

Théodoric Roi d'Auſtraſie.

alors d'être fils de Roi pour monter ſur le trône. Théodoric fils d'une concubine règna ſur l'Auſtraſie ou France Orientale. Elle comprenait tous les

511. païs ſitués entre le Rhin, la Meuſe & la Moſelle. Procope témoigne que le Rhin ſervait de limites aux Francs, d'où il ſuit, dit Mr. WAGENAAR, qu'une partie de la Gueldre & de la Hollande, ſe trouva avec la Zéelande ſous la domination de Théodoric.

Deſcente de Cochiliac Roi des Normands.

C'eſt ſous ce règne que les Danois ou Normands commandés par leur Roi Cochiliac commencerent à ſe faire connaître par des ravages. Soit en remontant le Rhin auprès de Katwyck,

513. ſoit en débarquant plus au Sud, on trouve qu'ils pénétrerent juſques chez les Attuaires, qui habitaient une partie de la Gueldre. Ils avaient déjà rempli leurs vaiſſeaux de butin & de priſonniers, lorſque Théodebert fils de Théodoric marcha contre eux, les vainquit, tua leur Roi, enleva leur flotte, raſſura & nettoya les côtes infeſtées par ces brigands.

Les Warnes.

On donne au même Théodebert, devenu Roi d'Auſtraſie après la mort de ſon Pere, une ſœur nommée Théodechilde. Elle épouſa, dit-on, Hermegiskel Roi des Warnes, peuple, qui des bords du Waar était venu s'éta-

blir dans le Rhinland. On raconte qu'après la mort de son mari, les Seigneurs la firent consentir à donner sa main au Prince Radigis dont elle était belle mere. Cette alliance irrita une rivale audacieuse & puissante. C'était la fille du Roi des Angles ou Anglais, à laquelle le Prince avait été promis dez l'enfance. Elle arma 400 batimens, & embarqua, dit on, cent mille hommes. Pour en chercher un dans le continent elle passe la mer, & après avoir contraint le Prince à répudier Hermegiskel, elle l'épouse elle même. On s'apperçoit que nous touchons à des tems, où il faut toute la severité de la critique pour discerner le vrai du merveilleux; mais ce merveilleux donné pour tel sert à nous faire connaître l'esprit du siècle.

Clotaire Vainqueur des Saxons.

La France Orientale s'étendait dans la Germanie & avait les Saxons pour voisins. Il est facile de prévoir qu'un tel voisinage ne pouvait guères être paisible entre des Barbares également avides de pillages & de conquêtes, c'est-à-dire des Héros. Les Saxons commencerent les hostilités en se jettant sur les terres des Français. Clotaire alors Roi d'Austrasie les alla chercher & les vainquit sur les bords du Weser. Les Saxons furent soumis à une imposition annuelle de 500

vaches. Les Romains étaient plus polis ; ils n'avaient exigé des Frisons que les peaux. (p. 24)

Nouvelles courses des Saxons.

Les Saxons étaient pauvres, on leur enlevait cependant toutes leurs richesses ; cet impôt leur parut un fardeau pesant, flétrissant, insupportable. Ils
555. se souvinrent d'avoir fait acheter cher leur précedente défaite. Sollicités d'ailleurs sous main par Childebert Roi de Neustrie, ils portent le ravage & la désolation jusque dans le cœur de l'Austrasie. Ils s'en retournaient déjà-gorgés de butin, lorsqu'ils trouverent sur leur route une armée formidable de français. L'effroi s'empare de leurs cœurs ; ils demandent & promettent la paix, offrant de payer & d'augmenter même le tribut. Le Roy Clotaire était disposé à les écouter, mais ses Soldats insisterent pour qu'il livrât bataille. Ils le trainerent même hors de sa tente qu'ils déchirerent, & lui tenant le sabre sur la tête en le ménaçant de le frapper en cas de résistance, ils le contraignirent de les mener à l'ennemi. Les Saxons se battirent en désespérés, tinrent si fermes, & le carnage qu'ils firent, fut si terrible qu'on fut trop heureux de leur accorder des conditions plus douces. Si les premiers Rois de France, remarque le judicieux Robertson, possè-

daient une autorité si bornée même à la tête de leur armée, on conçoit que leur prérogative, pendant la paix, était encore plus limitée. Ils montaient sur le trône, non par droit de succession, mais en conséquence d'une élection libre & volontaire, faite par leurs sujets." Cette observation développe, sans avoir besoin d'un plus ample commentaire, le gouvernement politique de ce tems-là. Des conquérans aussi fiers, aussi libres, n'avaient pas de Souverains, ils n'avaient que des Chefs qu'ils suivaient, observe le même auteur, non par contrainte, mais par choix, non comme des soldats à qui il pouvait ordonner de marcher, mais comme des volontaires qui s'étaient offerts librement pour l'accompagner." L'idée de se choisir un chef ou Roi dont le commandement donnât plus d'uniformité & de vigueur aux expéditions militaires, est de la politique la plus simple & la plus naturelle. Mais celle de conférer à un seul homme un pouvoir arbitraire & absolu n'entra jamais dans la tête d'un peuple à demi sauvage. Il a encore le bonheur de sentir ses forces & de connaître les droits de l'homme.

Troubles en France.

Les Partages des Etats de Clotaire entre ses quatre fils devinrent une source de guerres civiles qui déchirerent

tout l'Empire français & dans lesquelles nos Provinces furent sans doute enveloppées. Chilperic se rendit si redoutable par sa puissance & sa cruauté, que les Frisons, & les autres peuples transrhéniens, après le massacre de l'infortuné Sigebert, dont ils avaient appuyé le parti, n'oserent entreprendre aucune hostilité contre le tiran. Le récit des scènes sombres & tragiques dont la France fut alors le théatre sont presque étrangères à notre histoire, nous les épargnerons à nos lecteurs.

Les Warnes exterminés.

595. Le petit peuple des Warnes dont une avanture Romanesque nous a à peine débrouillé l'existence, occupe pour la seconde & derniere fois les annales de ce siècle. Ils attirerent, sans qu'on en sache la cause, les armes des Français dans leur païs. On tomba sur eux à l'improviste, on en massacra un si grand nombre que leur nom fut entierement éteint. Ceux qui réchapperent paraissent s'être fondus avec les Frisons.

Les fastes de la politique parlent seulement des Etats, qui, tout petits qu'ils puissent être, ne laissent pas de se gouverner par eux mêmes. On n'est plus rien dès qu'on est réuni comme à présent l'Irlande & l'Ecosse à l'Angleterre, l'a été durant plusieurs

siècles une grande partie de nos Provinces à d'autres etats. Les peuples alors n'ont plus de nom particulier, & leur territoire n'est connu que quand il plaît au Monarque d'y diriger ses expéditions ou d'y tenir des assemblées. On a de Childebert plusieurs ordonnances datées de *Trajectum*, nom qui convient à Mastricht plutôt qu'à Utrecht occupée alors, dit Mr. WAGENAAR, par les Frisons.

Les Saxons ne portaient qu'en frémissant le joug des Français. Les Députés qu'ils envoyerent à Clotaire pour lui annoncer qu'ils ne voulaient être soûmis à personne s'exprimerent, dit on, avec une insolence, qui ne resta impunie, que parce qu'ils se laisserent baptiser. Dagobert fils de Clotaire Roi d'Austrasie marcha contre les révoltés, & vint les attaquer sur les bords du Weser. Le premier choc laissa la victoire indécise. Mais le Roi ayant volé au secours de son fils chargea les Saxons avec une impétuosité furieuse, passa à leur Duc son épée à travers du corps, & remporta une victoire complette. Le Vainqueur parcourut ensuite toute la Saxe, ordonnant de massacrer tous ceux qui excédaient la hauteur de son épée. On transporta en France les femmes & les enfans pour les vendre comme esclaves.

Les Saxons vaincus & massacrés.

Les détails de cette expédition ont

Si les Frisons furent alors soumis aux Français.

ont paru romanesques à Mr. WAGENAAR. Cependant sur la foi de KLAAS KOLYN (*), dont il a ensuite reconnu, & avoué courageusement que la chronique était supposée, il mêle les Frisons aux Saxons & les rend également victimes de la vengeance effrénée des Vainqueurs. Il paraît, ajoute le même écrivain, en citant le même chroniqueur, que c'est à l'époque de cette conquête qu'il faut placer la prise du Chateau de Wiltenburg à Utrecht par Dagobert. Il ne parle, comme on voit, que par conjectures. Il y a au contraire des raisons

(*) KAKOLYN, dit plaisamment Mr. HUIDECOPER, est un jeune imposteur qui pour se faire écouter comme un vieillard, ajuste à son menton imberbe une barbe grise postiche, mais pareil à l'ane couvert de la peau du lion il est trahi par le son naturel de sa voix. Qu'un vil intérêt ait fait fabriquer des médailles, des chartres, &c. C'est ce que l'histoire n'atteste que trop souvent; mais que dans ces derniers tems, on se soit amusé à entasser les mots tudesques les plus obscurs & les plus barbares, pour en rimer une chronique assez longue & l'offrir à la posterité sous un nom du XII. siècle, es-ce délire? es-ce scélerateſſe? C'était, certainement, un métier bien sec, bien triste, bien ingrat.

plausibles, pour croire que les Français n'ont jamais eu quelque autorité en Frise avant la victoire de Pepin en 692. On trouve constamment les Frisons maîtres d'Utrecht. Et s'il est vrai que Dagobert y bâtit une Chapelle, les Frisons n'y consentirent un certain tems, que pour ne pas s'attirer le ressentiment d'un voisin puissant & capable de tous les excès, qu'inspire un zèle aveugle & fanatique. On affirme même qu'ils ne tarderent pas à la renverser. Qui peut assurer, si la place de *Vicus Portus*, autour de laquelle ce Prince établit des péages sur les deux rives du Rhin, n'était pas située plus haut, en remontant le fleuve, du côté où les Français avaient les Saxons pour voisins? Et quand même, ils auraient possédé une ou deux places au-delà du Bas-Rhin, il n'en faudrait pas conclure que les Frisons fussent sujets des Francs. Embden appartient aujourd'huy au Roi de Prusse, est il pour cela Souverain de toute la Frise? C'est ainsi qu'en paraissant nous écarter, quelque fois, quoique rarement, du récit d'un Historien aussi sage, aussi éclairé que Mr. WAGENAAR, nous ne pouvons nous dispenser de proposer nos raisons. Autrement notre témérité serait impardonable. Les tems sont d'ailleurs si obscurs, & les monumens

si rares, qu'on peut, dans ce déplorable période, hazarder quelques conjectures!

Dagobert laissa deux fils, Sigebert Roi d'Austrasie & Clovis qui gouverna l'autre partie de l'Empire français. Ces deux Princes étaient trop indolens & trop inhabiles pour soutenir les rênes du gouvernement; ils en abandonnerent le soin aux Maires du Palais. Les Maires n'étaient originairement que les administrateurs des maisons royales; ils s'étaient peu-à-peu élevés jusqu'au Ministere & au commandement des armées. Se voyant ainsi investis de tout l'exercice de la souveraineté, ils ne laisserent à leurs maîtres d'autre gloire que celle de se fonder un autre Royaume dans les cieux; ce qui était alors assez facile aux Princes; car les Moines & les Prêtres en ouvraient la porte à tous ceux qui dôtaient ou bâtissaient des Eglises & des Monasteres. Entrainées par la même ambition, deux sœurs de Grimoald, Maire d'Austrasie, s'acquirent une grande célébrité. Le Béguinage, si fameux dans tous les Païs bas, une Chapelle située au lieu où est à présent Geertruidenberg, paraissent devoir leur nom & leur origine à ces deux pieuses Dames, Geertrude & Begga. Il n'est pas étonnant qu'on les ait ensuite reverées comme Saintes; on a même, pendant plusieurs siècles, con-

Moyens étranges pour gagner le ciel.

conservé l'usage de boire dans les festins & en d'autres solemnités une razade connue sous le nom de *Sinte Geerden minne.*

Ces fondations religieuses prouvent que le Christianisme commençait à pénétrer dans les Païs-bas. L'Evangile étant devenu sous Constantin la Religion dominante de l'Empire, & sous Clovis celle du Royaume des Francs, les lumieres de la foi durent s'étendre avec rapidité. On n'en voit cependant s'échapper que de très faibles étincelles le long de la rive gauche du bas Rhin & pas au-delà. Lorsque sous le Règne de Dagobert, St. Eloy élevé à la faveur par ses talens pour l'orfevrerie, & sur le siège de Noyon pour sa pieté, vint prêcher à Gand, à Courtray, à Anvers & chez les Barbares (sans doute les Zélandais) qui par la situation de leur païs isolé & entouré d'eau avaient eu peu d'occasions d'entendre parler du Christianisme, il trouva par-tout les tenèbres les plus épaisses de l'idolatrie. L'auteur de sa vie raconte qu'à sa prédication on renversait les idoles & les temples, & qu'on courait au baptême; ce qui prouve qu'il ne pénétra pas chez les Frisons d'au-delà du Rhin, puisque nous les allons voir attachés avec une espèce de fanatisme à leur ancien culte.

Etat de la Religion.

Missionaires en Frise.

On sait au contraire que les premiers Missionaires qui planterent la foi dans la Frise furent fournis par l'Angleterre.

677. Wilfrid Evêque d'York ayant encouru la disgrace d'Edfrid Roi de Northumberland, son Souverain, entreprit de porter ses plaintes au siège de Rome dont la puissance avait été introduite en même tems que l'Evangile chez les Anglais. Les vents pousserent le vaisseau sur les côtes de Frise. Ce fut inutilement que le cruel Ebroin Maire du Palais de France excité par Edfrid & par un ressentiment particulier, tenta d'arracher le Prélat de sa retraite pour le faire mourir. Adgille Roi des Frisons ne se laissa pas intimider par la puissance d'un voisin d'ailleurs redoutable. Loin de violer l'hospitalité il brûla avec dédain, la lettre qu'on lui avait envoyée (*), rendit à Wilfrid & à ses compagnons tous les honneurs possibles, & leur permit de prêcher librement leur religion dans ses Etats. Comme le séjour que ces ardens convertisseurs firent en Frise fut très court, & qu'ils ne prêchaient guères qu'un demi-christianisme qui consistait à se laisser baptiser, & à croir

(*) Donc les Français n'avaient alors point d'autorité en Frise.

qu'un Pontife résidant sur les bords de Tibre était le Roi des Evêques & le premier des hommes, cette premiere prédication n'eut pas de grands succès.

Environ dix ans après le Moine Egbert issu d'une noble famille Anglaise entreprit de conquérir au christianisme le païs des Frisons. Il était déjà en mer lorsqu'une furieuse tempête jetta son vaisseau sur des bancs de sable. Le saint Missionaire eut peur, il renonça à sa glorieuse expédition. Wigbert son compagnon ne se rebuta pas si facilement, il poursuivit son voyage, aborda en Frise, où il trouva une terre très ingrate à défricher. Le Roi Radboud successeur d'Adgille était aussi attaché à l'idolâtrie que l'ardent Missionaire à la religion qu'il annonçait. Il était réservé à d'autres ouvriers & à d'autres moyens de recueillir des fruits dans ce sol rébelle; nous verrons bientôt que s étaient ces fruits arrachés avec violence avant la saison, & arrosés quelquefois de sang.

Nouveaux Missionaires s'embarquent pour la Frise.

688.

En France la Mairie avait éclipsé la Royauté. Pepin d'Heristal à la tête des trois Royaumes d'Austrasie, de Neustrie & de Bourgogne, maître de la personne des Rois, voyant toute l'autorité concentrée dans sa personne entreprit de reculer les bornes de l'Empire français.

Les Frisons vaincus & soumis par Pepin.

692.

Les Frisons jusqu'alors indomptés, & les Saxons qui dans l'anarchie des précedentes guerres civiles s'étaient procuré l'indépendance, oserent braver la puissance formidable qui les ménaçait. On en vint à une bataille rangée où les Français victorieux firent promettre aux Vaincus de reconnaître leur Empire. Un historien * qui vivait à-peu-près dans le même tems dit à cette occasion que Pepin se soumit la Frise citérieure; ce qui fait présumer que les Frisons pouvaient dans les derniers troubles s'être avancé en deçà du Rhin. On voit, en effet, suivant le témoignage d'anciens historiens, que tout le païs le long de la côte, jusqu'à *Schaltheim* près d'Anvers à l'embouchure de l'Escaut fut compris sous le nom commun de Frise. La suite de l'histoire va nous apprendre qu'Utrech resta encore quelque tems sous la même domination.

* *Bede.*

Willebrord prêche en Frise.

Pepin n'était pas moins zélé pour étendre le Christianisme. Il charge Willebrord de le prêcher aux Frisons. Ce nouvel apôtre avait succé en Angleterre, sa patrie, les maximes les plus outrées sur la puissance du pape. Afin d'ériger un Evêché ou un Archevêché relevant immédiatement du siège de Rome, il se rendit auprès de Sergius I, & se fit sacrer Evêque des Frisons.

695.

sous le nom de Clément. On dit que, soit avant soit après ce voyage, étant venu dans l'Ile de Walcheren, il trouva les infidèles prosternés aux pieds d'un Mercure adoré sous le nom de Wodan ou Godan, ce qui enflamma si fort son zèle, qu'il brisa la statue, & reprocha vivement aux Idolâtres leur infidélité. On ajoute qu'un Ministre ou Serviteur de l'Idole prit, en vrai payen, le parti de son Dieu outragé. Il tombe sur l'Apôtre du Seigneur & lui décharge un coup de Sabre sur la tête; mais ce forcené fut bien puni; car le Diable le saisit, le tourmenta & le précipita au bout de 3 jours dans le gouffre infernal. Le Saint au contraire ne manqua pas d'être guéri promptement & radicalement.

Non contens de s'opposer de toutes leurs forces à la prédication de l'évangile, sans considérer qu'elle était soutenue par Pepin, les Frisons se mirent à faire des courses sur les frontieres des Français. Il paraît même qu'ils s'étaient associés un certain *Everard* Seigneur d'un certain Bourg ou territoire nommé *Elst*, situé dans la Betuwe. Ce qui est vrai, c'est que cet Everard est accusé dans des Chroniques authentiques de s'être ligué avec les infidèles, nom qui ne peut convenir qu'aux Frisons. Pepin vint les attaquer

Incursions des Frisons.

697.

près du fort de Doreſtad, c'eſt-à-dire Duurſtede ſur le Rhin. Le combat fut long & ſanglant, mais enfin les Friſons furent enfoncés de toutes parts & Radboud alla ſe cacher précipitamment au fond de la Friſe. On penſe que la ville ou citadelle d'Utrecht tomba alors entre les mains des Français Il paraît cependant que la guerre ſe termina par un traité, puiſque peu de tems après on trouve Grimoald fils de Pepin marié avec Theudeſinde fille du Roi Radboud.

Progrès des Miſſionaires.

698. La Religion des Vainqueurs fut prêchée avec ſécurité. Des Egliſes bâties de tous côtés à Vlaardingen, Petten Heilo, où l'on trouve encore un puit qui porte le nom de S. Willebrord, Duurſtede, Woudrichem, Riswyk Hageſtein, Zandwyk, Malſen, Ou Heuſden, Schoonderwoerd, Arkel tous endroits de la Friſe, prouvent ſi les chroniques diſent vrai, que le armes de Pepin donnerent pour cett fois beaucoup d'efficace à la prédication. On attribue au même Willebrord bon nombre de miracles auſſi amuſans qu'incroyables. Il eſt fâcheux que des critiques durs & atrabilaires auſſi bien chez les Catholiques que chez les Proteſtans, aient relégué toutes ces ſortes d'avantures merveilleuſes avec les chimères des lutins & des revenan

Les soirées d'hiver n'en sont devenues que plus longues & plus accablantes! Elles étaient si courtes si délicieuses dans le bon vieux tems!

Grimoald étant à Liège dans l'église de St. Lambert, où il faisait sa priere, fut assassiné par Rangaire le Frison garde du Roi Radboud. On dit que la Princesse Theudelinde, incitée soit par son pere soit par quelque autre motif d'animosité contre son mari, avait suborné le Scélerat, qui lui porta le coup. On ignore ce qu'elle devint dans la suite; mais on sait que Pepin fit périr par les tourmens tous ceux qui avaient trempé dans la mort de son fils. Théobalde son petit fils quoiqu'enfant fut nommé Maire du Palais. Mais dès que la mort eut enlevé Pepin, ce qui arriva quelques mois après, Plectrude sa veuve entreprit de gouverner les trois Royaumes en qualité de régente de Theobalde. Les peuples se révolterent; ils élurent pour maire du Palais un Seigneur nommé Rainfroy; qui trouvant dans Charles Martel un concurrent aussi redoutable par sa naissance, (il était fils naturel de Pepin, & pouvait lui succéder suivant l'usage de ces tems-là,) soit par ses qualités héroiques, fit alliance avec Radboud animé d'ailleurs contre toute la race de Pepin.

Grimoald assassiné.

714.

715.

Radboud vainqueur de Charles.

716.

Charles s'étant présenté aux Frisons près de Cologne, fut battu, & une grande partie de ses soldats passée au fil de l'épée. Rainfroy à la tête des troupes de Chilperic II. entra aussitôt dans la forêt des Ardennes. Elle s'étendait alors dans la Flandre, le Luxembourg, une partie de la Gueldre, le Brabant, & l'on dit que le bois de Sonien près de Bruxelles en est un reste. Rainfroy la traversa & vint réjoindre les Frisons triomphans. Pendant que les confédérés se répandaient çà & là sans précaution, Charles tomba tout-à-coup sur eux, à Amblef près de l'abbaye de Stablo dans le païs de Liège; ils furent entierement dissipés. Cette victoire fut le coup décisif. Depuis cet époque Charles Martel, à force d'héroïsme & de prudence, parvint bientôt à se rendre maître de l'état, comme son pere l'avait été.

Le Frisons surpris.

Conversion de Radboud manquée.

719.

Radboud fut obligé de se soumettre, & l'on pense qu'il promit d'embrasser la religion chrétienne. Wolfran Evêque de Sens fit même le voyage de Frise. Les travaux apostoliques de ce Prélat eurent les plus grands succès, une multitude prodigieuse courut au baptême. Le Roi même, dont un des fils venait de se convertir, se présenta sur les fonds. Il y entrait déjà, lorsque se retournant tout-

à-coup, il demanda à Wolfran quel était le deſtin du grand nombre de ſes illuſtres ancêtres décédés avant lui. Etants morts ſans baptême, répondit le Prélat, vous devez les croire infailliblement damnés. Alors Radboud retira le pied de la cuve; „j'aime mieux „ repliqua-t-il aller avec mes peres dans „ le paradis peuplé de Wodan, que d'ê„ tre au ciel avec une poignée de vos „ chrétiens." Wolfran ſe retira; & Radboud, conſumé depuis pluſieurs années par une maladie de langueur, mourut trois jours après. Les Chroniques attribuent cette mort au Diable à qui il s'étoit voué. Il eſt ſingulier que l'eſprit malin entendit toujours ſi mal ſes propres intérêts.

Donations à l'Egliſe d'Utrecht.

L'évangile fit enſuite de tous côtés des conquêtes ſur l'idolâtrie, on releva les égliſes renverſées, & Willebrord jettait les fondemens du ſiège épiſcopal d'Utrecht devenu le centre de cette miſſion. Pour la rendre floriſſante Charles n'épargnait pas les libéralité. Il accorda en 722 à un monaſtere bâti dans l'enceinte d'Utrecht, tous les revenus qui devaient entrer dans le fiſc, ſoit du dedans ſoit des environs de la ville, les pâturages de *Graveningen*, le village ou château de *Fethna*, avec les manſes, terres, ca- 722.

banes, maisons, habitans serfs ou lites, les bois, arbres, eaux, canaux, troupeaux avec les pasteurs de l'un ou l'autre sexe. La formule porte que c'est pour racheter ses pechés & gagner le ciel. Dans une autre diplôme, où l'on donne à l'église consacrée à Utrecht sous le nom du Sauveur & de la Ste. Vierge, tous les biens confisqués au Seigneur Everard dans la Bétuwe, on dévoue au courroux céleste quiconque osera y contrevenir, on lui souhaite la damnation & que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir tout vivant comme Dathan, & Abyron*. On voit qu'outre la juriſdiction civile & ecclésiastique, les Evêques acquérant par les concessions des droits illimités sur la personne de ceux qu'on leur transportait, comme des troupeaux de brebis, ils étoient en état de s'élever insensiblement à la puissance énorme, dont nous les verrons ensuite revêtus. Dans ce tems-là une métairie comprenait, avec les immeubles, les bestiaux & les esclaves qui la mettaient en valeur.

*Nda, 28. 30.

Révolte des Frisons sous Poppon.

732.

Tandis que la bravoure de Charles Martel sauvait la France & l'Europe des armes musulmanes sous l'effort desquelles étaient déjà tombées toutes les provinces méridionales depuis les Pi-

renées jusqu'aux Alpes (*); les Frisons profitaient de cette diversion pour se réunir sous Poppon successeur de Radboud. On ignore les motifs de leur révolte. Amoureux de la liberté jusqu'à l'enthousiasme, peut-être s'imaginaient-ils qu'on voulait les lier au joug par le christianisme ; allarmés peut-être de l'accroissement formidable de la puissance des Français, ils se jetterent, suivant l'ancienne coutûme des Germains, sur la frontiere & exercerent par-tout des hostilités atroces. Charles Martel vole aussitôt contre-eux, mais par un nouveau trait d'habile capitaine, il crut ne pouvoir dompter des peuples si indociles, qu'en portant la guerre dans le cœur de leur païs. Une flotte bien armée s'avança le long des côtes à l'Est du Zuiderzée par le lac de Borndiep entre l'Ostergo & le Westergo, où la mer avant la construction des digues pénétrant bien avant dans les terres, formait vraisemblablement deux peninsules auxquelles les auteurs du tems donnent

(*) Si ce vaillant homme n'avait pas arrêté cet impétueux torrent (dans la célébre journée de Poitiers) dit un auteur fertile en saillies; on verrait peut-être aujourd'hui autant de Turbans en France (j'ajoute en Europe,) qu'en Asie.

Défaite des Frisons.

le nom d'Iles. Les Frisons incapables de soutenir l'attaque impétueuse d'une armée si bien commandée, sont enfoncés de toutes parts avec un horrible carnage; Poppon périt les armes à la main. Ensuite les vainqueurs parcourant tout le païs le fer d'une main, le flambeau de l'autre, pillent, brûlent, renversent temples, idoles, bois sacrés, & après avoir soumis tous les peuples, ils rentrent dans leurs vaisseaux gorgés de butin.

736.

Testament de Willebrord.

Cette révolution était favorable à la prédication de l'évangile; mais Willebrord n'eut pas le tems d'en recueillir les fruits; il mourut l'année suivante dans l'Abbaye d'Epternach qu'Irmine fille de Dagobert II. avait bâti & doté auprès de Trèves. Le testament, que ce serviteur de Dieu a laissé, montre que ses travaux apostoliques n'avaient pas été sans récompense dans ce monde. Des domaines immenses, des terres de la plus vaste étendue, des villages entiers, des droits de péage qu'il légua à son abbaye dans la Gueldre, le Brabant & sur-tout en Hollande font connaître la piété du siècle, & le désintéressement des convertisseurs.

737.

Mort de Charles Martel.

Charles Martel mourut sans avoir osé prendre le nom de Roi après avoir gouverné en souverain pendant vingt-

cinq ans, laissant la réputation d'un Prince aussi vaillant que politique. Les Ecclésiastiques, dont-il avait souvent distribué les richesses exorbitantes à ses soldats & à ses capitaines n'en ont pas jugé si favorablement. Il ne fut selon eux qu'un tiran, il fut damné en corps & en ame; car son tombeau ayant été ouvert on n'y trouva qu'un horrible dragon qui en sortit avec une fumée puante. On l'avoit vu même, en revelation sans doute, tourmenté par les diables dans les enfers. Cependant son autorité se trouva si bien établie à sa mort qu'il ne s'éleva pas la moindre contradiction dans le partage que ses deux fils Carloman & Pepin se firent de l'Empire Français. 741.

Winfrid était un moine Anglais ou Ecossais, qui dès les commencemens de la prédication avait abordé en Frise, & s'était même arrêté quelque tems à Wyk te Duurstede. S'étant delà rendu à Utrecht, il avait inutilement tenté de convertir le Roi Radboud. Toute l'Allemagne devint ensuite le théatre du zèle de Winfrid. Il fit plusieurs voyages à Rome. Le Pape le nomma Pasteur universel de toute la Germanie, ensuite Archevêque de Mayence sous le nom de Boniface. Pepin l'ayant chargé de pour- Winfrid ou Boniface. 741.

voir l'Eglise d'Utrecht d'un Evêque après la mort de Willebrord, il avoit sacré & installé Grégoire de Trèves, issu d'une famille royale. Les lettres de Boniface font voir combien le nombre des chrétiens était petit dans ces cantons en comparaison de celui des mécréans Eh quel christianisme! On voyait les prêtres tantôt baptisant à la maniere des chrétiens, tantôt immolant des boucs & des taureaux aux divinités payennes. On mangeait des chairs immolées, & on croyait les purifier par le signe de la croix; il y avait même des chrétiens qui vendaient leurs esclaves pour servir à d'horribles sacrifices. On leur reprochait comme un crime exécrable leur coutûme de manger du cheval & du lard cuit ou crû. Ils avaient peu de prêtres; encore étaient-ils adonnés aux plus énormes débauches, à un concubinage public. Il s'était même trouvé un prêtre qui avait baptisé: *in nomine patria & filia*, &c. & Boniface avait eu la bonhommie de rebaptiser tous ceux sur lesquels on s'était servi de cette formule. C'est envain qu'on tentait d'empêcher des prêtres & des Evêques de s'adonner aux exercices de la chasse si opposés à la modestie clericale; plusieurs même allaient à la guerre contre les chrétiens aussi bien que contre

Etat du christianisme en Frise.

les infidèles. C'eſt à cette conduite ſcandaleuſe que le Pape Zacharie ne fait pas difficulté d'attribuer les victoires que les payens remportaient de tems en tems ſur les chrétiens. Quelques prêtres vagabonds éxerçaient leur miniſtere ſans ordination légitime ou ſans l'aveu des Evêques. Trois eſpèces d'héréſiarques, Adalbert, Clément & Samſon ſemaient des dogmes nouveaux & racontaient des viſions. Boniface, pour réprimer ces abus & ces erreurs, les fit attaquer & foudroier dans pluſieurs aſſemblées eccléſiaſtiques & nationales où il préſidait toujours. Les erreurs tomberent par leur abſurdité, mais les déſordres ne purent être déracinés de long-tems.

D'un autre côté Boniface s'attachait à faire des proſélites par la perſuaſion. Daniel Evêque de Wincheſter lui donne dans ſes lettres pluſieurs avis ſur ce ſujet. „ Accordez, dit-il, aux Idolâtres la généalogie de leurs Dieux. „ Demandez leur enſuite ſi ces Dieux „ peuvent avoir été les créateurs du „ monde? s'ils ſe ſont engendrés les „ uns les autres? où ces Dieux pouvaient-ils être logés avant la créa„ tion? Pourquoi leur ſacrifiant pour „ les biens temporels, ils ſont ſi pau„ vres, pendant que les chrétiens poſ„ ſédent des terres fertiles en bled,

„ huile, vin & toutes sortes de pro-
„ ductions ! Faites leur considérer la
„ vaste étendue du monde chrétien en
„ comparaison duquel ils sont si peu
„ de chose, que leur religion autre-
„ fois dominante a été subjuguée à la
„ prédication de l'évangile." De pareilles raisons étaient sans doute spécieuses pour des Barbares, & les embarrassaient jusqu'à ce que l'habitude, seul ascendant de tels peuples, les eut accoutumés au christianisme. Mais quelle dialectique à attendre d'un siècle où l'imprimerie n'étant pas inventée, la disette du parchemin, la rareté des Copistes rendaient les livres si chers & si peu communs qu'un pasteur pouvait à peine se procurer une bible. Boniface était un génie supérieur du siècle ; c'est cependant lui qui dénonça Virgile missionaire de Germanie, & qui le fit condamner comme un hérétique, parce qu'il plaçait d'autres hommes dans la partie du globe opposée à celle que nous habitons, c'est-à-dire qu'il soutenait qu'il y avait des antipodes.

Les Saxons & les Frisons vaincus.

743.

Pendant qu'une partie du nord était à peine demi chrétienne, tout le reste restait encore plongé dans les ténébres du paganisme. Tels étaient les Saxons toujours impatiens du joug des Français. Vaincu par Carloman, Didéric leur Chef se ligua ensuite avec Rad-

boud Seigneur de la Baſſe Friſe, frere de Gondebaud qui avait ſuccedé à Adgille, frere de Poppon dont nous avons parlé. Les deux Rois, Pepin & Carloman, ayant réunies toutes leurs forces, marcherent contre les deux nations revoltées. La victoire des Français fut des plus complettes. Il faut croire que les Friſons négociérent un traité avec les Français, puiſque après l'abdication que fit Carloman du Duché d'Auſtraſie pour aller ſe faire moine dans la ſolitude du Mont Caſſin, on les voit combattre ſous les drapeaux des Français, & contribuer à une victoire où les Saxons qui avaient brûlé plus de trente égliſes dans l'Evêché de Boniface, furent taillés en pièces ou faits priſonniers, leur païs mis à feu & à ſang; & un grand nombre baptiſé pour éviter la mort ou l'eſclavage.

744.

746.

Les Friſons combattent pour les Français.

Pepin ſurnommé le Bref, voyant toute l'autorité concentrée dans ſa perſonne entreprit de détruire l'antique reſpect que les Français conſervaient pour le ſang de leurs premiers Rois. Il commença par s'aſſurer les ſuffrages des grands, & par gagner tous les Eccléſiaſtiques en leur faiſant reſtituer une partie des biens que ſon pere leur avait ôté (*). Le

Pepin déclaré Roi & ſacré par Boniface.

751.

(*) Un capitulaire de 755. (art. 30.) eſt remarquable. On condamne à la Baſtonade

Pape, dont les décisions pouvaient être d'un grand poids sur l'esprit de la multitude, ayant déclaré qu'il était convenable de donner le titre à celui qui avait l'autorité, Childeric III. dernier Roi du sang de Clovis fut razé & enfermé avec son fils dans un monastere. Pepin se fit proclamer solemnellement, & l'illustre Boniface qui avait été l'ame de cette révolution, le sacra dans l'Eglise de Soissons. Voilà le premier exemple d'un Roi des Français, se faisant oindre à l'exemple des Rois d'Israel. Cette onction était propre à inspirer à des peuples superstitieux une sorte de vénération religieuse. C'est ainsi que se perdit la céremonie antique & guerriere d'inaugurer les Rois en les promenant sur un bouclier autour de leur camp. „Voilà le germe de cet orgueilleux délire qui fit commettre aux Ecclésiastiques tant d'attentats contre l'autorité temporelle. Comme les Evêques, en imposant la couronne, semblaient la donner de la part de Dieu, ils prétendirent qu'ils pouvaient aussi l'ôter, juger & déposer leurs Souverains. Ce ne furent

Essais Hist. sur Paris. 2. 103.

Fleuri Hist. Eccl. disc. 4. 10. 11.

---

tout Ecclésiastique & tout Moine qui viendra à la cour porter des plaintes contre son Evêque ou son Abbé.

plus d'humbles pasteurs, modestement assis dans les conciles sur des stales de bois, un cierge à la main; c'était de nouvelles puissances, armées de la foudre, portées sur les orages & les tempêtes qu'elles excitaient dans l'état, & qui, se croyant le front dans les cieux, foulaient les Sceptres d'un pied superbe, les rendaient, ou les distribuaient à leur gré."

C'est ainsi que les Saints d'alors ne craignaient pas de s'immiscer dans les affaires politiques les plus délicates. On avait vu quelque tems auparavant à Leptines le même Boniface entrainer par son éloquence toute une assemblée d'Evêques, & leur persuader de céder à Pepin une partie des biens de l'église pour l'entretien des troupes. Il savait combien la faveur & le crédit de son Souverain pouvait contribuer au succès de ses prédications. On voit aussi dans un débat qu'il eut avec Hildegaire l'Evêque de Cologne au sujet de l'Evêché d'Utrecht, dont tous deux revendiquaient la juridiction, qu'il n'était pas moins jaloux de ses droits pontificaux. On ignore le résultat de ce différend; mais on trouve après la mort des deux parties le siège d'Utrecht soumis à la métropole de Cologne.

Débat sur la juridiction de l'Evêché d'Utrecht.

Cependant la propagation de l'évangile était la passion dominante de Bo-

Derniere mission de Boniface en Frise.

niface. Entrainé par un zèle dont son âge très avancé ne put ralentir l'ardeur, il entreprit une nouvelle mission dans la Frise. Les progrès qu'elle fit allarmerent ceux qui prenaient à cœur l'ancienne religion. Un jour que campé à Dokkum, Boniface attendait les Néophites qui devaient s'assembler pour recevoir la confirmation, une troupe de payens fondit tout-à-coup sur lui & sur ceux de sa suite. Soit pour attirer un peuple grossier par l'éclat, soit qu'on voulut prendre ses sûretés dans un climat inconnu & barbare, soit par un faste ordinaire aux riches prélats de ce siècle, le Saint Apôtre avait à sa suite un train brillant, des tentes dressées, & des gens armés. Quelques-uns voulurent repousser la force par la force, mais,

754. accablés par la multitude, ils furent martirisés à leur corps défendant. Tous périrent au nombre de 53, parmi lesquels on compte un nommé Eoban qu'on croit avoir été Evêque d'Utrecht. Tout ce qui se trouva dans le camp & dans les bateaux devint la proie des Barbares. Avides de butin & n'ayant trouvé dans quelques coffres que des livres dont-ils ignoraient ou mépriſaient l'usage, ils les jetterent dans les marais. On prétend cependant en avoir retrouvés &

sauvés trois qui furent portés avec le corps de Boniface dans l'abbaye de Fulde qu'il avait fondée au païs de Hesse. *Cette abbaye n'était d'abord qu'une église couverte de chaumes; c'est aujourd'hui une Principauté; il faut être gentilhomme pour être Moine; l'Abbé est souverain depuis longtems & Evêque depuis 1753.

*Annal. de l'Empire, I. 12.

Les Chrétiens du païs vengerent cruellement la mort de Boniface. Ayant à leur tête un des Gouverneurs de la France Orientale, ils traverserent les Lauwers, ravagerent les champs des infidèles, firent main basse sur tous ceux qu'ils soupçonnèrent d'avoir trempé dans le meurtre, emmenerent leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves. On raconte aussi que Radboud II., qui règnait alors à l'Est des Lauwers, soupçonné d'avoir suscité la persécution n'échappa à leur fer vangeur qu'en se sauvant dans le Jutland.

CHARLEMAGNE.

Les Saxons vaincus par Charlemagne.

DEpin laiſſa tous ſes Etats à ſes deux fils. Carl ou Charles, connu enſuite ſous le nom de Charlemagne, étant devenu, par la mort ſubite de ſon frere, ſeul maître de toute la Monarchie, marcha contre les Saxons que ſon père avait vaincu pour la troiſième fois, qu'il avait ſoumis à un tribut de 300 chevaux, mais qui n'en étaient pas moins toujours prêts à briſer le joug dès que le Vainqueur était éloigné. Leur camp d'Heresbourg fut forcé, leur idole appellée Irmanſœule, ce qui ſignifie colomne d'Irman, détruite, tout le païs ravagé juſqu'au Wéſer & les peuples contraints de ſe ſoumettre en livrant douze ôtages.

768.

Révoltes des Saxons.

Ils reprirent bientôt les armes. Chaque année fut ſignalée par de nouvelles révoltes & d'affreuſes incurſions. Quelquefois battans, ſouvent battus, on les voyait courir au baptême pour fléchir leurs vainqueurs, briſer leurs fers avec la même facilité, rétablir leurs idôles & ravager les frontieres dès que les troupes étaient éloignées de leur voiſinage. La Friſe fut auſſi

e théatre de leurs cruautés. Introduits, ce qu'on prétend, par le Roi Radboud dans le territoire de Gundebold ôn frere, ils commirent les plus grandes barbaries par-tout où ils porterent eurs pas. Ils s'avancerent enſuite vers e Rhin, dévaſterent & brûlerent la ille & l'égliſe de Deventer. Une déaite des plus ſanglantes qu'ils eſſuyeent ſur les bords de l'Eider ne fit que uſpendre leur inquiétude guerriere. Witikind le principal de leurs chefs, énie ardent, intrépide, fécond en reſources ne tarda pas à rallumer le flambeau de la révolte. Les égliſes, qu'on avait commencé à conſtruire dans leur païs, furent jettées à bas, les miſſionnaires expulſés ou maſſacrés. Willinad qui, quelque tems auparavant, avait prêché l'évangile dans la Friſe orientale (*), & delà avait été en-

La Friſe ravagée.

779.

782.

(*) Arrivé chez les Friſons d'au-delà du Lauwers, quelques-uns voulaient le faire mourir comme un impie qui parlait contre les Dieux; d'autres plus raiſonnables leur dirent : nous voyons que cet homme n'eſt coupable d'aucun crime, & nous ne ſavons ſi la religion qu'il nous prêche ne vient point de Dieu. Tirons au ſort ſi nous devons le faire mourir ou le renvoyer. Dieu conduiſit le ſort de telle maniere, qu'il lui fut favorable, & les Barbares ayant tenu conſeil, le

voyé par Charles dans la Saxe, où il conduisait l'église de Brême n'échappa à leur fureur qu'en se sauvant en Frise. Charles envoya contr'eux un détachement & trois de ses généraux, dont l'un appellé Théodoric, n'a pas manqué d'être régardé, par les faiseurs de conjectures, comme un ayeul des Comtes de Hollande. Witikind les battit à plate couture, dans le combat de Sontal. Tant que Charles n'avait eu à se mesurer qu'avec des troupes de Barbares mal armés, & mal disciplinés, dont les défaites immanquables servaient du moins à relever la gloire de ses armes, sa clémence pour eux ne s'était pas dementie. Un échec

laisserent aller. Delà il vint à Drente, où les infidèles le chargerent à coups de bâton, & l'un d'eux lui voulut couper la tête, mais l'épée sans lui faire aucun mal coupa seulement la courroie d'un reliquaire qu'il portait pendu à son cou. Les Barbares étonnés de cette merveille le laisserent aller avec ses compagnons. *Fleuri*. Liv. 44. 15. Voilà les miracles, de ce tems-là : on est moins surpris qu'ils inspiraſſent si peu de respect à des Barbares, & que n'ayant que de pareils Thaumaturges à ses ordres, Charles fut obligé d'employer de soldats & des loix de sang pour faire des conversions.

échec si terrible alluma dans son cœur tous les feux de la colere & de la vengeance. Il marche en personne & porte à ses ennemis la terreur & le désespoir. Witikind prend la fuite, mais le Monarque vainqueur fit, dans un seul jour, couper la tête à quatre mille Saxons à Verden sur les bords du Wéser. Cette proscription sanguinaire ne fit qu'effaroucher d'avantage & porter à son comble l'animosité des infidèles contre Charles & son culte. Les Frisons, probablement, ceux de l'Oostergo, n'en conçurent que plus d'horreur contre une religion qu'ils regardaient comme un instrument, dont on ne se servait que pour les façonner au joug. Ils courent aux armes, ils promenent leur fureur le long de la Flie, ils renversent les églises, chassent les convertisseurs, entre lesquels se trouva un certain Ludger qui, après avoir été instruit dans le Ministere à Utrecht, s'était rendu à Dokkum où il prêchait l'évangile depuis sept ans, Charlemagne instruit de cette révolte, envoye son fils nommé Charles contre les Saxons établis dans la Westphalie; tandis que d'un autre côté, s'étant jetté, entre l'Elbe & le Sala, sur les terres habités par les autres Saxons & par les Frisons, il brûle leurs villages & leurs cabanes. La victoire suivit par-

Les Frisons révoltés. 783.

Les Frisons ligués avec les Saxons. 783.

Vaincus.

Punis. tout les drapeaux des Français. Charles pour punir les vaincus leur ôta le droit de patrimoine, c'eſt-à dire que les enfans ne purent ſuccéder à leurs parens ſans une permiſſion que le Souverain pouvait leur refuſer en donnant leurs biens à d'autres. Enfin Witikind voyant que tous ſes efforts ne pouvaient maintenir la liberté expirante des anciens Germains, prêta l'oreille aux offres de Charlemagne, il vint le trouver à Attigni & ſe ſoumit à recevoir le baptême. Cette ré-
785. volution fut un coup fatal au paganiſme; un grand nombre de Saxons entrainés par cet exemple embraſſerent la religion chrétienne. Pour la cimenter encore d'avantage dans les païs idolâtres, on établit par-tout des écoles & des Evêchés. Les vieux Friſons & les Saxons, dit le célèbre Alcuin Auteur contemporain, gagnés les uns par les *bienfaits*, les autres par les *menaces* profeſſent tous à préſent la religion chrétienne. O Clémence inéfable du Seigneur, s'écrie le poete Saxon qui leur donna pour Docteur l'illuſtre Charles qui forçait les gens à ſe ſauver malgré eux! On avait en 780 dans un capitulaire, décerné la peine de mort contre celui qui refuſerait de ſe laiſſer baptiſer, ou qui mangerait de la viande en carême.

Les guerres contre les Saxons ne préſenterent pas ſeules des lauriers à cueillir à Charlemagne. On le vit dans cet intervalle mettre fin au Royaume des Lombards en Italie, & paſſer en Eſpagne pour rétablir un Prince Sarazin ſur le trône : expédition célèbre par la défaite de ſon arriere garde à Roncevaux, où le fameux Roland fut tué & où, ſelon l'Archevêque Turpin, périt auſſi Gondebold Roi de Friſe qui menait à ſes ordres ſept mille ſoldats d'élite ; on l'honora comme Martyr, & ſon corps fut inhumé à Belin. Gondebold Roi de Friſe.

On voit enſuite les Friſons contribuer aux victoires des Français. Ils aiderent Charles à ſoumettre les Wilſes, peuple Eſclavon établi entre l'Elbe & l'Eider. Dans la guerre que ce Prince fit aux Huns, on voit les Friſons ſous les mêmes drapeaux & commandés ainſi que les Saxons & les Turingiens par le Comte Théodoric. L'armée Françaiſe alla chercher & défit les ennemis au-delà de l'Inn, entra dans leur païs, le ravagea juſqu'au Raab, démolit tous les forts, & s'en revint chargée d'un butin immenſe. Les Friſons aident les Francs à ſoumettre les Wilſes. 789. Et les Huns. 791.

Le même Théodoric faiſant l'année ſuivante paſſer ſes nouvelles recrues dans le païs des *Rhiuſtri*, que l'on croit devoir placer dans le Comté d'Emb- Théodoric ſurpris dans le païs des Rhiuſtri.

den & d'Oldenburg, les Saxons qui avaient abjuré le Chriſtianiſme, & s'étaient liés ſécretement avec les Huns, tomberent tout-à-coup ſur l'armée qui marchait ſans défiance & la taillerent en pièces au paſſage du Wéſer. Charles apprit cette nouvelle dans un moment critique; elle ne put, qu'augmenter ſa douleur de n'avoir pu joindre l'Océan au Pont Euxin, par un canal qui devait réunir le Rhin & le Danube.

793.

Fin de la Guerre contre les Saxons & les Friſons.

Après avoir mis fin à la guerre contre les Huns, après leur avoir enlevés les tréſors dont leurs ancêtres avaient dépouillés les Romains, il rentra dans le païs des Saxons, qui furent ſoumis ſans coup férir. S'étant enſuite révoltés & ligués avec les Friſons, ils eſſuyerent des pertes ſi conſidérables, qu'ils mirent bas les armes pour la derniere fois, après une guerre, que l'on dit avoir duré trente trois ans. Les rudes ſaignées que les Saxons avaient ſouffertes, n'avaient fait qu'enflamer leur ſang ardent & fougueux. Pour les dompter entierement on expatria l'élite de la nation, on en diſperſa juſqu'à dix-mille en Suiſſe, en Flandre, & l'on donna leur païs aux Abrodites peuple doux & fidèle.

794.

Charlemagne Empereur.

Etant venu à Rome pour ſecourir le Pape, Charlemagne fut couronné

Empereur par le Pontife & proclamé aux acclamations de tout le peuple. La puiſſance impériale éteinte en occident depuis Auguſtule fut ainſi reſcuſcitée. Nous verrons bientôt comment le partage des états, entre tous les fils des Souverains, comment le démembrement des fiefs entre les grands Vaſſaux, fit écrouler l'édifice de cette puiſſance rapide & monſtrueuſe, qui conſerve à peine une ombre de ſa premiere grandeur dans le corps germanique encore ſubſiſtant. Charlemagne fut reconnu par Nicephore Empereur d'Orient, on propoſa même le partage des limites entre les deux Empires. On remarque qu'à ſon entrée à Rome les étudians Français, Saxons, Friſons, pour leſquels il avait fondé les écoles dans cette ville, lui vinrent au-devant, drapeaux & bannieres deployées, & chantant des Cantiques. 800.

Partage de l'Empire.

L'Empire de Charlemagne ſurpaſſait en puiſſance & en étendue toutes les ſouverainetés de l'univers alors connu. Il avait ſous ſa domination tous les peuples du monde depuis l'Elbe juſqu'au fond de la Calabre, & depuis la Germanie Orientale juſqu'à l'Ebre en Eſpagne. Le danger des partages, qui ſous la premiere race avait produit tant de guerres & fait couler des flots de

fang, ne pouvait échapper au génie pénétrant de Charlemagne. Entrainé cependant, soit par un usage que son antiquité rendait respectable, soit par la tendresse paternelle, soit par la nécessité de diviser un état trop étendu pour une Monarchie, ce Prince partagea de son vivant toutes ses possessions entre ses trois fils. Cette précaution ne put arrêter les courses des Danois ou Normands. Anciens alliés des Saxons, ils les avaient soutenus dans les guerres précédentes, avaient accueilli dans leurs retraites glacées, ceux qui rougissans d'un joug étranger n'avaient jamais pu se plier à la religion & à la domination des Français. Dès lors la haine & la vengeance furent communes. Conduits par le Roi Godefroy, les Normands & les Saxons se jetterent d'abord sur les terres de Abrodites, sans doute parce qu'ils occupaient l'ancien territoire des Saxons. Les Comtes qui voulurent arrêter ces furieux, furent mis en déroute, le païs subjugué, & Rerikville commerçante, livrée au pillage. Mais dès qu'ils apprirent que le jeune Charles à qui la Saxe & la Frise étaient échues en partage, volait à la défense de ses Etats, ils enleverent promptement un butin considérable & lui abandonnerent leurs conquêtes. Il

Incursions des Danois.

807.

808.

éleverent enſuite une muraille ſur la rive ſeptentrionale de l'Eider; ils entrerent même en négociation pour la paix, dont-ils rompirent bientôt les conférences. Afin de contenir ces brigands rédoutables dans leurs limites, on bâtit ſur l'Eider le fort d'Eſſesfeld, aujourd'hui Itzehoe dans le Holſtein. 809.

Origine des pirateries des Normands.

Les Danois ainſi répouſſés ſur la terre, s'ouvrirent une autre route qui les rendit plus entreprenans & plus formidables. L'Océan était leur élément. Familiariſés avec les tempêtes, ils les voyaient arriver avec une joye barbare, ſe félicitant d'avoir à lutter contre les vagues en fureur, & de pouvoir dans le tems où chacun ſe raſſurait contre la crainte d'une deſcente, ſurprendre les païs qu'ils voulaient ſaccager. La piraterie était chez eux comme chez leurs ancêtres une profeſſion honorable & lucrative. Ils ne pouvaient d'ailleurs choiſir une occaſion plus favorable pour faire du butin. Charlemagne, après avoir enrichi ſes ſujets des dépouilles des Huns, avait encouragé l'agriculture & les arts. Le commerce qui en eſt le fruit, faiſaient alors circuler aiſément, dans un vaſte Empire, les richeſſes & les différentes productions des Provinces diverſes qui le compoſaient. Witlam à

l'embouchure de la Meuse, Wyk te Duurstede & Tiel étaient florissantes par leur négoce. Les Frisons, nom qui comprenait tous les peuples établis dans le territoire des Provinces-Unies, faisaient alors un commerce considérable. Leurs chevaux, leurs laines, leurs toiles étaient recherchés comme à présent. On sait que Charlemagne donnait à Pâques à quelques-uns de ses officiers subalternes des habits de Frise. Il envoya même à plusieurs princes étrangers des manteaux de Frise, peints en blanc, en gris, en pourpre. Il y avait déjà dès les tems des Romains des marchés publics dans le païs, & Charlemagne en établit encore dans plusieurs endroits de son Empire. Le Frise offrait même, par sa proximité, & ses côtes, une nouvelle facilité aux incursions des Danois.

Invasion de la Frise par les Danois.

Ce fut là qu'ils dirigerent leurs premieres descentes. Godefroi, avec une flotte de deux cens voiles, commença à roder autour des-Iles qui bordent les côtes de Frise. Elles furent cruellement dévastées. Les Normands débarqués ensuite sur le continent se divisent en trois bandes, dont chacune attaque un détachement de Frisons, qui furent battus de tous côtés, mal-

810.

gré la bravoure de Rerek ou Herik, (*) qui gouvernait alors la Friſe avec le titre de Duc. Le vainqueur, s'étant fait payer une contribution de cent livres d'argent, pouſſa l'orgueil juſqu'à ſe regarder comme Souverain de la Friſe. Il ſe vantait même que tout le païs lui appartenoit de droit, étant à ce qu'on prétend, petit-fils du Roi Radboud du côté de ſa mere. Il entra même dans la Moſelle menaçant de remonter la riviere, & de faire trembler Charlemagne juſques dans Aix, ſa Capitale. On dit que ce Prince étonné de l'audace de ces Corſaires ne put s'empêcher de s'écrier en gémiſſant: „Que „ feront donc après ma mort des Bar„bares aſſez hardis pour envahir les „ côtes de mon Empire tandis que je „ vis encore." On fit de tous côtés des préparatifs: une armée formidable ſe raſſemblait déjà vers la ſource de la Lippe, une flotte nombreuſe deſcendait de Gand à Boulogne, lorſqu'on apprit que les Brigands privés de leur Chef, tué, les uns diſent par ſon fils, les autres par un de ſes gardes, s'étaient retirés en déſordre. On fit enſuite une trève avec Hemming, neveu

Les Normans vuident la Friſe.

(*) C'eſt peut-être le même nom que Dirk ou Théodorik.

& ſucceſſeur de Godefroy. Les Ambaſſadeurs des deux Souverains s'aboucherent ſur les bords de l'Eider, dont le lit fut reconnu pour limite des deux Etats. Les Jutlandais enveloppés enſuite dans des diſſenſions civiles ne purent rompre leurs ſermens que pluſieurs années après. Mais pour prévenir leurs ravages on établit à l'embouchure des fleuves & le long des côtes, des petites flottes toujours armées & prêtes à arrêter les deſcentes. Boulogne fut le principal chantier de celles du Nord; on y releva même l'ancien phare qui avait été détruit par le tems.

Marine.

Charlemagne mourut en 814, après avoir aſſocié à l'Empire, couronné de ſon vivant & déclaré pour ſon ſucceſſeur Louis le ſeul fils qui lui avait ſurvécu. Le Règne de cet Empereur eſt le plus grand ſpectacle qui ſe préſente dans l'hiſtoire des nations occidentales. L'état politique & civil de nos Provinces dans cette époque intéreſſante mérite d'être éclaircie avec d'autant plus de ſoin, qu'on y verra la ſource de pluſieurs loix & uſages encore ſubſiſtans.

Charlemagne meurt.

Constitution, usages, coutumes.

Il paraît que la Frise, même sous la domination des Français, s'étendait encore du Wéser à l'Escaut. Elle était divisée en Orientale & en Occidentale que la Flie partageait en deux. Elle surpassait ainsi en grandeur les contrées connues sous le nom de Provinces-Unies, outre qu'elle comprenait un terrein assez considérable que la mer, & le Zuiderzée, ont ensuite englouti. Un païs qu'habitaient plusieurs nations isolées & separées par des marais, des lacs & des forêts, était sans doute divisé en plusieurs districts sous des dénominations particulieres; les Francs étaient les maîtres par droit de conquête, mais tous les habitans étaient appellés Frisons, à-peu-près comme à present on confond assez communément les habitans des sept Provinces sous le nom commun de *Hollandais*. Utrecht, Wyk te Duurstede, Vlaardingen, Rhynsburg ou Keenenburg étaient ainsi que Dokkum des villes de Frise. Nimègue paraît cependant avoir appartenu à l'Austrasie. Cette ville était alors très florisante. Charlemagne enchanté de sa situation riante & de son terroir fertile y avait fait construire un Palais magnifique, où il faisait sa résidence

Etat des Païs-bas.

une grande partie de l'hiver ou du printems.

Gouvernement. La Friſe, auparavant gouvernée par un Roi, devint ſous les Français un Duché dépendant de leur Empire. On ne donnait ce nom qu'à un territoire d'une vaſte étendue, ſubdiviſé ordinairement en pluſieurs Comtés. Telles étaient dans le moyen ſiècle la Véluwe & la Bétuwe. Le Duc & les Comtes commandaient les armées, rendaient la juſtice, levaient les tributs. Il ne faut pas croire que ces trois pouvoirs réunis dans les mêmes perſonnes rendiſſent le Gouvernement plus deſpotique. On ſait que ſous Charlemagne les affaires ſe réglaient dans les aſſemblées générales (*), où le Souve-

(*) Appellées champs de Mars ou champs de May, parce qu'on les tenait, ces deux mois de l'année, ſuivant l'ancienne coutume des Germains dans de grandes plaines. On obſervait la même coutume dans les comices particuliers des Provinces & des Cantons où l'on rendait la juſtice, où l'on faiſait, l'on abrogeait, l'on interpretait les loix en pleine campagne. On trouve encore dans ces païs quelques trâces de cet ancien uſage. Les Friſons s'aſſemblaient même dans le quatorzième ſiècle près d'Aurik en Ooſtfriſe ſous un Arbre fameux, appellé *Upſtal-boom*, qui a donné ſon nom à des loix inſerrées dans le code Friſon.

rain ne faisait que proposer & recueillir les voix, où les Barons, les Evêques, le peuple même, c'est-à-dire le corps entier des hommes libres, avait droit d'assister, soit en personne soit par des répréſentans, où les loix n'étaient publiées que du consentement de tous. Dans les comices particuliers de chaque Province, le Duc & les Comtes préſidaient, mais soit dans le civil soit dans le politique, ils ne décidaient jamais seuls. Outre qu'ils s'éclairaient & s'observaient mutuellement, ils étaient encore assistés par des Officiers subalternes qui sous le nom de Ratchimburges, Scabins, Vicaires, Centeniers, Sénieurs, avaient leurs différens Cantons ou départemens, où ils veillaient à la sureté & au repos des citoyens. Quant au pouvoir fiscal, les droits du Prince à l'égard des hommes libres étaient si simples qu'on ne pouvait guères en abuser. Ils consistaient en domaines, en amendes, en péages, en dons gratuits, & en de certaines voitures exigées dans de certaines occasions publiques; & quant aux droits judiciaires il y avait des loix qui prévenaient les malversations. Afin même de rendre la conduite des gens en place, plus circonspecte, le Souverain envoyait, quatre fois l'année, dans les Provinces, ſes

Charl. V. intr. 2.319. & suiv.

commissaires Royaux (*Missi Dominici*) qui recevaient les appels, les plaintes & qui, lorsque l'affaire passait leur portée, en renvoyaient la décision aux grandes assises du Roi, c'est-à-dire aux Plaids ou Parlement appellé *Mallum Imperatoris*. Lorsque le Duc & les Comtes menaient à la guerre les milices des hommes libres, qu'eux seuls avaient le droit d'enrôler, ils avaient des Lieutenans qui faisaient les fonctions de juges, jusqu'à ce que l'expédition fut terminée; car alors toutes les troupes étaient congediées & chacun s'en revenait dans son païs. Le Duc & le Comtes étaient nommés & confirmés par le Roi. Ils promettaient à leur installation d'être fidèles à l'Empire, de gouverner le peuple soumis à leur administration suivant leurs loix & leurs coutumes, de protèger les Eccléſiastiques, les Veuves & les Orphelins, de lever les revenus du fisc & de punir les malfaiteurs.

Compositions.

Ces punitions consistaient presque toutes en amende. On voit dans les loix Frisonnes avec quelle précision le prix de chaque crime était spécifié suivant la gravité du délit, le rang du coupable & de l'offensé. On expiait le meurtre, le larcin, l'incendie, la fornication, le viol & toutes sortes d'attentats corporels, par des satisfactions pécuniaires. Celui qui avait tué son

pere était condamné à perdre ſon héritage. Mais celui qui avait profané un temple était d'abord conduit au bord de la mer. Là on lui fendait les oreilles, on le privait des organes de la virilité, on l'immolait aux Dieux dont il avait profané le temple (*). On ne voit pas qu'outre les traîtres qu'ils pendaient & les poltrons qu'ils noyaient, les peuples Germains aient décernée la peine de mort contre d'autres coupables. Ceux qui n'avaient pas d'argent, ſe rachetaient en donnant du bétail, des grains, du miel, des armes, des chiens, des chevaux, des oiſeaux de chaſſe ou des terres.

Il faut vraiſemblablement attribuer au tems de Charlemagne la rédaction des loix friſonnes, ſoit de celles que l'on conſerve encore écrites dans l'ancien langage, ſoit de celles redigées en latin, auxquelles les ſages du païs *Willemarus* & *Saxmundus* ont fait des additions. On ne ſaurait douter que les loix Ripuaires & Saliennes n'aient eu auſſi quelque autorité dans les Païs-bas, ainſi que les fameux Capitulaires de

Loix.

(*) Il paraît qu'entre les peuples nouvellement convertis, quelques-uns conſerverent encore des reſtes de ſuperſtitions payennes. Cette loi n'eſt peut-être citée que comme un ancien uſage, mais alors aboli.

Charlemagne, c'eſt-à-dire les ordonnances faites dans les grandes aſſemblées ſur toutes les branches de l'adminiſtration publique, ſoit civile ſoit eccléſiaſtique. Ces différens récueils formaient alors le code de juriſprudence & la forme poſitive du gouvernement des Païs-bas. On ne doute pas que les épreuves judiciaires n'aient été en uſage chez les Friſons lorſque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On n'a qu'à parcourir leur loi pour en voir pluſieurs exemples. Lorſque le ſerment ne pouvait décider, on ordonnoit le duel où l'on s'imaginait que Dieu ne manquerait pas d'accorder la victoire à celui qui avait le bon droit. L'épreuve par l'eau froide, ſe faiſait en jettant l'accuſé dans une cuve pleine d'eau. S'il allait au fond, il était innocent, s'il ſurnageait, on le tenait pour coupable. Une autre épreuve ſe faiſait en plongeant le bras dans de l'eau bouillante pour prendre au fond d'un vaſe un anneau béni. L'accuſé était quelquefois condamné à empoigner un fer rouge, ou bien à marcher pieds nuds ſur des charbons ardens; Charlemagne lui-même, croyant prévenir toute diviſion entre ſes enfans à qui il partageait ſes Etats, avait ordonné en cas de conteſtation, le jugement de la croix qui conſiſtait à

Epreuves judiciaires.

donner gain de cauſe à celui qui tenait le plus long-tems les bras étendus en croix.

Il n'y a qu'à lire, dit Mr. de Monteſquieu, les loix des Saxons & des Friſons, pour voir qu'elles ſortent des mains des vainqueurs : On trouve dans les loix des Saxons des duretés qu'on ne voit point dans les autres codes des loix des Barbares. Nous avons déjà dit que le même Prince ôta à l'un & l'autre peuple le droit d'hériter. Il paraît donc qu'en *leur accordant* dans le traité qu'il fit avec eux, *l'affranchiſſement de tout cens*, c'eſt-à-dire, du tribut que payaient les eſclaves, (la conquête les avait rendus tels) en *leur permettant de vivre & de ſe nommer* LIBRES, *ne faiſant avec les Français qu'une ſeule & même nation*, l'Empereur n'avait en vûe que de ne pas pouſſer à bout des peuples, qui, ne pouvant oublier qu'ils étaient des hommes, ſe feraient plutôt fait exterminer que de paraître privés de leur liberté. C'eſt en effet une choſe remarquable, que de tous les peuples qui rédigerent alors leurs anciens uſages en codes de loix, on trouve dans celles des Friſons, ajoute encore l'illuſtre Monteſquieu, une rudeſſe originale & un eſprit qui n'avait point été affoibli par un autre eſprit. Les rédac-

Réflexions ſur les loix Friſonnes.

teurs y firent peu d'altérations, parce que les peuples ont toujours resté dans la Germanie.

Religion. Leur religion au contraire était changée. Temples, idoles, bois sacré, tout avait été détruit, renversé. C'est une observation à faire, que parmi les chrétiens d'alors, les Frisons furent des plus attachés à l'église romaine. Il se conservait encore chez eux quelques restes de paganisme qu'on ne pût déraciner de long-tems. On apprenait dans les écoles, on suivait dans les cérémonies le chant romain. L'église d'Utrecht était la Capitale & la Métropole de tout le païs. L'Evêque la gouvernait, c'était une ville royale (*villa regia*). On y comptait déjà une succession de sept Prélats. Elle voyait tous les jours sa puissance & ses richesses s'augmenter. Charlemagne avait donné, en 777, à Alberic, quatrième Evêque, le village de *Lisidunn*, aujourd'hui Leusden aux environs de l'Eems, avec les prés, bois, habitations, esclaves, meubles, immeubles, que le Comte Wigger avait possédés, l'église d'Ubkirika au-dessus de Duurstede, avec cent toises de terrein autour, une Ile que forment le Rhin & le Leck, quatre forêts situées des deux côtés de l'Eems & des péages sur le Leck. Le même Empereur tenta aussi d'établir la dîme, mais bien

loin qu'on puiſſe prouver qu'elle ait été convertie en tribut néceſſaire, on voit que Louis le Débonnaire en confirmant les donations antérieures, y ajouta, comme une faveur, la dîme des ſerfs, terres, péages, commerce & de tout ce qui appartenait au fiſc &c. La politique des Rois Français était de rendre riches & puiſſans les Evêchés établis chez les peuples éloignés & portés à ſecouer le joug. Ils s'imaginerent qu'ils trouveraient dans le caractere ſouple & docile des Eccléſiaſtiques gagnés par les bienfaits, des Vaſſaux peu redoutables & propres en même tems à entretenir, par l'aſcendant que donne la religion, les peuples dans la ſubordination & la ſervitude. Nous verrons bientôt comment les circonſtances fournirent à ces humbles prélats l'occaſion d'uſurper quelquefois la puiſſance ſouveraine.

LES NORMANDS.

C'Eſt une obſervation importante à faire que les Francs, depuis qu'ils eurent fondé leur monarchie dans les Gaules, furent preſque toujours victorieux dans leurs guerres étrangères. On dirait, qu'ils ne permirent aux Friſons & aux Saxons de leur gagner quelques petites victoires que pour trouver un prétexte plus ſpécieux de les accabler & de les ſubjuguer entierement. Charlemagne donna à cet Empire qui portait, comme nous le verrons, dans ſon ſein des ſemences de déſunion & de décadence, l'éclat le plus brillant, un nerf, une vigueur irréſiſtibles, & une étendue qui fera toujours l'étonnement de la poſterité même la plus reculée. Mais l'action des deux principes qui avaient détruit l'Empire romain, à ſavoir les attaques d'un ennemi étranger & les diſcordes inteſtines ébranlerent bientôt & firent crouler cet édifice qui ne s'était ſoutenu que par la force extraordinaire du bras qui en avait élevé la grandeur, réuni les parties. Et par une fatalité, qu'on aurait bien dû remarquer, le territoire des

Provinces-Unies fut le premier demembré de l'Empire de Charlemagne comme il l'avait été de celui des Romains. *La comparaison est encore plus juste quand on considère que les successeurs de César & ceux de Charlemagne rentrerent quelquefois dans le païs après son démembrement, & y conserverent long-tems des droits.

*Voyez p. 60.

Les Frisons rétablis dans le droit d'hérédité.

La douceur de Louis le Débonnaire fut d'abord favorable aux Frisons, ils entrerent dans leur droit d'hérédité que Charlemagne leur avait ravi. Mais cette même douceur dégénérant en molle condescendance leur devint encore plus funeste. Hériold, un des petits Princes ou Seigneurs qui règnaient alors au-delà de l'Elbe ayant été chassé du Jutland par les fils de Godefroy, vint se réfugier auprès de l'Empereur, qui charmé de trouver une occasion d'entretenir divisés des peuples qui n'avaient pas de plus grand plaisir que d'infester l'Océan & les côtes, dès qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, reçut Hériold à bras ouverts. Il fit même plusieurs tentatives pour le rétablir sur le trône, mais elles ne réussirent pas. Le Prince fugitif s'étant ensuite laissé baptiser ainsi que Thora son Epouse, ses deux fils Godefroy & Rudolf, ses deux freres Roruk & Hemming avec un grand nombre de Danois, l'Empe-

814.

Hériold Prince Danois.

815.

817.

821.

826.

reur conféra à Hériold la féodalité de Wyk te Duurſtede, un Comté & quelques fiefs dans *Kennin*, probablement le Kennemerland à Roruk; il paraît que Hemming obtint auſſi quelque autorité dans l'Île de Walcheren. On donna encore à Hériold, pour ſa réſidence, le Comté de Rhiuſtri ou Ruſtingerland en Friſe ſur le Wéſer, afin qu'il pût avoir un abord plus facile
827. dans ſes états à la premiere occaſion, & une retraite commode & ſure en cas de beſoin. Hériold étant enſuite rentré dans le Jutland, avec les Auxiliaires de l'Empereur, s'y ſoutint quelque tems, mais il fut bientôt chaſſé avec les Miſſionaires qu'il y avait introduits pour prêcher la foi. C'eſt envain que l'Empereur fit propoſer quelque accomodement; Hériold ayant durant les conférences, tenté de mettre le feu à quelques villettes ou hameaux qui appartenaient à ſes compatriotes, on fondit ſur les Impériaux
828. on les chaſſa, on envoya enſuite des députés pour appaiſer l'Empereur qui craignant de s'attirer de tels ennemis ſur les bras, reçut aiſément leurs excuſes. Il y a toute apparence qu'Hériold revint à Duurſtede, où ſon ſéjour attira bientôt aux malheureux habitans de la Friſe les maux que nous allons raconter.

Tandis que Louis le Débonnaire, ou plutôt le faible, transportait, par ses partages inconstans, les Païs-bas d'un de ses enfans à un autre, & que ceux-ci souvent réunis pour attaquer & détroner leur pere, étaient toujours divisés pour déchirer & bouleverser l'Empire, les Normands profitaient de cette anarchie pour recommencer leurs cruelles descentes. Une escadre de treize de leurs corsaires étant entrée par le Rhin qui avait encore son embouchure à Katwyk, ils ravagerent les lieux d'alentour, ils remonterent le fleuve, & après avoir passé à travers Utrecht ville bâtie sur les deux côtés du Rhin, ils s'avancerent jusqu'à Duurstede. Cette ville devenue alors, suivant les anciennes chroniques, un entrepôt & un magazin* de commerce, fut pillée, incendiée, plusieurs Habitans passés au fil de l'épée, plusieurs trainés en esclavage. Enhardis par leurs premiers succès, deux années consécutives, les pirates repéterent les mêmes ravages, une partie de la Frise ainsi que Duurstede fut chaque fois le théatre sanglant de leurs descentes féroces.

*Emporium.

L'Empereur, voyant que les traités les plus solemnels étaient de faibles liens pour contenir des Barbares accoutumés à se jouer de la foi des ser-

Walcheren, Duurstede &c. envahies & ravagées.

mens, eut recours à un expédient
837. plus capable de leur en imposer. Il distribua des garnisons le long des côtes. Les Normands arriverent bientôt; ils visiterent tous les forts avec une inquiète & pénétrante avidité, & trouvant que ceux de Walcheren étaient plus faibles & moins soignés, ils y font une descente. On ne s'attendait point à cette irruption soudaine, ainsi les Brigands portent aisément dans tout le païs le carnage & l'incendie. Le Comte Eggard & Hemming frere d'Hériold tombent sous leur glaive. S'ouvrant ensuite par l'Escaut un passage jusqu'à Anvers ils pillent la ville & y mettent le feu. Witlam, ville située vraisemblablement près de Goerée à l'embouchure de la Meuse, aujourd'hui sous les flots, mais alors florissante par son commerce, éprouva le même sort. Les Barbares promenent leur fureur jusqu'à Duurstede, ils font payer aux habitans de fortes contributions. Apprenant enfin que l'Empereur se disposait enfin à marcher contre eux, ils se retirent avec leur butin. C'est peut-être à cette descente qu'il faut placer plusieurs cruautés exercées par les mêmes corsaires dans le Kennemerland & le Rhinland. A Egmond l'église de St. Adelbert fut détruite, à Noordwyk un prêtre nommé Jerome, fameux par

Cruautés des Normands.

sa

à sainteté, fut martirisé. Deux corps
le Frisons livrerent ensuite aux Bar-
bares un combat sanglant & se firent
presque tous exterminer. Les deux
Comtes qui les commandaient, Gerolf,
& Thibold furent les victimes de leur
opiniâtre intrépidité. Les autres Com-
tes bien loin de se distinguer par le
même héroisme, furent accusés d'avoir
abandonné aux Normands les uns en
lâches, les autres en traîtres, le païs
qu'ils étaient chargés de défendre. On
les dégrada, on donna leurs dignités 838.
d'autres; on envoya dans plusieurs
ports des ordres de mettre au plus
vîte une flotte en mer. Les Normands
se contenterent alors d'armer en cour-
se & d'enlever tous les bâtimens mar-
chands, qu'ils pouvaient attraper. On
appréhendait même une descente con-
tre laquelle on se fortifiait de tous côtés, lorsqu'on apprit qu'une tempête
avait détruit ou dissipé tous les arme-
mens des pirates.

Cependant l'Empereur qui aimait les Partage de l'Empire.
ens d'église & ses enfans, devenu le
ouet des uns & des autres, recevait 839.
a discipline de la main des Evêques,
se laissait mettre en pénitence, &
épouiller ignominieusement de sa
ignité. Ensuite réhabilité & absous
recommence à partager ses états.

On observe que dans le dernier pa
tage qu'il fit, Lothaire obtint tous le
païs à l'Est de la Meuse, & des d
plômes authentiques témoignent qu'
eut dans son lot le Duché de FRISI
le Comté de HAMMELAND qui co
tenait une partie de la Véluwe & d
l'Evêché d'Utrecht, le Comté de B
TUWE, le Comté de TEISTERBAN
avec Duurstede, dont l'ensemble fo
me la plus grande partie des Provi
ces-Unies. Toutes les contrées le lo
de la rive gauche ou occidentale
la Meuse jusqu'à la Mer entrere
dans la portion de Charles.

Descentes. Il était plus commode de partag
diplomatiquement la Frise à Worr
en Allemagne que de la défendre f
les lieux contre de nouvelles irru
tions des Normands, & contre les i
vasions plus terribles encore de l'
céan qui en absorbait une partie,
dont l'impérieuse violence semblait
jouer de l'ambition vaine & impu
Inondation affreuse. sante des faibles successeurs de Ch
lemagne. Le 26 Décembre, les vagu
839. de la mer poussées par un orage i
pétueux, s'éleverent jusqu'à la cî
des dunes & inonderent presque to
te la Frise. Quantité d'hommes &
bêtes furent noyés ; on compta jusqu
deux mille quatre cens trente sept m
sons détruites par les flots. On a c

long-tems que les sables amoncelés avaient à cette époque fermé le cours du Rhin qui avait son embouchure à Katwyk. Il est bien plus vraisemblable que depuis que Civilis eut affaibli un de ès bras en renversant la digue de Drus*, cette mutation a été l'effet lent & progressif de plusieurs causes physiques, différentes les unes des autres. *Voyez p. 50.

Les révolutions se succèdent. Louis expire en 840, laissant à Charles II, surnommé le Chauve, le titre d'Empereur. L'Empire est toujours travaillé & épuisé par les discordes de ses enfans. Les Normands en profitent pour insulter toutes les côtes. Ils remontent jusqu'à Rouen où ils commettent des ravages & des massacres affreux. On dit plus: on prétend qu'ils furent excités par Lothaire, & que, pour récompenser Hériold leur Chef, il lui donna en fief l'Ile de Walcheren, & quelques districts voisins. Evénement remarquable. On sait que les Saxons n'avaient pas été gagné à la vraie religion par la douceur & la patience si fort recommandées aux Apôtres dans l'évangile. Pour les attacher à son parti, Lothaire leur ayant donné une entiere liberté de conscience, un grand nombre retournerent à l'idolâtrie. Ravages des Normands. 840.

Les trois freres enfin réunis font à Verdun le fameux partage qui fit en- Partage de Verdun.

trer une partie des Païs-Bas dans la
843. portion de Lothaire enſuite appellée LORRAINE. Elle s'étendait dans tous les païs enclavés entre la Saône, le Rhône, l'Eſcaut, la Meuſe & le Rhin juſqu'à l'embouchure de ce fleuve à Katwyk. Elle comprenait par conſéquent toute la Zélande, le Brabant Hollandais, une partie conſidérable des Provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Hollande. Louis le Germanique eut, en qualité de Souverain de la France Orientale, enſuite nommée ALLEMAGNE, toutes les Provinces ſituées à la rive droite du Rhin & ainſi une grande partie de la Friſe Les Iles de Zélande à l'Eſt de l'Eſcaut paraiſſent être échues à Charles le Chauve comme maître de la FRANCE proprement ditte.

La Friſe preſque ſubjuguée par les Normands.

Les Normands qui n'étaient pas compris dans ces traités de partage en retiraient cependant le plus grand profit. Bien inſtruits de la faibleſſe dont les troubles inteſtins affectaient l'Em
845. pire, ils en inſultent impunément toutes les côtes. Les Provinces & les villes les plus méridionales, Toulouſe & Bordeaux ne peuvent échapper à leur œil curieux, pénétrant, avide de butin. Ils n'abandonnent le ſiège de Paris qu'à force d'argent. Ils ſe montrent à l'embouchure de l'Elbe, mai

epouſſés par les Saxons, ils viennent omber ſur la Friſe. Une grande baaille qu'ils perdirent ne les découraea pas. Ils retournent à la charge & ainqueurs dans deux combats, ils immolent à leur fureur un nombre prodigieux de Friſons. Ils ſubjuguent reſque tout le païs, & le foulent par 'impitoyables extorſions. Pour comble 'ignominie, les indignes ſucceſſeurs e Charlemagne, au lieu d'employer a prudence & le courage pour repouſer de tels aggreſſeurs, députent à leur rince pour l'engager à arrêter les hoſilités, & pour lui déclarer la guerre en as qu'il refuſe d'y mettre ordre. On e pouvait plus clairement faire connaîre ſon impuiſſance. Les Provinces de harles & de Louis n'en furent que lus rapidement inſultées. Lothaire ui-même qu'on croyait agir de concert vec les pirates ne put les empêcher le s'emparer de Duurſtede & de s'éablir dans la Bétuwe.

La facilité, avec laquelle les Danois 'emparaient ſi ſouvent de Duurſtede, lonna lieu à des ſoupçons contre Hélold qui y faiſait ſa réſidence, & avait quelque autorité. On le ſouponna d'être d'intelligence avec ſes Compatriotes & d'avoir ſa part au buin. Les Comtes chargés de défendre es frontieres des Etats de Lothaire, Hériold maſſacré.

le surprirent & le firent périr. On accusa à la cour Roruk son frere d'être du même complot. On l'arrêta, on le mit dans les fers, quoique le bruit commun proclamât son innocence. Mais ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'enfuit d'abord auprès du Roi Louis, puis chez ses compatriotes, où il équipa une flotte, avec laquelle il vint infester les côtes. Ensuite remontant le Rhin, il rentra dans Duurstede, & s'y fortifia si bien, que l'Empereur se vit contraint d'entrer en négociation avec lui & de lui céder non-seulement la ville, mais encore d'autres territoires voisins, à condition qu'il payerait au fisc les droits régaliens, & défendrait le païs contre les autres incursions.

Roruk maître de Duurstede.

850.

Ainsi recompensées elles n'en devinrent que plus vives & plus fréquentes. Chaque année fut signalée par de nouvelles courses & de plus horribles déprédations. Une flotte de 250 voiles fut équippée par Sidrok, vieux corsaire & par Godefroi fils d'Hériold alteré de vengeance non moins qu'affamé de pillage. Après avoir à leur aise désolé toute la Frise ils remontent l'Escaut. Charles & Lothaire s'avancerent sur les deux rives avec une puissante armée. Mais Charles, n'osant se mesurer avec les Barbares, se retira;

Descentes des Normands.

851.

852.

853.

fit même un traité avec eux qui leur laissa le champ libre. Aussi reviennent-ils l'année suivante ravager les deux Royaumes.

Godefroi & Roruk étant rappellés dans leur patrie par l'ambition d'y régner, l'Empereur Lothaire profita de leur absence pour donner à Lothaire son second fils l'investiture de la Frise. L'Empereur mourût la même année. Les Princes Danois n'ayant pas réussi dans leur entreprise reparurent avec leur flotte, & sans essuyer la moindre opposition, ils s'établirent de nouveau dans la Frise. Plus d'une fois on les vit se jouer ainsi de l'oppression des peuples, & de la lâcheté des Souverains.

Le fils de Lothaire Duc de Frise.

854.

Tout inspirait aux Danois le fanatisme des conquêtes, du pillage, du massacre. „ Nos guerriers, dit un de leurs poëtes, cherchent le trépas avec fureur: atteints du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir!" On dit qu'un de leurs chefs ravi de périr dans la bataille, s'écriait transporté de joie." J'entends la voix d'Odin qui m'appelle; des filles d'une beauté divine m'introduisent dans un palais superbe & m'invitent à me coucher mollement sur des lits voluptueux, à m'enivrer d'une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes

Mœurs des Normands.

ennemis." Ainsi la cruauté était chez eux un principe de religion. Ils ne rougissaient pas de la perfidie. Ils ne connaissaient pas les remords des serments violés. Leurs vaisseaux ou plutôt leurs barques remontaient aisément les baies & les rivieres. Ils les tiraient sur les deux bords d'où ils se dispersaient dans le païs, & après s'être rassasiés de sang & de pillage, ils s'en retournaient, réservant les enfans, pour en faire des pirates & les femmes pour un esclavage plus cruel que la mort. Le succès les invitait quelquefois à commencer des établissemens chez les peuples vaincus; mais bientôt entrainés par leur habitude à courir d'expédition en expédition, après avoir couvert un païs de ruines hideuses, on les voyait porter le fer & la flamme sur ceux qui avaient échappé à leur premiere furie. C'est ainsi qu'on les voit envahir, quitter, reprendre tour-à-tour la Frise. Les Princes Français ne savaient employer contre eux que la ressource aussi imprudente que honteuse d'achêter la paix. Et comme outre la haine contre le christianisme que les Saxons avaient inspirée aux Normands, les égl'ises & les maisons religieuses leur offraient encore les conquêtes les p'us riches en vases sacrés, provisions de bouche, meubles pré-

sieux, & les plus faciles, n'ayant pour défenseurs que des prêtres & des moines; c'est-là qu'ils dirigerent souvent leur marche, & qu'ils commirent d'affreux brigandages. Hungerus, Evêque d'Utrecht, après avoir vu sa ville & son église pillées, renversées, les bourgeois & sur-tout les ecclésiastiques tués ou dispersés, s'était réfugié auprès du Roi Lothaire. En 863, les Normands remonterent le Rhin jusqu'à Cologne, non sans avoir attaqué Duurstede, où les Marchands qui s'étaient retirés pour mettre leurs effets en sureté, furent massacrés pour la plupart, & un grand nombre d'habitans faits prisonniers. Ainsi la Frise était pour les Barbares une fatale retraite, d'où ils prenaient leur essor, quand ils se disposaient à aller ravager les contrées circonvoisines soumises à l'Empire Français.

Utrecht & Duurstede ravagées. 857.

863.

Cependant la violence fit naître de tems en tems des révolutions qui engloutissaient quelques-uns des essaims que le Nord affreux vomissait de son sein inépuisable. On vit, en 873, un Comte Frison nommé Adalgus à qui la Chronique donne le titre de Roi, rallier ses sujets errans & fugitifs, livrer un combat sanglant aux Barbares, dans lequel périt Rudolf leur chef, les réduire à se rembarquer & à

Les Frisons se défendent. 873.

livrer des otâges. On vit encore les Frisons probablement ceux de Westfrise se rassembler sous Radboud leur Seigneur, aller attaquer dans l'Ile de Walcheren, le célèbre Rollo devenu ensuite Duc de Normandie.

Rollo.

874. Rollo Vainqueur étant ensuite entré en Frise suivit le lac d'Almera vraisemblablement le Zuiderzée. Les Frisons le prévinrent en fondant sur lui avec impetuosité. Mais les Normands couverts de leurs boucliers, se serrant les uns sur les autres l'épée à la main, rompirent l'attaque. Le massacre qu'ils firent des Frisons fut horrible. Rollo courut tout le païs, le soumît, & en extorqua de fortes contributions.

Le Palais de Nimègue brulé.

881. En 881, après avoir pillé & ravagé des villages & des monasteres, les Normands réduisirent en cendres une place nommée Bajorzuna habitée en grande partie par les Frisons. Ils remonterent le Wahal à la fin de la même année & s'avancerent jusqu'à Nimègue. Et cette ville, où Charlemagne soixante ans auparavant dictait ses loix à l'Europe soumise, devint la proie d'une poignée de Barbares. Le palais impérial fut leur place d'armes, ils s'y rétrancherent jusqu'à ce que les glaces de l'hiver plutôt que les troupes du Roi de Lorraine les en eurent chassés.

Le cri des peuples suspendit un instant les animosités des petits fils de Charlemagne. Carloman & Charles le Gros se réuniſſent. Sigefroi & Godefroi étaient alors retranchés à Haſlou, place forte sur la Meuse, d'où ils faisaient leurs excursions dans la basse Germanie, & où ils avaient entaſſé les dépouilles de Maaſtricht, de Liège, de Cologne, de Bonne & d'autres villes pillées. Là, sans les attaquer, l'armée supérieure des deux Rois pouvait les réduire en leur coupant les vivres. On les tenait bloqués, investis. Les soldats demandaient un assaut général, lorsque Charles, trahi par ses émiſſaires ou plutôt par son incapacité, écouta leurs préliminaires. La religion chrétienne que Godefroy promit d'embraſſer fut le voile sous lequel on tacha de couvrir l'infamie d'un traité auſſi avantageux aux Normands que funeſte aux Friſons. On cèda à Godefroy tout ce que Roruk son oncle avait poſſedé en Friſe, & l'Empereur Lothaire lui accorda même sa fille Giſele qui apporta pour dot à son époux la PROVINCE DE FRISE.

Les Normands aſſiégés à Haſlou. 882.

Godefroy obtient une partie de la Friſe.

Tout ce que le deſpotiſme peut inventer de plus dur à des peuples qui se sentent nés libres pour leur faire perdre cette élaſticité d'ame, toujours

Les Friſons tirannisés.

prompte à s'élancer contre l'oppreſſion, fut alors employé par Godefroy. Les Chroniques diſent même qu'il fit porter aux Friſons une corde au cou, afin que, ſans autre forme de procès, on pût pendre à toute heure qui conque eut ôſé ſe révolter. Qu'on penſe ſeulement que de telles précautions auraient été inutiles chez des peuples efféminés ou avilis. En s'efforçant de dévorer leurs plaintes & de paraître céder à la violence, les Friſons nouriſſaient dans leur cœur des idées de liberté & de vengeance. Elles éclaterent bientôt. L'Empereur ne pouvant ni réprimer, ni aſſouvir l'ambition de Godefroy qui, peu content des maigres paturages de la Friſe, demandait quelques terroirs où il put cueillir du vin, eut recours à la politique des Princes faibles. Il ſe crut en droit d'uſer de trahiſon envers un Uſurpateur que la Sainteté du ſerment n'avait jamais arrêté. Everard Comte Friſon, autoriſé par la cour & animé contre le tiran qui l'avait dépouillé de ſa charge & de ſes terres s'étant trouvé à un pourparler ménagé à deſſein, abbattit Godefroy par terre d'un coup de ſabre ſur la tête à Hériſpich, place où le Rhin formait une Ile en ſe diviſant en deux branches. Cette perfidie, choſe étonnan-

Les Normands exterminés.

885.

re ! eut les suites les plus heureuses. Les Frisons se rallient de tous côtés & fondent sur leurs infâmes oppresseurs. On fait main basse sur tout ce qu'on peut attraper de Normands. Au lieu qu'auparavant on ne pensait qu'à fuir à leur approche, à se tenir cachés dans des trous faits sous terre au milieu des marais & des forêts; à présent l'Enthousiasme de la liberté a multiplié les bras & créé des Héros. Des troupes Normandes, qui venaient de ravager la Westphalie & de vaincre les Saxons, sont attaquées par les Frisons du Comté de Teisterbant qui les taillent en pièces. En un mot tous les Normands qui se trouvaient dans le païs, furent exterminés. Et Sigefroi qui après le siège de Paris était revenu en Frise périt probablement dans la même révolution. Les Frisons trouverent dans les richesses de leurs ennemis, dont-ils prirent & pillerent tous les bâtimens chargés de butin, un ample dédommagement pour leurs anciennes pertes & la juste récompense d'une insurrection, qui n'avait d'illégitime que d'avoir commencé par une trahison toujours condamnable. Il est triste que pour détruire une usurpation visiblement tirannique, pour récouvrer la noble prérogative de la liberté, il ne paraisse rester aux nations oppri-

mées que des moyens perfides. Ce n'eſt que dans les païs libres qu'on peut dépoſer & condamner juridiquement les tirans qui oſeraient attenter aux droits du peuple.

LES COMTES.

THÉODORIK I.

SUr les débris de la domination des Princes Normands, s'éleva la puissance des Comtes. Everard qui avait porté le premier coup trouva sans doute sa recompense en recouvrant son Comté. Quant au Comte Gerolf, qui par le même motif avait eu part à la même révolution, ce fut lui qui en retira le plus grand avantage. Il rentra non-seulement dans ses biens, mais, fin politique & habile Courtisan, il sût se faire céder d'immenses possessions qui arrondirent ses petits états & les rendirent puissans. Donations faites aux Comtes.

On sait que le système féodal avait introduit chez les successeurs de Charlemagne, la coutume de donner des fiefs aux Officiers dont ils voulaient recompenser les services. En 868, un Comte Frison nommé Théodorik avait obtenu du Roi Louis, des territoires considérables dont on voit ensuite les Comtes de Hollande jouir comme par héritage. Arnoul successeur de Charles à l'Empire, Souverain de la Lorraine, accorda à Gerolf une forêt &

888. de vaſtes poſſeſſions entre le Rhin & *Suithardeshage*, village près de Bodegrave, avec les habitations, les ſerfs, les bois, eaux, moulins, chemins, droits de pêche, enfin une propriété libre & abſolue avec le pouvoir de la transmettre à ſes deſcendans (*).

Charles le ſimple inveſtit Théodorik I.

Voilà l'origine de la puiſſance des Comtes de Hollande. On croit aſſez communément que Gerolf laiſſa ſes poſſeſſions à ſes deux fils. Le plus jeune nommé Walger obtint le Comté

922. de Teiſterbant, mais l'ainé nommé Théodorik eſt regardé comme le premier Comte de Hollande, quoiqu'il ne poſſéda ſelon toute apparence qu'une partie de la Hollande actuelle, qui ne parait pas même avoir été connue ſous le nom qu'elle porte à préſent. Théodorik ſut, comme ſon pere, tirer avantage de la faveur ou plutôt de la faibleſſe des ſucceſſeurs de Charlemagne. Charles le ſimple étant venu,

(*) On doit ſavoir que la Lorraine, dont la Friſe faiſait partie & dépendait immédiatement, avait été, en faveur de Lothaire II. fils de l'Empereur Lothaire, erigée en un Royaume, dont la poſſeſſion excita enſuite bien des guerres par l'ambition des Souverains, juſqu'à ce que l'Empereur Othon convertit ce Royaume en Duché.

en 922, dans ses états de Lorraine s'appliqua à gagner tous les Seigneurs pour les engager à soutenir ses droits contre la faction de Robert le Fort* Comte de Paris, qui cherchait à le détroner. C'est à Aix la Chapelle, la veille de pâques, le 20e du mois de May, qu'on prétend que ce Prince donna au Comte Théodorik un diplôme fameux, soit parce qu'on le regarde comme la charte qui érige la Hollande en état presque indépendant, soit par les contestations qu'il a causé parmi les savans, & quant à l'époque & quant à l'authenticité. Après avoir considéré qu'on trouve les successeurs de Théodorik en possession du païs mentionné dans la donation nous avons pensé qu'il serait utile d'en exposer le sommaire. On y voit les limites du Comté définies. C'était *Suithardechage* & Bodegrave à l'Est, Fortrape au Sud, Katwyk à l'Ouest & le ruisseau de Kinhem au Nord. Si on place le ruisseau de Kinhem en Kennemerland près d'Alkmaar, & Fortrape dans l'Ile de Sudbeveland, on trouvera que ce Comté contenait seulement une partie de la Hollande actuelle. Dans un autre diplôme, le Roi Charles, vraisemblablement Charles le simple, étant à Bladelle, village dans le Brabant Hollandais, don-

* *Bisaieul de Hugues Capet.*

ne à certain fidèle nommé Théodorik l'égliſe d'Egmond avec toutes ſes dépendances. Quand il ſeroit vrai que les chartes auraient été fabriquées dans des tems poſtérieurs par les Moines d'Egmond, pour ſe concilier la faveur des Comtes de Hollande, en conſidérant ſeulement l'anarchie, où la France & l'Allemagne étaient alors plongées, les ſuccès des autres grands vaſſaux, qui de tous côtés s'érigeaient en Souverains & rendaient leurs dignités héréditaires, on conçoit que les Succeſſeurs de Charlemagne qui d'ailleurs avaient ſouvent montré le peu de cas qu'ils faiſaient de la Friſe en la cédant avec la derniere facilité au premier aventurier Normand, qui ſe préſentait, dûrent ſe mettre peu en peine d'arrêter l'ambition des Comtes de cette Province, & de les empêcher de pouſſer leur indépendance autant que les abus du ſiſtême féodal pouvaient le permettre. Or comme ſans avoir quelque idée de ce ſiſtême qui dans ce même période s'eſt gliſſé chez les peuples dont nous faiſons l'hiſtoire, il eſt impoſſible de bien connaître les évenemens du moyen ſiècle, & même la juriſprudence actuelle ſur la propriété des biens, jettons un coup d'œil ſur cette inſtitution importante & ſinguliere.

On a déjà dit que les premiers Francs, conformément aux anciennes mœurs des Germains leurs peres, n'avaient dans leurs expéditions militaires suivis leurs chefs, qu'en qualité de volontaires & sans aucune idée de devoir. Des peuples si fiers en s'établissant dans les païs conquis se réservèrent sans doute chacun une propriété libre, absolue, indépendante. Cependant comme ils se voyaient exposés à être troublés dans leurs possessions par le reste des anciens habitans, & qu'ils couraient le danger plus redoutable encore d'être attaqués par des Barbares aussi avides, & aussi féroces qu'eux-mêmes, ils sentirent la nécessité de s'imposer volontairement des obligations de servir la communauté plus étroites & plus expresses, que celles auxquelles ils avaient été soumis dans leurs habitations natales. On doit donc présumer que chacun s'obligea dès-lors à prendre les armes pour la défense de sa nation & se soumit à une peine quand il refusait ou négligeait de remplir ce devoir. Un tel possesseur s'appella *homme libre*, ensuite ses terres *francs-aleux*, sa propriété *allodiale*. Elle fut même laissée à plusieurs des anciens habitans. Les hommes libres n'étaient obligés de marcher que pour le service de l'état. D'un autre côté le Chef

Origine du système féodal.

Robertson Charl V. intr. 2. 38.

& les autres Capitaines, qui pour leur ambition particuliere avaient besoin de se faire des partisans attachés à leurs personne par des liens plus forts & plus étroits, ayant alors acquis les lots les plus considérables, les terres les plus vastes, en distribuerent une partie à condition qu'au premier signal, en toute occasion, celui qui en avait l'usufruit, (car la propriété restait toujours aux donateurs) fut toujours prêt à prendre les armes en leur faveur. Ces terres furent d'abord appellées bénéfices, ensuite fiefs; la possession féodale, les possesseurs *feudataires* ou *vassaux*. Les privilèges attachés à ces sortes de possessions les rendirent honorables, avantageuses. Non-seulement on les briguait avec ardeur, mais les vassaux devenus puissans obtinrent que les bénéfices leur seraient assurés pendant la vie. Dès-lors les hommes libres chercherent à convertir leurs francs aleux en fiefs. Ils s'empresserent encore plus de faire cette mutation dans l'anarchie qui suivit la mort de Charlemagne, afin de trouver dans le patronage d'un seigneur puissant un protecteur qui put les défendre, contre l'oppression & la rapine. Enfin les Ducs & les Comtes s'étant fait propriétaires des Provinces & des villes dont l'administration ne leur avait été confié que

pour un tems & s'étant arrogés le droit de conférer les domaines royaux, éxigerent l'hommage & donnerent occaſion aux arriere-fiefs. Tout prit inſenſiblement la forme de fiefs, terre, maiſon, rente, penſion, droit de péage &c (*). Les grands Offices furent des fiefs, toutes les parties de l'Empire de Charlemagne furent demembrées en autant de fiefs, dont les uns relevaient de la France & les autres de l'Allemagne. C'eſt de cette derniere couronne que nos Provinces-Unies partagées en quatre fiefs principaux la Gueldre, la Hollande, l'Evêché d'Utrecht, la Friſe, après avoir été aſſez long-tems enclavées dans la Lorraine, ont toujours relevé. On voit en conſéquence les Empereurs venir de tems en tems dans le païs, y accorder des droits régaliens, & tenir des

(*) Nous montrerons bientôt comment la conſtitution de la Friſe reſſerrée enſuite au Nord réſiſta ſi bien aux progrès fatels du ſiſtême féodal que les terres y ſont toujours reſtées en Francs-alleux, tandis que les Provinces d'Utrecht, de Gueldre, de Hollande, de Zélande ſorties de ſon ſein éprouverent à-peu-près les mêmes variations de mœurs & de coutumes que l'Etat auquel elles étaient liées par le nœud féodal.

diètes à Nimègue, à Utrecht & en d'autres endroits. Quant à l'espèce de féodalité à laquelle les Vassaux des Païs-bas étaient assujettis, il parait que lorsqu'ils se sentaient faibles, ils s'avouaient *Vassaux liges*, c'est-à-dire qu'ils étaient obligés de servir leur Suzerain envers & contre tous, & que lorsqu'ils avaient la force en main, ils se disaient *Vassaux libres*, c'est-à-dire qu'ils n'étaient astreints à secourir le Suzerain qu'en certains cas.

THÉODORIK II.*

IL Els étaient les Comtes de Hollande. Quoique leurs noms nous servent d'époques dans l'histoire des différentes Provinces, il ne faut pas en conclure qu'ils en aient été les seuls Souverains; on voit au contraire les Evêques d'Utrecht marcher leurs égaux, s'élever même au-dessus d'eux; les nommer leurs vassaux. On voit les Avoués, les Comtes, les Ducs de Gueldre non moins puissans, non moins dignes d'être connus.

Nous avons taché de développer par quels dégrés & sur quelle baze la puissance des Evêques d'Utrecht s'était élevée. Elle monta considérablement sous le règne de Henri Roi de Lorraine & de l'Empereur Othon. Les Evêques enga- UTRECHT.

(*) Aux Donations près dont nous avons parlé, on ne trouve rien sur Théodorik I., si non qu'il fut enterré à Egmond, dont il était fondateur, & que son fils lui succéda.

gerent facilement des Princes, qui pour se soutenir avaient besoin du secours de leurs vassaux, à leur faire de grandes concessions. Avant la fin du neuvieme siècle leurs vastes possessions s'étendaient déjà dans tout le païs. A peine le Comte Gerolf pere de Théodorik I. fut-il mort que l'Evêque fût faire donner à son église la sixième partie de la pêche à l'embouchure du Rhin. Dans le Kennemerland, la Westfrise & même jusqu'au Téxel ils avaient des droits de pêche, des dîmes, des péages & d'autres droits régaliens. C'est envain que les Donateurs stipulaient, que les concessions n'étaient que pour entretenir les ecclésiastiques, les nécessiteux, les nouveaux convertis; les Evêques s'en servirent toujours, pour l'exécution du plan d'agrandissement personnel qu'ils s'étaient formé. Ceux dont la vie était exemplaire s'acquéraient encore une nouvelle considération. On observe que Radbod petit fils des Rois de Frise, du côté de sa mere, appellé à la cour de Charles le Chauve, avait refusé de s'occuper d'affaires temporelles, alléguant que l'emploi d'un Evêque était de prier pour le Roi & le peuple & de gagner les ames. Il résidait souvent à Deventer, d'où il parcourait toute la Frise pour arracher

s restes d'idolâtrie. Ses successeurs e furent ni si dévots, ni si désintéressés. En 933, le Roi Othon accorda même à l'Evêque Baldrik le droit de attre monnoie dans Utrecht. Il ajouta à cette faveur des terres considérables. Dès-lors les Evêques se virent en état de soutenir leur puissance par les armes. En 934, les Normands ayant fait une nouvelle descente en Frise & détruit l'église cathédrale d'Utrecht, Baldrik XV Evêque, & Successeur de Radbod, leva quelques troupes, & tomba sur les barbares avec tant de courage, que non-seulement ils furent chassés du païs, mais contraints de regorger le butin dont-ils avaient dépouillé les églises.

LA GUELDRE.

Les Gouverneurs de cette Province commencerent de bonne heure à usurper les droits régaliens & à changer leur office en dignité héréditaire. On connait le fameux accord de 870. par lequel Louis de Germanie & Charles le Chauve de France se partagerent en portions égales toute la Lorraine, & où la Betuwe, le Teisterbant, le païs des Attuaires se trouvent ainsi qu'Utrecht & deux parties de la Frise annéxés à l'Allemagne.

Il paraît qu'alors les Gouverneurs de la Gueldre qui portaient le titre d'avoués & de protecteurs se trouverent, par le pouvoir civil & militaire, dont ils étaient investis, assez puissans, pour profiter des troubles & acquérir une sorte d'indépendance politique. Il semble même que les peuples fatigués d'être les instrumens & les victimes des discordes des lâches successeurs de Charlemagne, se prêterent facilement à une usurpation que d'ailleurs ils n'auraient guère été en état d'arrêter. On pense qu'à Leupold de Pont succèderent par droit de succession Wichard I. & Gerlak I. qui vivaient dans le même période où nous avons placé Théodorik I. Mais leur puissance semblable dans son origine à celle des Comtes de Hollande fut d'abord circonscrite dans des bornes très étroites. Ce n'est que peu-à-peu qu'ils s'aggrandirent par l'acquisition de la Bétuwe, de la Véluwe, du Teisterbant, de Zutphen, qui formaient alors autant de Comtés différens, gouvernés par des Seigneurs particuliers. En voyant l'Empereur toujours pris pour arbitre & prononçant définitivement dans les contestations qui s'élevaient entre tous ces petits vassaux, en jettant les yeux sur l'hommage qu'on

ui rendait, & sur les concessions qu'il
ccordait de tems en tems, on sent
ue ses droits impériaux devaient être
endus, & le lien féodal très étroit
ans ces premieres tems.

On ne saurait douter que depuis LA FRISE.
harlemagne le territoire connu à pré-
nt sous le nom de Frise, de West-
ise, de Groningue & de Drente n'ait
é soumis au même gouvernement que
s autres païs auxquels les Frisons a-
ient donné leur nom. Le diplôme,
ù Charlemagne leur accorde la pré-
gative de la liberté, comme si elle
était pas un droit, & leur permet
e se choisir des Consuls qui éliront
n *Potestat* ou Magistrat suprême avec
ne juridiction absolue sur toute la
rise, porte des caracteres visibles de
ppoſition. D'ailleurs le privilège
appartiendrait pas moins à toutes les
utres Provinces qui portaient le mê-
e nom. On ne voit cependant pas,
u'elles s'en soient jamais prévalues.
'est même une chose étrange, que,
uoique tous les historiens de Frise
arlent de leurs Potestats avec une
omplaisance, une abondance de cœur
nexprimable, & que Winsemius mê-
e fasse mention d'une médaille, où
nom d'un certain *Sixtus Siaerdema*
trouve gravé, je n'ai cependant pas

eu le bonheur de rencontrer, avant le 15e siècle, le nom d'un seul Potestat dans la collection des Chartes de Frise redigée par l'illustre Baron de Schwartzenberg. On y trouve pourtant des traités, des donations, des assemblées, enfin bien des articles rélatifs au gouvernement aussi bien qu'aux évenemens. Dans les guerres des Comtes de Hollande & des Evêques d'Utrecht avec les Frisons, l'historien de la patrie ne fait pas mention d'un seul Potestat. On trouve au contraire les Frisons dans les différentes invasions qu'ils subirent, comme abandonnés à la liberté primitive de la nature. C'était de l'Empereur, seul qu'ils ne voyaient jamais & dont l'éloignement ne leur faisait craindre aucun des abus d'une puissance présente & visible, qu'ils se disaient relever immédiatement. Et quand l'Empereur donnait leur païs tantôt à l'Evêque d'Utrecht, tantôt au Comte de Hollande & même à d'autres, il parait que les Frisons supporterent toujours impatiemment cette domination féodale. C'est ainsi que sous le prétexte de ne vouloir dépendre que de l'Empereur ils se conserverent toujours libres, & empêcherent les progrès de la propriété féodale de pénétrer dans leur païs. Leur histoire offre ainsi

une perſpective unique, pittoreſque, & d'autant plus frappante, qu'elle forme un contraſte parfait avec le tableau de toutes les autres nations de l'Europe dans les mêmes ſiècles. Tandis qu'ardente à étendre ſes prérogatives aux dépens de la couronne, une troupe de petits tirans appellés vaſſaux s'appliquait dans tout le reſte de l'Europe à opprimer & à dégrader la partie la plus nombreuſe & la plus utile de l'humanité, le peuple Friſon conſerva une eſpèce d'antique férocité, & les vertus qui ſont le partage des nations ſauvages, le produit de l'indépendance & de l'égalité. Il conſerva la force d'ame, le ſentiment de ſa dignité perſonelle, le mépris du danger & de la mort. La Friſe s'offre à l'œil du philoſophe, comme un chêne robuſte à qui la ſève de la liberté a conſervé ſa verdure, ſa force, ſa beauté, tandis que le reſte de l'Europe ne lui préſente que l'aſpect d'une vaſte forêt dont le ſouffle impur & impétueux de la tirannie ariſtocratique a dépouillé, flétri, ou deraciné tous les arbres. *Voyez Robertſon.* I. 36.

Toutes ces différentes obſervations m'ont paru eſſentielles pour ſe former une idée juſte du gouvernement politique & pour ſuivre le fil de l'hiſtoire de

nos Provinces dans le moyen siècle
Et comme depuis la conquête de l
Lorraine par Othon I., Empereur d'Al
lemagne, elles entrerent pour toujour
dans le corps germanique dont-il pa
rait qu'elles firent dès-lors membre &
partie, les évenemens ne peuvent s
développer avec méthode & clarté san
connaître les différens suzerains & le
grands feudataires qui y ont exercé l
puissance Souveraine, nous aurons soi
de marquer en titre les noms des Com
tes de Hollande, ceux des Empereurs
sans oublier de parler des Evêques d'U
trecht, & des Comtes de Gueldre.

Les Huns. Les Huns ou Hongrois se répandi
rent dans toute la Germanie & com
mirent partout les plus grands excè
de cruauté. Ils pénétrerent jusqu'e
Frise détruisant tout ce qu'ils trouve
rent sur leur passage n'épargnant n
sexe, ni âge, ni sacré, ni profane. L
construction de deux fortereſſes don
on voit encore les ruines près d'Ude
lermeer entre Arnhem & Wageninge
est attribuée à ces Barbares, dont elle
portent le nom*. Henri l'Oiseleur éta
alors Empereur d'Allemagne. Le Com
te Théodorik marcha, dit-on, pour so
service sous la banniere de Suabe. O
fit ensuite avec les Barbares une trèv
de neuf ans. On sait que cet Empe

*Hunnen Schanſen.

reur aimait à exercer la noblesse par des joûtes & des tournois. S'il est vrai qu'il en donna un, où près de mille gentilshommes entrerent en lice, il y a toute apparence que les Comtes qui gouvernaient nos différentes Provinces dûrent aussi s'y trouver. On lit même que Théodorik II. figura dans un, parmi les Comtes de l'Empire. On croit aussi qu'il fut enveloppé dans la défaite de Gisèlbert Duc des deux Lorraines, qui avait pris le parti du Prince Henri contre l'Empereur Othon son frere. C'est à cette époque qu'on fixe la réunion parfaite du territoire des Provinces-Unies à la suzeraineté de l'Empire.

926. 935. 939.

Les Provinces-Unies réunis irrévocablement à l'Empire par OTHON I.

Les donations que faisaient alors les Empereurs de terres immenses & de droits régaliens, qu'ils possédaient dans nos Provinces, prouvent invinciblement leur suzeraineté. Outre les donations à l'Evêque d'Utrecht desquelles nous avons parlé, on voit l'Empereur Othon céder, en* 950, ses biens situés dans la Véluwe à l'eglise d'Angar. En 968, il donne le païs d'Urk au cloître d'Elten. En 970, il confirme la donation que Wichman Comte d'Ameland avait faite à l'église du même nom. En 985, Othon III. transporte par un diplôme daté de Nimègue à son fidèle Comte Théodorik la propriété de tout

950. 968. 970.

Concessions des Empereurs à leurs feudataires des Païs-Bas.

*Falke Codex Corb.

Friesl. Chart. I.

985. ce qu'il ne possédait auparavant que comme fief ou usufruit de l'Empire. Quoiqu'on trouve dans cette concession plusieurs noms barbares; il paraît cependant qu'elle aggrandissait considérablement les Etats des Comtes. Des exemples pareils de la puissance des Empereurs dans toutes nos Provinces s'offrent très-souvent dans notre histoire du moyen siècle. Il est étonnant que des savans illustres tels qu'un Grotius, un Scriverius & d'autres encore, égarés peut-être par un Patriotisme mal-entendu, aient cru devoir nier cette féodalité; comme s'il y avoit lieu de craindre qu'une institution, dont l'absurdité est universellement reconnue & presque abolie par-tout, put donner atteinte à la constitution présente des Provinces-Unies appuyée sur les droits imprescriptibles de la nature, si heureusement & si solidement recouvrés. Cette question historique paraît aujourd'hui décidée pour l'affirmative. On trouve la vérité approfondie & démontrée dans une savante dissertation, faite par Mr. Meerman.* C'est en comparant les tems anciens aux nouveaux, des coutumes absurdes & anarchiques à des loix dictées par l'esprit de raison & d'égalité, que les Hollandais apprennent à s'attacher avec un nouveau zèle au rempart

*Solut. vincul. int. S. R. J. & feder. Belg.

sacré d'une liberté achetée par tant d'épreuves & devenue l'unique baze de leur bonheur.

Nous n'avons rien dit & nous ne dirons rien des expéditions plus que douteuses de Théodorik II. contre les West-frisons que les chroniques accusent de révolte sans qu'on voye comment la juriſdiction du Comte pouvait s'étendre sur eux. On raconte qu'à l'occasion des outrages que ces prétendus rébelles auraient commis sur les Religieuses d'Egmond, dont le couvent avait été fondé par son prédécesseur, Théodorik II. mit des Moines Bénédictins à leur place.

ARNOUD.

989. ON observe que ce nouveau Comte succèda à son pere sans avoir eu besoin de se faire confirmer par l'Empereur. Depuis cette époque, nos différentes Provinces paraissent former chacune des familles particulieres qui souvent s'entreheurtent & s'entredéchirent cruellement, mais cependant sans paraître enveloppées dans les révolutions étrangeres. Le Comte se disait Vassal libre & membre de l'Empire. On voit même Arnoud figurer comme tel dans un tournois à Magdebourg.

Guerre avec les Westfrisons.

993. Les chroniques disent que les Westfrisons excités par Volkmar Evêque d'Utrecht refuserent de prêter homage à Arnoud. Le Comte pénétra à la fin de l'été dans leur païs avec une armée considérable. C'était alors un territoire isolé, dont les lacs & les marais rendait l'abord presque inaccessible à l'ennemi. L'armée étant venu camper au lieu, où est à présent le bourg de Winkel, périssait de soif, car toutes les eaux étaient saumâtres. Dans cette extrêmité, Arnoud, que les chroniques nous représentent généralement

comme un homme pieux, en un mot comme un Saint, s'étant mis en prieres, découvrit par révelation une source d'eau vive, à laquelle toute l'armée trouva de quoi se désalterer. Les Westfrisons lui furent plus cruels. Ils forcerent ses retranchemens, ils dissiperent ses troupes, ils l'exterminerent lui-même. Ainsi périt ce Comte que quelques chroniques ont nommé le Gantois parce que du chef de sa mere il possédait le Burgraviât de Gand qu'il laissa à Adelbert son fils ainé, dont les descendans le conserverent jusqu'au milieu du douzième siecle. Il n'est pas étonnant que les Moines, chroniqueurs d'Egmond attribuent des miracles à ce Prince, le nommant Saint & Martir; car il donna à leur eglise de vastes possessions situées à Leide, à Vlaardingen, à Bergen, à Kastrekom, à Velsen, à Voorhout, à Noordwyk.

Mort d'Arnoud. 993.

Arnoud avait encore deux fils Sivaard ou Sicco & Théodorik. Celuici succèda à la dignité de Comte & au territoire qui porta ensuite le nom de Hollande.

THÉODORIK III.

Les Frisons soumis.

1004.

CE Prince n'avait que douze ans. Luitgarde sa mere qu'on dit avoir été sœur de l'Epouse de l'Empereur Henri II. obtint la régence. Les Frisons crurent profiter de cette minorité pour se maintenir dans l'indépendance; mais l'Empereur ayant équippé une flotte en faveur de Luitgarde, contraignit les rébelles à se soumettre. Après la mort de la régente ils se révolterent de nouveau. Le jeune Comte leva une armée considérable pour les réduire. Les Frisons sentant que l'alliance avec l'Empereur mettait encore le Comte plus en état de tirer une cruelle vengeance de la mort de son Pere, accéderent à un traité dans lequel ils s'engagerent à lui payer la dîme de leurs revenus, à le servir à leur dépens toutes les fois qu'il les manderait. Le Comte promit de son côté de laisser la mort de son pere impunie.

Dernieres descentes des Normands.

Soit que le véritable esprit de la religion chrétienne, qui est la douceur & la tolérance, eut ralenti dans les Danois nouvellement convertis cette soif

le ſang humain, de dépopulation, de
oillage, que leur inſpiraient les dog-
nes affreux du fanatiſme d'Odin,
oit qu'ils ſe fuſſent épuiſés par des
:xcurſions non moins funeſtes à leur
ropre païs qu'à ceux qu'ils avaient
:nvahis, ils ne commettaient plus
:es brigandages imprévus & rapides
ui avaient dévaſté & enſanglanté une
artie de l'Europe. Ils avaient, il eſt
rai, en 1009, remonté la Meuſe,
illé & détruit Tiel ville commerçan- 1009.
e; ils n'avaient pas même, tout chré-
iens qu'ils étaient, épargné le cou-
ent de St. Walburg fondé & doté
ar Walger Comte de Teiſterbant.
Mais à la premiere nouvelle que Go-
efroi Avoué de Gueldre, Balderik
Comte de Clèves & Unroch Comte de
Teiſterbant marchaient contr'eux à la
ête des milices du païs, ils s'étaient
étirés dans leurs bâtimens emportant
récipitamment leur butin. Et quand 1010.
s revinrent l'année ſuivante ils ren-
ontrerent tant de réſiſtance & des
accès ſi couteux que s'étant avancés
ſqu'à Utrecht ils n'oſerent en former
e ſiège. Et l'Evêque Ansfrid ayant
u l'incivilité de leur refuſer l'entrée
e la ville, qu'ils ne demandaient ſeu-
ement, diſaient-ils, que pour y fai-
e leurs dévotions, ils s'en allerent &

abandonnerent pour toujours leurs trop mémorables incursions.

UTRECHT. Baldrik qui par son courage contre les Normands, & son attention à fortifier & embellir la ville d'Utrecht méritait d'y commander en Souverain, laissa, en 977, sa dignité à Volkmar XVI Evêque. A Volkmar succèda, en 993, Baudouin. à Baudouin Ansfrid en 994. Avant de se séparer de sa femme pour embrasser l'état ecclésiastique, il avait été Comte de Louvain & de Hui; il possédait même quelques terres dans le Comté de Teisterbant. Il laissa à son église la plus grande partie de ses vastes domaines, & sur-tout ceux qui se trouvaient situés dans le Comté de Teisterbant. Il paraît qu'après la mort de Walger frere de Théodorik I., ce Comté avait été démembré par les donations impériales. Radboud fils de Walger en avait possédé une partie, laquelle fut ensuite donnée à l'Église d'Utrecht. Un autre fils de Walger appellé Poppon, y conserva aussi quelques possessions. Du tems d'Ansfrid, il paraît qu'Unroch ou Hunerik son neveu gouvernait ce Comté jusqu'à ce qu'Adelbold successeur d'Ansfrid sût engager l'Empereur Conrad à le transporter à son église. On dit qu'il comprenait alors le Thielerwaard, le Bom-

Le Comté de Teisterbant.

nelerwaard & les terres de Kuilen-
burg, Buuren, Vianen, Arkel, Heuſ-
len & Altena juſqu'à la vieille Meuſe.

Théodorik avait ſur ce Comté les droits de ſucceſſion. Une partie tou-chait même ſes propres états. De là le vives diſputes & les guerres ſanglan-es qui ſuivirent entre les Hollandais t les Trajectins. L'Evêque voulait ncore s'approprier la chaſſe excluſive ans la forêt de Merwede & la pêche 'alentour dans la Meuſe & le Waal: rivilège auſſi réclamé par l'Evêque de Liège, celui de Trèves, & pluſieurs utres Seigneurs Ecclésiaſtiques. Théo-orik ne dit mot, mais pour appuyer es droits héréditaires, il fit bâtir un ort ſur les ruines, à ce qu'on pré-end, de Durfos. La ſituation de la lace fit qu'un grand nombre de Fri-ons, car c'était encore le nom des ujets de Théodorik, vinrent s'y éta-lir: ainſi commença Dordrecht une les plus anciennes villes de Hollande, qui, dans les aſſemblées des Etats onſerve encore à préſent le premier ang, entre les villes de ſa Provin-e. Théodorik, après avoir pour-vu à la ſureté de ſes prétentions, fit n nouveau pas vers l'indépendance. Sans être autoriſé par l'Empereur, il âtit des péages pour rançonner tou-

Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque.

Dordrecht bâti.

1015.

tes les marchandises qui montaient ou descendaient les deux rivieres.

Plaintes contre Théodorik.

Cette nouveauté jetta l'allarme parmi tous les Marchands. Ceux de Tiel s'addresserent à l'Empereur, & lui déclarerent que: „ s'il ne délivrait „ leur négoce d'une pareille entra„ ve, ils ne pourraient faire le tra„ jet d'Angleterre, ni engager les An„ glais à venir commercer dans leur „ païs, & que peu-à-peu ils seraient „ hors d'état de lui payer les impôts „ ordinaires." Ces plaintes & surtout les cris des Ecclésiastiques émurent l'Empereur; il donna ordre à l'Evêque Adelbold & à Godefroy le Barbu Duc de Lorraine, régardé conséquemment comme second Suzerain du Comte, d'aller démolir Dordrecht. Les Evêques de Cologne & de Liège eurent ordre de suivre la même expédition avec leurs forces militaires.

De tous ces Prélats qui poserent un moment la Sainte mitre pour se couvrir d'un casque guerrier, celui d'Utrecht était, non sans raison, le plus acharné. Dideric Bavo, Margrave de Bodegrave, son Vassal qu'il avait chargé de faire des courses sur les terres de Hollande avait été lui-même chassé des siennes; & le Prélat ayant voulu réparer cet échec, avait vu ses pro-

pres troupes défaites par Théodorik, ſes Ecuyers & ſes chevaliers maſſacrés pour la plupart, tout le païs à l'Eſt du Rhin du côté de Bodegrave ajouté aux états du Comte.

Victoire célèbre du Comte Théodorik.

Godefroy était à la tête des Confédérés. Quoique ſon armée fut plus propre à combattre à cheval que ſur l'eau, il ne laiſſa pas d'équipper une flotte conſidérable & de deſcendre le Wahal. Il fit ſurprendre le pont de Gieſſen, & s'avançant ſur la Merwe, il prit terre à la vue de Dordrecht. Les Habitans des environs eurent à peine le tems d'abandonner leurs demeures & de ſe réfugier dans le fort. Soit pour rendre l'abord inacceſſible à l'ennemi, ſoit pour faciliter l'écoulement des eaux dormantes, tout le païs était coupé de canaux. Au milieu des marais, on voyait çà & là quelques éminences, ſur l'une deſquelles s'élevait la citadelle, cauſe funeſte de la guerre. C'eſt-là que les Friſons cantonnés pouvaient obſerver tous les mouvemens des ennemis & agir en conſéquence. C'était une retraite ſûre où l'on ne pouvait les forcer. Godefroy, n'ayant d'autre reſſource, détache quelques troupes légeres avec ordre d'aller inſulter les retranchemens, de battre en retraite auſſi-tôt qu'elles ſeraient attaquées & d'attirer les Friſons en raze-

campagne. Théodorik devina la ruse, & sût la tourner à son avantage. Laissant une partie de ses troupes pour faire face aux ennemis, il vient d'un autre côté les prendre en flanc. L'attaque fut impétueuse & terrible. Les Lorrains sont enfoncés & culbutés. Ils ne portent à leur camp que le désordre & l'épouvante. La voix perfide d'un inconnu qui criait: *fauves! fauves!* augmente la consternation & jette dans tout le camp une terreur panique. La déroute devient générale, tout fuit à la débandade. Ceux qui sont près du fleuve tâchent de gagner à gué ou à la nage, leurs bâtimens dont quelques-uns trop chargés coulent fond. Quantité de fuiards embarassés par leurs armes & par leurs cuirasses restent embourbés, „ & tous ces intrépides héros „ s'écrie le Moine Alpert historien du tems, se laissent, ô prodige inouï! égorger comme des stupides par les *Brigands de Frisons.*" Ceux qui étaient dans les bateaux font force de rames pour remonter le courant. Théodorik apprenant que l'Evêque d'Utrecht lui échappait par ce moyen détache la Garnison de Dordrecht, pour courir après les fuiards. Le carnage recommence; les rivieres & les canaux sont rougies de sang, les chemins jonchés de morts; Godefroi

bleſſé lui-même tombe entre les mains du Vainqueur qui le relâche bientôt, non ſans lui avoir fait promettre de lui ménager la réconciliation de l'Empereur. Cette déroute couta la vie à preſque tous les bataillons Liégeois & Cambraiſiens; il y périt des Comtes, des Chevaliers, des Eccléſiaſtiques. L'Evêque Ditmarus ne parle de cette affreuſe journée que les larmes aux yeux. Il répéte, il accumule les malédictions, & contre le Comte qu'il appelle un jeune homme maudit, & contre ſon païs qu'il nomme une Ile mépriſable & ſur laquelle il employe les imprécations que David avait lancé contre le Mont Gilböé. On crut reconnaître le doigt de Dieu dans cet épouvantable malheur. Tous les hiſtoriens du tems n'ont qu'une voix pour dire, qu'il avait été annoncé par une comête couleur de feu, & par des cris d'oiſeaux s'entredéchirans ſur le champ de bataille.

Prétentions des Evêques d'Utrecht.

L'Evêque fut contraint de ſe ſoumettre à la paix. Théodorik conſerva ſes poſſeſſions, vraiſemblablement, ſous la ſuzeraineté du Prélat. On trouve en effet ſon nom dans une liſte des vaſſaux de l'Evêché d'Utrecht.

On ne doute pas que l'Evêque ne fut alors le feudataire le plus puiſſant des Païs-Bas. Mais que le Duc de

Brabant, les Comtes de Flandre, de Hollande, de Gueldre, de Zutphen, de Rechem, enfin que tous les autres petits Seigneurs de ces Provinces aient été alors Vaſſaux de l'Evêque, c'eſt ce qui ne me paraît pas vraiſemblables. Ainſi la liſte que l'on conſerve de tous ces prétendus feudataires d'Adelbold ſemble ou ſuppoſée par l'avidité & l'ambition, ou alterée, ou poſtérieure à Adelbold. Théodorik y eſt appellé Comte de Hollande, quoique tous les monumens du tems atteſtent que ſon territoire n'était connu que ſous le nom d'une partie de Friſe. Dans la diète où il parût, en 1024, entre les Princes de l'Empire qui élurent Conrad Duc de Franconie, Empereur, on lui donne le nom de Thiederic de Friſe, ainſi que dans un autre aſſemblée à Hirſtfeld à laquelle il aſſiſta en 1030. Cette prérogative valait bien celle que lui donne la liſte en queſtion de *Grand Maréchal* de l'Evêque d'Utrecht, c'eſt-à-dire, ayant ſeul l'honneur de porter l'épée à ſon inſtallation & de tenir la bride de ſon cheval quand le Prélat mettait pied à terre.

1024.

1030.

Sikko frere de Théodorik.

Sikko frere de Théodorik avait épouſé la fille d'un certain Gozewyn, qui avait quitté la Friſe pour venir s'établir à Kaſtrichem en Weſtfriſe.

Cette alliance, sans doute disproportionée, augmenta la désunion qui subsistait déjà entre les deux freres. Ils se réconcilierent à la fin. Sikko eut pendant sa vie le gouvernement de Kennemerland & de Westfrise. Il laissa deux fils, Théodorik, qui fut le premier Seigneur de Brederode & de Zevenbergen, & Godefroi Seigneur de Luxembourg.

Origine des Pélérinages.

Dès les premiers siècles du christianisme, les chrétiens s'étaient plû à visiter avec une sorte de vénération les païs où les grands mistères de la religion s'étaient accomplis. Un pélerinage si long ne pouvait se faire sans beaucoup de fatigue & de danger. Peu-à-peu l'éxécution en devint si méritoire qu'on la regarda comme un moyen d'effacer presque tous les crimes. Cette effervescence pieuse s'accrut encore vers la fin du dixième siècle par la crainte où chacun était du jugement dernier. Et quoique après les mille ans révolus, la machine du monde subsistât encore dans son orbite, le zèle des pélérinages ne s'était pas réfroidi parcequ'on n'avait pas cessé d'avoir beaucoup de péchés à expier & d'être abruti par la plus stupide ignorance. Les Califes même ne s'opposaient pas à ces dangereuses visites. Ils n'y voyaient qu'une source de com-

merce avantageuſe, qui enrichiſſait l'Aſie en y faiſant couler tous les tréſors de l'Europe. Et Rome, qui aurait pu partager la dévotion des pénitens, en les attirant au tombeau des Apôtres, n'était plus que le théatre de la licence la plus effrenée, où la vie des hommes & l'honneur des femmes n'étaient pas même en ſureté. Cet enthouſiaſme religieux trouva facilement priſe dans l'eſprit de Théodorik que la paix & la mort de ſon frere laiſſaient dans l'inaction. Il fit donc le pélérinage de la terre ſainte. La reſte de ſa vie nous eſt inconnu. Il laiſſa deux fils. Nous allons parler de ſon Succeſſeur.

Théodorik va dans la terre Ste.

THÉODORIK IV.

D'Anciennes chroniques se trom-
ent sans doute en mettant ce Prince
n possession de l'Oostfrise; il paraît
u'il eut seulement le gouvernement
u Kennemerland & de la Westfrise.

Des diplômes authentiques montrent UTRECHT.
ue le Guerrier Adelbold n'avait pas
vec moins de zèle que ses prédéces-
eurs, sû profiter de la pieuse géné-
osité des Empereurs. Le Comté de
Drente lui fut conféré & confirmé.
Dans la donation du Comté de Teister-
ant," nous ne doutons pas, dit Con-
ad II, „ que ce ne soit une chose
, très-profitable à nos ames pécheres-
, ses d'augmenter le temporel des Ec-
, clésiastiques & de relever leurs per- *Heda 114.
, sonnes par les dignités les plus su-
, blimes; suivant en cela l'exemple
, salutaire & constant de nos prédé-
, cesseurs, qui, par de pareilles œu-
, vres pies, ont vu leur puissance
, fleurir (*), & ce qui vaut beaucoup

(*) Les Empereurs éleverent toujours les Evêques pour les opposer aux Seigneurs, ils

„ mieux, ont gagné par ce moyen la „ jouiſſance de la vie éternelle." Plus les Evêques devenaient puiſſans plus leur dignité excitait de débats. Leur ſucceſſion ne pouvant être héréditaire faiſait naître les brigues en multipliant les prétentions. On obſerve qu'après la mort d'Adelbold, en 1027, les chapitres à qui appartenait la nomination ne pouvant s'accorder, l'Empereur Conrad ſe rendit à Utrecht pour décider le différend. L'impératrice alors enceinte ſuivit ſon époux; elle fut même ſurpriſe à Oofterbeek par les douleurs de l'enfantement. La maiſon d'un prêtre nommé Bernulf s'étant trouvée à ſa commodité, elle y entra & mit un fils au monde. Conrad enthouſiaſmé de cette avanture jetta auſſitôt les yeux ſur Bernulf, & lui donna l'inveſtiture par la croſſe & par l'anneau, ſuivant la coutume, dit Héda*, pratiquée par tous les Empereurs depuis Charlemagne. Utrecht était ainſi une ville impériale & les Empereurs en étaient les premiers Souverains. Ils y venaient ſouvent paſſer

Elections orageuſes.

*Héda 118.

---

s'en trouverent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient. *Ann de l'Empire, Art. Conrad II.*

passer les grandes fêtes. Conrad s'y étant rendu en 1039 pour y célébrer les fêtes de la Pentecôte, y finit ses jours & ses entrailles furent déposées dans l'église de St. Martin. Delà les vastes concessions, faites par Henri III. à son fils & son successeur aux Evêques d'Utrecht, en terres, soit autour de Groningue, qui n'était alors qu'un Bourg ou un amas de quelques maisons, soit dans le Comté de Drente.

Donation à l'Evêque d'Utrecht.

1040.

La Flandre était depuis environ deux siècles gouvernée par des Comtes, Vassaux des Rois de France. On croit qu'anciennement elle faisait un seul & même continent avec la Zélande, que nous avons vu successivement envahie par les Bataves, les Francs, les Frisons & les Normands. Il paraît que quelques unes de ses Iles furent cédées, en 1007, par l'Empereur Henri à Baudouin IV. Comte de Flandre, & c'est à cette époque qu'il faut vraisemblablement* placer la réunion féodale d'une partie de la Zélande à la Flandre. Les Comtes de Hollande réclamaient des droits sur les Iles situées à l'Orient de l'Escaut. La querelle fut si vive avec le Flamand, que Baudouin V. fit, en 1045, une invasion dans la Frise, & après avoir, dit-on les chroniques, triomphé par-tout, il revint dans son païs.

Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais.

*Dissert. de Nexu Feud. Fland. int. & Zeland. & D. P. Paulus.

Iles de Zélande.

1045.

Non-seulement les états de Théodorik, mais Utrecht même étaient encore, par les Historiens du tems, regardés, comme parties de la Frise.* L'Empereur s'étant rendu dans cette dernière ville, encouragé sans doute par l'Evêque, saisit l'occasion d'assiéger Dordrecht. Plusieurs Prélats ayant été mandés pour la même expédition, on remarque que celui de Liège nommé Waso peu familiarisé avec les exercices militaires se fit long-tems attendre, n'arriva qu'en tremblant & que pour ne pas compromettre sa personne sacrée aux attentats des profanes, il se tint constamment à l'arriere garde, en punition de quoi il fut condamné à une amende de trois cens livres d'argent. On ne pouvait prendre les pontifes plus heureusement par leur faible; les autres troupes qui étaient la plupart commandées par des Evêques, agirent avec tant de vigueur que non-seulement Dordrecht, mais Keenenburg & Vlaardingen, dont Théodorik est appellé *Marquis*, furent emportées, & données à l'Evêque d'Utrecht.

*Herman. Contract. an. 1046.

L'Empereur fait la guerre à Théodorik.

1046.

Théodorik ne pensa plus qu'à regagner par la force ce que la force lui avait arraché. Il trouva dans Godefroi, Duc de la Basse Lorraine, que le même Prince avait aussi dépouillé de

Théodorik se ligue avec le Duc de Lorraine.

à dignité, un compagnon de ven-
;eance & d'intérêt. Le même reſſen-
iment les réunit; ils ſe promirent de
out tenter pour rentrer dans leurs é-
ats uſurpés. Leur expédition fut
rompte & impétueuſe: le Duc mar-
ha droit à Nimègue, ville impéria-
:, s'en rendit maître & réduiſit en
endres le palais bâti par Charlema-
ne. Le Comte courut avec des trou-
es légeres faire le dégat ſur les ter-
:s des Evêchés voiſins; celles d'U-
ecth & de Liège ne furent ſans dou-
: pas épargnées.

Le Palais de Nimègue bruié.

L'Empereur irrité fit des prépara-
fs ſi formidables que le Duc ſe ſou-
it, & toutes les forces furent diri-
ées contre Théodorik. L'Empereur,
it un ancien *Hiſtorien, s'était déjà
pproché de Rhynsburg & de Vlaar-
ingen qu'il appelle deux fortes villes
e Friſe, lorſque la marée rompit la
gue de la Meuſe. En un inſtant
ut le camp & les bagages furent en-
velis dans les flots; Henri eut peine
échapper avec ſes troupes. Une
artie de ſes vaiſſeaux s'engraverent
ar leur peſanteur, les autres mal é-
uippés devinrent aiſément la proie
es troupes de Théodorik, qui ayant
ontés des bâtimens légers également
ropres à l'attaque, à la défenſe, à la
traite, ſe jouaient par une manœu-

Combat naval où les Impériaux ſont défaits.

*Lamb. Sch. an. 1047.

1047.

vre habile, de l'élement si fatal à leur ennemi.

Tournoi à Liège.

Théodorik recouvra toutes les places qu'on lui avait enlevées. Il se trouva l'année suivante à un tournois
1048. à Liège où rompant une lance contre Herman frere de l'Archevêque de Cologne, il fit tomber son adversaire roide mort sur l'arêne. Les amis du malheureux Chevalier prirent la chose au tragique, ils tomberent sur la suite du Comte & massacrerent deux de ses Ecuyers. Théodorik ne dût son salut qu'à une fuite précipitée. Il arrive à Dordrecht portant la vengeance au fond du cœur. Incapable de modérer son ressentiment, il fit mettre aussi-tôt le feu à plusieurs bâtimens marchands de Liège & de Cologne qui se trouvaient dans la ville. Il extorqua de fortes contributions des Négocians de ces deux Evêchés, il defendit à ses sujets tout commerce avec eux.

Dordrecht surprise & reprise.

La ligue épiscopale se réunit bientôt. Dordrecht est investie à la faveur des glaces & surprise par la trahison de plusieurs nobles. Théodorik y conserve quelques partisans, & ayant, par l'intelligence de Gerard de Putten, pénétré dans la ville il tombe avec ses troupes sur les ennemis & sur les traîtres. Le sang coule à flots dans les

rues. Ceux qui peuvent échapper se croient trop heureux d'abandonner la ville à son ancien maître. Cette conquête fut aussi fatale que rapide. Le Comte se promenant, le lendemain de sa victoire, sur les remparts, un soldat de Cologne lui lança, d'une maison où il s'était caché, une flèche empoisonnée. Le Comte expira trois jours après. La ruë où l'attentat fut commis porte encore aujourd'hui le nom de Ruë du Comte: *Graavenstraat.*

Théodorik tué.

FLORENT I.

THéodorik n'avait jamais été marié. Il paraît que la nouvelle de sa mort fit revenir les Allemands sur leurs pas, & qu'ils se rétablirent dans les environs de Dordrecht appellés alors païs de Vlaardingue, d'où ils furent bientôt chassés par Godefroi Duc de Lorraine. Le nouveau conquérant n'avait, sans doute, entrepris son expédition qu'en faveur du frere & du successeur de son ancien allié. En effet on trouve Florent maître de tout le païs; il fit même bâtir de péages le long du fleuve.

LA GUELDRE. Il n'est que trop vrai que l'histoire n'est souvent que le tableau des crimes & des malheurs. Les gouvernemens paisibles ne savent de quoi remplir leurs annales. C'est ce qui nous fait présumer que, depuis l'an 937, la Gueldre gouvernée successivement par Godefroi, Wichard II, Mengos, Wikin fut assez heureuse, puisque les Historiens ne nous représentent ces Princes que comme attachés tranquillement à gagner le ciel par de pieuses & d'obscures fondations. Le cercle de leur

empire était d'ailleurs si étroit, que peut-être n'oserent-ils former aucune entreprise ambitieuse. Wikind eut deux fils. L'ainé succèda aux Etats de son pere sous le nom de Wichard III. Guillaume qui fut Evêque d'Utrecht nous est peint comme un homme belliqueux & intrépide, sans doute la cause de son habileté & de son penchant à faire battre les autres; car il eut toujours soin de ne pas s'exposer lui-même à la chaleur du combat. L'Empire était alors gouvernée par une Française nommée Agnès mere du jeune Henri IV. Le Prélat n'eut pas de peine à en obtenir une déclaration qui invitait un chacun à courir sus au Comte Florent.

Guillaume Evêque d'Utrecht.

1054.

Les troupes de Cologne, de Liège, de Louvain, de Kuik, de Brandebourg se réuniſſent, Wichard avoué de Gueldre vient combattre pour son frere. Cette confédération formidable inonde la Friſe comme un torrent. Incapable d'en arrêter la premiere violence, Florent appelle le ruſe à son secours. Il fait dans les avenues de Dordrecht, où ſe dirigeaient toutes les opérations, creuſer des foſſés qu'on couvrit d'une claie très-légere, & par deſſus d'une couche de gazon. La cavalerie ennemie s'étant avancée la pre-

Florent victorieux.

1058.

miere s'enterre aussitôt dans ces abîmes perfides. Ceux qui surviennent écrasent les premiers par leur chûte. Florent tombe avec sa troupe qui connoit le terrein sur un ennemi que le désordre & la consternation a déjà vaincu. Le massacre fut horrible d'un côté, la victoire complette de l'autre. Wichard & le Comte de Louvain furent pris tout vifs & payerent une forte rançon.

Florent tué entre les bras de la victoire.

1061. Quatre ans après l'Archevêque de Cologne, le Margrave de Brandebourg le Comte de Kuik & quelques autres s'imaginerent pouvoir effacer leur honte & vanger leur défaite. Florent secondé d'une bonne armée prévient leur invasion & va leur livrer un combat entre la Meuse & le Wahal, près du village de Hémert. Le choc fut des deux côtés rude & sanglant. La victoire se déclare enfin pour les Frisons, les ennemis sont enfoncés & mis en déroute. Florent les poursuit jusqu'à ce qu'épuisé par la fatigue il vient avec ses gens se reposer à l'ombre près du champ de bataille. Ce fut son dernier sommeil. Le Seigneur de Kuik ayant rallié ses bataillons dispersés, retourne à la charge & fait main basse sur tous ceux qu'il trouve plongés entre les bras du repos & de la victoire.

Ainſi périt Florent laiſſant deux filles, Berthe & Mathilde, & un fils nommé Théodorik, qui lui ſuccèda ſous la régence de Gertrude de Saxe, ſa Mere.

THÉODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Empereur.

CEtte minorité ouvrait une carriere facile à la rapacité & à l'ambition de l'Evêque Guillaume. Ayant pour ami Anno, Archevêque de Cologne qui s'était emparé de l'administration de l'Empire & de la tutelle de Henri IV., il obtint deux diplômes, où il se faisait donner tout ce que les Comtes possédaient, à remonter jusqu'aux premieres concessions des Rois de France *le Comté en Hollande* dont le nom se remarque ici pour la premiere fois enfin toutes les usurpations prétendues sur l'église d'Utrecht. Il paraît que le but de ces concessions ne tendait à rien moins qu'à anéantir les Comtes & à rendre la puissance épiscopale unique dans la plus grande & la plus belle partie des Provinces.

1064.

Ces titres étaient brillans, ils supposaient un donateur très libéral; mais il faut tout dire; il semble qu'il ne sacrifiait pas beaucoup du sien. La possession eut beaucoup mieux valu, c'est dommage qu'il ne fut pas si facile de le donner, c'est ce que nous allons voir.

La Flandre était alors gouvernée par Baudouin V., que son crédit, & ses qualités avaient fait proclamer Régent de France, sous la minorité de Philippe I. En 1057, dans une assemblée tenue à Cologne, il avait engagé par la médiation du Pape Victor II, & de Henri I. Roi de France, l'Empereur, qui n'avait que huit ans, à lui confirmer ses droits sur les païs situés entre l'Escaut & le Dender, le Comté d'Alost, & les quatre Bailliages, les cinq Iles de Zéelande à l'Oueſt de l'Escaut qui étaient alors Walcheren, Zuidbeveland, Noordbeveland, Wolfaartsdyk & Borselen. L'Empire en conservait toujours la mouvance.

Les droits du Flamand sur la Zéelande confirmés.

Baudouin avait deux fils. Le Cadet nommé Robert nous est peint comme un Prince hardi, bouillant, avide de gloire & de conquêtes. Pour donner le change à l'inquiétude dangereuse de ce nouvel Alexandre, on lui avait armé une flotte, & on l'avait, suivant l'esprit romanesque du tems, envoyé chercher fortune chez les infidelles, dont on ne doutait pas que les Etats n'appartinssent à tout Prince chrétien assez fort pour les déposséder. Robert ne fut pas heureux. Il essuya tant de revers dans les descentes qu'il fit chez les Sarrazins d'Espagne & ailleurs, qu'il fut

Avantures de Robert, fils de Baudouin.

obligé d'abandonner ses expéditions navales. On dit qu'alors il porta ses vues ambitieuses sur la Hollande, & qu'à la mort de Florent il forma le dessein de se rendre maître de la régence. Deux fois il s'avança sur la frontiere de Frise, qui touche à la Flandre; il fut constamment repoussé. Déterminé à vaincre ou à mourir il reparut bientôt plus ménaçant & plus rédoutable. On craignit tout alors de l'acharnement de cet indomptable ambitieux. Les deux partis s'aboucherent à Oudenarde. Robert obtint la main de la Régente Gertrude, la tutelle du Jeune Comte, l'administration de la Hollande. A l'occasion de cette alliance le Vieux Baudouin cède à son fils les cinq Iles de Zélande à l'Ouest de l'Escaut avec Alost & Valenciennes. On donna à Robert le surnom de *Frison** parce que le païs qu'il gouverna n'était pas encore bien distingué de la Frise, sur-tout par les Etrangers (*).

*Mat. An. 2. 440. Scriv. Hol. Grav. 1. 206.

(*) Mr. Huidecoper a sans doute éclairci avec succès plusieurs points d'histoire; mais trop souvent entrainé par l'esprit de systême, on sent qu'il aimerait à établir de nouvelles notions sur le débris des anciennes. C'est envain qu'il a prétendu prouver que les Historiens des irruptions des Normands à *De-*

L'Evêque d'Utrecht sentit bien que, tandis que la Hollande aurait un tel défenseur, il n'y avait pas moyen de mettre ses patentes à éxécution. L'ambition fit place à la piété. Il s'en fut, avec une troupe d'Evêques & de Seigneurs voisins, visiter la terre Ste. Ces illustres pélérins essuyerent de terribles rencontres. Des coureurs Arabes surprirent leur pieuse caravanne, & la détrousserent. L'Evêque Guillaume fut dépouillé tout nud, & maltraité si cruellement qu'il demeura pour mort. Il en revint pourtant; il ra-

Pélérinage de l'Evêque d'Utrecht.

Heda 132.

---

restad & dans l'Ile de *Walachrie* n'ont voulu parler ni de Duurstéde, ni de Walcheren; sa longue discussion quoiqu'étayée d'une érudition étonnante, du stile le plus séduisant n'a encore, à ce que je sache, fait aucun prosélite. Il paraît, sur-tout, s'être attaché à insinuer que la Hollande a été long-tems connue sous son propre nom, formant un état presque indépendant, à peine lié à l'Empire par le nœud féodal. On a dû voir dans le cours de notre récit des textes formels & péremptoires contre de telles assertions*. Depuis Charlemagne jusques bien avant dans le onzième siècle tous les Historiens n'ont qu'une voix pour appeller Frise, la Hollande actuelle. Ils disent unanimement, que le nom de *Frison* fut donné à *Robert*, non

Conf. Meermani Diss. A. Kluit, Ep. ad V. A. van de Wall.

mena l'année suivante dans leur païs deux mille de ses téméraires compagnons de voyage, triste reste de sept mille avec lesquels il était parti.

Révolutions en Flandre.

1067. Baudouin V. étant mort & Baudouin VI., son successeur qui ne lui survécut que trois ans, ayant laissé deux enfans mineurs, Robert réclama la régence de Flandre au préjudice de Richilde, mere des jeunes Princes. Il produisait même un acte forgé ou extorqué, dans le quel la préférence lui était adjugée. Delà une guerre sanglante. Richilde déploye aussitôt tout

---

parce qu'il obtint des droits, mais parce qu'il exerça réellement sa régence sur le Comté qu'ils nomment *Frise*. Il paraît que ce n'est qu'à la restoration de Théodorik V., qu'on s'accoutuma à employer quelque distinction entre la Hollande & la Frise; on pourrait même conjecturer qu'elle fut occasionnée par la donation que fit, au même tems, l'Empereur du territoire d'Oostergo & de Westergo &c. en faveur d'Egbert Markgrave de Brandebourg. Il fut appellé Marquis ou Comte de Frise, pendant que celui qui gouvernait le païs situé au midi, afin de se donner un titre particulier & caractéristique, dût se faire appeller Comte de Hollande: nom qui commençait à être connu dans le païs : nom déjà usité dans le diplôme de 1064, dont nous avons parlé ci-dessus.

le courage d'une héroïne. Elle commence par envahir les poſſeſſions cédées à Robert à ſon mariage. Elle attire même dans ſon parti Philippe I. Roi de France. Mais Robert ayant, l'année ſuivante, vaincu & Philippe & Richilde à Caſſel, & l'ainé de ſes neveux ayant été tué dans le combat, 1071.
Robert contraignit le plus jeune à ſe contenter du Hainaut & s'empara du Comté de Flandre ſans oppoſition. La paix fut ſi ſincère entre les parties belligérantes, que le Roi de France épouſa Berthe, Princeſſe de Hollande non moins célèbre par ſes infortunes, que par des enfans dont la poſtérité occupe encore aujourd'hui le trône Français. L'hiſtorien qui parle de cette alliance appelle Robert tantôt Duc, tantôt Marquis des Friſons.*

*Orderic. vital. VI. 526, 527. VII. 638.

Tant de ſuccès allarmerent l'ambition de l'Evêque d'Utrecht. Il ſaiſit l'inſtant où ſon rival était occupé en Flandre à affermir ſa nouvelle domination. Plus attaché cependant à ſon reſſentiment qu'à ſon intérêt, on le vit ſe liguer avec Godefroy le Boſſu, Duc de Lorraine, & lui tranſporter ſes droits fondés ou non fondés ſur les poſſeſſions des Comtes. Godefroy cachait, ſous l'enveloppe d'un corps contrefait, tout le courage & l'expérience d'un guerrier conſommé. A

Conquête de Godefroy Duc de Lorraine.

son approche imprévue & secondée par des troupes, d'élite, p'usieurs places se rendirent & la terreur de ses armes avait déjà tout soumis jusqu'à Leide, lorsque Robert accourut de Flandre pour lui livrer bataille. Il la perdit, il abandonna lâchement la Hollande emmenant avec lui son épouse & son pupille. Une résistance si faible de la part d'un capitaine si vanté offre une instruction mémorable aux peuples gouvernés par un Prince étranger, ayant ailleurs des possessions & des intérêts plus chers.

Godefroy porta par-tout sans obstacle ses armes victorieuses. Il pénétra jusqu'en Westfrise; il pilla tout le païs. Il se rendit à Alkmaar, où les Frisons, revenus de la premiere épouvante, le suivirent & le tinrent neuf semaines assiégé. Il était réduit aux dernieres extrêmités, lorsque l'Evêque Guillaume vint le secourir. On dit que les Episcopaux tomberent avec tant d'impétuosité sur les assiégeans qu'ils en coucherent huit mille sur le carreau. Alors Godefroy gouverna sans opposition, la Hollande & la Westfrise. On le voit en 1074. mener en Saxe plusieurs bataillons Frisons à la défense de l'Empereur.

1074.

Après avoir rétabli l'autorité impériale, Godefroy s'imaginait jouir paisi-

blement de ſes propres Conquêtes; mais un cuiſinier Robert ou du Comte Théodorik, l'ayant épié dans le tems qu'il ſatisfaiſait aux beſoins naturels, lui perça les inteſtins avec une pique. Les chroniques placent ſa mort au 25e février 1076. Mort de Godefroy. 1076.

L'Evêque Guillaume tourna auſſitôt ſes vues ſur la Hollande qui n'avait ni maître, ni défenſeur. Soit pour protéger ſes terres, ſoit pour couvrir la navigation de l'Yſſel, il faiſait bâtir un fort à Yſſelmonde lorſque la mort vint traverſer ſon projet. Conrad ſon ſucceſſeur y mit la derniere main & y plaça une forte garniſon. Entrepriſe & mort de l'Evêque.

Des plumes monacales ont écrit que Guillaume mourut déſeſpéré, privé des ſacremens, par conſéquent damné ſans miſéricorde. Et comme, ſuivant le ſtile de ce tems-là, il n'était pas décent de laiſſer aller ſeul en enfer un homme conſtitué en dignité, on lui aſſocie dans ce voyage vraîment triſte ſept complices de ſes crimes. Or ces crimes étaient-ils d'avoir ſi ſouvent allumé le flambeau de la diſcorde chez ſes voiſins, d'avoir introduit des dépopulateurs & des uſurpateurs ſur leurs terres? Non. C'était pour avoir ſoutenu l'autorité de l'Empereur contre le zèle outré & l'ambition fougueuſe de Gregoire VII. On ſait que ce Pa- *Lamb. p. 235. Bruno* 130. 131.

pe, voulant usurper le droit des investitures que les Empereurs avaient envahi sur le peuple à qui il appartient originairement, imagina le prétexte de la vénalité introduite par l'Empereur dans les collations des Bénéfices. On sait qu'il lui lança tous les foudres du Vatican, aujourd'hui si ridicules, alors si formidables. Dans ces divisions entre l'Empire & le Sacerdoce, qui porterent le coup mortel à la dignité impériale, il n'est pas inutile d'observer qu'on vit ordinairement les Evêques d'Utrecht & les Ecclésiastiques du païs attachés au parti des Empereurs, pendant que les Comtes de Hollande, Théodorik V, Florent II, animés contre les Césars, tinrent constamment pour les Papes.

Dispute de l'Empereur avec Gregoire VII.

Les Hollandais soupiraient après le retour de leur Comte: ils ne pouvaient s'habituer au joug épiscopal; ils frémissaient de fureur de se voir tenus en bride par le fort d'Yffelmonde. Robert assuré de leurs dispositions fait par-tout des préparatifs en faveur du jeune Théodorik. Guillaume, Conquérant d'Angleterre, son beau frere, lui envoya des auxiliaires & des Vaisseaux. Théodorik étant entré avec une flotte considérable par l'embouchure de la Meuse dissipe les bâtimens trajectins qui voulurent lui boucher le passage;

Restoration de Théodorik V.

Gerlak Comte de Zutphen périt dans le Combat. On débarque enſuite, on s'avance vers la fortereſſe, dont l'avant-fort fut emporté du premier aſſaut. On lance contre les murailles des pierres énormes qui les ébranlent & les font crouler. Les Flamands, alors Archers habiles, perçent à coups de traits tous les aſſiegés qui oſent ſe montrer ſur les parapets. Le ſiège dura ſeize jours. L'Evêque Conrad, ne pouvant arrêter l'incendie que des flêches embraſées avaient porté dans la fortereſſe, fut contraint de capituler. A cette époque Théodorik ſe vit libre poſſeſſeur des états de ſon pere après une minorité des plus orageuſes.

Changemens en Friſe.

Le Friſe orientale avait auſſi éprouvé des révolutions. Egbert, s'étant ligué avec les Saxons contre l'Empereur, avait été vaincu, & dépouillé des Comtés d'Ooſtergouw, de Weſtergouw, d'Islegouw & de Staveren qu'il poſſédait. Conrad qui, ſemblable à tous les autres Evêques d'Utrecht, portait un œil d'attention & de convoitiſe ſur ce païs, s'en était fait peu-à-peu tranſporter la propriété. Egbert ſe réconcilia enſuite, fut rétabli dans les mêmes poſſeſſions, ſe révolta une ſeconde fois, fut tué en trahiſon, & l'Evêque Conrad obtint une ſeconde ceſſion ſur laquelle portent tous les droits

1089.

sur la Frise qu'ils tenterent de faire valoir dans la suite.

On produit une donation au couvent d'Egmond, où Théodorik se qualifie *Comte des Hollandais par la grace de Dieu.* Nous n'examinerons pas l'authenticité de ce diplôme; il est assez probable qu'il a été forgé par l'avidité des Moines, mais il n'est pas inutile d'observer que déjà plusieurs Vassaux de l'Empire employaient la même formule, pour insinuer qu'ils ne relevaient que de l'être suprême.

FLORENT II.

SURNOMMÉ LE GRAS.

L'Accès des croisades enflamma alors les esprits de tous les chrétiens occidentaux. Cette fureur pieuse dont le germe né des pélérinages avait mûri peu-à-peu par la chaleur que les pélerins mettaient dans leurs plaintes contre les vexations des infidèles, se développa tout-à-coup au soufle enhousiaste du Pontife Urbain II., & sur-tout à l'éloquence brûlante & fanatique de Pierre l'Ermite, natif de Picardie. A son retour de la Palestine il courut de ville en ville, de province en province, excitant les Princes & les Peuples à s'armer pour arracher aux Mahométans des lieux consacrés par l'accomplissement des plus grands mistères. On ne saurait douter que cette frénésie épidémique n'ait pénétré dans les Païs-bas. Robert le Frison, Comte de Flandre avait fait le pélérinage de Jerusalem, & Alexis Comnene, Empereur de Constantinople, avait écrit à Robert, son fils & son successeur, qu'il eut à préparer toutes ses forces

Les croisades.

Ub. Em. Rer. Frisian. 1099. *Reigerb. Chron. Zeel.* 32.

pour secourir les chrétiens Orientaux, & pour arracher le St. Sépulchre aux infidèles. D'anciennes chroniques citent entre les croisés plusieurs Seigneurs Zélandais & Frisons. *Un écrivain du 15e siècle rapporte aussi, d'après le bruit commun, le nom de plusieurs nobles Hollandais. Enfants, Vieillards, Laboureurs, Artisans se croiserent en foule, les pauvres pour échapper à leurs créanciers, car on ne pouvait les inquiéter pour cause de dette, plusieurs Nobles entrainés par l'espoir de former de riches établissemens en Orient, un grand nombre par l'envie de se signaler, & tous en général pour expier leurs crimes par une expédition très-conforme à l'esprit belliqueux du siècle, & pour aller, en cas de mort, droit au ciel, dont une indulgence pléniere ouvrait la porte à tous ceux qui périssaient dans cette sainte expédition.

Joan. a Leid. 15. 9.

Résultats des croisades.

En gémissant sur la dépopulation que ces guerres extravagantes causerent en Europe, on ne saurait se dissimuler qu'elles n'aient eu une influence très avantageuse au gouvernement civil & à l'état de propriété. Les haines privées, les vengeances héréditaires, naturelles à tous les peuples sauvages, étaient atroces chez les Frisons. Dans leur loi point de composition,

mme dans celles des autres peuples *Leg. Fr. 2.*
rbares, pour réprimer ou éluder *Ad. 1.*
vengeance cruelle que toutes les
nilles pouvaient exercer, quand
es se croyaient léſées. Celui dont
voulait se vanger, avait seulement
oit de n'être pas égorgé dans sa
ison, ou lorsqu'il allait & revenait
l'égliſe & du tribunal. Le Comte
bert mit, comme nous le dirons ci-
rès, quelque reſtriction aux duels,
x aſſaſſinats légals. A la prédication
s croiſades, il fut défendu de por-
des mains violentes ſur quiconque
orerait la croix. Un ſerf, aſſez
di pour ſuivre ces téméraires émi-
tions recouvrait ſa liberté. De-là
ſieurs terres furent donnés à culti-
à des hommes libres qui réclamaient
juſte ſalaire, & en cas de refus,
déciſion des loix. Pendant que les
oles vendaient à bas prix leurs hé-
ages, les plus induſtrieux d'entre le
ple, qui reſterent dans le païs, ac-
rent de vaſtes poſſeſſions; pluſieurs
me obtinrent l'annobliſſement en a-
tant les fiefs, les châteaux, les Sei-
euries des Nobles qui allerent en
nde partie enſevelir leur nom dans
déſerts de l'Aſie. La plupart des
les floriſſantes autrefois par leur com-
rce avaient été détruites par les
rmands ou par les inondations,

mais dès qu'on entreprit de se rendre par mer dans la terre Ste, la navigation sortit du néant, les places, dont la situation était commode pour faire des armemens, se remplirent d'habitans. Le crédit des villes s'augmenta avec leur population & leurs richesses; nous les verrons bientôt obtenir des privileges, introduire le gouvernement municipal. C'est-là l'époque de la renaissance du commerce, dont les progrès successifs ont peu-à-peu chassé la barbarie, épuré la jurisprudence, ramené l'égalité, établi la liberté, dont on ne saurait trop répéter le doux nom, parce qu'elle est encore une chimere pour bien des esprits accoutumés à l'esclavage, comme les compagnons d'Ulisse à leur métamorphose.

On fait remonter au tems des Croisades l'usage des armoiries. On prétend que ces fiers Paladins ne pouvant se distinguer les uns des autres, parce que chacun était également couvert de fer, imaginerent de placer ces simboles caractéristiques sur leur cotte d'armes. De ces guerres nâquirent aussi les ordres Hospitaliers, Templiers, Teutoniques. On sait les suites de ces expéditions. Jérusalem fut d'abord emportée d'assaut en 1099. Le titre de Roi fut donné à Godefroy de Bouillon & à ceux qui gouvernerent après lui.

Ma

Mais cette petite conquête ne subsista que quatre vingt ans après avoir coûté des millions d'habitans à l'Europe.

On ne voit pas que le torrent de la première croisade ait entrainé aucun des grands feudataires de nos Provinces. Chacun d'eux resta paisiblement dans ses Etats. Othon de Nassau qui le premier porta le nom de Comte de Gueldre acheta la Véluwe de Godefroy de Bouillon à qui un Evêque d'Utrecht l'avait cédée. Florent, Comte de Hollande n'etait pas moins jaloux d'entretenir la paix. Il affermit encore sa puissance en épousant une princesse de Saxe. C'était la quatrième alliance contractée entre ces deux maisons. Elle avait sa source dans les intérêts semblables de l'une & l'autre famille. Elles se prétaient par ces unions une force commune, qui les mettait en état de rompre les mesures de l'Empereur disposé souvent à détruire leur puissance. On ne voit jamais Florent perdre ses intérêts de vue. Les conjonctures ayant changé, on le trouve réuni à l'Empereur Henri V., pour détrôner le successeur de Robert le Frison. L'expédition ne réussit pas; l'Empereur fit un traité avec le Comte de Flandre, il y en a qui pensent que les Iles de Zéelande à

Othon de Nassau I. Comte de Gueldre.

1094.

Mariage de Florent.

Zéelande.

l'Oueſt de l'Eſcaut furent alors cédée
à Florent : on voit en effet, enviro
ſoixante ans après, les Comtes de Hol
lande en jouir comme par ſucceſſio
ſous la mouvance de la Flandre.

L'Héréti-
que Tan-
chelyn.

A peu-près dans le même tems u
Laïque nommé Tanchelyn ſe mit
courir les Païs-bas, dogmatiſant à Ar
vers, à Bruges, dans l'évêché d'U
trecht, & ſur-tout en Zéelande. Somp
tueuſement vêtu, les cheveux treſſés
eſcorté de trois mille ſatellites prêts
maſſacrer quiconque eut ôſé le cor
tredire, il ſe fit une multitude de pr
ſélites qui le ſuivaient par-tout & bu
vaient déjà l'eau dans laquelle cet
trange Saint s'était baigné. Auſſi
doctrine qu'il leur annonçait flattai
elle la haine, que dans tous les tems, l
peuples ignorans ou éclairés ont co
ſtamment nourrie contre les gens d'
gliſe devenus riches, puiſſans & p
conſéquent corrompus. Il attaqua
l'utilité de la communion, la ſolv
bilité des dîmes, le caractère des Ev
ques & des Prêtres. Les Eccléſiaſt
ques tremblaient déjà. Quand ils a
raient ſû la controverſe, il n'y ava
pas moyen de l'employer contre u
fanatique ainſi accompagné. L'atte
tat d'un prêtre ſauva tous les autre
Il aſſomma le Novateur qui s'était u
peu écarté de ſa troupe. On ſent bi

que le portrait que les Moines nous ont tracé de cet enthousiaste, ne doit pas être flatté. Peut-on croire, que les maris & les meres l'aient prié d'abuser en leur présence de leurs femmes & de leurs filles? Il est vrai que le fanatisme & la crédulité peuvent aveugler étrangement les esprits, mais sur un article si délicat est-il dans l'esprit humain de devenir tout d'un coup superstitieux de cette force là?

Florent arrêta avant de mourir l'avidité des moines d'Egmond. Il leur ôta un droit sur les enterremens qu'ils faisaient payer aux Bourgeois d'Alkmaar, mais il leur confirma l'usage de lever la dîme sur les fruits & sur le bêtail. L'original de ce privilège est encore subsistant; on n'en connait point de plus ancien relativement aux villes de Hollande ou de Westfrise.

Le Frison Galama.

On trouve dans Florent un Prince constamment appliqué à étendre ses prérogatives; il n'est pas étonnant que ce plan ait allarmé les Nobles du païs. On raconte, car nous ne garantissons pas l'anecdote, que Florent ayant fait tuer à la chasse trois levriers appartenans à un Seigneur Frison nommé Galama, celui ci transporté de colere s'écria: si je ne suis vangé qu'on ne m'apelle plus *Frison libre.* Il cherche & rencontre peu de tems après

son illustre aggresseur. Il fond sur lui l'épée à la main & le blesse au bras. Les piqueurs du Comte étant arrivés dans le même instant, tomberent sur ce furieux; & le firent expirer percé de mille coups.

Ce n'était pas le faible de Florent d'être désintéressé. Voici ce que Rodolphe Abbé de St. Trudon qui l'avait pris pour arbitre contre l'Evêque d'Utrecht, usurpateur de l'Eglise d'Alburg, écrit touchant les dépenses que cette affaire lui a coutées. „ Il m'a fallu, dit-il, des châines d'or pour arracher de Hollande notre pesant & massif Avoué, & un marteau d'or pour amollir l'inflexible dureté du Prélat."

1108.

THÉODORIK VI.

THÉODORIK II. Héodorik était l'aîné de trois freres. Il succèda cependant bien jeune à son pere, & sa minorité eut été aussi orageuse que celle de son ayeul sans la fermeté de Petronelle sa mere qui devenue régente sût tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Elle ne craignit pas de braver l'Empereur Henri V. qui eut beaucoup de peine à lui faire reconnaître la mouvance de l'Empire. 1121. 1123. 1124.

Conrad II. avait en faveur des habitans de Staveren confirmé l'abolition du combat judiciaire faite par le Comte Egbert. Suivant le diplôme donné en 1118, on se contentera de partager la compensation pécuniaire que doit payer un homicide. Quant à la coutume de briser & de brûler les maisons, on ne peut l'éxercer que contre celui qui a commis un *Morth*, c'est-à-dire, massacré son maître ou bien un ôtage, ou caché le corps d'un homme après l'avoir tué. On aura soin d'épargner les parens du coupable. L'Archevêque de Cologne lance les anathêmes spirituels contre les infracteurs & les prive de l'azile des églises. Loi donnée à la ville de Staveren. *Friesl. Chars. B.* *Leg. Fris.* 20.

Les anciennes chroniques représentent Staveren comme une ville extrêmement peuplée & florissante par son commerce. Cette Charte paraît détruire cette peinture imaginaire. Dans une grande ville, aurait-on permis si facilement de mettre le feu aux maisons?

Emeute à Utrecht.

1123. Le même Empereur étant, en 1123, venu à Utrecht, il s'éleva une emeute entre les Habitans & les Officiers de la cour. Il y a toute apparence que les courtisans qui ont été, dans tous les tems, aussi fiers avec le peuple que rampans avec leur maître, furent les aggresseurs. On passa des insultes aux outrages; il y eut un combat, du sang répandu; plusieurs Bourgeois furent tués. L'Evêque Gondebald, soupçonné d'avoir eu part à la sédition fut enlevé & paya une forte amende.

Heda 150. L'Empereur prenait, comme ses prédécesseurs & ses successeurs le titre de chanoine du chapitre de St. Martin.

1125. *Ib.* 148. Il entretenait deux prêtres pour dire l'office à sa place. Il mourut à Utrecht en 1125 & ses entrailles furent déposées dans le chœur de St. Martin. L'Evêque Gondebald ne lui survécut que trois ans; c'est le premier à qui le pape ait permis de porter la mitre.

l'Oostergo & le Westergo donnés au

L'élevation de Lothaire II. Duc de Saxe, oncle du Comte Théodorik fut avantageuse aux Hollandais. Alor

ceſſerent les longues inimitiés, que depuis plus d'un ſiècle, on avait remarqué entre nos Comtes & les Empereurs. L'Evêque d'Utrecht fut celui qui y perdit le plus. Les Comtés d'Ooſtergo & de Weſtergo lui furent ôtés & transferés aux Comtes de Hollande: préférence vaine & précaire! S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter, que les uns & les autres furent rarement en état de faire valoir ces faciles conceſſions. Comte de Hollande.

Le meurtre de Charles le Bon, Comte de Flandre, mort ſans poſtérité, excita l'ambition de pluſieurs prétendans. Le Comte de Hollande allégua pour ſes titres l'Alliance de Robert le Friſon avec Gertrude. Pour donner du poid & quelque couleur à des raiſons ſi faibles, Petronelle répandit l'or à pleines mains. Mais lorſque les Flamands eurent l'argent de leurs ſuffrages, Louis le Gros Roi de France adjugea, en qualité de Suzerain, ce Comté à Guillaume Cliton, fils d'une ſœur du dernier Comte. Ambition de Petronelle. 1127.

Théodorik devenu Majeur ne manqua pas d'ennemis. Florent ſon frere ſurnommé le *Noir*, avait ces qualités brillantes, ces manieres populaires qui ſubjuguent les Grands & la multitude. La jalouſie entre les deux freres s'était manifeſtée de bonne heure, & leurs querelles avaient ſouvent éclaté Florent dit le Noir frere du Comte.

en préſence de leur mere. Ce fut dans ces conjonctures que les Weſtfriſons ſe révolterent, incités ſoit par les Trajectins, ſoit par les Friſons Orientaux, ſoit enfin par Florent très-diſpoſé à ſe former une puiſſance aux dépends de celle de ſon frere.

Expédition en Weſtfriſe.

La Weſtfriſe n'était, comme nous l'avons déjà remarqué, acceſſible que dans les ſéchereſſes de l'été & les glaces de l'hiver. Celui de 1132, fut extrêmement rude. Les chemins étaient pris, la glace très épaiſſe & aſſez forte pour porter une armée. Le Comte Théodorik entra alors dans le païs. Les Habitans trop faibles pour lui réſiſter ſe réfugierent dans les marais, abandonnerent leurs maiſons, leurs hameaux, leurs villages. Les Hollandais après avoir fait le dégat dans la campagne, retournerent à Alkmaar, enlevant un butin conſidérable en habits, vaches, chevaux, priſonniers.

1132.

Les Weſtfriſons animés par le déſeſpoir inviterent Florent à ſe mettre à leur tête. Sous ſes ordres ils vinrent ravager les terres des Hollandais. Ces hoſtilités, qui n'aboutiſſaient qu'à des barbaries & à des répréſailles affreuſes de part & d'autre, durerent aſſez long-tems. Alkmaar fut ſurpriſe & pillée, l'égliſe & le marché réduits en cendres. Enfin les Kennemers, irrités des exa-

tions, dont ils étaient accablés par les Comtes, se joignirent aux Westfrisons. Ils reconnurent Florent pour leur Seigneur, ils brulerent les châteaux & les maisons de plaisance que les Comtes avaient dans le Kennemerland, & surtout à Haarlem.

C'était la coutume des Westfrisons de finir leurs expéditions avec le soleil couchant. On les voyait à la tombée de la nuit se retirer précipitamment dans leurs maisons. Après avoir reposé tranquillement à côté de leurs femmes, ils recommençaient leurs courses dès que le soleil lançait ses premiers rayons. C'étaient de vrais sauvages. Les Kennemers qui n'étaient pas si prévoyans furent un jour surpris après la retraite nocturne de leurs confédérés & attaqués si brusquement par le Comte Théodorik qu'ils furent obligés de rentrer sous ses loix.

Coutume singuliere des Westfrisons.

Anal. Mat. 2. 450.

Cette alternative continuelle d'incursions & de brigandage ayant duré deux ans, l'Empereur affligé de voir ses neveux s'entre-détruire interposa son autorité. Les deux freres promirent d'oublier le passé & chacun conserva les terres dont-il était en possession.

Fin de la guerre.

Florent ne gouverna pas long-tems la Westfrise. L'amour & l'ambition causerent sa perte. Il voulut épouser

Mort de Florent le noir.

Helwige fille unique & seule héritiere du Seigneur de Rechem. Le Tuteur Herman d'Arensberg, le Seigneur de Kuik, & l'Evêque d'Utrecht s'opposerent à cette alliance. Les Trajectins, rarement d'accord avec leur Evêque, le chasserent après avoir introduit Florent dans leur ville. Celui-ci en fit sa place d'armes. C'est de-là qu'il faisait des incursions cruelles sur les terres de ses ennemis. Les Seigneurs d'Arensberg & de Kuik incapables d'opposer la résistance à la force eurent recours à la ruse. Ils tendirent une embuscade à Florent, ils le poignarderent dans le bois d'Abstede où il était venu chasser.

Les meurtriers furent mis au ban de l'Empire, leurs terres confisquées. Ils ne les recouvrerent qu'en 1137 sous un nouveau règne. Quand on considère le peu de puissance qu'avaient les Empereurs dans leurs Etats d'Allemagne & d'Italie, dont ils se disaient Souverains immédiats, on demande comment pouvaient-ils conserver dans nos Provinces assez de crédit pour en transporter, à tout moment à leur fantaisie, des fiefs considérables d'un propriétaire à un autre? C'est que tous ces petits vassaux des Païs-bas étaient jaloux les uns des autres, c'est qu'ils espéraient profiter de ces mut-

1137.

tions; s'ils se fussent entendus, c'en était fait de l'autorité impériale. C'est ainsi qu'on voit Conrad III. casser de nouveau la donation de son prédécesseur aux Comtes de Hollande & restituer aux Evêques d'Utrecht leurs anciens droits sur l'Oostergo & le Westergo. 1138.

Cette Donation fut sans doute l'origine des hostilités que les Hollandais commencerent contre les Trajectins. Théodorik engagea Othon, Comte de Benthem son beau frere à tenter la premiere incursion dans la Drente.

Le Comté de Drente.

Ce Comté avait été depuis 945, gouverné successivement par Everard, Baldrik, Temmo. Les Empereurs Othon I., Henri II., Conrad II., permirent aux Evêques d'y chasser. Henri III. leur céda plusieurs terres dans le païs. Ils obtinrent enfin, en 1046, une donation formelle de tout le Comté après la mort du Duc Gozelin. On les voit dès-lors y exercer leur autorité, venir à Groningue qui en faisait alors partie, y rendre justice & nommer des Avoués pour gouverner à leur place. Les Groningois supporterent impatiemment ce joug sacerdotal; en 1138 ils profiterent de l'absence de l'Evêque Herbert, alors à Rome & fortifierent l'église de St. Walburg. Herbert étant de retour, les attaqua, les vainquit, & leur fit jurer que dé-

formais ils n'érigeraient plus les églises en citadelles, que, sans sa permission, ils ne bâtiraient pour la défense de leur ville, ni tours, ni murailles, ni portes. Herbert donna ensuite le Burgraviat de Groningue & la chatellenie de Coeverden à Lefford & à Ludolf ses neveux.

Utrecht assiégée & délivrée par les menaces de l'excommunication.

Les Groningois étaient reprimés, mais non pas domptés. C'est dans ces conjonctures que, pour les faire soulever, Othon entra dans la Drente avec des troupes. Mais s'étant laissé battre & prendre prisonnier, Théodorik vint pour le délivrer mettre le siège devant Utrecht. Il était déjà prêt à donner un assaut général, lorsque l'Evêque, voyant qu'il n'y avait pas moyen de conjurer l'orage par les armes temporelles, fit sa sortie en Pontife. Revêtu de ses ornemens épiscopaux, accompagné de tout son clergé, il paraît hors des portes un livre à la main, prêt à fulminer les anathêmes ecclésiastiques contre ses ennemis. A ce spectacle imprévu, à cet appareil imposteur, élancé déjà pour escalader la muraille, le soldat s'arrête pâlissant d'effroi. Croyant voir les foudres célestes suspendus sur sa tête, Théodorik tombe aux pieds de celui qu'il en croit dépositaire. Il jette à bas sa cuirasse & son bouclier, il se soumet à demander pardon tête

& pieds nuds. Toutes les chroniques atteſtent cette avanture en ajoutant que le Prélat releva le Comte, lui donna le baiſer de paix, lui rendit ſon beau frere & que depuis cette époque la réconcilation fut parfaite entre les deux parties. Cette anecdote, quoiqu'en diſe M. Huidecoper, n'a rien d'invraiſemblable. Elle eſt très analogue à l'eſprit du ſiècle. Elle montre de quel épais bandeau l'empire de l'opinion peut couvrir les yeux des peuples & des Souverains. Les ſuites de l'excommunication étaient alors terribles quant aux effets civils. Un excommunié n'était plus qu'un monſtre aux yeux de la populace ſuperſtitieuſe. On pouvait le tuer inpunément, on évitait ſa compagnie comme celle d'un peſtiféré, on faiſait paſſer par le feu tous les reſtes de ſa table.

On eſt au contraire ſurpris de voir dans ce ſiècle un peuple nommé Obrodite, chaſſé des environs de l'Elbe par le Duc de Saxe & le Margrave de Brandebourg. On dit que parmi les nouveaux Colons appellés pour repeupler le païs, il en vint des Provinces de Friſe, d'Utrecht & de Hollande. Emigration.

Théodorik ſe laiſſa entrainer à la manie des croiſades. Ayant paſſé par Rome, il obtint du Pape Innocent II., un bref qui affranchiſſait Théodorik ſe croiſe. 1139.

les Abbaïes d'Egmond, & de Rhynsburg de la juriſdiction ſpirituelle de l'Evêque d'Utrecht, & les ſoumettait immédiatement au S. Siège, ſous une redevance annuelle de quatre Schellings, monnoïe de Friſe. Ainſi le Pape augmentait ſon autorité aux dépens de celle de l'Ordinaire. Rhynsburg était un couvent de filles fondé par la Comteſſe Petronelle. Les *Nonnes noires*, c'était leur nom, avaient une grande célébrité, car elles devaient ſavoir *lire* & *chanter :* mérite alors peu commun.

Inſtallation violente de Herman de Horne.

L'Empereur Conrad avait, en 1145, abandonné aux Chanoines des deux Chapitres d'Utrecht le droit excluſif, & abſolu de ſe choiſir leur Prélat : leur élection n'étant, avant cette époque, valable que par la confirmation de l'Empereur. Les cabales n'en devinrent que

1150. plus nombreuſes, les brigues plus animées, les tracaſſeries plus funeſtes. *Otto Friſ. Geſt. Fred. 1. 62. & ſeq.* Herbert étant mort en 1150, les Princes voiſins, HENRI Comte de Gueldre, les Comtes de Hollande & de Clèves voulurent faire tomber l'élection UTRECHT. ſur Herman de Hoorne, Prévôt de St. Jérome à Cologne; ils engagerent même l'Empereur à l'inveſtir des droits régaliens. Mais les Habitans d'Utrecht & de Déventer avaient voués leurs cœurs & leurs ſuffrages à Frédéric fils du Comte Adolf. Le peuple devient

aiſément enthouſiaſte. Celui d'Utrecht chaſſa Herman de la ville, inſtalla Fréderic avec la pompe la plus ſuperbe. L'affaire fut portée au tribunal de l'Empereur, alors à Nimègue. Les Trajectins condamnés interjetterent appel devant le Pape. Mais le Comte de Hollande étant entré à main armée dans Utrecht, fit, par le moyen de la nobleſſe qui ſoutenait le même parti, placer Herman ſur le ſiège Epiſcopal. Fréderic I., devenu Empereur après la mort de Conrad, avait ſans doute beſoin d'argent, lorſqu'il imagina de taxer les Trajectins de rébellion envers ſon prédéceſſeur & les condamna à une amende pécuniaire. Il paraît cependant que cette rébellion était fondée, puiſque Herman de Hoorne, n'ayant déployé dans le gouvernement qu'une âme lâche & puſillanime, ſe vit bientôt expoſé au mépris de ſes ſujets forcés. Son incapacité plongea tout l'Evêché dans les troubles de l'anarchie. Tant il eſt dangereux de donner à une nation un maître qu'elle déſavoue! tant il eſt vrai, que, quand il s'agit d'élire ſon Souverain, le peuple eſt toujours le meilleur juge! *Heda* 169.

On vit les Friſons de Dregte profiter de la confuſion où ces diſcordes avaient plongés les Païs-bas. On les Courſes des Friſons de Dregte.

vit, suivant l'ancienne coutume des Barbares, leurs ancêtres, désoler les
1155. terres de leurs voisins. Le Kennemerland fut le théâtre de leurs ravages, jusqu'à ce que les Habitans de Haarlem, & des environs d'Osdorp, ayant tombé sur eux, en coucherent, dit-on, neuf cens sur la place & dissiperent le reste.

FLORENT III.

HEodorik VI. avait souvent figurée dans les diètes parmi les Princes de l'Empire. Florent III. celui de ses trois fils qui lui succèda parût aussi de même que l'Evêque d'Utrecht, l'un & l'autre sous la qualité de Prince de l'Empire à une diète tenue, en 1158, à Rocaille en Italie. On remarque encore la signature de Florent, avec le titre de *Comte de Hollande* dans le traité de paix conclu avec le Roi de Sicile, en 1177. Florent avait gagné la confiance de l'Empereur Fréderic; mais, de toutes les marques d'affection qu'il en reçut, nulle ne lui attira plus d'ennemis, que la permission d'établir un péage à *Geervliet* sur la Meuse. On doit observer que la licence impériale pour l'érection des péages avait été jugée nécessaire dans le troisième concile de Latran.

1157. *Schan. Vind. l. 2. 115. Gold. Comm. Imp. 3. 334.*

1158. *Ib. 358. & 359.*

1177.

Geervliet était situé dans le territoire de Putten, & séparé par un bras de mer du païs de Voorne. Ce même passage divisait aussi la Hollande d'avec la Zéelande; ainsi le païs de Voorne était régardé comme une ju-

Péage de Geervliet.

Les Flamands alarmés & Vainqueurs.

riſdiction particuliere ou faiſant partie de la Zéelande. *Pelgrim* frere de Florent III. en était alors Seigneur avec le titre de *Burgrave de Zéelande*. On ne voit cependant pas que la douane de Geervliet ait été ſous ſa dépendance. Ce nouveau péage incommodait d'autant plus les Flamands, que leur commerce croiſſait tous les jours, & qu'en ſe rendant par ce parage en Hollande, ils évitaient la douane de Dordrecht. Il paraît que les Hollandais commençaient auſſi à avoir quelques forces navales; une concurrence jalouſe devait les animer contre leurs voiſins, & l'on obſerve que leurs armateurs infeſtaient déjà l'Océan & avaient cauſé des pertes conſidérables au commerce des Flamands. Philippe, Régent de Flandre en l'abſence de Théodorik d'Alſace, ſon pere, fit équiper une flotte militaire pour donner la chaſſe aux vaiſſeaux Hollandais. Il marche en même tems en perſonne avec une armée de terre dans le païs de Waas, poſſédé alors par les Hollandais, il chaſſe le gouverneur, & après avoir couru librement tout le païs, il en ramene un butin immenſe & un grand nombre de priſonniers. Il conquit encore le Comté d'Aloſt ſur les Hollandais. On ajoute même qu'une ſentence des Barons déclara la Zélan-

Oudeg. Chr. Flandr. 76. 231.

Chron. Fland. 1. 24. 197. *Oudeg.* c. 53.

de Hollandaise confisquée au profit du Suzerain, le Comte de Flandre.

Florent se disposait, sans doute, à vanger cette invasion imprévue, il avait déjà fait un accord avec les Frisons de Dregte, & les autres Westfrisons, il avait déjà équippé une flotte puissante, sous prétexte d'amener d'Ecosse Ada, fille du Roi Henri qu'il épousa, lorsque d'autres troubles survenus dans le même tems l'appellerent ailleurs. 1161.

Troubles de Groningue.

Nous avons vu l'Evêque Héribert donner à Lefferd, son frere, le Burgraviat de Groningue. Lefferd ne laissa qu'une fille mariée à un Gentilhomme de Westphalie, dont les enfans s'emparerent de la dignité de leur ayeul. Les neveux du défunt la reclamaient comme un fief mâle, & Godefroy de Rhenen, alors Evêque d'Utrecht, prétendait qu'elle devait revenir à son Evêché dont elle avait été alienée. Le prélat ne s'en tint pas à des réclamations stériles. Les petits fils de Lefferd étant allés implorer le secours de HENRI, Comte de Gueldre en lui promettant de le reconnaître pour leur Suzerain, l'Evêque vient assiéger & prendre Groningue. Henri vole aussitôt vers la ville, & la serre de si près que Godefroy, trop heureux d'échapper par une retraite furtive,

HENRI Comte de GUELDRE s'empare de Groningue.

court se jetter entre les bras du Comte de Hollande.

Accommodement.

Florent mit à son tour le siège devant Groningue, mais elle fut si bien défendue que l'Evêque fut contraint de renoncer à son projet, moyennant une somme de trois cent marcs d'argent par forme d'indemnisation.

Le Comte & l'Evêque s'accordent sur la Frise.

Il est assez probable que Florent avait des vues intéressées en s'engageant dans cette expédition. On pense que cette alliance donna occasion à un traité rélatif au Comté d'Oostergo & de Westergo.

1165. L'Empereur Fréderic étant venu à Utrecht, en 1165, on fit, sous ses auspices, les conditions suivantes. „ Le „ Comte & l'Evêque s'accordaient à se „ partager à l'amiable les revenus de la „ Frise. Ils devaient nommer conjoin„ tément un gouverneur, dont l'Empe„ reur confirmerait l'élection: ils de*Heda* 171. „ vaient avoir l'un & l'autre un *Avoué* „ ou commissaire. L'Evêque & le Com„ te en venant aux assemblées de May „ ne devaient pas mener à leur suite „ plus de 30 personnes. Les huit pre„ mieres semaines appartenaient au „ Comte pour régler les affaires tem„ porelles & les huit dernieres à l'Evê„ que pour décider ce qui concernai„ le spirituel. Le Comte devait avoi„ pour le service du Prélat, des trou„ pes, des munitions, un camp, dan

„ lequel l'Evêque entretiendra sa cha-
„ pelle, son grenier, sa cuisine & où
„ il pourra entrer quand bon lui sem-
„ blera. C'est ainsi que les fonctions
séculieres & ecclésiastiques sont naïve-
ment distinguées". „ Si cependant une
„ des parties commet une infraction &
„ qu'après douze semaines d'admoni-
„ tion elle ne l'ait pas réparée, le
„ vice gouverneur ou Comte de Frise
„ assisté de six témoins irréprochables
„ dénoncera le rébelle à l'Empereur."
Cet acte est précieux en ce qu'il dé-
veloppe la forme du gouvernement de
ce tems-là; mais l'histoire nous répré-
sente les Frisons si entêtés de leur li-
berté qu'il n'y a pas d'apparence qu'un
tel accord ait eu des suites.

L'Empereur se porta aussi pour mé- Contesta-
diateur entre l'Evêque d'Utrecht, les tions sur
Comtes de Hollande, de Gueldre & les digues
de Clèves à l'occasion des dommages jugées par
causés par les inondations. L'indé- l'Empe-
pendance que chaque Seigneur affectait reur.
dans son territoire faisait que lorsque l'un
d'eux élevait une digue ou une chaussée *Heda* 1181.
pour garantir ses terres du déborde-
ment des eaux, son voisin ne manquait
pas de leur ouvrir un libre cours. Il
fut ordonné en conséquence: 1°. que
pour faire écouler les eaux qui sub-
mergeaient la Province d'Utrecht, on

creuserait un canal au milieu des champs de *Noda*, aujourd'hui Neude sur la frontiere de Gueldre entre le Rhin & le Zuiderzée. 2°. qu'on conserverait l'ancienne digue de Duurstede. 3°. qu'on razerait celle que Florent avait élevé dans le Steekster-polder près de Swammerdam. On peut inférer de cet accord que déjà l'embouchure du Rhin à Katwyk était presque ou entierement fermée.

Nous ne dirons rien d'une guerre entre la Flandre & la Hollande. Les écrivains Flamands qui en parlent ne manquent pas, dans leur longue narration, de faire battre les Hollandais par leurs compatriotes. La fiction devient encore plus sérieuse; à les en croire, le comte Florent est fait prisonnier, conduit à Bruges jusqu'à ce qu'ennuyé d'une longue détention, il signe enfin les conditions les plus désavantageuses & les plus humiliantes, Mr. Huidecoper nous a paru prouver jusqu'à la démonstration, que ce récit était absolument apocryphe*. Ceux qui aiment à voir les événemens discutés trouveront encore, sur ce point d'histoire, des réflexions judicieuses dans la dissertation que nous avons déjà citée sur le lien féodal entre la Flandre & la Zéelande. C'est assez la recommander, que de faire

*Zie M. Stoke 1. 519. volg.

connaître l'Auteur (*). Ce qui paraît malheureusement beaucoup plus authentique, ce sont les hostilités atroces que les Westfrisons & ceux de Haarlem, exercerent les uns contre les autres. Ces derniers, enflammés par le souvenir d'une vieille querelle, se liguerent avec les autres Kennemers & tomberent à l'improviste sur le village de Schagen, où ils mirent tout à feu & à sang. Les Westfrisons ralliés ne se vangerent pas avec moins de barbarie. Ils pillerent & brûlerent Alkmaar, où quatre vingt Bourgeois se défendirent jusqu'à se faire tous massacrer. Le Comte Florent ayant, quelque tems après, marché contre ces furieux, vit périr la fleur de sa jeune noblesse, qui, emportée par une fougue présomptueuse jusqu'au cœur du païs, y fut enveloppée & exterminée. Les Habitans des environs d'Alkmaar furent plus heureux. Commandés par quelques nobles, ils arrêterent les continuelles incursions de

Guerres avec les Westfrisons.

1169.

(*) Il est bien connu par les ouvrages qu'il a publiés en Hollandais, sur le Stadhouderat & l'union d'Utrecht. On a été surpris, avec raison, de voir dans un Ecrivain si jeune, l'érudition d'un vieux savant, la solidité d'un penseur, la liberté d'un Républicain.

ces vainqueurs sauvages, il les désirent, ils les firent sauver dans leurs marais.

Inondations. Un désastre commun suspendit les animosités & tourna l'attention de tous partis vers un seul & triste objet. Frison, Hollandais, Trajectin, chacun ne songea plus qu'aux ravages causés par des inondations violentes & successives. La plus terrible arriva dans 1170. l'été brûlant de 1170. L'Océan pénétra bien ayant dans les terres. A Utrecht on pêchait les poissons marins du haut des remparts. Toute la Frise autour de Staveren fut submergée. Les Kennemers perdirent leur bétail, & eurent à peine le tems de sauver leurs personnes sur le toît de leurs maisons, où le besoin les aurait fait périr, sans les secours généreux des Habitans de Diemen, qui les allerent chercher dans des barques. Qu'il est doux au milieu des barbaries & des calamités qui occupent sans cesse notre récit de pouvoir raconter une belle action! Si un trait si touchant ne décèlait quelquefois le cœur humain, on croirait que nous ne faisons que l'histoire d'un peuple de tigres.

Godefroy de Rhenen mourut avec la réputation d'un Prélat hardi & intrépide. Il se vantait de ne craindre aucun danger & de ne pas rougir de

Heda 175.

combattre pour les intérêts de son égli-
se ; il s'y croyait même tenu. Il fit
bâtir quatre châteaux sur la fron-
tiere, *Horst* dans la Véluwe con-
tre les Gueldrois, *Vollenhoven* dans
l'Overyssel contre les Frisons, *Mont-
fort* contre les Hollandais & *Woer-
den* contre Egbert Seigneur d'Amstel.
Celui-ci eut, à l'occasion des dîmes, les Démêlé de
contestations les plus vives avec l'É- l'Evêque
vêque ; il fut même obligé d'aban- avec le Sr.
donner à *St. Martin*, c'est-à-dire, au d'Amstel.
métropolitain, la moitié de ses préten-
tions, & de lui prêter hommage. Am-
sterdam n'existait pas encore : il paraît
qu'on donnait le nom d'Amstel à la
seigneurie d'Egbert, sans qu'on sache
s'il y avait un château ou un village
de ce nom.

Baudouin de Hollande, frere du Baudouin
Comte Florent fut élevé sur le siège de Hollan-
d'Utrecht en 1178. La proximité du de Evêque
ang entre l'un & l'autre Souverain d'Utrecht.
imenta la paix des deux peuples. 1178.
réunis par les liens de la nature, mais
dévorés par les accès de l'ambition,
Comte & l'Evêque songerent à ti-
er parti de la force mutuelle qu'ils se Expédi-
étaient. Ils firent une incursion en tions en
Frise où ils furent battus & repoussés. Frise.
Quelque tems après Florent entra avec 1179.
une forte armée en Westfrise & y brû-
deux villages, *Winkel* & *Nieuwdorp*.

1182. Les Frisons tomberent, par répréfaille, dans le Kennemerland, mais ils furent taillés en pièces. Florent rentra deux ans après en Frise &, après

1184. avoir conquis les Iles de Téxel & de Wieringen, il leva sur les vaincus une amende de quatre milles marcs d'argent: somme qui n'est pas exorbitante, si, suivant Mr. Huidecoper* elle ne monte qu'à trois mille de nos florins, mais cependant considérable pour le tems & très onéreuse à des peuples qui venaient d'essuyer de si funeste inondations.

M. Stoke. 1. 529.

LA GUELDRE. Henri de Nassau avait eu, en 1170 pour successeur son fils Gerard qui ne gouverna que dix ans laissant ses états à Othon II., son frere. On peut dire que c'est à cette époque que la Gueldre, déjà devenue puissante par la jonction des Comtés de Veluwe & de Zutphen, se trouvant alors gouvernée par un Prince aussi ferme qu'habile & ambitieux, sortit, comme subitement, de l'obscurité & figura parmi les autres états des Païs-bas. Othon commença par se faire assurer la jouissance entière d'Emmerik qu'il ne possédait auparavant que par moitié avec l'Evêque d'Utrecht. L'Empereur étant ensuite venu à Mayence, Othon lui avança une somme considérable & acheta pour ainsi dire, le commandement d

Pontan. Otho II.

château & une partie du péage de Nimègue qui lui furent conférés, après qu'il eut fait hommage à l'Empire. La poſſeſſion de la Véluwe paraiſſait pourtant chancellante & précaire. Nous avons dit comment ce Comté fut vendu à titre de féodalité par le Duc de Brabant ou plutôt de la Baſſe-Lorraine à Henri Comte de Gueldre. Quelle étrange inſtitution que ce gouvernement féodal! Les Ducs de Brabant étaient obligés de rapporter à l'égliſe d'Utrecht l'hommage d'un fief qu'ils avaient cedé à un autre ſous la même condition, & le Duc Henri ayant, en 1078, du tems que Gerard II. gouvernait la Gueldre, négligé ces formalités, l'Evêque Baudouin déclara la Véluwe confiſquée & l'envahit à force ouverte. Pour ſe vanger, Gerard mit auſſitôt le ſiège devant Déventer, ville donnée en partie à l'Evêché par le Roi Zwentibold en 890, & entièrement par l'Empereur Henri III. en 1046. Les hoſtilités ne furent ſuſpendues que par l'entremiſe de l'Empereur Fréderic. Après la mort de Gerard elles recommencerent avec plus de fureur ſous Othon II. L'Evêque fit une nouvelle irruption dans la Véluwe; il ſe livra un combat ſanglant entre les Gueldrois & les Trajectins. 1186. en 1187, ſoutenu par les Comtes de

*Hedæ 63. 123.

Hollande & de Clèves, l'Evêque tent
1187. une nouvelle invasion dans les Comté
de Véluwe & de Zutphen, y brûl
plusieurs villages & en tira un buti
considérable qu'il fit transporter à D
venter. Othon rassemble aussitôt s
alliés, prend à sa solde trois mill
soldats & vient assiéger la ville où
taient renfermées les dépouilles de s
sujets. L'affaire fut enfin portée a
tribunal de l'Empereur. Othon ref
par provision possesseur de la Véluw
Le procès ne fut decidé qu'en 1191
sous le règne de Henri VI., qui adjug
la possession de la Véluwe au Com
de Gueldre & la mouvance à l'égli
d'Utrecht, sans préjudice des dro
des Ducs de Brabant puis qu'Oth
se qualifie, dans deux lettres postérie
res, Vassal du Duc.*

*Mir. don. Belg. 2. 84.

Les Comtes de Gueldre & de H
lande partirent à la suite de l'Emp
reur Fréderic pour la Palestine. Ce
croisade fut prêchée à la nouvelle de
prise de Jérusalem par le fameux Sa
din, Sultan d'Egypte. L'exemple
nos deux Comtes entraina sans do
1189. un grand nombre d'habitans des Pa
bas dans cette expédition insen
L'armée composée de 15000 croisés t
versa l'Hellespont, battit deux fois
Grecs qui lui refusaient le passa
deux fois le Sultan d'Iconium. I

Le Comte de Hollande va périr en Asie.

déric marchait déjà vers la ville Ste., prêt de l'enlever aux infidelles lorſqu'il périt, pour s'être baigné tout en Sueur dans un fleuve qu'on croit être le Cydnus. Le Comte Florent lui ſurvécut peu; une maladie violente l'emporta en peu de jours & ſon corps fut enterré à Antioche à côté du tombeau des Empereurs. L'armée, attaquée par les fatigues, la diſette & les maladies, ſe trouva réduite à ſept à huit mille combattans. Nous verrons bientot que le Comte de Gueldre eut le bonheur d'en revenir.

THÉODORIK VII.

Théodorik tente en vain de secouer la féodalité de la Flandre.

CEtte croisade fut fatale à bien des Princes. Philippe, Comte de Flandre y périt aussi, & comme il ne laissait point d'enfans, sa mort donna lieu à des brigues tumultueuses en Flandre. Théodorik, fils & successeur de Florent, Comte de Hollande, crut l'occasion favorable pour secouer la suzeraineté de la Flandre, quant aux Iles situées à l'Est de l'Escaut. Il vint trouver l'Empereur Henri VI. & lui offrit de les tenir de lui seul. L'Empereur prévenu refusa, & Florent fut obligé de prêter l'hommage accoutumé à Baudouin, beau-frere & successeur de Philippe.

1191.

Guerres entre les deux freres ; & avec les Flamands.

Guillaume, frere du Comte de Hollande avait accompagné la malheureuse croisade, dont son pere avait été la victime. A son retour il se brouilla avec son frere, & alla porter son mécontentement chez les Frisons de Dregte toujours devoués aux ennemis des Comtes. Les hostilités commencerent bientôt & Théodorik avait déjà mis sur pied une armée destinée contre ses aggresseurs, lors qu'il apprit que

l'Ile de Walcheren était envahie par les Flamands, outrés sans doute des exactions rigoureuses dont-on accablait leur commerce à la douane de Geervliet, en leur faisant payer quelquefois jusqu'à dix au lieu de cinq pour cent. Théodorik ne balança pas ; il se tourne aussitôt contre les ennemis les plus redoutables, après avoir laissé à Aleide, son épouse un détachement pour réprimer les Westfrisons. La Comtesse joignait à l'art de persuader, un courage héroïque. Et ce qui surprend encore plus dans une personne de son sexe, c'est que, parmi un peuple fanatique & superstitieux, elle montra qu'une âme forte peut s'élever au-dessus de son siècle & pousser jusqu'à la témérité le mépris des préjugés. Etant venue camper à Egmond elle laissa ses troupes vivre à discrétion sur les terres des Religieux. Le Moine Meerhout, témoin oculaire fait un triste détail de cet évenement. Les provisions du monastere furent, dit-il, depuis le 10 d'Août jusqu'au 12 Octobre, dévorées, gaspillées par une soldatesque avide & licentieuse. La Comtesse, sous prétexte de rendre visite à St. Adalbert, vint se cantonner dans le couvent même, où pendant onze jours elle causa non-seulement un tort irréparable par ses dépenses & ses exac- *Mat. Anal.* 2, 481.

tions, mais encore un scandale horrible par l'atteinte qu'elle donna à la discipline monacale. Des solitaires, voués au célibat des désirs même, étaient troublés dans leurs exercices & obligés de souffrir la vûe des Dames de la cour & des suivantes de la Comtesse qui allaient & revenaient sans se gêner dans tous les appartemens de cet azile sacré. L'historien ne doute pas que cette conduite n'ait provoquée la colere du saint, dont on avait ainsi outragé les serviteurs. Elle n'éclata cependant pas dans l'expédition pour laquelle on était en marche. Aussi appliquée que politique la Comtesse sut s'attacher & gagner, sous main, la plupart des Westfrisons. Elle marche ensuite contre son beau-frere qui, abandonné par ses troupes fut trop heureux de se sauver dans les marécages.

1195.

Les Westfrisons vaincus par Adelaïde.

Théodorik n'acquit pas moins de gloire en Zélande. Il battit les Flamands & les chassa de Walcheren. Les deux époux se réjoignent couverts de lauriers. Toute la famille vient les trouver à Egmond pour prendre part à un triomphe si glorieux. Les trois oncles du Comte, Baudouin, Evêque d'Utrecht, Théodorik, prévot de l'église du Dôme & Othon, Comte de Benthem travaillerent à rendre la joïe pure & complette en réconciliant

Les Flamands par Théodorik.

leurs neveux. Guillaume fut mandé à Harlem où tous les parens s'étaient raſſemblés. Il obtint un revenu annuel de trois cens livres à prendre ſur le péage de Geervliet, & la ceſſion des droits ſur l'Ooſtergo & le Weſtergo que les Comtes avaient tant de peine à faire valoir.

Guillaume devient Comte de Friſe.

Guillaume partit auſſitôt pour l'Ooſtfriſe. Théodorik qui connaiſſait le génie turbulent & l'enthouſiaſme des Friſons pour leur liberté avait abandonné facilement des droits qu'il ne croyait pas qu'on pût réaliſer. Il ſe trompait. Les Friſons, conſtamment allarmés contre toute domination étrangère, étaient moins prévenus envers un prince qui n'avait pas d'autres états que les leurs. Regardant d'ailleurs Guillaume comme un ennemi des Comtes de Hollande, & ayant beſoin d'un capitaine pour réſiſter à un voiſin fâcheux, ils reçurent leur nouveau Souverain à bras ouverts. Henri de Kraan, Comte de Kuinder, avait bâti ſur la frontiere un fort où il ſe cantonnait pour fondre ſur la Friſe & qui lui ſervait d'azile quand il était le plus faible. Guillaume en fit conſtruire un autre près d'Ooſterzée, d'où il pouvait faire face à ſon ennemi. Il y eut de tems en tems pluſieurs actions très vives entre les deux partis. Kraan,

ayant enfin perdu cinq cens hommes dans un dernier combat, fut contraint de prendre la fuite & son fort fut razé sur le champ.

Troubles de Drente.

La Drente avait été aussi déchirée par des troubles sanglans. Vorenborch chatelain de Koeverden s'étant, par sa rapacité, attiré la disgrace de l'Evêque, fut dépossé, & sa dignité conferée d'abord à Gizelbert Postekyn, Hollandais, puis au Comte de Benthem. Les habitans de Drente excités par le gendre de Vorenborch, coururent aux armes; animés aussi par l'esprit de sédition ceux Groningue massacrerent le Bailli qui les gouvernait au nom de l'Evêque. Les revenus épiscopaux furent saisis & detournés dans la Twente, le village de Koeverden & l'avant fort du chateau réduits en cendre. L'Evêque & son frere, Othon de Benthem ne se vangerent pas moins cruellement par le dégat qu'ils porterent dans la Drente. Othon Comte de Gueldre ayant alors offert sa médiation vit les ôtages qu'il conduisait à l'Evêque saisis. Il y eut entre les Trajectins & ceux de Drente un combat ou plutôt une batterie où l'Evêque vaincu laissa trente hommes sur la place, d'où il n'est pas difficile d'inférer que ces guerres n'étaient que des courses de quelques brigands levés à la hâte. L'Evê-

que tomba ensuite sur la Véluwe où il mit tout à feu & à sang. Le Comte de Gueldre se vangea en détruisant plusieurs forts de l'Overyssel, & en assiégeant Déventer. Les animosités n'étaient pas encore suspendues lorsque la scène changea tout-à-coup & offrit d'autres coups de théâtre non moins atroces.

Disputes sur l'élection d'un Evêque d'Utrecht.

Baudouin, Evêque d'Utrecht étant mort en 1196, les brigues de Théodorik frere du défunt appuyées par le Comte de Hollande, & celles d'Arnoud de Déventer créature d'Othon, Comte de Gueldre plongerent tout le païs dans de nouveaux troubles. Les deux Compétiteurs imaginerent d'aller à Rome porter leur querelle au tribunal du Pape. Pendant que le St. Pere les nommait tour-à-tour, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne mouruſſent dans leur voyage, les Comtes de Hollande & de Gueldre ravageaient tout le païs pour avoir l'administration du temporel de l'Evêché; il y eut même un combat très furieux dans l'Overyssel où Othon fut battu. Enfin les chapitres réunirent leurs suffrages en faveur de Théodorik der Aare prévot de Maastricht. Cependant les peuples, pour avoir un Successeur des Apôtres, n'en avaient pas moins répandu leur sang, vu leurs villes & leurs campa-

1197.

gnes désolées. Le Comte de Hollande fut le seul qui profita des malheurs publics, car il déchargea l'Evêque de tous ses revenus temporels qu'il s'appliqua; il se cantonna même dans le château de Horst, dont il s'était rendu maître.

Le Comte Guillaume est arrêté & s'échappe.

C'est-là qu'il reçut la visite de Guillaume, son frere; c'est-là qu'il ne craignit point de violer les droits du sang & de l'hospitalité, en faisant tomber Guillaume entre les mains de Kraan son ennemi. Le Comte de Frise, s'étant ensuite échappé, se sauva chez Otton, Comte de Gueldre dont il épousa la fille Adélaide. Cette alliance & la protection d'un Prince redoutable en imposa au Comte de Hollande. Il prêta l'oreille à un accommodement, il ne pensa plus à inquiéter son frere, prévoyant qu'il ne pourrait le faire impunément.

Entreprises contre l'Evêque d'Utrecht.

Le grand mobile du genre humain & sur-tout des Princes, l'intérêt changea les dispositions des trois Comtes; ils se réunirent: c'était pour renverser la puissance temporelle de l'Evêque déjà ébranlée & s'en partager les débris. Utrecht avait souvent eu des Prélats guerriers, mais telle fut la nature de cette administration sacerdotale, qu'en même tems qu'elle était conduite par des hommes à qui il ne restait que les soins de s'aggrandir, a-

qui la religion donnait un empire étonnant sur l'esprit des Empereurs & des peuples, ces avantages se détruisaient par les inconvéniens d'une élection toujours turbulente, d'un règne ordinairement court, enfin d'un certain engouement apathique que tout gouvernement de prêtres répand dans l'âme de ceux qui y sont soumis. Sans ces vices radicaux les Evêques d'Utrecht ne seraient ils pas devenus les seuls Souverains de toutes les Provinces? Au contraire ils en étaient quelquefois les plus faibles. Afin de réparer les dettes dont les guerres précédentes & l'usurpation des Comtes de Hollande avait accablé l'Evêché, Van der Aare se crut autorisé par le traité de 1165 à venir en Frise lever quelque revenus. Guillaume allarmé surprit l'Evêque dans un couvent à Staveren & l'amena prisonnier à Oosterzée. Il n'y resta pas longtems. Quelques laïques & quelques moines s'imaginant que l'être suprême ne manquerait pas de déranger l'ordre de la nature pour punir un tel sacrilège, forcerent pieusement la prison & mirent l'homme d'Eglise en liberté. *Beka 62.*

Les Comtes de Hollande & de Gueldre commencerent aussitôt les hostilités. Othon fond sur l'Overyssel & se rend maître de Deventer: Théodorik

Les Comtes de Gueldre & de Holl. faits prisonniers.

après avoir ravagé le bas Evêché
1202. vient mettre le siège devant Utrecht. Dans cette extrêmité l'Evêque eut recours à Henri Duc de Lorraine, qui surprit Othon & le fit prisonnier. Théodorik fond aussitôt comme un lion sur le Brabant, il se rend maître de Bois le Duc, ville nouvelle bâtie, en 1184. par Godefroi III. Les Hollandais ayant ensuite été vaincus & leur Comte fait prisonnier, les Trajectins tomberent sur la Hollande & sur la Gueldre. Deventer fut reprise & le Comté de Zutphen envahi par l'Evêque. Les deux Comtes obtinrent bientôt leur élargissement, non sans payer une forte rançon.

Des auteurs accrédités ajoutent, à l'époque de cette réconciliation, un accord où le Comte de Hollande fait hommage au Duc de Brabant. L'impitoyable Mr. Huidecoper fait main basse sur toute cette transaction. M. A. Kluit, savant plus modéré, paraît cependant montrer* qu'il y a eu réellement un traité pareil, mais que la date doit être placée en 1200, c'est-à-dire un an avant l'empriſonnement du Comte. Il ne s'agit que d'une dispute élevée entre les deux parties à l'occasion du territoire situé entre la Meuse & l'escaut. On y dit expressément que le Comte *est venu* à Louvain, Il re-

**Epist. ad V. A. van de Wall.*

Van de Wall, Handvest. van Dordr. p. 11. &c.

nonce à ſes droits ſur Breda, il rend & reçoit de nouveau à titre d'hommage Dordrecht, Dordrechtwaard, Hereswaard & tout le païs entre Streien & Waalwyk. Il promet de ſervir ſon Suzerain envers & contre tous, & ce qui doit être remarqué, c'eſt qu'il excepte l'Empereur. On convenait encore que les marchands Hollandais & Brabançons ne payeraient dans le païs les uns des autres que les péages ordinaires.

ADA.

LES nobles eurent tant de part à la révolution qui empêcha cette Princesse de succéder à son pere; ils avaient même tant de pouvoir dans le gouvernement, qu'il est absolument nécessaire de connaitre l'origine de leur puissance.

Origine de la Noblesse.

On convient que les hommes sont, conformément aux notions les plus simples du droit naturel, tous parfaitement égaux. On commence à s'appercevoir qu'ils ne devraient, dans le droit civil, être distingués que par le mérite. Ce sont cependant les peuples les plus approchans d'une indépendance primitive, qui nous ont apporté la distinction des hommes en plusieurs classes, ainsi que tant d'autres institutions également injustes, barbares & absurdes qui ont long-tems fait rougir & gémir l'humanité, & qu'une saine législation a eu le bonheur & la sagesse de proscrire. On trouve chez les anciens Germains des esclaves, des libres, des nobles. Les nobles acquéraient de la considération par leurs dignités, leurs biens, leur naissance.

Tels furent chez les Bataves Civilis, chez les Frisons Verritus & Malorix. Dans le tems que les Frisons s'étendaient du Wéser à l'Escaut, on voit dans leur loi les mêmes ordres bien distingués. Nous avons déjà dit comment les croisades servirent à diminuer la servitude. Dans le onzième siècle la chevalerie commença à introduire une nouvelle distinction entre les Nobles. Cet établissement militaire & politique était la plus grande dignité où l'homme de guerre pût aspirer. On ne parvenait à cet ordre sublime que par des épreuves très-longues. On s'y préparait dès l'âge de sept-ans. Les femmes étaient ordinairement chargées d'apprendre aux candidats leur catéchisme, c'est-à-dire, l'amour de Dieu & des Dames. On se faisait armer par les Papes, les Rois, les Empereurs & même par les grands Feudataires & les simples Chevaliers. Les initiés étaient obligés d'entendre tous les jours la messe; ils juraient de sacrifier leur sang & leurs biens à défendre la religion & l'état, à faire la guerre aux infidelles, à protéger les Orphelins, les Veuves, les Opprimés, à être soumis à l'Empereur, à bien gouverner leurs fiefs, à vivre irrépréhensibles devant Dieu & devant les hommes. La passion de ces Preux, de ces redresseurs de torts pour les avan-

Chevalerie.

tures héroïques & galantes a été assez celebrée dans les vieux Romans. Ceux qui n'étaient pas chevaliers ne prenaient que le titre *d'Ecuyers*.

Puissance des Nobles.

Pendant que les progrès du gouvernement féodal avaient en général, peu-à-peu, converti les possessions de tous les autres Nobles en fiefs, ceux de Frise extrêmement jaloux de leur indépendance, ne voulant absolument reconnaître personne au-dessus d'eux que l'Empereur, refusèrent constamment de se soumettre à la féodalité. Les Nobles des différentes Provinces résidaient ordinairement dans leurs terres, ne s'occupant qu'à aller à la chasse tantôt des bêtes, tantôt des hommes, abandonnant avec dédain les travaux de l'agriculture leurs serfs. Les hommes libres se réunissaient souvent aux esclaves, afin de tirer quelque subsistance, soit par le moyen de la pêche, soit en défrichant les terres des Seigneurs. Ils trouvaient encore, au milieu de l'orage des guerres particulieres, quelque protection auprès du château & des habitans qui vivaient à l'entour. Cette association a été l'origine de plusieurs villages & même de villes celèbres, où les Seigneurs s'arrogerent facilement le droit de rendre la justice dans les causes civiles, souvent même dans les criminelles.

Idsing. Staats-Regt. 1. 102.

Les prérogatives des Seigneurs étaient certainement très étendues, mais il ne faut pas croire, comme le raconte un Historien de France*, qu'ils aient eu en Frise sur les nouvelles épousées de leurs serfs l'infâme droit de prélibation. Ce fut le Roi Evêne, dit-il, qui l'introduisit le premier en Ecosse, d'où il passa dans le continent. Un savant Ecossais* qui sait faire usage de son jugement, & qui en possède un très profond, vient de vanger sa patrie de cette absurde accusation. Van Loon, Idsinga, Hollandais célèbres pour avoir éclairci l'ancien gouvernement de leur patrie, montrent que le droit de cullage possédé dans nos Païs-bas par les Seigneurs de Verhol, de Schagen, de Sluypwyk, de Rhoon & par d'autres, n'a pu, dans le sens odieux qu'on lui donne, être dérivé du paganisme, puisque Tacite dans ses mœurs des Germains, & Boniface dans ses accusations contre les Payens n'en font aucune mention. On voit, d'après l'exemple de Tobie, un concile de Cothage, en 389, récommander aux nouveaux mariés de garder la continence la premiere nuit de leurs nôces: pratique autorisée & étendue jusqu'à trois nuits dans un capitulaire des premiers Rois des Français. Il paraît que les Ecclésiastiques & quelques Seigneurs se saisirent

Droit de prélibation.

*Velly 6. 228.

*See. Ann. of Scotland by Sir D. Dalrymple. p. 312.

Staats-Recht. 422.

Regeer-wyse. 158.

Canon. 13.

Cap. l. VII. c. 463.

du droit de dispenser d'une prohibition qui ne servait qu'à enflammer davantage les desirs ; & que c'est ce privilège ainsi que celui de vendre à leurs serfs le pouvoir de se marier hors de leurs terres, que possédaient les Seigneurs sous le nom de marquette, cullage, prélibation. Un droit si insultant serait diamétralement opposé à la peinture que trace Tacite de la chasteté des Germains & de la condition si douce à laquelle ils abandonnaient leurs esclaves (*). Je ne doute pas que l'état des serfs dans toutes nos Provinces & sur-tout en Frise n'ait été beaucoup moins à plaindre que dans les autres contrées de l'Europe. Et même à présent est-il un païs dans le monde où la position des domestiques soit plus riante, plus respectée que dans les Provinces-Unies? C'est-là qu'ils peuvent dire : nous sommes encore des hommes!

Acta Sanctor. 30. *Apr.* 821.

Quant à la puissance politique, il parait qu'à l'érection des Fiefs, chaque noble exerçait sur son territoire la juriſprudence civile, sous l'inspection cependant du Comte qui répondai

(*) J'aime à penser que, pour l'honneur de la raison humaine calomniée si souvent & si légerement, il s'élevera en France un Van Loon ou un Dalrymple.

de leur conduite au Seigneur Dominant. Mais par une vice naturel aux institutions féodales qui tendaient toujours à l'indépendance quoique fondées sur la subordination, les grands Feudataires cherchaient constamment à se détacher de la soumission qu'ils devaient à la couronne, & les arrière-vassaux de celle qu'ils devaient à leur Seigneur immédiat. De-là ces guerres éternelles entre tous les vassaux: de-là la construction de tant de châteaux & de fortereſſes, où chacun se cantonnait: de-là enfin l'influence des Nobles dans la révolution, dont nous allons parler.

Précipitation d'Adélaïde.

Théodorik se sentant mourir sans laisser d'autre enfant qu'une fille nommée Ada, avait eu, s'il en faut croire les chroniques qui ne furent écrites qu'après la révolution, le dessein de confier l'administration à Guillaume, Comte de Frise. Un conseil choisi d'entre les Nobles devait aider le nouveau Régent. Aleïde fut ici la dupe de son ambition & de sa prévoyance. Elle ne vit rien que de sinistre pour elle dans la Régence d'un Prince qu'elle avait une fois vaincu, & qu'elle croyait sans doute d'autant plus disposé à se venger, que l'affront de sa défaite venait d'une femme. Elle prit une résolution aussi hardie que préci-

1203.

pitée. Comptant sur le dévouement de quelques nobles qu'elle avait sû s'attacher, elle appelle à sa cour le Comte de Loon ou *Los*, fief mouvant de Liège. Elle crut se ménager, sa sureté & son crédit, en élevant un particulier assez faible pour lui devoir tout, assez habile pour poursuivre & soutenir une haute fortune. A peine Théodorik a-t-il les yeux fermés que, sans égard aux loix de la décence, elle lui fait épouser sa fille Ada, & par un mélange bizarre & révoltant, elle fait célébrer les nôces dans la même Maison où tout étalait un appareil funéraire, où le corps inanimé d'un mari & d'un pere attendait les derniers devoirs, dont on oublia même de payer les frais. Et comme les mourans fondaient alors leur espérance sur des prieres achetées, les Ecclésiastiques sur des oraisons vendues, on imagine aisément que les devoirs, usités envers les âmes & les corps des défunts, furent rendus d'une maniere très mesquine. Car, dit l'historien Moine, toutes les dépenses tomberent sur notre couvent d'Egmond. C'est-là que Théodorik fut enterré avec ses prédécesseurs.

Mat. An. a. 487.

Mouvemens en faveur de Guillaume.

Philippe de Wassenaar dans une assemblée des Nobles tenue immédiatement après la mort de Théodorik,

s'était écrié „qu'il fallait tout tenter pour maintenir Guillaume dans la régence qui lui appartenait de droit". La démarche téméraire d'Aleïde ne servit qu'à irriter, qu'à augmenter les partisans du Prince. On l'appelle secrement en Hollande, mais comme il n'y aurait pas été en sûreté, on le fait passer travesti dans l'Ile de Schouven où les habitans, avec des cris de joie, le proclamerent leur Seigneur légitime: de-là étant venu à Ziriczée, il fut reconnu avec les mêmes acclamations, & Van Loon déclaré déchu de la régence. *Ibid. an.* 1204.

La même révolution se tramait en Hollande. Aleïde & les deux époux se disposaient à se rendre à Egmond, pour assister au service du trentieme jour qu'on devait faire, dit l'Historien, pour le repos de l'âme du défunt, lorsqu'ils apprirent que les Kennemers les attendaient-là pour les enlever. Cette nouvelle fut un coup de foudre. Ils sortirent précipitamment de Haarlem; égaré par l'épouvante, chacun d'eux se sauva où il s'imagina devoir être plus en sureté. La jeune Comtesse, obligée de s'arracher alors à son nouvel époux, s'enfuit au bourg de Leiden, où les conjurés la poursuivirent, l'arrêterent & la livrerent quelque tems après entre les mains de Guil- Fuite & Malheurs d'Ada.

laume qui la fit, disent quelques-uns, promener d'éxil en éxil jusqu'en Angleterre, d'où elle ne revint qu'en 1027, trouver son mari avec leque elle aurait vécu en 1218. Huideco per* paraît cependant prouver qu'elle était morte en 1206, & que son ma ri convola alors avec Aleïd de Bra bant.

* M. Stoke 2. 251. volg.

Conquêtes de Van Loon.

Van Loon arrivé, non sans péril, Utrecht, gagna l'Evêque moyennan la somme de deux mille marcs d'ar gent. L'Evêque de Liège, le Duc d Limbourg, le Comte de Namur em brasserent le même parti. Les troupes qu'ils faisaient défiler de tous côtés en imposerent en Hollande à plusieu de ces nobles, dont la politique e de se déclarer toujours pour le pl fort. Guillaume, incapable de résist à des ennemis formidables, repasse Hollande en Zéelande, laissant Wout d'Egmond & Albert Baniard dans Kennemerland, Guillaume de Teili gen & Philippe de Wassenaar dans Rhinland. Ces deux derniers bâtire alors les châteaux de ten Bussche le Vegt, de Zwadenburg, à prése Zwammerdam, sur le Rhin, de B koop sur la Gouwe. Ainsi canton ils crurent pouvoir commencer hostilités. Wouter mena les Ken mers sur les terres d'Amstel dont

1204.

Seigneur paya cherement ſon dévouement à Van Loon. On brûla ſon château, on ſubmergea ſon païs en perçant la digue, on ravagea tout ce qu'on ne pût emporter.

L'Evêque d'Utrecht fond auſſitôt ſur les aggreſſeurs, il ſe rend maître de *ten Buſſche*, & ce qui n'était jamais arrivé aux Trajectins en tems de guerre, on les voit s'avancer juſqu'à Leiden. C'eſt-là que l'armée de Van Loon après avoir ſoumis toute la Sud-Hollande vint joindre le Prélat, d'où les troupes combinées tombent ſur le Kennemerland, ſoumettent les Habitans, leur font payer une amende de 300 marcs & mettent par répréſailles le feu à quelques châteaux. Les Flamands excités par la promeſſe d'être exemptés du péage de Geervliet épouſent la querelle de Van Loon. La deſcente qu'ils firent en Zéelande fut ſi bruſque, ſi vigoureuſement conduite, que Guillaume eut à peine le tems de ſe ſauver, ſous les haillons & les filets d'un pêcheur.

Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

De la conquête nâquit l'oppreſſion, de l'oppreſſion la révolte, puis le rétabliſſement des affaires de Guillaume preſque déſeſperées. Les Flamands abuſant de leur victoire, ſe virent tout-à-coup attaqués, forcés, chaſſés par des Inſulaires trop fiers pour

endurer un joug. Cette nouvelle hauſſa le cœur aux Hollandais. La défaite des Kennemers qui, révoltés de nouveau, s'étaient avancés avec cette aveugle impétuoſité qu'inſpire l'enthouſiaſme naturel à tous les peuples plongés dans des troubles civils, ne rétarda pas même la deſcente de Guillaume en Hollande. On vit alors combien le règne de la violence eſt fragile, combien un Souverain avoué par la nation eſt redoutable lors même que ſon rival a des troupes plus nombreuſes. De tous côtés on courait ſe ranger ſous les étendarts du Prince nouvellement débarqué. Son armée ſe groſſiſſait à vue d'œil. Ce concours étonnant & formidable répand un effroi mortel dans les cœurs de tous les confédérés campés à Voorſchoten. Général, Officier, Soldat fuient ſans conſerver aucun ordre. Armes, tentes, proviſions, meubles précieux, ils laiſſent, ils abandonnent tout. Les Hollandais ne combattent pas; ils pourſuivent. Les femmes même, qui ont tant de valeur contre ceux qui n'en ont plus, ſignalerent leur patriotiſme en aſſommant tous ceux qu'elles purent attraper.

GUILLAUME I.

LES Hostilités continuerent enco- quelque tems entre les Hollandais les Trajectins. L'Evêque même se ndit maître de Dordrecht. Guillau- e consentit enfin à un accomode- ent, dans lequel il se déclarait Vas- du Prélat & renouvellait les anciens ités.

Nous ne dirons rien d'une nouvel expédition tentée par les Flamands Zéelande, ni d'un traité où Guil- ume, chose étonnante! abandonne us ses titres, toutes ses possessions à an Loon, ni d'un appel & même un voyage de Guillaume à Rome. s faits, soit supposés, comme prétend le critique* dont nous ons parlé, soit authentiques, mais scurs, tels qu'ils sont exposés par le e Wagenaar, ne produisirent certai- ment aucun changement dans les aires, puisqu'on ne voit pas que uillaume, depuis sa paix avec l'Evê- e, ait perdu un pouce de terrein ns ses états.

Paix avec les Trajectins.

1206.

*Huidecoper, M. Stoke. 2. 151. volg.

C'était sans doute pour s'assurer le cours d'un voisin puissant qu'on vit

Traités avec l'Angleterre.

tour-à-tour Van Loon, & Guillaun contracter avec les Monarques d'A gleterre une espèce de féodalité. Gu laume promettait de fournir au R 1213. 25 hommes d'armes, de lui laisser l ver jusqu'à plus de mille soldats sèl les occurrences en Hollande & Zéelande. Voilà le premier exemp d'une alliance entre l'Angleterre & l contrées dont nous faisons l'histoi: *Act. publ. Angl.* 1. 54. Elle n'était, comme on voit, ni h norable ni avantageuse. On sait qu lors les Papes, quoique dépouillés toute autorité dans Rome, faisaie trembler les Monarques de l'Euro Innocent III., Pontife impérieux pour les querelles, les plus ridicul déclarer Jean, Roi d'Angleterre excor munié & déchu de sa dignité, qu offrit à Philippe, Roi de France. U royaume est rarement refusé. Ce f envain que le Monarque outragé cheta lâchement son absolution en so mettant sa couronne au St. Siège: Français poursuivirent leur expédit & débarquerent dans l'Ile. Les F mands & les Hollandais se déclarere pour le Monarque Anglais. On ces deux nations, chose nouvell marcher sous les mêmes drapeau Les Français signalerent, suiva leur coutume, d'abord leur impétu sité, puis leur indolence. Ils prire

es villes en Flandre & les perdirent vec la même rapidité ; leurs vaiſſeaux lus nombreux que bien conduits furent étruits par la flotte combinée des An- lais & des Hollandais. La revanche ue les Français prirent l'année ſui- ante fut complette. A Bovines, pe- it village entre Lille & Tournai, 'hilippe, Roi de France remporta ſur 'Empereur Othon la victoire la plus lorieuſe. L'armée impériale compo- ée d'Allemands, d'Anglais, de Fla- nands, de Hollandais, de Friſons, fut niſe en déroute ; il y reſta quantité le priſonniers. Le Comte de Hollande, ombé lui même entre les mains des Français, fut, avec le Comte de Flan- dre, mené à Paris les fers aux pieds & aux mains, ſuivant la coutume bar- bare du tems. Le ſéjour de France âgit puiſſamment ſur l'eſprit de Guil- laume. On tira de lui une forte ran- çon, on lui fit promettre de ne plus porter les armes contre ſes vainqueurs ; la ſuite fait même croire qu'il s'atta- cha tout-à-fait à eux. On le voit en effet ſuivre leurs drapeaux dans une expédition infructueuſe qu'ils tente- rent quelque tems après en Angleter- re, où les grands du Royaume avaient appellé Louis, fils de Philippe pour détrôner le Roi Jean.

Les croiſades deſtinées contre les

Guerre avec les Français.

1214.

Le Comte de Hollande priſonnier en France.

Meyer. an. 1214.

Ib. 1216.

Alliance avec les Français.

Nouvelle croisade.

Mahométans étaient devenues fatale aux Grecs. Frémissans du péril d voir passer au milieu de leurs états & se succéder à tout moment des armée toujours renaissantes, toujours ména çantes de croisés, les Empereurs d Constantinople les irriterent par de trahisons si criantes qu'on prit tou d'un coup le parti de se croiser con tre les perfides. Les Grecs n'étaien rien moins qu'aguerris; ils furent bien tôt vaincus & soumis. Constantino ple tomba entre les mains des Occi dentaux; Baudouin Comte de Flandr y fut proclamé Empereur. Henri, fr fils & Courtenay, Prince du sang Roya de France, eurent à peine le tems de lui succéder & de prendre possession d'un trône aussi précaire que faible & chancélant. Le Pape Honorius fit alors prêcher une croisade & ses émissaires ayant pénétré jusque dans nos Provinces, la croix fut arborée par le Comte de Hollande & l'Evêque d'Utrecht. Ce dernier était Othon II., car Othon I., son prédécesseur n'est remarquable que pour avoir été nommé à l'âge de 24 ans & pour être mort dans son voyage à Rome, où il allait demander des dispenses d'âge.

1217.

Othon I. Othon II. Evêques d'Utrecht.

Heda. Beka.

Traversée pour la terre Ste.

Guillaume descendit le 29 de May par la Meuse avec douze vaisseaux. Un grand nombre d'habitans de nos Pro-

rinces le suivirent dans cette expédi- *Mat. Anal.*
ion insensée. Leur flotte jointe à 2. 16. &
elle des Anglais eut à peine gagné *seq.*
a haute-mer qu'elle fut battue par une
iolente tempête, & obligée de relâ-
her sur les côtes de France, d'où, au
remier bon vent, elle remit à la voile
& cingla vers la Gallice, non sans
endre à St. Jacques de Compostelle la
isite qui lui était duë. Les vents con-
rarierent encore long-tems cette pieuse
raversée. Pour entretenir l'ardeur
nartiale des troupes, Guillaume, quoi-
que abandonné de la plupart des Fri-
ons qui refuserent de le suivre, mar-
cha au secours des Portugais. En 1149,
es Frisons joints à plusieurs autres peu-
ple venus des bords du Rhin, du Mein
& du Wéser avaient déjà en faveur
du Roi Alphonze pris Lisbonne sur les
Maures. Les Hollandais se rendirent
alors maître du château d'Alcasar:
conquête qui mit les Portugais en état
de secouer un tribut odieux de cent
esclaves chrétiens qu'ils étaient obligés 1218.
de fournir tous les ans au Roi de Ma-
roc. Guillaume poursuivit ensuite son
trajet, il arriva devant Acre, ville de
Palestine, l'an 1218, après Pâques.
Il y fut ensuite réjoint par les Frisons
qui, après l'avoir abandonné, avaient
été rejettés sur les côtes d'Espagne,
où en attendant un vent favorable, ils

s'étaient aussi amusé à courir sus aux Sarrazins, & n'en avaient pas moins essuyé dans leur voyage des pertes très-funestes.

Siège & prise de Damiette.

Damiette, bâtie entre deux bras du Nil à une demie lieue de la Mer, passait par sa position pour la clef de l'Egypte, par ses richesses & ses fortifications pour une conquête glorieuse, mais difficile. C'est contre cette ville que Jean de Brienne, Roi titulaire de Jérusalem engagea les Hollandais & les Frisons à diriger tous leurs efforts. Les nuées de traits, les grêles de pierres, les tourbillons de feu grégeois, lancés par les infidèles, firent, dans un siège aussi long qu'opiniâtre, périr quantité de braves chrétiens. Ils commençaient même à se rébuter lorsque Maître Olivier, enthousiaste, natif de Cologne qui avait prêché la croisade dans les Païs bas, persuada à quelques Frisons de construire une citadelle de bois sur deux vaisseaux liés ensemble. Les plus déterminés s'y jetterent &, moins exposés aux visées des ennemis, ils s'approcherent d'une des plus fortes tours, l'insulterent, monterent fièrement à l'assaut & s'étant logés à force ouverte dans la place, ils r'ouvrirent à l'armée la navigation & le passage des vivres que cette tour leur fermait auparavant. Enfin après

Mart. & Dur. thes. 3. *col.* 289.

Oliv. hist. Dam. 1414. & *seq.*

1219.

une défense de quinze mois, les Sarrazins frappés d'une terreur panique abandonnerent la ville. Les chrétiens ne la garderent que vingt-deux mois. Elle fut encore reprise par Louis IX. ou St. Louis, Roi de France, mais elle retomba presque aussitôt sous la puissance des Sarrazins, qui la détruisirent de fond en comble.

Exploits des Hollandais & des Frisons en Asie.

Les Habitans de Haarlem se vantent d'avoir facilité cette conquête en brisant avec des scies, dont le beaupré de leurs vaisseaux était armé, une longue chaîne qui bouchait absolument la navigation du Nil. On voit encore des modèles de ces vaisseaux suspendus à la voute de la grande église de Haarlem. On prétend même qu'à l'occasion de cet exploit la ville porte une croix & une épée dans ses armes. Les Frisons de Dokkum leur disputent cette glorieuse invention. Au lieu de girouette, ils ont aussi conservé sur le clocher de leur église un vaisseau armé de scies. Ce qui est certain, c'est que dans tous les monumens du siècle, on rencontre difficilement une nation aussi ardente à ces saintes guerres que les Frisons. Maître Olivier, le Pape Honorius III., l'Empereur Fréderic II., louent hautement leur pieuse valeur & les invitent à s'illustrer par de nouveaux ex-

Joan. a Leid. 28. 20.

Idsing. Staats-Regt. 126.

Friesl. Chart. Boek. 86. *volg.* 90.

ploits. Les femmes même sans distinction de rang &, pour comble d'infamie, foulant aux pieds la décence & la pudeur de leur sexe, ôserent acompagner ces avantures insensées. En 1260, frere Thomas fait dans une lettre aux *Ib. 95.* Frisons tous ses efforts pour dissuader les Frisonnes de se croiser, parce que, dit-il, par la malice du Diable toujours prêt à séduire les âmes, les croisés ont déjà commis dans les guerres précédentes des adulteres & des fornications avec les femmes de votre païs. Il ne paraît pas que ces sages conseils aient été goutés. En 1291, à la prise d'Acre par les infidèles, il se trouva dans la ville un grand nombre d'Européennes de la premiere qualité. On les vit errer le long du fleuve éplorées, désolées. Elles s'arrachaient les cheveux, se dépouillaient de leurs plus précieux *Staats-Recht.* 123. joyaux. Elles tachaient d'attendrir les pilotes chrétiens qui passaient, elles les suppliaient de les prendre à bord. Vaines lamentations! Battues par la tempête les Barques pouvaient à peine résister à la fureur des flots. „ Sauvez nous!" disaient ces Dames infortunées, „ sauvez nous! & si la possession de nos charmes peut vous toucher, choisissez. Celles qui vous plairont le plus sont à votre service." Mais ce qui est beaucoup moins ré-

voltant & plus remarquable, c'eſt qué dans toutes ces croiſades les Friſons figurerent comme des peuples indépendans ſous leurs chefs particuliers : preuve qu'ils n'étaient ſoumis à aucun Prince étranger. On ne les voit recevoir des ordres que du Pape.

Guillaume, à ſon retour de la Paleſtine, trouva & conſerva juſqu'à ſa mort arrivée environ deux ans après, ſes états tranquilles. Ils comprenaient tout le territoire entre *Heidenzée*, c'eſt-à-dire, depuis l'embouchure de la Meuſe, probablement depuis la place, où coule à préſent le ruiſſeau de *Heide au Sluiſche-gat* juſqu'aux Lauwers. Quant aux Iles de Zéelande qu'il ne poſſédait pas, il parait qu'il y partageait l'autorité avec le Flamand. C'eſt de lui & de la Comteſſe Jeanne de Flandre que les Habitans de Middelbourg tiennent leurs plus anciens privilèges. Ils ſont précieux, parce qu'on y voit quelque ébauche d'une juriſprudence, & les premiers pas de l'ancienne barbarie Friſonne vers la civiliſation. D'ailleurs ceux accordés peu de tems après à d'autres villes de Zéelande & de Hollande ſont calqués ſur le même plan. „ Battre, eſtropier, „ bleſſer, injurier, arrêter des Échevins qui viennent de conclure la „ paix ou de rendre la juſtice, mé-

1222.

Diff. de nex. Feud. Zeel. int. & *Fl.* 43 *& ſeq.*

Ib. 55.

Loix données à Middelbourg.

Boxhorn op. Reig. 1. 129.

„ priſer l'excommunication, s'armer
„ pour un mauvais deſſein dedans ou
„ dehors la ville, le jour ou la nuit,
„ vendre du vin gâté; pour tous ces
„ délits, on doit payer une amende
„ au profit du Comte & de la ville &
„ même quelquefois des Echevins.
„ Aucune de ces amendes n'excèdera
„ quatre doubles. Celui qui n'a pas
„ comparu à un ajournement perſon-
„ nel eſt cité à la prochaine aſſemblée,
„ & s'il perſiſte dans ſa contumace,
„ on le bannit, on confiſque ſon bien.
„ L'Eſcoutet ou les Echevins ne doi-
„ vent pas s'aſſoir ſur le tribunal ſans
„ avoir ſatisfait celui dont-ils auraient
„ réfuſé d'écouter la plainte. C'eſt au
„ Comte qu'on doit en appeller de
„ toutes les affaires que l'Eſcoutet ou
„ les Echevins ne peuvent décider.
„ Trois témoignages ſuffiſent, quand
„ il s'agit d'un procès pour la ſomme
„ d'une livre. Quand la valeur eſt
„ plus haute, il faut celui des Eche-
„ vins & le ſerment de trois témoins
„ oculaires. Nul ne ſaurait témoigner
„ s'il n'a ſon logement & ſa réſidence
„ dans la ville, s'il n'eſt ſujet à la capi-
„ tation. On ne peut gérer une tutelle
„ ſans avoir donné caution aux Eche-
„ vins. C'eſt à eux, ainſi qu'à l'Eſ-
„ coute qu'il appartient de pacifier
„ toute querelle entre un Bourgeois &

„ un étranger. Si l'une des parties „ vient à refuſer leur médiation, on „ ſonne la cloche de la ville, au bruit „ de laquelle tous les Bourgeois doi- „ vent ſortir de leurs maiſons pour „ contraindre le rébelle. Celui qui „ ſonne ſans un ordre & celui qui ne „ paraît pas quand on a ſonné, ſont „ réfractaires. Celui qui reconnait un „ autre Souverain que le Comte lui „ payera dix livres & une à la ville." Nous n'avons juſqu'à préſent expoſé que la longue enfance d'une nation barbare & ſauvage. Je doute fort que, ſous les Romains & ſous Charlemagne, elle ait acquis quelques notions de police & de civiliſation. Envain l'évangile lui prêcha long-tems des principes humains. Sa férocité ne put adopter une morale ſi ſimple & ſi ſublime; elle préféra les dogmes, parce qu'il eſt plus aiſé d'avoir de la foi que des mœurs. De-là ces fureurs pieuſes où tant d'hommes furent bourreaux ou victimes. Peu-à-peu les villes, en devenant plus nombreuſes, plus peuplées, plus conſiderées, s'apperçurent qu'elles avaient beſoin d'une juriſprudence propre à établir les loix, l'ordre, la morale, enfin tout ce qui fait la ſureté de pluſieurs citoyens réunis. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que le maintien de ces privileges furent jurés,

que Guillaume déclara dans le même tems les Habitans de Dordrecht exempts de toute expédition & de toute demande.

Balen 400.

FLORENT IV.

LE nouveau Comte succèda à son pere à l'âge de douze ans, probablement sous la tutelle du Comte de Gueldre, son oncle maternel, qui ne tarda pas à envelopper son pupille dans une guerre qu'il eut avec les Trajectins. 1222.

La Gueldre. GERARD III.

Gerard III. avait, en 1204, succèdé à son pere Othon II., Comte de Gueldre. Il se signala par de pieuses fondations, & des expéditions sanguinaires. En 1212 il marcha en faveur du Duc de Brabant son beau-pere contre les Liégeois. Les suites de cette guerre furent affreuses pour ces derniers. Leur ville ayant été surprise le jour de l'ascension, les vainqueurs y commirent toutes sortes d'excès & de cruautés. Les maisons & les églises furent pillées, saccagées. Femmes, filles, religieuses, rien ne fut épargné par le soldat ivre de sang & de débauche. C'est envain que l'Evêque lança les foudres de l'Excommunication contre ses ennemis; l'affaire ne fut terminée que par la médiation du Pape qui autorisa les Liégeois dans leur indépendance de l'Empire: telle avait été la cause de ces funestes hostilités.

Knippenb. l. 2. c. 9. p. 75.

Guerre entre les Trajectins & les Gueldrois.

D'autres orages se formerent bientôt au sein de nos Provinces. Il paraît que les Trajectins & les Gueldrois s'étaient aigris par des exactions exercées les uns sur les autres. Les Habitans de Salland se répandaient en plaintes ameres contre l'Evêque Othon, qui envoyait deux fois l'an ses chevaux s'engraisser dans leurs pâturages. Chacun prit feu, & selon le droit des gens qui permet aux nations de s'entredétruire, quand elles ne peuvent s'accorder autrement, l'Evêque d'Utrecht commença la campagne. Secouru par son frere Herman de la Lippe, & par l'Evêque de Munster, il envahit le Salland, portant le fer & la flamme de tous côtés, s'emparant des châteaux de Voorst & de Boekhorst. Mais les Gueldrois se vangerent bien l'année suivante. Ils dissiperent son armée ou plutôt sa Horde, pendant qu'un autre de leurs détachemens joint avec les Hollandais réduisait en cendres la maison de campagne du Prélat & le Bourg de Gein. Les bras se lasserent enfin, la fatigue & les pertes réciproques avaient déjà disposé les esprits à se calmer, lorsque le Légat du Pape s'étant porté pour médiateur, on se réconcilia jusqu'à nouvelle occasion.

Beka in Oth. III.

1225.

Elle ne tarda pas à s'offrir & à amener une catastrophe funeste aux mê-

mes peuples, alors réunis sous les mêmes drapeaux. *Egbert* Burgrave de Groningue s'était brouillé avec les Gelekkingen, la plus riche & la plus puissante famille de la ville. La querelle devint si vive entre les deux partis, qu'il y eut un combat sanglant, livré sur le marché. Les Gelekkingen vaincus appellerent Rodolphe, Châtelain de Coeverden à leur secours. L'Evêque d'Utrecht accourut pour établir la paix, mais inutilement. Rodolphe vint attaquer Egbert dans son château de *Glumme* qu'il prit & raza. Egbert sauvé en Frise ramasse quelques troupes & rentre dans Groningue en Vainqueur. L'Evêque ne restait pas dans l'inaction. Il attire à son parti le Comte de Gueldre qui marcha en personne, & ceux de Hollande & de Clèves qui envoyerent des troupes. Les confédérés dirigerent leurs efforts contre Rodolphe & vinrent camper dans les marais d'*Anen* près de Coeverden. Se confiant en leur multitude, & surtout dans les indulgences que l'Evêque leur accorda avec la derniere prodigalité, ils ne doutaient pas de vaincre des ennemis inférieurs en nombre &, qui pis-est, frappés de tous les anathêmes imaginables. Leur erreur fut des plus funestes. Courbés sous le poid d'une armure pesante, ils ne purent

Troubles de Groningue.

Anon. de reb. Traj. 12. 17. & *seq.*

L'Evêque défait & massacré.

1226.

ni se porter avec agilité sur un terrein mouvant, ni assener des coups surs & vigoureux. Les troupes de Drente vetues & armées à la legere firent un carnage horrible en combattant avec la flêche & la lance de loin, avec les sabres de près. Le désordre qui se répandit dans l'armée épiscopale fut affreux. En voulant fuir, un grand nombre s'ensevelit dans les navilles & dans les eaux. L'Evêque tomba lui-même entre les mains des Ennemis, qui lui enleverent la tonsure avec leurs sabres & le firent expirer en le trépanant, en le mutilant de la maniere la plus cruelle. Seroit ce donc que le soldat vainqueur, devenu dans la premiere ivresse du succès un monstre altéré de sang, se plait à mépriser avec une fureur effrenée, ce qu'auparavant il révérait avec superstition? Ou bien ces forcenés s'imaginaient-ils éluder un sacrilège en arrachant au Prélat le signe auquel ils attachaient l'inviolabilité de son caractere? Le Comte de Gueldre & Gysbert Seigneur d'Amstel en furent quittes pour des blessures & leur liberté.

Election de Willebrand.

Il est impossible d'exprimer la consternation que cette déplorable nouvelle causa à Utrecht. Le jeune Florent accourut dans la ville lorsque le clergé procédait à l'élection d'un nou-

vel Evêque. Gerard & Gysbert relâchés, pour quelque tems, sur leur parole d'honneur, se firent porter dans une litiere au lieu de l'assemblée. Là, soit par des plaintes pathétiques, soit en exposant leurs blessures, ils persuaderent aux Electeurs de choisir Willebrand, Evêque de Paderborn, dont l'expérience militaire était déjà célèbre par des succès. Transporté sur le siège d'Utrecht avec une licence du Pape, Willebrand commence par employer les armes de l'Eglise contre Rodolphe qu'il anathématisa. Il entre ensuite dans la Drente & obtient la liberté des deux prisonniers. Les Hostilités continuerent encore long-tems; Rodolphe fut arrêté & le peuple ayant demandé sa mort à grands cris, on le fit expirer sur la roue. Les Habitans de Drente furent ensuite soumis, condamnés à 30 mille marcs d'amende & à bâtir aux environs de Zwol un monastere de filles. Cette politique n'était certainement pas le moyen de réparer la perte d'hommes qu'on venait de faire. Gerard Comte de Gueldre fut plus sage. Il fit publier par-tout, que les étrangers qui viendraient s'établir dans la Véluwe depeuplée par les guerres, pourraient, entr'autres privilèges, laisser une partie de leur succession à leurs enfans bâtards.

Narr. hist. Auct. inc. 35.

Ceux de Drente soumis.

Pont. 130.

Croisade prêchée contre les Frisons de Stade.

Ce même Gerard mourut en 1229, laissant ses états à Othon III, son fils. En 1273, un autre Othon III., frere du Comte de Hollande, fut élevé sur le siège d'Utrecht. Stade, ville située entre la Frise & la Saxe, ôsa alors résister à l'Evêque de Brême qui voulait la soumettre à ses loix & à la dîme. Les Habitans de son territoire étaient comptés parmi les Frisons; ils s'étaient fait connaître depuis long-tems par leur amour pour la liberté. Il est à remarquer que l'historien Moine n'ose s'expliquer sur les vraies causes de cette guerre. Il dit qu'un Prêtre, n'ayant, à Pâques reçu qu'un petite offrande d'une Dame de qualité, lui mit dans la bouche, au lieu d'hostie, la pièce de monnoye qu'elle avait présentée. Le mari couroucé excita une sédition où le Prêtre fut tué. Ce qui est très vrai, c'est que l'Evêque déclara les Habitans hérétiques, excommuniés & fit prêcher contre eux une croisade. On ne tarda pas à les charger des imputations les plus atroces & les plus absurdes. On fit courir le bruit que, lorsqu'une personne s'approchait d'eux, ils lui faisaient baiser un gros crapaud, puis un squelette livide & décharné: elle devenait à l'instant froide comme glace & reniait tous les articles de la foi. On leur faisait un reproche sur-

Ritter. de Pago Sted. 17.

Will. Proc. Mat. An. II. 501.

Rain. p. 1035.

Fl. l. 13.

anné & rebattu en divers tems contre maints hérétiques. On disait qu'ils tenaient une assemblée nocturne, où après avoir éteint toutes les lumieres, hommes & femmes, pêle mêle ... horreurs qui venaient d'être imputés aux Albigeois en France, & l'inquisition, née alors dans le même païs venait de faire périr des milliers de ces malheureux, croyant offrir à Dieu un sacrifice agréable. Conrad, Dominicain de Malburg, avait déjà donné dans les Païs-bas, le spectacle des horribles procédures de ces boutefeux sacrés, en faisant bruler plusieurs de ceux qu'on nommait hérétiques. C'est dans ces circonstances que Grégoire IX. ouvrit le ciel à tous les chrétiens qui iraient égorger ceux de Stade. Les freres prêcheurs se déborderent le long du Rhin, soufflant partout le fanatisme. Il ne tint pas à deux de ces prédicateurs sanguinaires qui avaient été mal reçus à *Appingadam* en Frise, qu'on n'entreprit aussi une guerre réligieuse dans ce païs-là. Les Comtes de Gueldre & de Clèves menerent des troupes. Les Hollandais armerent, dit-on, jusqu'à trois cens bâtimens sur lesquels ils remonterent le Wéser avec leur Comte. Il n'est pas de soldats plus terribles que ceux qui s'imaginent, en vainquant, faire triom-

God. Mon. an. 1233.

1234.

Corn. Zantf. an. 1234.

pher la cauſe de Dieu, en ſuccombant, obtenir la palme du martyre. Les Habitans de Stade ne l'éprouverent que trop. On les vainquit, on en maſſacra pluſieurs milliers: le Comte de Hollande en pourſuivit quelques reſtes juſqu'en Friſe, où tous furent paſſés au fil de l'épée, auſſi bien que pluſieurs Friſons qui avaient tenté de les ſecourir.

God. Mon. 16.

Florent aſſaſſiné dans un tournoi.

Florent ne ſurvéçut pas long-tems à ce triomphe déplorable. Il parut dans un tournoy à Clermont ou à Corbie en Picardie. Son agilité, ſa jeuneſſe, ſa bonne mine firent naître, dans l'épouſe du Comte de Clermont, des ſentimens plus vifs que ceux de l'admiration. L'amante ſe trahit elle même par des regards & des éloges indiſcrets. Le mari aveuglé par la jalouſie attire à lui quelques chevaliers & tombe avec eux ſur ſon rival encore innocent, qui fut lâchement aſſaſſiné. L'attentat était odieux. Le Comte de Clèves vangea la mort de ſon ami & immola le perfide dans la lice même. Une triſte remarque à faire, c'eſt que de tous les Princes à qui ces joutes dangereuſes couterent la vie (on en compte plus de vingt) c'eſt à ceux de la maiſon de Hollande qu'ils ont été les plus funeſtes. En 25 ans trois y

Boxh. op. Reig. 2. 67.

périrent, Florent IV. en 1235, son frere Guillaume en 1238, & Florent en 1258, sans parler de Théodorik IV. qui n'aurait pas été tué sans une aventure arrivée dans un tournoi.

GUILLAUME II.

Qui porta le titre de ROI DES ROMAINS.

Etat de la Frise.

LA minorité de ce Prince qui n'avait que six à sept ans à la mort de son pere, fut sous la tutelle de son Oncle, l'Evêque d'Utrecht, très paisible

1235. Le Prélat avant d'embrasser l'état ecclésiastique avait possédé la Frise, mais à son installation dans Utrecht, on pense qu'il la céda au Comte Florent son frere. A la mort de Florent, il paraît que les Frisons secouerent tout à-fait le joug des Comtes. On dit qu'en 1239, Guillaume ayant tenté de s'y faire inaugurer, en corrompant un des principaux Seigneurs, nommé Sikke Siardema, il en eut cette réponse

Friesl. Chart. Boek 93.

„ Puissant *Roi* tu prends une peine „ inutile. Crois tu que pour m'élever „ moi & ma famille, je consentirai „ devenir traître à ma patrie, & „ priver nos descendans de cette liberté que nos ancêtres ont préférée „ tous les biens. Non, mon cœur „ n'est point avide de richesse & d'infamie. Adieu! ne m'envoye plus „ de tes lettres; c'est la dernier

„ qu

„ que je recevrai de toi." Ce ſtile eſt d'un républicain. C'eſt dommage que la lettre contienne un anachroniſme révoltant. Je crois & on verra bientôt que la Friſe était alors libre; mais Guillaume ne fut proclamé Roi qu'en 1247. Et c'eſt en 1248 qu'il confirma aux Friſons les privilèges qu'ils diſaient tenir de Charlemagne. *Ib.* 94.

Le plan d'humilier les Empereurs & de limiter leur puiſſance paraiſſait ſi invariable dans les pontifes Romains, que lorſque Fréderic II. qui avait été long-tems l'objet de leurs fureurs aprit l'éxaltation d'un ſujet qui lui était dévoué, le Cardinal de Fieſque, dit-il à ceux qui le félicitaient, „ était , mon ami: Innocent IV. ſera mon plus , cruel ennemi." Fatale mais juſte prévoyance! Fréderic fut frappé de tous les foudres du Vatican & déclaré déchu de l'Empire. Le pontife écrivit aux Electeurs de nommer un autre Empereur. Henri Landgrave de Tuinge n'accépta qu'à regret, règna peu, & mourut, n'emportant que le ſobriquet de Roi des Prêtres. Hacon, Roi de Norvège, le Duc de Brabant, le Comte de Gueldre refuſerent tour-à-tour la même couronne. On dit que le Duc voyant, dans le Comte Guillaume, ſon neveu & ſon voiſin, un courage bouil-

Guillaume de Hollande élu Roi de Romains.

1247.

Nat. Pariſ.

lant, imagina d'occuper ailleurs une ambition dont-il craignait les suites. Il persuada au jeune Comte de se laisser proclamer le 3e Octobre 1247. Le Légat le créa aussitôt après Chevalier à Cologne.

Succès & pertes de Guillaume.

Guillaume remit aussitôt le gouvernement de son Comté à Florent, son frere. Il se rendit maître de Verden d'où il marcha vers Aix la Chapelle, où il devait être couronné. Cependant le Pape à force d'argent, car les indulgences ne suffisaient pas, les Moines, à force de déclamer contre Fréderic, avaient formé quelques partisans à l'Empereur Hollandais. Celuici n'épargnait aucun moyen de ramasser de l'argent, afin de soutenir sa dignité. Il expédiait par-tout des donations qui, sans doute, étaient bien payées. Il engagea, pour seize mille marcs, Nimègue* à Othon III., Comte de Gueldre: Province à laquelle cette ville est toujours restée attachée, de libre & d'impériale qu'elle était auparavant. Un grand nombre d'habitans des Païs bas prêts à partir pour la terre Ste. furent relevés de leur vœu. Espérant gagner les mêmes indulgences que dans les croisades contre les Sarrazins, ils aiderent Guillaume à prendre Aix la Chapelle. On dit que les Frisons eurent la principale part à cette conquête, en inon-

Nimègue reunie à la Gueldre.

*Heda 208.

dant la ville par le moyen d'une digue qui y faisait refluer toutes les eaux qui découlent des montagnes voisines. Le couronnement s'y fit, le 18 Octobre 1248. Cette conquête devint presque le tombeau des succès de Guillaume. Pendant qu'il consumait ses forces au long siège de Keiserswert, Conrad IV., fils & successeur de Frédéric réparait toutes ses pertes. Rome tonna envain; toutes les tentatives du Pontife pour ranimer le parti de Guillaume furent sans succès. Ce Prince fut contraint de se retirer dans ses etats & crut peut-être se consoler en épousant Elizabeth, fille d'Othon, Duc de Brunswyk. 1248. 1251.

Guerre avec la Flandre.

La Flandre était alors gouvernée par Marguerite, fille de Baudouin IX. Avant d'être Comtesse, elle avait eu de Bochart d'Avennes deux fils, Jean & Baudouin. Dans un second mariage avec Guillaume de Dampierre, elle avait eu trois autres fils, Guillaume, Guy & Jean. Les premieres nôces furent, dans un concile de Latran, en 1215, annullées pour cause de consanguinité. D'Avennes avait d'ailleurs, avant de contracter cette alliance, reçu les ordres sacrés. De-là des querelles vives & sanglantes entre les enfans des deux lits. Chacun réclamait la succession de sa mere, dès quelle

ſerait morte. Louis IX. Roi de France pris pour Médiateur avait adjugé, la Flandre à Guillaume de Dampierre & le Hainaut à Jean d'Avennes. Ce dernier voyant que ſa mere était portée à favoriſer ſes freres du ſecond lit ſe rendit auprès de Guillaume de Hollande & s'était diſtingué à la priſe d'Aix.

Ib. an. Il ſut ſi bien ſe concilier l'amitié du
——— Roi des Romains, qu'il épouſa ſa ſœur
1252. Adelaïde. Guillaume fit encore plus pour ſon ami: il cita tous les vaſſaux de l'Empire à l'hommage, & Marguerite, comme on l'avait penſé, n'ayant pas comparu, on déclara tout ce qu'elle tenait de l'Empire confiſqué. Jean d'Avennes reçut auſſitôt l'inveſtiture du Comté de Namur, du territoire d'Aloſt & de Waas, des quatre Bailliages, enfin de tout ce qui eſt ſitué ſur l'Eſcaut.

Défaite des Flamands. Marguerite fait auſſitôt des recrues de tous côtés. Elle demande au Roi
——— Guillaume l'hommage qu'en qualité
1253. de Comte de Hollande, il devait rendre à la Flandre pour la Zéelande Orientale (*). Guillaume fier de ſa nou-

(*) Daniel, (III, 137.) Velly (V, 217.) ôſent dire qu'elle éxigeait l'hommage non-ſeulement pour la Hollande dont les Comtes ne diſconvenaient pas, mais pour la Zéelande à quoi ils ne ſe croyaient pas obligés.

velle dignité eut penſé s'avilir en ſe reconnaiſſant dépendant de celle dont il ſe croyait le Suzerain. Les moyens de réconciliation qu'elle offrit ne couvrirent plus que des pièges; mais qui ne purent échapper à la pénétration des Hollandais & des Zéelandais. Florent, frere du Roi vint avec quelques troupes dreſſer une embuſcade à Walcheren. L'armée Flamande, croyant faire une invaſion imprévue, eſt miſe dans une déroute complette. On fait un grand nombre de priſonniers, entre leſquels ſe trouva le Comte Guy, Chef de l'expédition. Guillaume apprit la nouvelle de cette victoire lorſqu'il débarquait à Arnemuiden. En avançant vers le champ de bataille, il rencontre de tous côtés des bandes de vaincus errans dans la campagne, entierement nuds, ne demandant que la vie. Guillaume leur permit à tous de regagner leur païs.

Ils auraient dû avancer preciſément le contraire. La Hollande ne fut jamais un fief de la Flandre; c'était, comme on l'a vu dans tout le cours de notre hiſtoire, la Zéelande. Tant il eſt vrai qu'il échappe même aux plus grands hiſtoriens des fautes groſſières, quand ſur des évenemens étrangers, ils ne ſe donnent pas la peine d'approfondir les autorités.

Expédition de Charles d'Anjou en Flandre.

Marguerite déſeſpérée de ce terrible échec députe auſſitôt à Charles d'Anjou, frere du Roi de France. Aveuglée par ſon reſſentiment, elle promet de céder à ſon vangeur tous les droits de Jean d'Avennes. Charles, que l'ambition dévorait, raſſemble à la hâte quelques troupes, vole dans le Hainaut, prend pluſieurs châteaux, force Valenciennes dont Guillaume s'était depuis peu rendu maître au profit de ſon beau frere. Cette impétuoſité n'eut que la rapidité de l'éclair. Guillaume, ſecondé d'une forte armée, invite Charles à une bataille rangée ſur les bruieres d'Aſche en Brabant. Le Cartel fut accepté. L'Angevin ſe vantait même de remporter bientôt une victoire facile ſur le Roi d'eau : c'eſt ainſi qu'il appellait Guillaume. Mais à peine a-t-il appris que ſon adverſaire l'attend ſur le champ aſſigné, qu'il ſe ſauve à Valenciennes. Il ne ſe croit pas même en ſureté dans cette ville aſſiegée auſſitôt; du courage, il n'en a plus que pour fuir; il s'eſquive, il ſe ſauve en France. C'eſt en vain que je cherche ici ce héros enſuite ſi fameux pour avoir vaincu le Roi Conradin. Je vois ſeulement un Prince auſſi lâche qu'ambitieux, qui, devenu uſurpateur, fit enſuite couper la tête à un Souverain infortuné.

Meyer. an. 1254.

Velly. V. 421.

Guillaume, ne trouvant plus rien qui arrêtât le succès de ses armes, obligea la Comtesse de Flandre à se désister du Hainaut en faveur de Jean d'Avennes.

Guillaume partit ensuite pour Geneve où le Pape voulait le couronner. C'est dans ce voyage sans-doute qu'il donna, à la maison de Maurienne & de Savoie, l'investiture de Turin, de Montcalier &c. & de plusieurs autres fiefs: concessions qui la mirent en état de s'élever à la puissance où nous la voyons aujourd'hui parvenue. En passant par l'Allemagne, Guillaume témoigne qu'il y fut reçu avec empressement. Mais les affaires ayant changé, il se rendit à Utrecht qui venait d'être le théâtre des révolutions, dont nous allons parler.

Derniers efforts de Guillaume pour se rétablir.

Ann. de l'Emp. an. 1254.

Othon III. étant mort, en 1249, on éleva sur le siège épiscopal Gozewyn d'Amstel, qui fut bientôt dépossé, soit pour son incapacité, soit parce que sa famille était odieuse au Roi Guillaume Henri de Vianden qui lui succéda fut attaqué aussitôt par Gysbrecht d'Amstel, frere de Gozewyn & par Herman de Woerden. Le Comte de Gueldre s'étant joint à eux, l'Evêché fut ménacé de tous les cotés. L'Evêque fut partout vainqueur. Les Seigneurs d'Amstel & de Woerden

Troubles d'Utrecht.

1255.

Beka 87.

tomberent même entre ſes mains & ne furent relâchés qu'à la priere de Guillaume. Il y eut encore quelques hoſtilités entre les Gueldrois & les Trajectins; l'Evêque fondit ſur la Véluwe, y fit un butin aſſez conſidérable pour en bâtir ſur le Vegt, le fort de *Vreeland*, qui aſſurait l'Evêché contre les incurſions des Habitans d'Amſtel. La paix fut enfin conclue. Gysbrecht ſe ſoumit à venir avec cinq cens de ſes adhérans, pieds nuds, vétu de laine, demander pardon à l'Evêque dans l'égliſe du Dôme & lui jurer hommage comme à ſon Suzerain.

Beka 90. *Anal. Belg.* 3. 824.

Guillaume bleſſé à Utrecht.

C'eſt dans ces circonſtances que Guillaume, arrivé à Utrecht & conférant avec les Eccléſiaſtiques ſur ſon voyage d'Italie, faillit à être aſſommé d'un coup de pierre lancée par une main inconnue. Ce Prince qui s'était fait aggréger au corps des Bourgeois, qui leur avait accordé pluſieurs privileges, ſe ſentit percé de ce trait d'ingratitude. Il ſortit furieux de la ville, ménaçant de tirer bientôt une vengeance éclatante.

Beka 50. *Heda* 209. 210. *Ib.* 87.

Expédition contre les Weſtfriſons.

La révolte des Weſtfriſons prévint les ſuites de ſon reſſentiment. Ces peuples, impatiens du joug du Comtes, amoureux de la liberté juſqu'au fanatiſme, venaient d'inſulter & de déſo-

ler les terres de leurs voisins. On avait, pour les tenir en bride, bâti, en 1252, le château de *Heemskerk*. Ils furent, en 1254, vaincus dans un combat naval, où l'on prétend qu'ils perdirent cinq mille hommes. Le fort de Toorenburg à l'Est d'Alkmaar fut aussi construit pour les réprimer. Rien n'étant capable d'arrêter leur férocité, Guillaume marcha contre eux. Il vint au milieu de l'hiver à Alkmaar, ville qu'il avait favorisée de plusieurs privileges & affranchie de tout tribut pendant dix ans. Il se rend ensuite à Vroone, village considérable de Westrise, dont les habitans ainsi que ceux d'Ouddorp tenaient de lui leurs règlemens. De-là, traversant une grande mâre toute glacée, il divise son armée en deux corps, dont l'un commandé par Guillaume Brederode marche contre les Dregters qui sont vaincus & repoussés. Guillaume éprouva un sort bien différent. Il était monté sur un cheval extrêmement gros & pesamment harnaché. Il portait aussi, de même que sa troupe une armure très lourde. Les Frisons divisés en petites bandes volaient avec agilité sur les glaces, armés de Javelots, de haches danoises & de demi piques. Pour comble de malheur, Guillaume tomba dans une embuscade couverte de roseaux, où 1256. *Ib.* 87.

Guillaume est tué.

la glace s'entrouvrit, où son cheval s'enfonça jusqu'au poitrail. Separé de ses gens, ce fut envain qu'il cria pour avoir du secours; il ne fut entendu que des ennemis qui, feignant de ne pas le connaître, le depêcherent à coups de javelots. Ils enleverent ensuite le corps & l'enterrerent dans une chaumiere à Hoogtwoude. Les troupes, privées de leur chef, se retirerent, n'emportant que la terreur & la confusion. Leur perte dût être considérable, s'il est vrai que des Bourgeois d'Alkmaar, de Delft, de Dordrecht qui suivirent cette expédition, il n'en réchappa que huit.

Mat. Par. 793. *Wit. Prof. an.* 1255.

Ouvrages attribués à Guillaume.

L'Election de Guillaume à l'Empire n'ayant pas été unanime, les Allemands ne le mettent point au nombre de leurs Rois. On lui attribue plusieurs édifices, tels qu'un palais à la Haye, l'Hôtel de ville de Haarlem, où l'on prétend qu'il tenait sa cour, un grand chemin qui conduit à Alkmaar &c. On le fait aussi auteur d'un livre dont le titre suffira aux gens sensés: *Agalma religiosorum, sive meditationes circa Mysteria passionis Dominicæ.* Ce qui est plus intéressant, ce sont les privilèges qu'il accorda aux villes de Hollande & de Zéelande dont la puissance croissait tous les jours. On trouve, dans les Réglemens de Haar-

Privilèges.

lem, alors rédigés, des dispositions curieuses. En n'imposant qu'une amende pour l'homicide à moins qu'on ne tue avec des armes défendues, on décerne la peine de mort, contre un homme convaincu de viol par sept témoins (*). Une femme, qui gagne sa vie à cuire, à brasser, à coudre, ne peut être condamnée à perdre qu'une fournée de pain, une brassée de biere, une certaine quantité de fil. On observe que dans les ordonnances de Dordrecht, en 1253, les meurtriers sont condamnés à mort. On trouve la même sentence, portée contre le même crime, dans un privilège de 's Gravezande en 1246. Ceux de Delft devaient payer vingt livres au Comte lorsqu'il était armé chevalier.

Screvel. *Handv.* 218.

Van de Wall Dord. *Handv.* 26.

(*) Exiger sept témoins pour un viol ! C'est porter la prudence on ne peut pas plus loin.

FLORENT V.

Mat. An. 2. 518.

CE Prince fut reconnu à l'âge de deux ans par la Noblesse & les Communes. La part, qu'en général toutes les villes des Païs-bas avaient prise au gouvernement, n'est pas moins remarquable dans le traité que Florent, vainqueur des Flamands, Oncle & Tuteur du jeune Comte, fit avec les vaincus. Guy & les autres prisonniers de marque payerent une forte rançon. Gand, Bruges, Ypres, Lille, Tournay garantirent l'observation des articles & jurerent de ne fournir aucun secours à leur Comte, s'il ne les remplissait pas. On stipula aussi que les Iles à l'Oueſt de l'Escaut seraient cédées au Régent de Hollande: c'était la dot que Marguerite fille du Comte Guy lui apportait.

Traité avec le Flamand.

1256.

Oudeg. Chron. Fland. 190.

La future n'était qu'une enfant: Florent n'eut pas le tems de consommer son mariage; en 1258 il reçut le coup mortel dans un tournoy à Anvers, après avoir donné aux Zéelandais des loix, suivant lesquelles tout le païs fut gouverné. Enfin le Comte de Hollande, ayant, quelque tems après, épousé

Mort de Florent Régent de Hollande.

1258.

Mieris. 302.

Béatrix, autre Princeſſe de Flandre, obtint les mêmes ceſſions; on prétend auſſi que Florent, après avoir prêté hommage à la Flandre, s'intitula Comte de Zéelande. C'eſt du moins à ces deux époques qu'on peut placer la réunion totale de la Zéelande à la Hollande. Auſſi dans les privilèges accordés par le Tuteur Florent, en 1257. ne fait-on plus mention des Comtes de Flandre; mais tous les droits de la ſouveraineté ſont dès-lors exercées par le Hollandais.

Ib. 209.

Ned. uitg. by Tirion. 64. *volg.*

Le gouvernement féodal, qui avait formé une ariſtocratie complette, ſuivant laquelle chaque Seigneur, ſans s'embaraſſer des états de ſon Suzerain, ne s'appliquait qu'à faire chez lui le petit tiran, ſubiſſait de jour en jour des altérations remarquables. Les villes naturellement prévenues contre l'inſolence des Nobles auſſi jaloux de leur liberté qu'attachés à détruire celle des autres, s'étaient tournées vers les Comtes, de qui elles recevaient tous les jours de nouveaux privilèges. Cette union politique rendit les Nobles plus réſervés; ils plierent ſous la même puiſſance, pour ne pas en être écraſés. Dès-lors l'autorité du Comte, des nobles & des villes tendit à établir une certaine balance de pouvoir, un gouvernement mixte & compliqué. Les idées de liberté

Obſervation ſur le gouvernement.

civile étaient même si communes, que les païsans furent les premiers à se soulever contre la tirannie, que les voyages de Guillaume & la minorité de Florent avaient donné occasion aux nobles de renouveller.

Régence disputée.

Adelaïde d'Avennes, Tante du jeune Comte prit le tître de Tutrice de Hollande; mais se voyant exposée à la haine de plusieurs Nobles, elle s'associa Henri, Duc de Brabant, qui mourut peu de tems après. Les Nobles appellerent aussitôt Othon III., Comte de Gueldre, fils d'une grande Tante de Florent. On n'a rien de certain touchant cette régence, sinon qu'elle fut disputée par Adelaïde & par les Zéelandais qui céderent à la fin, après avoir perdu une bataille à Vernoutszée, dans le Sudbeveland*.

Mem. de Mr. J. Rose.

Révolte des Kennemers.

L'esprit d'indépendance si long-tems conservé en Frise & en Westfrise fermentait dans les Provinces adjacentes parmi le peuple des villages & des campagnes. Tiranisés par la Noblesse, les Kennemers se révolterent de tous côtés. Leur dessein n'allait à rien moins qu'à chasser les Nobles de tout le païs, à razer leurs châteaux, à mettre les rênes de l'administration entre les mains du peuple. Ils entrainerent aussi les Westfrisons & les Waterlanders dans le même complot. Les opérations

Beka 91. &c.

furent rapides & terribles; les châteaux furent insultés partout; plusieurs furent pris & détruits & les nobles obligés de se sauver avec précipitation à Haarlem où ils se retrancherent. Le Seigneur d'Amstel, incapable d'arrêter l'impétuosité de ce torrent, chercha à le détourner. Il se présente aux factieux, il leur persuade de le prendre pour leur chef. Par cette politique Gysbrecht sauva son territoire. Il avait encore un autre dessein; c'était de se vanger des Evêques contre lesquels ils conservait un ressentiment ancien & profond. On le vit s'avancer le long du Vegt, insulter le fort de Vréeland, conduire sa troupe jusqu'aux portes d'Utrecht. Les Bourgeois allarmés courent aux armes, ils montent sur les remparts. „ O Citoyens" leur dit alors un des assiégeans avec une éloquence naturelle, & une voix forte & retentissante: „ O nos amis! la „ nation libre des Kennemers n'est venu „ ici que pour vous supplier de proscri„ re tous les nobles, vos tirans & vos „ oppresseurs & de donner leurs biens „ aux pauvres." Ces paroles firent la plus grande impression sur un peuple déjà mécontent de l'administration. On s'ameute, on forme des délibérations tumultueuses, on chasse les nobles, on dépose les Magistrats, on leur substitue

Gouvernement populaire établi à Utrecht.

des vieillards tirés d'entre tous les corps de métiers: on fait alliance avec Gysbrecht & ſes adhérans. Amersfoort & l'Eemland entrent dans le même parti. Gysbrecht détruiſit enſuite les forts des Seigneurs d'Abkoude, de Ryzenburg, de Vianen, ſes ennemis particuliers. Le Comte de Gueldre, quoique excité par Jean de Naſſau, alors Évêque d'Utrecht n'ôſa s'oppoſer à cette multitude effrénée & ſéditieuſe. Enfin Gysbrecht, après avoir aſſouvi ſon reſſentiment, voyant que les proviſions commençaient à manquer, s'addreſſa aux Rébelles: „Vaillans guerriers! chers amis! dit-il, vous avez „fait aſſez de conquêtes; les tirans du „païs ſont terraſſés; penſez à préſent „que la moiſſon approche & que chacun „de vous doit pourvoir à la ſubſiſtance „de ſa famille." Tous partent; mais en paſſant près de Haarlem, devenue la retraite de la plupart des nobles, le déſir d'une conquête ſi avantageuſe rallume leur reſſentiment. Ils inveſtiſſent la ville, ils preſſent le ſiège avec ardeur. La ruſe & l'intrepidité d'un chevalier nommé Jean Perſyn ſauva Haarlem. Le flambeau à la main, il vole à la faveur des ténèbres dans le Kennemerland & met de tous cotés le feu aux villages. Les rébelles voyant la flamme dévorante s'élever çà & là de

leurs maisons, abandonnent le siège, pour sauver leur famille & leurs biens. Les assiegés font aussitôt une vigoureuse sortie, ils poursuivent long-tems les ennemis & s'en reviennent chargés de butin.

Utrecht est aussitôt investi par l'Evêque & le Comte de Gueldre; mais comme les idées de liberté avait exalté l'esprit de tous les citoyens: ils se défendirent avec tant de courage, que le Prélat, voyant qu'il ne pourrait établir sa domination que sur un tas de débris, dirigea les opérations contre Amersfoort, dont il se rendit maître. Il se retira ensuite à Déventer & le Comte Othon dans ses états; les troupes furent congédiées. Jamais les Trajectins n'ont été si libres. Ce qui est remarquable, c'est qu'on ne voit pas qu'une démocratie si subitement établie ait produit les troubles de l'anarchie. Deux ans entiers s'étaient écoulés, lorsque *Zueder de Bozinchem* escalada secretement la ville. Les anciens Magistrats sont aussitôt rétablis dans leurs fonctions, les nouveaux chassés. Ceux-ci trouverent bientôt moyen de rentrer l'un après l'autre. Les factions recommencent avec plus d'acharnement. Enfin Nicolas de Kats, que quelques auteurs qualifient de Tuteur de Hollande, arrive avec

Utrecht surpris.

cinq cens écuyers, fracaſſe les portes à coups de haches, ſe fait ériger un tribunal dans le lieu le plus expoſé, condamne au banniſſement juſqu'à mille quarante citoyens & rétablit de maniere la plus deſpotique toutes choſes dans leur ancien ordre. Eſt il donc vrai qu'il ſoit plus aiſé d'acquerir la liberté que de la conſerver?

Expédition en Weſtfriſe.

Florent n'avait que dixhuit ans lorſqu'il entreprit de vanger la mort de ſon pere. Les Kennemers étaient défaits, les Trajectins réduits. Le jeune Comte, incité par ſon conſeil & par des idées de vengeance auſſi adroitement inſpirées qu'avidemment reçues, ſe détermine, en 1272, à une expédition générale contre les Weſtfriſons. Ce peuple n'avait jamais été ſurpris qu'à la faveur des glaces ou des ſéchereſſes. Florent ſe mit en marche au mois d'Août. Les troupes ſe raſſemblent à Alkmaar; on pénètre enſuite à travers un païs coupé juſqu'au cœur de la Weſtfriſe. Une troupe de digueurs, couverts par des Archers & des Arbalêtriers applanit les routes. Les Weſtfriſons ne furent pas épouvantés. Ils tomberent ſur les travailleurs, ils les pouſſerent ſur l'armée du Comte qui fut miſe en deroute & pourſuivie juſqu'à Heilo. Les Hollandais ſentant alors

1272.

un terrein ferme sous leurs pieds se rallient, font alte: puis ils s'élançent tout-à-coup avec tant d'impétuosité sur leurs ennemis, qu'ils en couchent huit cens sur la place & restent maîtres du champ de bataille. Cette victoire couta cher aux vainqueurs. Ils perdirent cinq cens hommes, la plus grande partie de la Noblesse.

Les Westfrisons furent encore attaqués de tems en tems tantôt avec perte, tantôt avec succès. En 1277, Florent éxempta les Habitans *d'Akersloot* & de *Uitgeest* de tout impôt pendant trois ans, afin, dit-il, qu'ils s'opposent avec vigueur aux Frisons, nos ennemis. Quatre ans après ceux de Wormer acquirent aussi quelques privilèges, pour avoir livrés, au Comte, plusieurs Frisons. Adélaïde n'approuvait pas ces expéditions militaires. C'est-là sans doute ce qui lui attira la haine des Nobles & du Comte. Elle reçut ordre de quitter la Hollande & se réfugia ensuite auprès du Comte de Hainaut, son fils ainé. 1277. *Friesl. Chart. B.* 95. *Ib.* 120.

Florent fut, en 1277, armé chevalier à Bois le Duc, en présence de Jean, Duc de Brabant (*). En 1282, il raf- Florent armé chevalier.

(*) C'étoit le plus fameux, le plus intrépide *Jousteur* de son tems. Il avait figuré dans

Expédition en Weſtfriſe.

1282.

ſemble toutes ſes forces pour réduire les Weſtfriſons. L'expérience lui ayant appris, combien il était dangereux de penètrer dans leur païs par Alkmaar, il fait équipper une flotte, il traverſe le Zuiderzée, il vient prendre terre au Sud du Dregterland. Soit pour contenir une nation indocile, ſoit pour ſe ménager une retraite dans le beſoin, il ſe préparait à conſtruire un fort à *Wydenes*; lorſque les ennemis ſe préſenterent en ordre de bataille. Ils furent repouſſés & diſſipés. Florent à la tête de ſa nobleſſe courut enſuite de village en village, portant de tous côtés la déſolation & la terreur. Il s'avance juſqu'à Hoogtwoude, où le ſouvenir du meurtre de ſon pere, commis aux environs de ce lieu, ranime dans ſon âme tous les accès de la vengeance. Une nouvelle fureur s'allume, le vainqueur effrené ſe plait à faire couler un ſang odieux. Enfin pour ſauver ſa vie, un vieillard ayant découvert l'endroit, où le corps du Roi Guillaume était caché, Florent

---

plus de 70 tournois, tant ces jeux barbares étaient alors communs. Il avait acheté un champ près de S. Quintin où il invitait ſes voiſins à venir s'éxercer. Il fut victime de cette indomptable frénesie en 1294.

fut si ravi de cette nouvelle qu'il ordonne qu'on cesse le carnage. Il ne se sent plus animé que par les transports de la piété filiale la plus vive. Les os sont lavés & transportés à Middelbourg où les derniers devoirs leur furent rendus avec une pompe aussi attendrissante que superbe. La lettre que Florent écrivit en Français dans la premiere extase de sa joie, ne doit déplaire ni aux âmes sensibles, ni aux amateurs de l'antiquité. „ *Le Haut Prince & noble, son treschier & ame Seigneur, Eduard, Rois d'Engleterre, Florens, Conte de Holand, saluz, & li appareilles en tous lieux a li servir. — Treschier Sire, come il est ensi que Dix (Dieu) par la grace, m'a aidiet a ce, que je suis venues a dusus (dessus) de mes ennemis morteux les Frisons, ne vole je, en nulle manere, lasier (laisser) que je ne le vous feisse savoir, com a mon Seigner, & a celi de qui je me fie tant, que bien qui de savoir, que plus liés en seront, se (si) Dix me donnoit archivier (achever) si grant partie de mon desir, com ceste est. — Sire, pour che est que je vous fas savoir, que jai heu as gens devantdis (gagné) quatre batailles, & de trestoutes nous a notre Sires aidiet a ce que nous les veinquemes, & avons conquis*

Corps du Roi Guillaume découvert.

Will. Proc.

Florent écrit en Français au Roi d'Angleterre.

Rymer. I. P. 2. 212.

„ *tout leurs plus forts pas, & ravoms*
„ *par force le corps de mon Seigneur*
„ *mon pere le quele chose je deseroie*
„ *sur tutes riens (toutes choses).* —
„ *Sire se vous vodroie proier que vous,*
„ *des ces biens, que Dix nous a fet,*
„ *avec vous veullies nostre Seigneur*
„ *mercher, qui touz jours vuelle estre*
„ *garde de vous; & vous voles chose*
„ *que je puisse faire comandes moi.*'
C'était Adelaïde de Hainaut, tante & tutrice du jeune Comte qui avait eu soin de le faire instruire dans les langues *tudesque* & *vallonne* (*). Il ne se

---

(*) L'Histoire étant le réçit des changemens de toute espèce survenus dans le monde, il n'est pas inutile d'observer à l'occasion de ce fragment de langage, que le tudesque parlé plusieurs siècles par les conquérans des Gaules* avait depuis long-tems été subjugué par l'idiôme des anciens habitans : mélange de latin & de vieux gaulois, alteré de quelques mots tudesques. Il n'est pas inutile d'observer qu'il est plus aisé d'assujettir un peuple que de changer ses anciennes institutions. Ainsi tous les efforts de Guillaume le conquérant n'ont pu naturaliser la langue française en Angleterre. Ainsi je serais porté à croire que la langue des Païs bas est foncierement la même que parlaient les Bataves. Les mots germains rapportés par Tacite y sont analogues. Voyez aussi le traité de 841, dans Lipsius, *Epist. cent. III. a*

*Fl. Hist. Eccl. L. 46. 7. L. 48. 40.

rait pas difficile à un homme versé dans l'histoire ancienne de prouver que long-tems avant que la langue Française eut été perfectionnée sous Louis XIV, elle avait été cultivée, sur-tout par les peuples du Nord. La situation de la France entre l'Angleterre, les Païs bas, l'Allemagne, l'Italie & l'Espagne a dû rendre son langage commun, long-tems avant qu'elle eut des Corneille & des Bossuet, & qu'une partie de ses habitans fut obligée de s'expatrier, pour honorer Dieu à sa maniere dans des païs libres.

Commerce avec l'Angleterre.

Pendant que les Westfrisons insultaient inutilement le fort de Wydenes, Florent cultivait l'amitié du Roi Edouard, afin d'étendre le commerce

---

Belgas Epist. 44. *p.* 43. Voici quelques vers francs que B. Rhenanus dit avoir été écrits dans le 10e siècle. C'est une traduction de l'évangile :

Nu wil ich scriban unser heil
Evangelionо deil
So wiet nu hiar bigunnen
In frankisga *zungun.*

Il est plus facile aux Allemands & aux Hollandais de comprendre ces paroles, qu'aux Français.

Ib. 130. qui depuis plusieurs années s'exerçait entre l'Angleterre & ces païs. Les Hollandais & les Zéelandais importaient alors plusieurs sortes de marchandises en Angleterre; ils en exportaient des laines qu'ils manufacturaient, de l'argent en barre qu'ils monnoyaient; car on exploitait alors des mines d'or & d'argent dans l'île britannique. Il s'élevait cependant de tems en tems des disputes entre les commerçans des deux nations. Edouard I., ayant à la suite d'une guerre avec les Flamands, défendu l'exportation des laines dans le continent, les Zéelandais sentirent les effets de cette prohibition. Animés par l'esprit de vengeance, ils croisèrent les mers avec quatorze bâtimens. Le dommage, qu'ils causèrent aux Marchands de Londres, fut très considérable. En 1275 la paix réconcilia les deux nations; mais ce ne fut qu'en 1280, que les Zéelandais commercerent librement en Angleterre. Les deux Souverains conçurent même tant d'amitié l'un pour l'autre qu'on négocia une alliance entre Alphonse, fils d'Edouard & Marguérite, fille de Florent. Suivant les conditions ratifiées à Westminster, „ le Comte „ donnait, pour dôt à sa fille, la moi„ tié de ses états. Au défaut de hoirs „ males, elle héritait de l'autre. En „ cas

Ib. 152. 187. 235. 137. 150. 140. &c. 187. 195.

Alliance avec l'Angleterre.

„ cas qu'elle eut des sœurs, le Roi „ leur devait fournir une dôt convenable à leur rang. A la consommation du mariage les deux époux entreront en possession des états alienés en leur faveur, & laissés à l'option du monarque, qui pourra choisir les villes fortes & les meilleures „ places. Le Comte s'en reserve cependant les revenus pendant sa vie. *Ib.* 195. „ En cas de minorité le Roi d'Angleterre aura la régence. Il pourra „ aussi après le mariage faire inaugurer & confirmer son fils dans tous „ les états du Comte *par les nobles & „ les communes des bonnes villes.* Le „ Comte tachera de faire approuver le „ présent traité par le Roi d'Allemagne ou du moins par les Princes de „ l'Empire. *Mais si les loix & les „ coutumes du païs sont incompatibles avec l'observation des articles, „ tout est absolument annullé.*" On remarque dans ce traité le pouvoir des loix, des communes, des Nobles, & les ménagemens que les Comtes devaient garder envers l'Empire.

La mort du Roi Guillaume avait été la cause & l'époque du long interregne ou de l'Anarchie de l'Allemagne. Une faction avait choisi Alphonse Roi de Castille qui ne prit jamais possession; une autre avait élu Richard, frere du

Etat de l'Empire.

T. Wykes Chr. Trives.

Roi d'Angleterre. Celui-ci, soutenu des Evêques de Cologne, de Liège, d'Utrecht & du Comte de Hollande, avait, en 1257, passé par la Hollande en Allemagne, sans pouvoir assurer
1273. ses droits. Quinze ans entiers l'Empire resta sans chef, jusqu'à l'élection de Rodolphe, Comte de Halsbourg, tige de la maison d'Autriche. Il ne paraît pas que cet Empereur ait eu beaucoup de respect pour le fils du Roi Guillaume. En 1276, il donna en même tems, à Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, à Herman, Comte de Henneberg, à Marguerite, sa femme & à Boppon, son fils, le Comté de Hollande, en cas que Florent mourut sans héritiers légitimes. Les patentes déclarent sans détour que le Comté de Hollande & les autres possessions de Florent sont des fiefs de l'Empereur & de l'Empire. Jean d'Avennes avait droit sur la Hollande par sa mere Aleide; Herman par son épouse, Marguerite; toutes deux étaient filles de Florent IV. & sœurs du Roi Guillaume. Cette double donation est assez analogue à la position & au caractere de cet Empereur. Pour se former une autorité réelle, il vendait avec la derniere facilité les droits les plus antiques, quand ils n'étaient qu'honorables. C'est ainsi qu'en 1281,

La Hollande alienée par l'Empereur.

Mart. & Dur. I. 1153. 1154. 1167. &c.

il confirma à Jean d'Avennes la poſ-
ſeſſion des païs de Waas, d'Aloſt, des
quatre Bailliages & des terres ſituées
près de l'Eſcaut. Ce n'était pas ſans
raiſon que Florent avait, dans la ceſ-
ſion à l'Angleterre, ſtipulé le ſuffrage
de l'Empire. Cet aveu ſur lequel il
devait peu compter, celui des loix &
des états du païs, étaient des clauſes
qui anéantiſſaient viſiblement toutes
les diſpoſitions du traité.

Elles devaient encore ſubir d'autres changemens. Florent eut un fils, nommé Jean, qui devenait ſon héritier naturel & légitime. Il y eut, en 1284, un nouveau traité entre les deux Souverains. Le jeune Prince Hollandais devait être élevé à la cour du Roi d'Angleterre, juſqu'à ce qu'il fut en âge d'épouſer une de ſes filles. La mort d'Alphonſe & de Marguerite occaſionna encore de nouvelles négociations. En 1283, Etienne, Doyen de l'égliſe d'Utrecht, Gerard de Wategen, Chevalier & *Maître* Simon, eccléſiaſtique, partirent pour l'Angleterre. Les articles auparavant rédigés à Harlem portaient: „ qu'Eliſabeth épouſerait le Prince Hollandais. Elle „ devait avoir en dôt cinquante mille livres tournois noirs, payables „ dix mille; lorſque Jean arriverait en „ Angleterre, dix mille; quand il au-

Traité à l'occaſion de la naiſſance de Prince Jean.

1284.

Rymer. R. 234-239. „ rait ſept ans & trente mille à la cé
„ lébration du mariage. Le Comt
„ s'oblige à pluſieurs conditions
„ il engage même ſes biens, meu
Ib. T. p. III. p. 3. „ bles & immeubles. Il ſe ſoumet
„ l'excommunication du Pape en ca
„ d'infraction. Pour l'exécution de
„ articles, l'Angleterre, le Comte d
„ Flandre, le Duc de Brabant, pou
„ ront attaquer à force ouverte le
„ Hollandais & les Zéelandais le
„ quels ſeront garans du traité, qu
„ ſera juré par le Roi & le Con
„ te."

Reinoud I., Comte de GUELDRE. Les Ambaſſadeurs d'Angleterre, qu avaient paſſé en Hollande, avaient au ménagé une trêve entre le Comte d Hollande & Reinoud, Comte de Gue dre. Celui-ci avait pour mere un nièce du Roi de France. Il avai en 1279, ſuccédé à ſon pere Otho III. Il épouſa la fille ou la ſœur du Du de Limbourg, & ce Duché lui éta en partie dévolu par héritage. C'e du moins ce qu'il prétendait. Son tre cependant lui fut diſputé, en 128 par Jean I., Duc de Brabant. Il p rait que le Comte de Hollande ſouti le Duc de ſes armes & que Reinou avait fait quelques conquêtes dans païs diſputé. En 1285, Florent acce ta la trêve dont nous venons de pa ler; Edouard tenta même auſſi

Ib. P. II. p. 234-237-239.

moyenner la paix entre les deux compétiteurs. Il ne réuſſit pas. Les hoſtilités continuerent pluſieurs années, de part & d'autre. En 1288, les deux concurrens raſſemblerent toutes leurs forces & ſe livrerent un combat furieux à Woeringen, où Reinoud fut vaincu, bleſſé & fait priſonnier. Il ne recouvra ſa liberté que dix mois après, par la médiation de Philippe le Bel, Roi de France. Il fut obligé d'abandonner au Duc, ſes prétentions ſur Limbourg & la ville de Tiel; il reçut en échange le Bommeler- & le Tielerwaard. Florent eſt expreſſément compris dans cet acte, comme Allié du Duc de Brabant. Le Duc méritait cette préférence, pour avoir, en 1283, affranchi la Hollande de l'hommage qu'elle lui devait par rapport à Dordrecht. *Mat. Anal. III. 54.*

Dordrecht affranchie de la féodalité du Brabant.

Dans l'intervalle de ces différentes tranſactions, Florent avait pris part aux diſputes elevées entre l'Évêché & les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden. Il avait, en 1274, fait alliance avec les nobles & les Magiſtrats trajectins irrités contre leur Prélat qui avait aliené pluſieurs châteaux. En 1278, on promit au Comte Florent de lui tenir toujours, ainſi qu'à ſes ſucceſſeurs, la ville ouverte, de prendre ſon aveu dans l'élection d'un Evêque à condition qu'il continuerait à protéger

Diſputes entre Utrecht & les Seigneurs d'Amſtel & de Woerden.

Mier. Chart I. 375. 396. &c.

la cité & les Magiſtrats. Quelque tems après les Trajectins, voulant détruire un péage que Gysbrecht d'Amſtel avait établi ſur le Vegt, furent repouſſés. Florent marche à leur ſecours; un détachement de Zéelandais qui venait le joindre fond avec tant d'impetuoſité près de Loenen ſur ceux d'Amſtel, que leur Seigneur fut pris & leur armée défaite. Le château de Wieland tomba entre les mains des vainqueurs, de même que les freres de Gysbrecht & Herman de Woerden, dont les terres furent ravagées. Florent vint enſuite aſſiéger Montfoort; irrité de n'avoir pu prendre cette place qu'après un an entier de ſiége, il ſouilla ſa conquête en faiſant couper la tête à tous ceux qui l'avaient défendue; il ne fit grace qu'à deux. Herman qui en était Seigneur fut obligé de diſparaître; il fut même banni par une ſentence de l'Evêque, qui confiſqua ſes biens ainſi que ceux des Seigneurs d'Amſtel & de Woerden. L'Amſtelland fut envahi par Florent, & la Seigneurie d'Amſtel donnée enſuite à Jean Perſyn, ſi fameux par ſes ſervices contre les Kennemers. Le païs fut affranchi de tout péage par l'acte, daté de 27 Octobre 1275, eſt le plus ancien des privilèges, conſervés dans les archives d'Amſterdam. C'était pour les indemniſer des dom-

Beka 97. 98.

mages causés par les soldats du Comte, probablement à la révolte des Kennemers.

Les parens des prisonniers sollicitèrent long-tems leur liberté. Après une détention de sept ans, ces Seigneurs furent relâchés, en cédant presque tous leurs droits & leurs possessions. Quand un grand avait alors le malheur d'être pris en guerre, il ne pouvait gueres se racheter qu'en sacrifiant ses biens. Il devait se ruiner pour s'affranchir. Herman de Woerden n'en fut pas quitte à meilleur marché. Il se reconnut Vassal du Comte; il promit de ne pas marier sa fille sans son consentement. Il s'obligea à tenir ouverte la maison, que le Comte avait bâti à Woerden, à le défendre comme son Suzerain, même contre l'Evêque d'Utrecht, à ne recevoir aucun exilé de Hollande. Ces diverses réconciliations furent si sinceres de la part du Comte que, peu de tems après, il fit entrer ces deux Seigneurs parmi les premiers de son conseil. Dans une promotion de douze chevaliers faite dans son palais de la Haye, il créa encore Gysbrecht d'Amstel de l'ordre de S. Jaques, qu'il venait d'instituer. Il n'est pas inutile d'observer que cet ordre ne put se soutenir long tems; qu'il disparût avec le fondateur. La

Elargissement, reconciliation. 1285.

Mieris chart. I. 462. 463.

Mir. Don. Belg. p. 441.

marque de l'ordre était un collier d'or chargé de coquilles, au bas duquel pendait une médaille, où l'on voyait la figure du patron.

Conquête de la Weſtfriſe.

Florent ne perdait pas de vue la conquête entiere de la Weſtfriſe. Il ſaiſit une occaſion auſſi triſte que favorable. Deux tempêtes violentes, arrivées le 17 Décembre 1286, & le 5 Février de l'année ſuivante, avaient pouſſée la mer hors de ſon lit; & inondée toute la Friſe à l'eſt du Zuiderzée. La Zéelande entiere fut ſubmergée à la réſerve des Iles de Walcheren & de Wolfaartsdyk. La Weſtfriſe eſſuya le même malheur; une multitude d'habitans périt dans les eaux. Elles couvraient encore tout le païs, lorſque le Comte envoya, par le Zuiderzée, Théodoric de Bréderode avec quelques vaiſſeaux plats, bien armés. Les Friſons refugiés, ſur les hauteurs, où étaient la plupart de leurs villages; mais ſéparés les uns des autres par les flots étaient hors d'état de raſſembler des troupes. Ils n'avaient aucun batiment pour ſe défendre ſur l'eau. La flotte Hollandaiſe, navigeânt de maiſon en maiſon, ſoumit ſans peine tous les Hatans, les uns après les autres. Les eaux s'étant retirées, Florent entre lui-même en Weſtfriſe à la tête d'une nombreuſe armée. C'eſt alors, qu'il

Mat. An. 531.

fit élever quatre forts : *Medenblik*, qui subsiste encore, pour tenir ouvert le passage du Dregterland : *Nieuwendorp*, près d'Alkmaar : *Middelburg* à l'est de la Zype, où il n'y avait point alors de digues : *Eensgenburg*, qui donnait une entrée libre sur le territoire conquis. Au commencement de l'année 1288, les députés de la plupart des villages de Frise firent à Torenburg leur paix avec Florent. „ Ils promettaient „ d'être soumis au Comte, de marcher „ en guerre à ses ordres, de lui payer „ les décimes, les corvées, de souffrir „ la construction des grands chemins „ dans toute l'étendue de leur païs." Les Dregters étant venus deux mois après à la Haye s'engagerent à de pareilles conditions & même à souffrir que le Comte bâtit chez eux des châteaux & des forts. Medenblik reçut en même tems des loix & l'exemption de péage. Florent y fit battre monoye : on conserve encore quelques pieces frapées alors dans cette ville. Les Comtes faisaient déjà depuis long-tems battre monnoye en Hollande. Dans les anciennes chartes de Haarlem, de Dordrecht, d'Alkmaar, il est fait mention de livres & d'escalins hollandais.

1288. *Ongen. Klerk.* 157. *Handv. v. Dregt.* *Medenbl.*

On rapport que Florent V., après avoir soumis les Westfrisons, traversa le Zuiderzée & vint se faire inaugu- *Particularités sur la Frise.*

Friesl. ch. 124. 126. rer à Staveren. On conserve même encore une copie des privilèges qu'il accorda alors à cette ville. Les raisons alleguées contre l'authenticité de cette double transaction paraissent très faibles. On peut observer cependant que la juridiction du Comte ne devait pas être bien étendue en Frise; l'Empereur Rodolphe avait en 1290., cédé à Reinoud, Comte de Gueldre, toute l'Ooststrise, depuis la Flie jusqu'à l'Eems: donation confirmée neuf ans après par l'Empereur Albert; quoi qu'en effet Reinoud ne paraisse avoir fait aucunes tentatives pour réaliser une domination qu'il était plus facile d'obtenir des Empereurs que d'exercer sur les peuples.

Ib. 123. 131.

Conspiration des nobles de Zéelande contre Florent.

Depuis la réduction de la Westfrise, le pouvoir du Comte devenait tous les jours plus formidable aux Nobles. Ceux de Zéelande souffraient impatiemment une taxe du quatrieme denier qui tombait principalement sur leurs revenus. Les Seigneurs de Borselen & de Renesse, auparavant ennemis implacables & que ques Hollandais, entrent avidemment dans la même conspiration. Ils se réunissent: ils s'addressent à Guy, Comte de Flandre en le flattant de l'espoir de recouvrer la Zéelande occidentale. Florent sentit toutes les conséquences de cette démarche de la

Mat. An. 537.

noblesse; mais s'appuyant sur la faveur des villes, devouées entierement à lui, à cause des privilèges qu'il leur avait accordé *, il s'embaraſſa peu de ces mouvemens. *V. de Wall. Dord. Schrev. Haarl. en andere.

Il n'y a pour les Souverains ambitieux, ni justice, ni parenté. Guy fait aussitôt des préparatifs contre Florent, son gendre. Il était d'ailleurs pique contre le Hollandais, qui, en 1252, avait conclu, avec Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, une ligue offensive & défensive, même contre le Comte de Flandre. Soit pour épouvanter son aggresseur en lui opposant sa fille & son petit fils, soit marque de confiance propre à encourager les peuples ménacés, Florent envoya à Middelbourg Béatrix, sa femme & son fils Jean, encore enfant. Ce procédé n'arrêta pas la descente des Flamands. Les Bourgeois de Middelbourg, après avoir long-tems défendu leur ville avec un courage étonnant, craignant enfin de succomber & de se voir en proie à un pillage, s'aboucherent avec le Flamand. Ils promirent de se rendre à certain jour, s'ils n'étaient secourus. Florent ayant paru bientôt après à la hauteur de Ziericzée avec une flotte considérable, les Middelbourgeois reprirent courage. Jean I., & non pas Jean II., Duc de Brabant se porta pour média- Invasion des Flamans en Zéelande. Mart. Ditt. l. 1137.

teur entre les deux Comtes. Les Flamands leverent le siège & Florent congédia ses troupes. Le Duc fût même lui persuader de se rendre en personne à *Biervliet* & de traiter à l'amiable avec son beau-pere. Jean s'engagea encore de le conduire & d'être sa sauvegarde. Florent part à l'instant. Mais à peine a-t-il mis le pied à Biervliet qu'il est arrêté : „ Hélas! je suis trahi s'écria-t-il aussitôt. Le Duc avait agi avec toute la franchise d'un *loyal* chevalier. Ce reproche & le coup perfide dont il était la cause innocente, le perçerent jusqu'au fond du cœur. Il va trouver le Comte de Flandre, qui fut aussi impitoyable qu'il avait été lâche. Le Duc ne put obtenir l'élargissement de son ami qu'en se constituant prisonnier à sa place. Florent delivré se retire en Zéelande & rétablit partout la paix en se réconciliant avec les Nobles. Le Duc n'obtint sa liberté qu'en payant une forte rançon.* C'est-là tout le fruit que retira le Flamand de son expédition & de sa perfidie; on ajoute encore, d'après le témoignage d'un ancien chroniqueur, que Florent fut obligé, dans sa prison, de prêter hommage pour l'Ile de Walcheren. Cette prestation n'était ni extraordinaire ni illégitime.* Plusieurs années après on sût que les Fla-

Mat. An. 532.

Florent arrêté par trahison.

**Eind. Chr. Zeel.* 251.

**Nex. Zeel. ant. & Fl.* p. 72.

mands faisaient de nouveaux préparatifs. Florent envoya des troupes qui furent postées depuis Vlissingue jusqu'à Zoutelande. Les Flamands n'osèrent s'avancer plus loin que le païs de Kadsand. C'est-là que les Frisons, alors engagés dans l'armée Hollandaise ayant fait une irruption, porterent le dégat & le brigandage, pendant que Jean de Renesse mettait le feu à Sluis ou l'Ecluse,* port de Flandre. En un mot les Flamands ayant rassemblée une flotte considérable, debarquerent à Barland dans le Sudbeveland, coururent tout le païs & y porterent, sans opposition, la flamme & le pillage. Les Hollandais, rassemblés au nombre de trois cent, sous les ordres de Doedyn d'Everingen & des Borsellen, tomberent de deux côtés sur les Flamands, qui furent enfoncés du premier choc. Un grand nombre se noya en voulant gagner la flotte. On massacra, on prit tous ceux qui resterent dans l'Ile. Les principaux prisonniers furent rançonnés, les autres renvoyés dans leur païs. On fait monter la perte des vaincus à treize cents hommes. Elle leur ôta pendant quelque tems l'envie de tenter une invasion si funeste à ses auteurs.

Suite de la Guerre avec les Flamands.

1295.

*Huid. M. Stok. II. 536.

M. Stok.

Avant cette derniere victoire, il é-

Etat de ces pais par rapport à l'Angl. Commerce.

tait arrivé plusieurs évenemens remarquables, qui, par leur liaison les uns avec les autres, méritent d'être offerts sous un même coup d'œil, afin qu'on en puisse suivre le fil sans interruption. Le traité de 1285 fut l'époque d'une alliance intime entre la Hollande & l'Angleterre. C'est-là que le Prince Jean était élevé jusqu'à ce qu'il fut en âge d'épouser la Princesse Marguerite. Le commerce entre les deux nations devenait de jour en jour plus florissant. Edouard établit l'entrepôt des laines anglaises à Dordrecht où l'on faisait alors un commerce considérable, soit par mer, soit sur les rivieres, en vins, grains, sel, fer, bois, draps & autres denrées.* Il donna aussi pleine liberté de pêcher le Harang * sur les cotes d'Angleterre aux Hollandais, Zéelandais, Frisons, qui faisaient, à ce qu'il parait, leur commerce sur leurs propres vaisseaux. Car Edouard dans une lettre à l'Empereur Rodolphe s'exprime ainsi : *ne les ports, ne les arrivages de Holland ne sont mie si bons, ne si connus de nos Mariners, comme ceux de Flandres.*

*V. de Wall. Don 18. 49. 99.

*Rym. T. I. 149.

Ib. 151.

Florent expose ses droits sur le trône d'Ecosse.

La vacance du trône d'Ecosse excita alors l'ambition de treize prétendans. Florent parut sur les rangs ; il passa même en Angleterre pour soute-

nir ſes droits. Il fut le premier qui dans l'aſſemblée de Berwick expoſa ſes titres: Il était arriere petit fils d'Ada, Epouſe de Florent III. & fille de David, Roi d'Ecoſſe. Il ne ſe fondait pas moins ſur l'amitié du Roi Edouard que les Ecoſſais avaient eu l'imprudence de choiſir pour arbitre de cette importante querelle. Elle reſta longtems ſuſpendue; enfin le choix tomba ſur Jean Baliol qui avait ſur tous ſes concurrens le droit de primogeniture & ſurtout le ſuffrage d'Edouard (*). Les chroniques hollandaiſes avancent que, pour ſe déſiſter de ſes prétentions, Florent reçut une ſomme conſidérable. 1290. *Rym. ii.* 106.

Il eſt difficile de payer l'équivalent d'une couronne. Ce paſſe-droit dût relâcher les nœuds qui attachaient Florent à Edouard. Le refus que fit le même Roi de ſecourir les Hollandais dans la deſcente des Flamands en Zéelande ſervit encore à aigrir Florent. Edouard, Prince ambitieux & politique, trouvant dans le Comte de 1295. *M. Stok.*

Cauſes de la Rupture avec l'Angleterre.

(*) C'eſt encore une choſe remarquable que toutes les tranſactions, paſſées dans cette grande affaire, ſe firent en Français. *Hume. Hiſt. d'Angl. II.* 106. *Dalrymple's Ann. of Scotl.*

Flandre un allié plus utile contre les Français, ses ennemis, cherchait à se l'attacher par toutes sortes de moyens. Il arrêta le mariage de Philippine de Flandre avec Edouard, Héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Il envoya, par le canal de Guy, cent mille livres tournois à Reinoud Comte de Gueldre, pour six mois de service. Enfin l'entrepôt des laines anglaises fut transféré à Bruges & à Malines, malgré les réclamations de ceux de Dordrecht, qui même, en 1312, tenterent de le rappeller dans leur ville. Si l'historien Velly eut sû ces particularités il aurait connu les ressorts qui détacherent le Comte de Hollande des intérêts de l'Angleterre. En effet Florent, ayant choisi quelques uns des Seigneurs qui lui étaient le plus affidés, se rendit à paris, le 6 Janvier 1296. Il y signa avec Philippe le Bel, Roi de France, un traité dans le quel on observe qu'*excepté contre l'Empire* & contre le Roi d'Angleterre *en personne*; car il le craignait & avec raison; il promet de défendre le Roi de France comme son *homme:* expression qui désigne seulement l'obligation qu'il contractait de servir, moyennant une solde de quatre mille livres tournois pour un an & de vingt-cinq mille une fois payés. Les partisans de la Fran-

Meyer. a. 1296.

Hist. de France VII. 87.

Alliance de Florent avec la France.

Corps Dipl. I. 295.

ce avaient libre entrée dans les états du Comte pour s'y pourvoir de vaisseaux, de munitions de guerre & de provisions: ce qui prouve que le commerce était alors florissant dans les païs dont nous faisons l'histoire.

Causes du malheur de Florent.

En approfondissant les récits différens & compliqués des contemporains, on découvre sans peine que cette alliance avec les Français prépara la catastrophe de Florent. A la nouvelle du traité, Edouard ne put retenir les transports de sa colere. Il manda au Comte que s'il ne rompait avec Philippe, on retiendrait le Prince Jean prisonnier en Angleterre. „ Vous pouvez," répondit Florent, „ faire de mon fils ce qu'il vous plaira, puisqu'il est entre vos mains. Je suis décidé, moi à ne rien changer dans les mesures que j'ai prises." L'Anglais était trop politique pour ne pas faire sentir au jeune Prince l'indifférence que son pere témoignait avoir pour lui. Il persuada facilement à un enfant de treize ans de consentir au dessein qu'on trama dès-lors de se rendre maître de la personne de Florent. *Spieg. hist.* 201.

Motifs du mécontentement des Nobles.

Les correspondances, qu'Edouard avait soin de ménager dans les Païs-bas, l'avaient suffisamment instruit des dispositions des Nobles. Les principaux mécontens étaient Gerard de

M. Stoke. Velsen, Gysbrecht d'Amstel, Heusden, Herman de Woerden, auxquels se joignirent Arend de Benskoop, Gerard de Kraaijenhorst, Guillaume de Teilingen, Guillaume de Zaanden, Hugues de Baarland, Kostyn de Boterniſſe, Alewyn & plusieurs autres. Le chroniqueur, Melis Stoke, qui commença à écrire sous le gouvernement de Florent V., assure tenir de plusieurs personnes de distinction que Wolferd de Borsel'en & Jean de Reneſſe trempaient dans la conjuration. Velsen était sans doute irrité de ce que Jean, son cousin avait été condamné par le Comte & décapité à Leide pour avoir massacré un homme, avec qui il paraissait réconcilié. On ajoute même, si l'on peut s'en rapporter à des bruits, à des présomptions, plutôt qu'à des preuves que le Comte avait commis sur la femme de Velsen, un attentat qui ne pouvait manquer alors de soulever les maris qui en étaient les victimes. Ce qui est certain, c'est que Florent avait introduit à sa cour le faste, le luxe, la galanterie. Les Dames étaient souvent les objets & toujours invitées à être les compagnes des fêtes & des parties de chasse pompeuses & brillantes qu'il donnait. Il aimait éperdument le beau sexe. Il n'épargnait rien pour être payé de retour. Il a-

Spiegel hist. 203.

Beka 98.

vait eu, d'un commerce avec la fille de Jean de Heusden, un fils, ensuite connu sous le nom de Witte de Haamstede, & un autre nommé Théodorik, de Catherine, veuve du Seigneur de Voorn, beauté celèbre de son tems, à qui il avait donné la maison de Teilingen, meublée & décorée avec la derniere magnificence. Il est assez probable que cette conduite alarma les nobles pour l'honneur de leurs femmes & de leurs filles; car il ne paraît pas qu'on fut alors assez civilisé pour se faire honneur d'une illustre infamie. C'est à ceux qui connaissent les loix de la chevalerie, & sur-tout le cœur humain, de décider si le crime d'un infâme Satyre est analogue aux mœurs du tems, au caractere d'un homme *courtois*, d'un chevalier sensible au plaisir délicat de mériter, de goûter, non d'outrager l'amour, enfin d'un Prince, tel que Florent nous est dépeint. On apperçoit d'ailleurs dans les nobles bien d'autres motifs de ressentiment contre le Comte. Ils ne pouvaient voir sans trembler leur autorité diminuée par les privilèges nombreux accordés aux communes. Ils n'envisageaient qu'en frémissant la fermeté de Florent à maintenir la justice contre leurs idées d'indépendance. Car disent les chroniques: Malheur à quiconque se rendait prévaricateur. Le noble & le

*Scriv. Goud. Chr. 340.

Mat. As. 110.

An. Mat. II. 535.

Boud. chr. 70. pauvre étaient jugés avec la même sévérité, la même impartialité; Florent faisait également respecter à tous, son autorité & celle des loix. Un écrivain, postérieur d'un demi siècle, ajoute que dans ce même tems Florent annoblit quarante bourgeois des plus riches: ce qui n'est point invraisemblable, & ce qui dût contribuer à irriter les anciens nobles. Enfin des documens authentiques & une lettre d'Edouard à l'Empereur Adolphe attestent que Florent était soupçonné de vouloir transmettre ses états à Witte de Haamstede, son fils naturel, pour le quel il avait une tendresse particuliere.

M. Stoke in Flor. V.

Trivet. an. 1296.

Rym. I. 160.

Jean de Kuik chef de la conjuration.

C'est dans ces circonstances que Jean de Kuik, créature, confident & allié d'Edouard qui le soudoyait & l'appellait son cousin, passa dans le continent & communiqua aux nobles les desseins secrets du Roi d'Angleterre. Il y avait d'ailleurs entre les maisons de Hollande & celle de Kuik, une haine ancienne & invêterée. On tint à Bergop-Zoom une entrevüe où parurent Velsen, Heusden & probablement Amstel. Kuik les assura de l'aveu d'Edouard, de celui du Prince Jean, de l'assistance du Duc de Brabant & du Comte de Flandre. Dans une autre assemblée tenue à Cambray au com-

Rym. 191. 145.

*V. ci-dessus p. 199. 200.

Rym. 168. 172. 154.

M. Stoke in Fl. V.

mencement de 1296, où se trouverent le Duc de Brabant, le Comte de Flandre, l'Evêque de Durham & deux légats pour traiter d'une trêve entre la France & l'Angleterre; on arrêta qu'il faloit se saisir de la personne de Florent, l'envoyer pour sa vie prisonnier en Angleterre & établir son fils Jean à sa place. 1296. *Beka 98.*

Pour se couvrir d'un prétexte, Kuik fit aussitôt, en qualité de Vassal du Brabant, déclarer la guerre à Florent. Un prêtre fut son héraut d'armes. Le Comte de Hollande ne vit dans cette démarche qu'une fanfaronnade ridicule: il se prit à rire de toutes ses forces. „ Eh bien," dit-il, „ ne restera-t-il donc personne en Hol„ lande si Kuik vient à m'en chasser." Cependant le député tremblait comme un homme d'église. Il s'imaginait à chaque instant qu'on allait lui couper la gorge. Florent le rassura & lui donna une escorte avec ordre de le remettre sain & sauf à celui qui l'avait envoyé. Kuik déclare la Guerre à Florent. *M. Stok.*

Gysbrecht d'Amstel avait promis d'indemniser les familles de ceux qui avaient péri dans les troubles dont il était l'auteur. Dans l'été de 1296, Florent se rendit à Utrecht, où Amstel & Woerden furent condamnés à donner cinq cens livres à ceux de Zuilen. Le Comte eut, dans cette occasion, Occasion pour l'enlevement du Comte.

la générosité d'en payer quatre cents; mais dans l'âme des grands, la reconnaissance d'un nouveau bienfait peut-elle effacer les trâces d'un ancien ressentiment? On prétend même que Guillaume, fils de Wouter de Malines, ennemi des Hollandais, élu depuis peu Evêque d'Utrecht, favorisait le complot.

Beka 101.

La plupart des conjurés s'étaient rendus à Utrecht ou dans les lieux d'alentour, attendant l'occasion. On raconte que le Comte, étant prêt de se mettre à table, reçut d'une pauvre femme un billet conçu en ces termes: Fils de Roi! Prince illustre! fais attention à la prophetie du Psalmiste: *L'homme de paix, en qui je me confie, qui mange mon pain, s'est soulevé contre moi.* Cependant les conjurés avaient disposé des gens armés dans trois embuscades hors de la ville. Amstel entra alors dans l'appartement où Florent se reposait après le repas. Il vint l'avertir que les Seigneurs l'attendaient pour la chasse du Héron. Florent fut bientôt prêt à partir, accompagné de Jean d'Avennes, fils du Comte de Hainaut, de Gerard de Voorne & de quelques domestiques. A une demi lieue de la ville, le long du Vegt, Amstel, qui avait pris les devants, sortit tout-à-coup d'une embus-

M. 98.

Dispositions des conjurés.

cade avec plusieurs nobles, entre les quels étaient Velsen & Woerden. Celui-ci saisit à l'instant la bride du cheval du Comte. „Ton orgueil ne se jouera plus de nous, dit-il; bongré, malgré, te voilà notre prisonnier. Arend Benskoop arrache en même tems l'epervier que le Comte avait sur le poing. Florent regardait encore cette aventure comme un jeu concerté; lorsque Woerden le tira de son erreur, en l'assurant avec imprécation, qu'il devait dire adieu à la Hollande. Le Comte porte aussitôt la main à son épée. Mais Velsen avait déjà tirée la sienne, il ménaçait Florent de le percer, s'il opposait la moindre résistance. Un des domestiques du Comte, eut alors le courage de se jetter entre deux; mais il fut dangereusement blessé; D'Avennes & Voorne s'enfuirent à toutes brides à Utrecht, pendant que Florent était entraîné au château de Muiden, sur le Vegt, près du Zuiderzée. Florent enlevé. *M. Stoke.*

Le bruit de cet attentât jetta principalement les communes des villes & des campagnes dans une consternation profonde. Les Kennemers, les Waterlanders & sur-tout les Westfrisons coururent aux armes. Ils insulterent le fort, ils croiserent le Zuiderzée avec leurs bâtimens. Quoiqu'il manquassent de machines pour l'attaque, & que la Les communes au secours de Florent.

plupart fussent sans chef, ils devenaient cependant redoutables par leur multitude qui croissait à vue d'œil. C'est en vain que les conjurés leur montrerent un ordre extorqué, par lequel Florent leur ordonnait de se retirer. La ruse sauta aux yeux des plus grossiers. Les conjurés résolurent enfin de faire passer leur prisonnier par terre en Flandre ou en Brabant. Ils le firent monter à cheval, déguisé sous des haillons, la bouche fermée avec un gand, les mains & les jambes garottées. Pour se dérober à la multitude qui couvrait tous les chemins, les conjurés allaient à travers des détours & les marécages; ils étaient même arrivés à *Muiderberg*; lorsque Velsen qui marchait à la découverte rencontra les habitans de Naarden „ Que cherchez vous, leur dit-il," notre Comte, lui repondit-on aussitôt. Velsen retourne à bride abbatue vers les conjurés. Ils ne pouvaient plus défendre leur proie contre la supériorité du nombre. Ils s'exposaient à la vengeance de Florent s'ils le laissaient échapper. Leur résolution fut prompte, extrême. Velsen tira son sabre & en allait fendre la tête au Comte; lorsque le cheval effrayé fit un écart & le coup ayant porté sur les mains qui étaient liées, les emporta toutes deux. Le malheureux

Florent massacré.

reux Comte, fut trouvé mort ou expirant, percé de vingt bleſſures. Les meurtriers s'enfuirent auſſitôt, ils quitterent le païs, où l'on croit qu'ils ne ſont jamais rentrés. Velſen qui avait mis pied à terre & dont le cheval s'était échappé, reçut une bleſſure & ſe ſauva à grand' peine ſur celui d'un de ſes domeſtiques dans ſon château de Kroonenburg. Le corps de Florent fut enlevé, embaumé, tranſporté à Alkmaar, puis à Rynsburg où il fut inhumé. On mit ſes entrailles dans une boëte, conſervée encore à Alkmaar. Guillaume III, fit, à la memoire de Florent, en 1524, conſtruire une chapelle dans l'endroit où le meurtre avait été commis. Il arriva le 27 ou 28 Juin, 1296.

Florent ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en puiſſance & en crédit. Il fut le premier qui, dès l'an* 1291, ſe qualifia *Comte de Hollande & de Zéelande & Seigneur de Friſe.* Heureux s'il eut eu la politique d'uſer de ménagemens, plutôt que de contracter des engagemens étroits avec des puiſſances trop ſupérieures à la ſienne. Aucun Comte n'accorda plus de privilèges aux communes; aucun n'en fut plus aimé. Il avait le génie élevé, ferme, droit, plus enclin au grand, au faſte, à l'appareil, qu'aux ſoupleſſes d'une politique

Caractere de Florent. Son adminiſtration.

*Handv. Dord. 55. Mier. ch. 526. 534.

tortueuſe, qui commençait alors à s'établir; il ne prévoyait ni n'imaginait la perfidie. Il paraît que ſa louable infléxibilité ſur la juſtice rendit ſon adminiſtration favorable au peuple. On peut cependant lui reprocher des traits de vengeance qui tiennent de la ferocité du ſiècle & du droit de la guerre encore ſi barbare. Quant à ſa faibleſſe pour le ſexe qui a été celle de tant de grands hommes, on pourrait même l'excuſer, en alléguant qu'un Prince a le même droit d'être ſenſible au plaiſir des femmes que tant d'autres de ſes propres ſujets; ſi les mœurs n'étaient pas le ſoutien des Etats, & l'exemple des Souverains d'une conſéquence ſi contagieuſe & ſi fatale. La gloire de Florent, celle que devraient ambitionner tous les Princes, c'eſt d'avoir été régardé, par ſes ſujets, comme l'auteur de leur liberté, le protecteur de leurs privilèges, le reſtaurateur des loix.

Cette idée de briſer le joug de la ſervitude, de rendre les communes puiſſantes, d'abaiſſer le pouvoir des nobles, devenue alors l'eſprit général de tous les Souverains des Païs-bas & de leurs voiſins, eut les ſuites les plus heureuſes, quant à la condition civile & politique des peuples. Nous ne diſſimulerons cependant pas qu'elle ne

paraiſſe auſſi avoir été dictée par l'intérêt perſonnel.

En effet, les Comtes augmentaient leur pouvoir & abaiſſaient la nobleſſe par les privilèges donnés aux villes. Privilèges accordés aux villes.

On voit les Prélats d'Utrecht & les Comtes de Gueldre accorder de ſemblables immunités. En 1233, la ville de Zwolle dans l'Overyſſel obtint ſes privilèges, Ommen en 1248, Camperveen en 1260, Genemuiden en 1272. En 1309, Campen acquit le droit de punir les malfaiteurs. Reinoud I, Comte de Gueldre confèra auſſi pluſieurs droits aux cités de ſon territoire. Il porta les loix qui favoriſaient le commerce. En 1303, à la ſuite d'un *différend* qu'il eut avec les habitans de Harderwyk, il cèda ſes droits de pêche à la ville, à condition que quand il y réſiderait, elle lui fournirait, toutes les ſix ſemaines, une certaine quantité de poiſſon, & lorſqu'il ſerait engagé dans une expédition militaire, elle lui en enverrait trois voitures chargées : chacune tirée par deux chevaux. On ſent qu'un Souverain contredit n'eſt pas abſolu. Cet accord eſt *ratifié* par les *échevins*, les *Conſuls*, & les *communes*. On obſerve qu'à l'exception, de Haveren, conſtamment devouée à la Hollande, la Friſe entiere était alors diviſé en pluſieurs petits états, jouiſ- *Dumb. An.* *II.* 231. 232. 233. L'Overyſſel *Ib.* 247. La Gueldre. *Pont.* 172, *Ib.* 175. La Friſe. *Friesl. ch.* 124. 131.

Staats-Regt. 365. sant chacun d'une jurisdiction Souveraine & indépendante. Elle ne payait aux Empereurs qu'une legere redevance (*). Loin d'être soumis aux Comtes, les Frisons faisaient souvent des courses sur les Hollandais, dont ils haïssaient mortellement la nation. En 1297, plusieurs Abbés de Frise, accusés d'avoir soulevé ceux de leur territoire, envoyerent leur apologie au Comte, en déclarant qu'ils n'avaient pu empêcher les hostilités, n'ayant aucun pouvoir coactif. Ils avaient néanmoins celui d'exciter la nation à servir

Ib. 291.

(*) Dans le diplôme de 1290, l'Empereur en donnant la Frise au Comte de Gueldre lui confère le droit de juger, de punir, de lever les tributs, de nommer & de déposer les Magistrats; comme nous le ferions, dit il, nous mêmes, si nous étions dans le païs. L'énigme n'est pas difficile à résoudre. En succédant au titre qu'avait porté Charlemagne, les Empereurs s'imaginaient toujours succéder aux mêmes droits. Est-il croyable que dans un tems où leur puissance était tombée & avilie, ils aient exercé en Frise une autorité qu'ils n'avaient plus dans leurs états même d'Allemagne. Les chroniques les plus authentiques, démentent ces prétentions. D'ailleurs on ne voit pas que les Empereurs aient, de tems en tems, fait aucun voyage dans le païs, pour les renouveller.

Friesl. ch. Boek.

Charl. V. 2. 347. *Ann. de l'Emp. Anal. Mat.*

en guerre l'Evêque d'Utrecht, non pas, *Mat.* observe cependant l'historien, qu'elle *Drent.* 32. y fut obligée, puis qu'elle était libre 36. 37. & absolument indépendante, mais par piété & pour gagner les indulgences; car il n'est pas douteux, ajoute l'auteur, que tous ceux qui périssent dans une telle expédition, n'obtiennent le repos céleste & la couronne du marti- *Mat. An.* re. Les Evêques d'Utrecht, de Bre- *II. passim.* me, de Munster, de Cologne partageaient l'autorité spirituelle en Frise. Le dernier avait ses doyens ou Archiprêtres, qui, de leur tribunal appellé *Schenstoel*, jugeaient les causes matrimoniales & ecclésiastiques. La plupart des prêtres étaient non-seulement mariés; ils transmettaient encore leur office à leurs enfans, au mépris des loix canoniques & des réclamations des pieux du siècle; ils ne recherchaient *Mat. An.* pas même la dispense du pape qui avait 71. 183. droit de la donner dans ces sortes de 184. 462. conjonctures. Les exactions, dont pour soutenir leur famille, ils foulaient le peuple, leur attirerent souvent des malheurs. En 1271, on pilla, on détruisit, on brûla leurs maisons. Envain l'Evêque de Munster interposa son autorité; il ne put se faire entendre, qu'en publiant un interdit général, qui fut cependant mépriſé dans une

paroiſſe. Mais pour comble de damnation, dit Emon, Abbé de Werum, auteur contemporain, c'eſt que les laïques refuſent de payer aux miniſtres, les offrandes, les prémices, les dîmes. Et comme ſi la juſtice divine n'eut appartenu qu'aux moines, l'Abbé Hugues, ſucceſſeur de Mencon, dit que la Friſe n'eſt ſujette aux inondations, que parceque elle eſt le ſeul païs, où l'on refuſe la dîme. Ceux qui la payent, ajoute-t-il, ſont recompenſés au quadruple: leurs terres deviennent fertiles; ils obtiennent la ſanté du corps, la remiſſion de leurs péchés, le royaume des cieux. Cependant, quand l'Evêque de Munſter demandait, à ces Abbés ſi zélés pour le ſalut des âmes quelques redevances; ils répondaient, que la liberté des Friſons était ſi grande, qu'on ne pouvait rien exiger d'eux contre leur volonté.

Staats-Regt. 382.

Coutumes.

On obſerve enfin, que c'eſt à peu-près ſous le règne de Florent qu'on commença à écrire & à rimer les hiſtoires en langue tudeſque, à donner quelques actes publics dans le même idiôme; on ne ſe ſervait auparavant que d'un latin barbare. L'amour des fables & des viſions, un ſtile ampoulé, vuide de ſens, de goût, de rai-

ſon, étaient la paſſion & le défaut du ſiècle. La crédulité était extrême, les mœurs cependant commençaient à ſe civiliſer.

JEAN I.

Brigues pour la régence.

CE Prince n'avait que quinze ans à la mort de son pere. Les Nobles & les villes s'accorderent, à le reconnaître; mais comme la crise, où l'état se trouvait, demandait un homme, à la tête du gouvernement, on se partageait sur le choix. Wolferd de Borselen & Théodorik Comte de Clèves, tous deux soupçonnés d'avoir eu part au meurtre du Comte, formerent des brigues, plusieurs nobles & la ville de Dordrecht appellerent Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, cousin germain de Florent Loef, frere du Comte de Clèves, les Seigneurs d'Arkel, de Lek députerent l'Abbé d'Egmond en Angleterre pour prier Edouard d'envoyer au plutôt le jeune Comte, avec une escorte qui pût le défendre contre les ennemis de son pere. Ce stile montre du moins qu'on voulait paraître ignorer que le Roi eut trempé dans la mort de Florent.

1296.

M. Stok.

Rym. I. 160.

Kroonenburg assiégé.

Excitées cependant par la vengeance, les communes des villes & des campagnes avaient investi le château de Kroonenburg, où Velsen s'était retiré. Elles avaient à leur tête le Sei-

gneurs de Zuilen, Gysbrecht d'Yſſelſtein, enſuite Loef de Clèves, puis Guy, envoyé en Hollande par ſon frere, Jean de Hainaut. Feignant alors de ſe déclarer contre les aſſiégés, Kuik cherchait l'occaſion de les délivrer. Il parut bientôt que le Comte de Clèves, arrivé ſous prétexte de preſſer le ſiège, était dans le même deſſein. Toute ſa diſſimulation ne put empêcher ſes intrigues de percer; la populace en fut inſtruite, elle frémit de rage. Théodorik, quoique averti de prendre garde à ſa conduite, ne changeait pas ſes diſpoſitions. Les aſſiégés crurent ſe dérober au déſeſpoir du peuple, en ſe rendant priſonniers du Comte. Les Friſons & les Kennemers deviennent furieux. Ils courent aux armes, menaçant de ſacrifier quiconque favoriſerait l'évaſion des meurtriers. *M. Stoï.*

Le Comte fut obligé de leur livrer pluſieurs des priſonniers entre leſquels étaient Velſen & Zaanden. Il fit échapper Benskoop, Teilingen & deux autres. Alors les communes ne mirent plus de bornes à leur furie. A leur acharnement ſur les corps des malheureux livrés entre leurs mains, on eut dit qu'ils voulaient les dévorer tous vivans. Il parait cependant que ſi Velſen fut alors maltraité, il n'en mourut pas. On le réſerva pour en faire un exem- *Beka 99.*

Cruautés exercées ſur les conjurés.

ple terrible. On lui fit confeſſer ſon crime; des chroniques avancent qu'on le condamna à Leide à périr miſérablement, roulé dans un tonneau, dont l'intérieur était armé de pointes. Un écrivain, qui vivait ſur la fin du quatorzième ſiècle, donne à connaître qu'on le fit expirer ſur la roue: ſupplice que ceux de Dordrecht firent auſſi ſouffrir à deux autres complices.

Ib.

M. St.

Le Comte de Clèves & Guy de Hainaut partagent la régence.

L'adminiſtration de la Nordhollande tomba alors entre les mains du Comte de Clèves, non ſans exciter les murmures des communes qui l'avaient toujours régardé comme fauteur des conjurés. Leur mécontentement s'accrut encore quand elles virent que, pour ſon faſte & ſes plaiſirs, il diſſipait à la Haye les revenus de leurs Comtes. Guy de Hainaut gouverna la Sudhollande & réſidait à Geertruidenberg.

Efforts d'Edouard en faveur de Jean.

Edouard écrivit en même tems aux Seigneurs, Bannerets, Nobles, Echevins, Bourgeois, enfin à tous les bons habitans de Hollande, Zéelande, Kennemerland & Weſtfriſe. Il leur demande trois nobles de chaque territoire, & deux Bourgeois de chaque ville, pour traiter du mariage de Jean, confirmer les traités d'alliance, & conférer ſur l'état des provinces. On ſait ce qu'on doit penſer de l'horreur qu'il

Rym. 165.

parait témoigner du meurtre de Florent. Il écrivit à plusieurs nobles, & aux habitans de Zéelande, de Ziriczée, aux Echevins, *Consuls* (*), & communes de Dordrecht. Ce qu'il craignait, ce qu'il voulait prévenir arriva. Jean d'Avennes, allié de la France, étant venu à Dordrecht, se vit bientôt à la tête de trois mille hommes. Il se fit reconnaître à Delft. Son parti devint si formidable que le Comte de Clèves fut obligé d'abandonner le païs. Au mariage du Prince Jean à Gyswyck, on observe que les députés des villes furent, ainsi que ceux de la Noblesse, reçus à la cour, admis à conférer sur les affaires politiques de leur païs. L'ambitieux Edouard fit jurer à son gendre de prendre pour ses conseillers Férrer & Havering, de ne rien faire contre leur avis, qu'après avoir consulté son beau-pere; il s'arrogea l'arbitrage des differends qu'avaient les Hollandais avec la Flandre & le Brabant. Il députa, il écrivit à l'Empereur de donner au Comte Jean,

D'Avennes obtient la régence.

Ib. 168.

(*) Mr. Van de Wall prouve sans replique que ce nom était distingué de celui de Bourguemaître: titre alors ignoré à Dordrecht, quoique connu en Zéelande. *Zie Dord. Priv.* 97.

l'investiture des païs que son pere avait tenu en fief de l'Empire.

L'Evêque d'Utrecht soulève les Westfrisons.

Guillaume de Malines, Evêque d'Utrecht, unissait à la connaissance de toutes les subtilités du droit civil & canonique, l'audace effrenée d'un soldat, l'ambition turbulente d'un conquérant, enfin peu des vertus, mais tout le fanatisme des Prélats de son tems. Cet homme dangereux profite aussitôt des troubles où la Hollande était enveloppée. Les Westfrisons venaient de signaler leur ardente fidelité pour les Comtes. L'Evêque va réveiller leur ancien amour pour l'indépendance, en leur représentant combien l'occasion était favorable pour secouer un joug odieux. Il dirige aussitôt ses efforts contre Muiden, dont il se rend maître. *Le Juge, les Echevins, les consuls & tous les habitans* se soumirent à lui & à son église. D'un autre côté les Westfrisons prirent & razerent les forts de Wydenes, d'Eenigenburg, de Nieuwendoorn. Ils ne furent arrêtés que devant Medenblik, dont ils changerent le siège en blocus.

Bek. Hed. M. Stok.

Hed. 228.

Troubles en Zéelande.

La Zéelande n'était pas agitée par des tempêtes moins violentes. Wolferd de Borselen, avait, depuis l'invasion des Flamands, en 1289, dont il n'était que trop coupable, resté ou banni ou tranquille. Lorsque Florent

fut arrêté, il engagea, sous prétexte d'une nouvelle invasion, ceux de Dordrecht à lui donner deux vaisseaux, qu'il employa d'abord pour sa sûreté, en le conduisant à Veere, dont-il était Seigneur; puis pour ses projets ambitieux. Il vole chez les Flamands, il devient moteur d'une descente qu'il s'était vanté, qu'il était chargé de prévenir. Sans doute qu'Edouard, alors en correspondance avec Guy & Borselen applaudissait à cette manœuvre; elle était effectivement entreprise pour ôter la régence à d'Avennes, odieux par son alliance avec les Français. Middelbourg fut bientôt assiegée, par les ennemis & le traître. Elle ne fut sauvée que par la prompte arrivée de d'Avennes, qui entra triomphant dans la ville, comme son libérateur. D'Avennes vole ensuite en Westfrise, dissipe les rébelles, délivre Medenblik, dont la garnison était déjà réduite à manger du cheval.

Medenblik délivré.

Edouard, dont, suivant des Historiens de nos jours *, le caractere était la férocité & l'ambition la seule loi, épuisait tous les détours de sa politique, pour empêcher que son beau-fils ne se livrât à Jean d'Avennes. On sent, on va voir que ce n'était pas sans dessein que le jeune Comte vint débarquer à Veere où Borselen l'at-

* *Velly.* 7. 138. *Ess. sur Par.* 3. 92.

Le Comte Jean I. débarque en Zéelande.

l'attendait. Jean, qui alliait malheureu-
1297. sement la faibleſſe de l'eſprit à celle de l'âge, ne fut plus que l'inſtrument de l'ambition d'un favori. Borſelen était ſi bien connu pour être capable des crimes les plus noirs, quand il s'agiſſait d'affermir ſon autorité, que d'Avennes ne penſa plus être en ſûreté dans la Hollande. Il dût ſe croire heureux d'arriver ſain & ſauf dans ſon Comté, puis qu'on atteſte que Borſelen avait, pour l'enlever, fait garder les paſſages & les rivieres. Dès-lors, quoique le conſeil fut compoſé de Seigneurs Hollandais, Zéelandais & même d'Anglais, Borſelen fut le dépoſitaire de toute la puiſſance. Pour comble d'horreur, pluſieurs de ceux qui avaient trempé dans la conjuration contre Florent, ôſerent reparaître dans le païs.

D'Avennes ſe retire en Hainaut.

La part qu'avaient eu les Weſtfriſons à la priſe de Kroonenburg, leur derniere révolte, enfin leur audace à ne reconnaître dans le Comte Jean qu'un enfant ſuppoſé par l'Angleterre; tout engageait à marcher contre eux pour les ſoumettre. Alkmaar fut le rendez-vous des troupes. On les diviſa en trois corps; leur marche ſe fit avec tant d'ordre que quelques Anglais, qui ſuivaient l'expédition, s'écrierent: qu'une telle armée était capable de traverſer l'Angleterre d'un bout à

Les Weſtfriſons ſoumis pour la derniere fois.

l'autre, sans la moindre opposition. On *An. Mat.* en fit embarquer une partie pour croi- 545.
ser les lacs voisins & ôter à l'ennemi toute retraite par eau. Les Westfrisons, campés à Vroonergeest, furent enfoncés du premier choc; trois mille corps couvrirent le champ de bataille. Le village de Vroone, qui avait eu part à la rebellion, fut livré aux flammes. Mattés par cet échec, les Westfrisons se soumirent & payerent au Comte de fortes contributions. Tel fut le dernier effort d'un peuple, qui avait lutté si long-tems pour l'indépendance. Leur païs est resté, depuis cette époque, uni à la Hollande & gouverné, comme elle, par les Baillis des Comtes.

Expédition malheureuse de l'Evêque.

Cette défaite ne pût arrêter l'ambition de l'Evêque d'Utrecht. Il ne s'était pas moins promis que la conquête de toute la Hollande. Il vole à l'Est du Zuiderzée & représente les Hollandais comme des hérétiques & des infidèles à exterminer par une croisade. Les Frisons étaient avides de pardons. Rien ne leur parût si méritoire que de les gagner sur les Hollandais, leurs ennemis mortels: ainsi le Prélat n'eut pas de peine à se faire suivre d'une multitude crédule & fanatique. Elle s'embarque sur le Zuiderzée & s'avance à pleines voiles vers Monnikendam. Les Kennemers l'at-

taquent aussitôt avec plusieurs bâtimens, ils détruisent la flotte épiscopale, & obligent le pontife guerrier à se sauver dans l'Overyssel. Les Frisons qui furent pris ne trouverent pas beaucoup d'indulgences auprès de leurs vainqueurs; ils ne se racheterent qu'en payant une forte rançon.

Puissance de Borselen.

Borselen ayant fait jurer au Comte, dans un acte formel, de ne rien faire sans son avis, de le protèger envers & contre tous, ne mit plus de bornes à son ambition. Lui & ses parens se rendirent les arbitres suprêmes de tout. Chef du conseil, pour en être le seul membre, l'insolent favori faisait exclure tantôt l'un, tantôt l'autre; il traînait par-tout le jeune Prince à sa suite, il scellait, il dispensait, il ôtait les graces suivant son caprice ou ses intérêts. Théodorik de Brederode, qui ne portait à la cour & au conseil, que la droiture d'un honnête homme & le cœur d'un citoyen, devenait, par là, un observateur importun, odieux. Il fut dépossé. Jean de Renesse, alors Bailli de la Hollande, pouvait s'élever par ses talens; il fut accusé d'un dessein sur la personne du Comte, il fut banni & son château de Moermond confisqué. Chaque jour, par des injustices & des usurpations continuelles, Bréderode augmentait son autori-

Mat. An. V. 549.

Ib. II. 542.

M. Stok.

té, en anéantiſſant celle des autres Seigneurs, ſes richeſſes, en ſe parant de leurs dépouilles. Enfin foulant aux pieds toute bienſéance, l'intérêt de l'état, l'avis de la plus grande partie du conſeil, emporté par ſon reſſentiment particulier contre les Français, quoiqu'alliés & amis des Comtes, il engagea Jean à marcher contre eux ſous les drapeaux des Flamands, connus pour ennemis de la patrie, & complices de la mort de Florent. On ajoute, que lorſque Jean était en Flandre, on fit paraître devant lui les meurtriers de ſon pere; mais que cette vûe l'affecta ſi fort, qu'il tint conſtamment les yeux baiſſés, tant qu'ils reſterent en ſa préſence.

Le Comte Jean s'allié aux Flamands.

De retour dans ſes états, Jean fit la paix avec l'Evêque d'Utrecht, qui s'obligea à le défendre contre tous, *excepté contre l'Empereur*. Quant aux Seigneuries d'Amſtel & de Woerden, le Comte en conſervait la proprieté, l'Evêque, la mouvance & la haute juſtice. Le Comte reſtait poſſeſſeur de Muiden, & d'autres terres ſur le cours du Vegt, juſqu'à ce que l'Evêque aſſiſté de ſept *étoles*, c'eſt-à-dire, de ſept Eccléſiaſtiques revêtus de cet ornement, eût déclaré par ſerment que l'Evêché ſeul y avait droit. Le Prélat turbulent rompit bientôt la paix.

Affaires avec l'Evêque d'Utrecht.

Mat. Jus. Gl. 587.

Borſelen, pour l'arrêter, gagna le Seigneur *d'Ameide*, qui livra ſon château. Gysbrecht, fils d'Arnoud, Maréchal de l'Evêque, Seigneur du château *d'Yſſelſtein* refuſa de livrer le ſien, qui fut inveſti auſſitôt. Tout ce que l'art militaire pouvait alors inventer, fut employé pour emporter la place. Les murailles furent battues avec des pierres énormes. Les plus rudes aſſauts ſe ſuccèdaient preſque ſans interruption. Les aſſiégés ne ſe défendaient pas avec moins de valeur. Et comme Gysbrecht était tombé par trahiſon entre les mains des ennemis, ſon épouſe s'était chargée de la défenſe. On voyait cette Héroïne, armée de pied en cap, combattre ſur la brêche, courir à tous les poſtes, animer ſes ſoldats, les faire avancer, les ſoutenir. Un an entier la place fut attaquée & défendue avec un égal acharnement. Enfin la garniſon allait périr de diſette; l'Amazone offre alors de ſe rendre, pourvu qu'on lui donne, ainſi qu'à ſa troupe, la vie & la liberté. Irrités de leurs pertes & de tant de réſiſtance, les aſſiégeans s'obſtinerent à ne lui accorder cette grace que pour la moitié. La porte s'ouvre, on s'avance ſur des claies pour entrer; car le pont était détruit; mais quelle dut être la ſurpriſe des Vainqueurs! Seize hommes

Siège du fort d'Yſſelſtein.

1298.

en état de porter les armes, voilà tout ce qu'ils trouverent dans la place. On les conduisit à Dordrecht. Aloud, Bailli de Sudhollande fut l'exécuteur de leur sentence. On imagina plusieurs boules pareilles; dans les unes on insera un denier de Hollande, dans les autres un denier de Louvain. Ceux, dont le choix tomba sur les derniers, eurent aussitôt la tête tranchée. Les autres furent retenus prisonniers contre la foi de la capitulation.

Borselen se fit donner le château. En un mot la noblesse en proie à la rapacité de cet ambitieux, parut alors hébétée sous le joug de l'oppression. Telle était au contraire la fierté des villes que le tiran, ayant touché à leurs intérêts, à leurs privilèges, excita une tempête dont il fut la victime.

Causes du malheur de Borselen.

Une altération considérable, qu'il ôsa faire dans les monnoyes, commença à faire éclater les murmures des négocians; l'esprit de mécontentement fermentait de tous côtés. Le Bailli, Aloud, créature de Borselen, ayant voulu donner atteinte au droit qu'avaient les Echevins de Dordrecht, de prendre une information préalable sur un délit commis dans leurs murs, essuya un refus positif. Borselen & le Comte arrivés dans la ville interposerent inutilement leur autorité. En

Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht.

partant pour la Haye, Borſelen, ſous prétexte de conférer plus à loiſir ſur cette affaire, manda deux Echevins; il déſigna même *Hein & Pauwels*, les deux qui avaient défendu leurs droits avec plus de châleur. Les Bourgeois craignant pour eux, leur aſſocierent pluſieurs autres députés. Cependant Hein & Pauwels n'oſerent aller plus loin que Delft. Ils en ſortirent même bientôt, inſtruits qu'on tramait quelque choſe contre eux. En effet le Comte & Borſelen, étant arrivés dans cette derniere ville, ne purent cacher la colere où cette évaſion les jetta. Ils eurent des diſputes très-vives ſur les droits que défendaient les Echevins de Dordrecht. Le Bailli Aloud s'offrit même à combattre, en champ clos, quiconque ſoutenait leur parti. Les magiſtrats de Delft répondirent que les privilèges des villes étaient trop précieux pour les commettre au ſort incertain d'un combat ſingulier.

1299.

Bal. Dord. 421.

Dordrecht aſſiégé.

Ceux de Dordrecht ayant appris que l'on faiſait des préparatifs pour les ſoumettre par la force, éliſent quatre capitaines, ils expédient des lettres circulaires à toutes les bonnes villes de Hollande & de Zéelande, ils les invitent à faire cauſe commune. Borſelen crut les réduire en bloquant la ville de tous les côtés. Il poſta Witte de Haam-

ſtede qui ne ſervait qu'à regret dans la maiſon de Putten, Nicolas de Kats à *Alblaſſerdam*, avec des vaiſſeaux ſur la Merwe qui arrêtaient la navigation. Aloud, retranché à Slydrecht dans la maiſon de Kraajeſtein au deſſus de Dordrecht, avait embaraſſé le cours du fleuve avec des pilotis. Un des bâtiments, qui était à ſes ordres s'étant à la faveur des ténebres approché de Dordrecht, répandit l'allarme parmi les Bourgeois. On court aux armes, on ſort de la ville, on s'avance vers Kraajeſtein. Aloud qui était dehors ſe mêle à la foule & ſans être reconnu il pénétre dans ſa maiſon: de-là il fond ſur les Bourgeois; mais, ayant perdu quelques-uns de ſa troupe, il bat en retraite. Hoſtilités.

A cette nouvelle, Borſelen ſembla preſſentir le deſtin funeſte, que ce nuage toujours groſſiſſant lui préſageait. Les Hollandais ayant ſû qu'il avait deſſein d'emmener le Comte en Zéelande firent éclater les murmures qu'ils tachaient de dévorer auparavant. La fermentation était générale. Le favori ne ſe crut plus en ſureté à la Haye. Il détermine le jeune Comte à le ſuivre en Zéelande, il part pendant la nuit, il arrive à Schiedam après avoir fait rompre derriere lui tous les ponts. Evaſion de Borſelen.

Triſte fin de Borſelen.

Cette évaſion & ſur-tout l'enlevement du Comte mit toute la cour & le peuple de la Haye en rumeur. La Comteſſe, déſeſperée de ſe voir arracher ſon époux, fit paſſer dans l'ame de tous les habitans, ſa douleur & ſes craintes. On court après le raviſſeur, on l'atteint. On vit alors combien la faveur d'un Prince faible eſt fragile. D'un œil ſtupide & indifférent, le Comte ſe vit enlever ſon favori. Sans témoigner le moindre regret, il ſe rend à la Haye, pendant que Borſelen eſt mené à Delft. C'eſt-là que la populace vint inveſtir la priſon où était renfermé l'odieux Miniſtre. Elle était animée par l'exécration, la rage & les menées de pluſieurs nobles. Tous s'écrient, „ qu'on nous livre le traître; „ ou nous allons brûler la priſon." Soit crainte, ſoit diſpoſitions pareilles, on dépouille le malheureux de ſa cuiraſſe, on le pouſſe dans la rüe comme une victime devouée à la haine publitique. La vengeance fut prompte. En un inſtant il fut aſſommé, déchiré, haché en pieces. Ainſi périt ſans pouvoir invoquer les loix, celui qui les avait ſouvent ſacrifié à ſa cupidité: triſte exemple du péril où s'expoſent ces témeraires ambitieux qui cherchent à s'élever ſur la ruine de leurs concitoyens: preuve frappante de la puiſ-

ſance des cités, & de leur amour pour la conſervation de leurs privilèges; puiſque cette cataſtrophe arriva dans une autre ville que celle qui avait été attaquée. Ceux de Dordrecht, excités par cet exemple ſéditieux, inveſtiſſent Kraajeſtein & l'emportent d'aſſaut. Aloud & ſix de ſes partiſans furent menés dans la ville où le peuple les aſſomma aux portes.

Jouet de ſa faibleſſe & de ſon incapacité, on vit le jeune Comte dépoſer toute ſon autorité entre les mains des ennemis de Borſelen. La funeſte politique de l'Anglais excitait ſur-tout leur indignation. Ils apprirent avec tranſport que les Français venaient de remporter des avantages conſidérables ſur le Comte de Flandre, allié du Roi Edouard. Jean fut obligé de conſentir au rappel de ſon couſin, Jean d'Avennes, qui, crainte des Flamands ou des Anglais, s'embarqua à Bruges, dont les Français étaient alors maîtres. Le Comte & la Comteſſe le reçurent avec tous les témoignages extérieurs de ſatisfaction. Le crédit du nouveau régent fut ſi rapide, ſi abſolu, que comme il était arrivé à la mort de Florent V., il fit briſer le ſçeau du Comte, revêtit tous les actes du ſien propre, tandis que Jean n'y appoſait que ſon petit ſceau. On li-

D'Avennes rappellé.

Boxh. Reig. 104. *Handv. v. Enkh.* 1. fait dans les actes: Nous Jean Comte de Hollande, de Zéelande & Seigneur de Frise, faisons savoir, que par *l'autorité* & *aveu* du très-haut Jean d'Avennes notre cher cousin par *la puissance duquel nous faisons tout.* D'Avennes fit enrégistrer, dans toutes les villes, ses patentes de Régent. Telle était l'influence que les cités prenaient dans l'administration, que Dordrecht, Middelbourg, Ziriczée, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar, & Geertruidenberg, alors les principales villes des Etats des Comtes, entrainerent le régent dans une ligue, où ils s'engageaient à ne faire aucune paix avec les meurtiers de Florent ni avec leurs enfans mâles jusqu'au septieme dégré. Dans la réconciliation des Westfrisons avec le Comte, l'acte est passé au nom du Consul, des Echevins & des communes de Westfrise & revêtu des sçeaux* de ceux de Hoogtwoude, Nieuwdorp, Drecht & Geertman. Dans les libertés municipales accordées alors à Enkhuisen, on rencontre non-seulement le sceau des nobles suivant la coutume, mais celui des *Echevins* & des *Conseillers* des villes d'Alkmaar & de Haarlem: nouvelle preuve du crédit que les villes acquéraient tous les jours.

Bal. Dord. 726.

Ong. Kterk. 184.

Privil. Enkh. 3.

D'Avennes partit aussitôt après pour la France, laissant à Haarlem le jeune Comte

Comte, attaqué d'une fièvre qui, s'étant changée en diſſenterie, le moiſſonna à la fleur de l'âge le 10 Novembre 1299. Cette mort précipitée, ce voyage fait dans une conjoncture ſi équivoque donnerent lieu aux ſoupçons les plus étranges. On diſait que d'Avennes avait employé le poiſon. Mais comme on n'a point de preuve d'une imputation ſi atroce; on ſait ce qu'on doit penſer de ces bruits inſenſés trop ſouvent, trop aiſément adoptés par la malignité du cœur humain, ſi enclin à ſuppoſer les grands capables d'un forfait, dont-ils recueillent le fruit. Mort du Comte. *M. Stok.* *Meyer. an.* 1303.

L'exemple d'un duel offert ſous ce règne, nous fournit une occaſion favorable de parler des procédures légales, alors uſitées. De toutes les épreuves que nous avons mentionnées*, il paraît qu'on n'avait conſervé que le combat judiciaire, dont un auteur ingénieux* développe ainſi l'origine." Les peuples de Germanie n'avaient point de villes, ils habitaient les forêts; la crainte des bêtes féroces les obligeait d'être toujours armés; le premier mouvement d'un homme armé lorſqu'on l'inſulte eſt de porter la main ſur ſon arme." En rédigeant leurs loix, nos ſauvages ancêtres conſerverent une pratique qu'ils regardaient comme le droit Combats judiciaires. *P. 136. *M. de St. Foix. Eſſ. I. 226.

de tout homme libre. Ne doutant pas que Dieu ne fut intéressé à donner la victoire à celui qui avait le bon droit, ils introduisirent l'étrange procédure du duel dans les contestations civiles, criminelles, temporelles & même ecclésiastiques. Les gens d'église, les femmes, les enfans mineurs, les vieillards & les infirmes produisaient des champions, qui combattaient à leur place. On voit en ces païs des exemples de duels autorisés dans le 14e. dans le 15e. & même dans le seizieme siècle. Un Arnhemois combattit alors contre trois Espagnols. On donna encore dans le même tems au Palais de l'Evêque de Cologne à Bruhl un combat entre un lion qui désignait le Duc d'Albe & un taureau, qui représentait le Prince d'Orange. On ne s'attendait à rien moins qu'à ce qui arriva. Le Prince d'Orange saisit le Duc d'Albe par les oreilles & la criniere; il le secoua avec une violence horrible, & après l'avoir poursuivi, harcelé, lassé autour des barrieres, il le terrassa & l'étendit roide mort sur l'arêne. Cependant les conséquences pernicieuses d'un usage, où l'adresse & la vigueur prévalaient visiblement sur le bon droit, devinrent si sensibles, que dès le douzieme siècle, les communes eurent soin dans ces païs, de stipuler l'exemp-

Robertson Chart. V. intr.

Esp. des L.

Hum. hist. d'Angl.

Lecuw. R. Holl. Regt. D. 33. p. 4.

Reid. Ned. gesch. 1. p. 4.

Alk. Kamp. 90. volg.

tion de paraître à un ajournement en champ clos.

La découverte des pandectes de Justinien retrouvées en Italie, en 1137, avait fait une révolution dans la Jurisprudence. On ne saurait douter que ce code n'ait remplacé dans ces païs les novelles & l'abrégé du code Théodosien qu'on y suivait déjà, & n'ait rectifié les idées sur l'administration de la justice. Les Frisons qui avaient des écoles à Rome dès le tems de Charlemagne, enfin tous les habitans des païs bas qui voyageaient en foule en Italie, regardée comme le centre du christianisme, des études, & des sciences, dûrent connaître ces différens codes, les apporter & s'en servir dans leur patrie. On les voit même en usage dans l'Empire, dont nos provinces étaient membres & fiefs. On changea, on fixa peu-à-peu la forme des procédures. On commença à rédiger par écrit, à recueillir en corps, les règles qui devaient guider les jugemens. La jurisprudence étant ainsi devenue une science longue & difficile, la fonction de juge, qui n'appartenait anciennement qu'aux nobles, fut remise à des personnes exercées par des études préliminaires à la connoissance des loix. Voilà l'origine d'une nouvelle classe d'hommes qui décidant de la fortune,

Jurisprudence.

Esprit des Loix. Charles V. Intr.

de l'honneur & de la vie des citoyens, acquirent de la considération, même hors la profession des armes, hélas! si long-tems, regardée, comme la seule honorable.

Enfin le génie & les principes du droit canonique, où il y avait des loix fixes, des témoignages, des appels, prévinrent les esprits contre l'administration féodale, où tout se terminait, par la violence ou le hazard. On ne saurait douter que dans des siècles qu'on peut appeller le règne des prêtres, la juridiction eccléfiastique ne se soit introduite aisément dans un païs, dont l'Evêque d'Utrecht possédait une partie, où les moines & les eccléfiastiques avaient un pouvoir, qui les mit de bonne heure en état de s'affranchir de l'autorité des juges civils. On voit dans ces mêmes tems le droit canon enseigné dans toute l'Europe. Philippe *Leidis*, Hollandais, en était Professeur à Paris en 1369. Il y a plus: les Comtes ne pouvaient même sous peine d'excommunication faire saisir un homme d'égliſe. Les tribunaux ecclésiastiques s'appellaient consistoires; les juges, proviseurs; les Huissiers, sacristains. (Kosters.) On y connaissait de toutes les affaires relatives aux cas de conscience, aux mariages, sacremens &c. enfin de tout ce qui regardait la

Mir. p. 153.

V. de Spiegel over 't Vaderl. Regt. III.

religion. On y jugeait auſſi des cauſes du for mixte.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici que les premieres chartes conſervent une conformité frappante avec les loix des Francs & des Friſons, quant aux formes judiciaires, quant à l'ordre même & au ſtile. On voit que comme les capitulaires étaient examinés dans les aſſemblées générales, de même les chartes, redigées dans le conſeil, devaient être approuvées dans les premiers tems des nobles, enſuite les villes, auſſi bien que du Comte. Le Comte ne pouvait forcer le peuple à recevoir ſes chartes, ni les communes, excepté celles de Friſe, ſe faire des loix ſans l'aveu du Comte. Dans l'ancienne charte de Zéelande, le Tuteur Florent dit: j'ai permis à tous les nobles de ſe choiſir cette loi que nous & le Seigneur de Voorne confirmons. Les Comtes & les Baillis étaient obligés de jurer l'obſervation des chartes qui avaient force de loi.

Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Friſons.

Chart. B. II. 48. IV. 105. 225. 456. 549.

JEAN II.

Jean II., de Hainaut proclamé Comte.

1299.

AInſi après avoir été gouvernée depuis près de quatre cens ans par des Princes de ſa propre nation, la Hollande tomba entre des mains étrangères. Nous l'allons voir dans la moitié du même période, paſſer ſucceſſivement de la maiſon de Hainaut à celles de Baviere & de Bourgogne, monter ainſi de branche en branche juſqu'à celle d'Autriche, pour en être ſéparé par la révolution, qui lui donna l'indépendance dont elle jouit encore. Outre que la régence était comme un pas vers la ſucceſſion, Jean de Hainaut avait encore les droits les plus proches, étant fils d'Aleide, ſœur de Florent IV. Ainſi à ſon retour de France, où il avait conclu une ligue offenſive & défenſive avec Philippe le Bel, fut-il reçu à bras ouverts par les nobles & les communes. Il paſſa dans les villes de Dordrecht, de Haarlem, de Delft, de Leiden, & d'Alkmaar, qui lui prêterent ſerment & le reconnurent pour leur Souverain par lettres patentes. Il eſt à préſumer, que conformément à la coutume invariablement obſervée

Mart. & Dur. I. c. 1284.

Mier. II. 1. &c.

dans la suite, le Comte jura aussi le maintien des privilèges.

La Zéelande était pleine de mécontens. Elle était le refuge, & des partisans de Borselen, & de ceux qu'on soupçonnait avoir trempé dans la mort de Florent. Renesse, un de ces derniers, banni sous le règne précédent, se présenta alors à Jean II. Mais n'ayant pu se disculper, faute de caution, il se retira en Zéelande, & s'unissant aux Borselen, il se forma bientôt un parti considérable. A la réserve de Ziriczée, l'Ile entiere de Schouwen se soumit à lui. Ce fut envain que Jean envoya une flotte nombreuse, elle fut ou dispersée par un ouragan, ou prise par les ennemis. Guy, frere du Comte qui la commandait, tomba même entre leurs mains & ne fut relâché que par un échange contre les fils de Borselen, que le Comte Jean détenait de la part du Roi de France, dont-ils étaient depuis longtems prisonniers de guerre. Troubles en Zéelande. 1300. M. Stok.

Les Flamands, ne pouvant se défendre contre les Français, étaient incapables de soutenir les Rébelles. Le Roi de France tenta inutilement de ménager une paix. On vit Renesse passer à la cour impériale pour représenter que la Hollande était dévolue à l'Empire & que Jean II. n'était qu'un Mouvemens de Renesse.

usurpateur. Il persuada à l'Empereur qu'en se présentant seulement à la tête d'une armée, les nobles & les villes ne manqueraient pas de se jetter aux pieds de leur Suzerain. L'Empereur assemble aussitôt des troupes à Cologne; il expédie secretement des lettres aux villes de Hollande & de Zéelande. Il se rend à Nimègue & cite le Comte sous promesse d'un sauf conduit.

L'Empereur repoussé.

Jean vint lui-même avec son sauf-conduit. C'étaient les milices de Hollande qui formaient une armée supérieure à celle d'Albert. Il s'embarque sur le Waal & s'avance vers Nimègue. Les impériaux qui commençaient à descendre reculerent alors jusqu'à Kraanenburg. Le Comte débarqua ses troupes près de Nimègue, ils se préparait même à engager l'action, lorsque Wigbald, Archevêque de Cologne, se porta pour médiateur. L'Empereur promit, „ de laisser à Jean la possession „ libre de ses Etats; à condition qu'il „ en donnerait l'investiture." Cette proposition sauva la majesté de l'Empire. L'accord fut conclu le 15e. du mois d'Août.

La Zéelande ravagée & soumise.

Pendant que les Zéelandais, ignorant ce traité, accouraient pour s'unir aux troupes impériales, le Comte de Hollande faisait ravager leurs Iles par Witte de Haamstede & son fils, Jean,

Comte d'Oostervant. Le dernier maltraita si fort les prisonniers, qu'on lui donna le sur-nom de *Jean sans merci*. La flotte Zéelandaise fut ensuite dispersée; on s'empara de Schoonhoven, dont le Seigneur tenait pour les factieux. Enfin le Comte, croyant avoir tout pacifié, congédia ses troupes, donna le gouvernement de Zéelande à Jean, son fils, celui de Hollande à Guy, son frere, & partit pour le Hainaut. Renesse crut la circonstance favorable pour faire une descente dans le Sudbeveland, il vint mettre le siège devant le château de Ter Goes, où son armée fut entierement défaite & contrainte de se retirer en Flandre fort délabrée. 1301.

Troubles d'Utrecht.

L'Evêque d'Utrecht conservait toujours son esprit turbulent. Haï de ses sujets, persécuté par les nobles, qui l'avaient tenu long-tems prisonnier; il s'était enfin rendu à Rome, pour se démettre de son Evêché. Le pape, (c'était Boniface VIII.), refusa; il chargea même l'Evêque de Munster de secourir le Prélat malheureux, qui reparut bientôt dans le païs. Avec une armée, rassemblée à la hâte dans l'Overyssel, il se présente devant Utrecht dont les portes lui furent fermées. Il se jette ensuite sur les territoires d'Amstel & de Woerden, qui appartenaient

alors, sous la mouvance de l'Evêché, au frere du Comte. C'était Guy d'Avennes, alors en Zéelande, où sa présence paraissait nécessaire pour s'assurer de la soumission d'un peuple, trop enclin à la révolte. La Noblesse & les villes de Hollande, levent aussitôt des troupes pour prévenir les desseins d'un pontife devoré par la soif des conquêtes. Ils lui livrerent à Hoogewoerd, un combat des plus sanglans, où la victoire resta long-tems incertaine. Deux fois l'Evêque porta, à travers les rangs ennemis, le sang & le carnage; personne n'osait le toucher à cause de son caractere; étant enfin revenu une troisieme fois à la charge, il fut abbattu de cheval & tué par un païsan, qui ne put, dit un historien du tems, expier son crime que par une longue pénitence. L'armée épiscopale se dissipe; mais en mémoire de l'attentat commis sur l'Evêque, on érigea sur le champ de bataille, une croix qu'on y voyait encore avant la réformation.

L'Evêque tué.

Bek. 105.

Le Comte de Hollande accourt aussitôt du Hainaut pour faire placer son frere Guy sur le siège d'Utrecht. Son crédit entraina plusieurs des électeurs; une partie cependant se déclara en faveur d'Adolf de Waldek, qui fut reconnu dans l'Overyssel, mais bientôt

Guy de Hainaut élevé sur le siège d'Utrecht.

obligé de céder à un compétiteur trop puissant. Guy s'attacha ensuite à rétablir les affaires de l'Evêché. Pendant seize ans qu'il gouverna, les Hollandais & les Trajectins vécurent dans la paix & l'alliance la plus intime.

Jean II, étant suivant sa coutume, retourné dans son Comté de Hainaut, laissa le gouvernement de la Hollande à son fils, le Comte d'Oostervant, qui périt peu de tems après, en combattant contre les Flamands, dans la funeste bataille de Courtray. La Hollande n'avait pour défenseur que Guillaume, troisieme fils de Guy, qui ne pouvait quitter la Zéelande où les factions étaient plutôt étouffées qu'éteintes.

Guerre avec les Flamands.

Les Flamands se jetterent alors dans le Hainaut & prirent Lessines. Pour les éloigner de son païs, le Comte Jean engage aussitôt son fils Guillaume à insulter la Flandre, dont les côtes furent ravagées. Guillaume ayant eu l'imprudence de congédier ses troupes, les Flamands incités par les exilés de Zéelande, conduits par Guy, fils de leur Comte, mirent plusieurs vaisseaux en mer. Cependant Guillaume fut bientôt en état de leur opposer une flotte considérable, lorsqu'un calme le contraignit de relâcher à Arnemuiden. Le vent changea ensuite, mais Guillaume ne pou-

1302.

vant rappeller à bord ſes troupes débarquées, fut pourſuivi & vaincu à Veere par les Flamands, qui à force de bordées, & louvoyant entre les Iles, avaient forcé le vent qui venait du Nord & atteint l'armée Hollandaiſe.

Middelbourg rendu.

Guy eut à peine le tems de ſe ſauver à Middelbourg, où aſſiégé par le Flamand, il fut obligé de capituler la vie ſauve & la liberté. On dit même que Guillaume l'aurait fait arrêter, ſi Reneſſe dont l'ame était élevée, ne lui eût expoſé toute l'infamie d'une action ſi lâche. Cependant contre la foi de la capitulation, Guillaume fit détruire les fortereſſes de la ville & retint un plus grand nombre d'ôtages qu'il n'était convenu.

Siège de Ziriczée.

Maître de l'Ile de Walcheren, il vint débarquer dans celle de Schouwen, pour ſurprendre Ziriczée où Guy s'était réfugié. Mais les Bourgeois prévenus firent une ſortie ſi vigoureuſe, que la plus grande partie de l'armée flamande périt ſous leurs coups ou dans les eaux.

1303.

Traité avantageux aux Flamands.

Guy fut plus heureux en Hollande, où l'abſence continuelle du Comte, la derniere déſaite & l'antipathie qui règnait entre les Hennuyers & les Hollandais avaient indiſpoſé ces derniers contre l'adminiſtration actuelle. En un mot l'arrivée des Flamands parût

éteindre tous les courages. Le Comte Jean, alors dans le païs fit un traité avec eux. Il céda à Guy toute la Zéelande juſqu'à la Meuſe, à la réſerve de Ziriczée : il permit à tous les négocians, excepté aux éxilés, de venir & de commercer librement en Hollande. En cas de rupture, on ne devait commencer les hoſtilités que quatre mois après une déclaration de guerre.

Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre.

On ne ſaurait dormir long-tems ſur la foi d'un traité conclu avec un voiſin ambitieux & inquiet. Le Flamand, c'était toujours Guy, fils du vieux Comte Guy, alors priſonnier de France, ayant appris que le Comte de Hollande était attaqué d'une dangereuſe maladie, lui déclara la guerre. Avant d'aller chercher la ſource de la vie dans ſon païs natal, Jean remit la régence de Hollande à ſon fils Guillaume, avec l'agrément de la nobleſſe & des villes, qui firent bientôt éclater leur zèle pour la cauſe commune : les nobles en s'engageant à ſervir à leurs propres frais : ce qui s'était vu rarement ; les communes en doublant leurs milices. 1304.

Guillaume vaincu par les Flamands.

Les Trajectins conduits par leur Evêque, les Kennemers, les Weſtfriſons joignirent l'armée Hollandaiſe, campée à Ziriczée. On faiſait, dans ce tems-là, des Chevaliers avant & a-

près les batailles. Pour exciter la valeur dans une crise où elle était si nécessaire, Guillaume donna alors cet ordre militaire à quarante-huit nobles de sa suite. Les Flamands, sous la conduite de Guy & de Renesse vinrent camper au Duiveland. Entrainés, vraisemblablement, par une valeur présomptueuse, les Hollandais quittent leurs retranchemens. Guillaume s'efforce de les détourner d'une descente téméraire; rien ne peut les empêcher d'aller chercher l'ennemi, qui après les avoir engagés dans le païs par une retraite simulée, tombe sur leur arriere garde qui est mise en déroute. Le désordre se communique à toute l'armée; le champ de bataille est couvert des corps de plusieurs nobles, l'Evêque d'Utrecht demeure prisonnier; Guillaume peut-à-peine se dérober à l'épée des Flamands en se sauvant a Ziriczée. Les suites de cet échec furent des plus funestes. Le vainqueur passe aussitôt dans la Nordhollande, qui comprenait alors tout le païs situé entre la Meuse & le Kennemerland. Le succès de ses armes, dont Renesse conduisait toutes les opérations, jette l'épouvante dans la plupart des villes. Delft, Leiden, Gouda, Schiedam & Schoonhoven ouvrent leurs portes aux Flamands. Il n'y eut

Conquête de la Nordhollande.

que Dordrecht & Haarlem, qui signalerent leur fidélité. Elles devinrent l'asile de tous ceux qui restèrent citoyens.

Expédition du Duc de Brabant en Hollande.

L'ambition est toujours éveillée; elle ne manque jamais de prétextes, pour profiter des dépouilles d'un païs dénué de défenseur. Jean II, Duc de Brabant, auparavant allié du Comte, renouvelle aussitôt ses anciens droits de féodalité sur Dordrecht, auxquels son pere avait renoncé. Il traverse le *Langestraat*, s'empare de Geertruidenberg, soumet tous les villages au sud de la Merwe & vient assiéger Dordrecht. Il s'abouche ensuite à Woudrichem avec Guy de Flandre, touchant le partage du païs conquis. C'étaient deux lions acharnés sur leur proie. Mais leur avidité fut cause qu'ils ne purent jamais s'accorder.

Ils dévoraient d'ailleurs trop vîte une conquête qui n'était rien moins que sûre. Les Bourgeois de Dordrecht venaient de choisir pour leur défenseur, Nicolas de Putten, guerrier intrépide & capitaine expérimenté. Sous ses ordres, ils firent de vigoureuses sorties sur les Brabançons. Ils les poursuivirent jusqu'à Waalwyk & même jusqu'à Bois-le-Duc. Ils ne s'en revinrent qu'après avoir porté la flamme dans l'une & l'autre place, & le dégat dans toute la campagne.

Har. 296. *Div.* 136.

Les Flamands s'emparent d'Utrecht.

Deux factions, qui depuis long-tems déchiraient la ville d'Utrecht, s'étaient renouvellées avec plus de fureur que jamais, depuis la détention de leur Evêque. Jaques de Ligtenberg & Lambert *de Frise* en étaient les chefs. Reneſſe eut ſoin de fomenter ces diviſions. Elles s'accrurent au point que les deux partis en vinrent à un combat. Ligtenberg & pluſieurs autres ayant enſuite péri dans une émeute, Lambert ſe rendit maître de la ville, y introduiſit Guy de Flandre, qui changea la magiſtrature, & s'efforça, mais envain, de faire nommer Evêque, Guillaume de Juliers, ſon couſin.

Witte de Haamſtede fait chaſſer les Flamands.

C'en était fait de la plus belle partie des païs dont nous faiſons l'hiſtoire; ils allaient être convertis en provinces Flamandes; ou plutôt il n'y avait plus de patrie, lorſqu'un accident imprévu rappella à leur devoir, les villes qui avaient cedé, & rédoubla le courage de celles qui avaient réſiſté au torrent. Witte de Haamſtede, fils naturel de Florent V, avait juſqu'alors fait éclater une valeur éclairée & un dévoûment inébranlable pour les Comtes légitimes. Il vole auſſitôt de Zéelande en Noordhollande; il exhale ſon indignation contre les lâches, qui, ſans réſiſtance, s'étaient donnés à une domi-

nation étrangere. Il arrive à Haarlem, où l'amour du peuple pour le ſang d'un prince qu'ils avaient tant chéri, ſe déploie par des exclamations & des tranſports; tous les cœurs volent au-devant de Witte; tous ceux qui ſont en état de porter les armes, ſe rangent ſous ſes drapeaux.

En deux jours les villes à qui il avait écrit de retourner ſous leur maître légitime, ſe ſoulevent contre les Flamands. La révolution fut rapide. Les garniſons ennemies ſont chaſſées tout-à-coup de Delft, de Leide, de Vlaardingen, de Schiedam, où les femmes firent éclater leur patriotiſme. Les Habitans de Schoonhoven ſe ſaiſirent de Nicolas de Kats gouverneur pour les Flamands. Sécondés par le brave Witte, ils aſſiègent le château défendu par le fils de Kats, qui ſe rendit bientôt, ne pouvant ſe défendre qu'en riſquant de tuer ſon pere, que les aſſiégeans avaient attaché à une machine dirigée contre la place.

Conſtant à changer de politique ſuivant ſes intérêts, on vit le Roy Edouard, conclure avec les Français une alliance, offenſive & défenſive, où le Comte de Hainaut, ſon ancien ennemi, était excepté, quoique celui de Flandre, ſon ami, ne le fut *Rym. I. 3. 4. p. 24. 25.*

Les Français viennent au secours les Hollandais avec une flotte.

pas. L'Anglais fit encore plus : il donna aux Français plusieurs vaisseaux, pour croiser le long des côtes de Flandre, pendant que le Roy de France, soit pour faire diversion ; car il était en campagne contre les mêmes ennemis, soit pour secourir son fidèle allié, le Comte de Hollande, lui envoya une flotte, commandée par Raignier Grimaldi, Amiral celèbre, qui s'était donné au Service de France avec seize galeres, auxquelles le Roy ajouta vingt autres vaisseaux.

Les Flamands assiègent en vain Ziriczée.

Cependant, Guy de Flandre, dont l'audace depuis la victoire de Courtray, n'était intimidée, ni par ces préparatifs formidables, ni par le soulevement des Hollandais, vient avec une flotte considérable, assiéger Ziriczée. Il commençe par boucher le port avec des gerbes de bled. Deux baliſtes au nord, une au midi du port lançaient des pierres de trois cens livres contre les murs. Les assiégés munis de la même machine renvoyaient ces pierres, qui causaient un ravage affreux parmi les ennemis. *Chats*, *Beffrois*, *Cavaliers*, enfin tout ce que l'art avait alors inventé, pour détruire ou prendre les villes, étaient employés contre Ziriczée. Plusieurs des machines devaient être énormes ; puisque les assiéges ayant mis le feu à un es-

pèce de château du haut duquel on lançait des traits dans la ville, la flamme fut si violente qu'on pouvait en discerner la lueur des côtes opposées de Hollande, entre Vlaardingen & Schiedam. Les fossés étant comblés, les Flamands monterent souvent à l'assaut, mais ils furent constamment repoussés. Les Femmes de Ziriczée signalerent leur courage, en fournissant des pierres pour la défense; leur activité en éteignant les torches allumées qui tombaient dans l'enceinte des murs, en arrêtant la flamme qui dévorait les maisons, enfin en détruisant celles qui étaient embrasées. Les assiégés commençaient cependant à sentir les rigueurs de la disette, lorsque les flottes combinées de Hollande & de France donnerent le signal du secours auquel la ville répondit par des feux.

Combat naval où les Flamands sont vaincus.

Guy de Flandre, ayant laissé dix-mille hommes autour de Ziriczée, embarque le reste de ses troupes. Il rencontre les armemens des Français & des Hollandais entre Schouwen & Duiveland. Et comme la marée venait de monter sur le soir, on engagea alors l'action. Le feu, les pierres, les traits sont lancés de part & d'autre par les machines & les combattans. L'air en est obscurci. Leur sifflement horri-

ble se fait entendre d'une lieue. *Hollande*, *Hollande*, *Paris*, *Paris*; tels étaient les cris de guerre redoublés, dont les confédérés faisaient retentir tous les rivages. Dès le premier choc les Flamands, s'étant emparés de trois vaisseaux, avaient fait main basse sur tout l'équipage. Les Hollandais exercerent la même répréfaille sur un vaisseau Flamand. Enfin Grimaldi ayant, pour aborder, fait jetter le grapin; la flotte Flamande se dispersa de tous les côtés, une partie fut prise, plusieurs se sauverent par l'embouchure de l'Escaut; à minuit la victoire s'était déclarée entierement pour les confédérés.

Guy de Flandre prisonnier.

Guy de Flandre était encore le lendemain dans la Gouwe avec cinq vaisseaux; il cherchait à s'évader, lorsque Grimaldi l'attaqua avec quatre galeres, le fit prisonnier, après un abordage sanglant, & l'envoya en France. Il est cependant des historiens, mais c'est le petit nombre, qui font honneur à Guillaume de la prise de cet illustre ennemi. Les Rébelles de Zéelande, pris dans le combat, furent punis par une mort infamante. Les Flamands, qui étaient restés devant Ziriczée, se sauverent dans les Dunes de Schouwen, où les galeres françaises les ayant découverts, ils furent obligés de se rendre à Guillaume au nombre de six

mille. Middelbourg, delivrée de la garniſon flamande, reçut le vainqueur aux acclamations de la joie la plus vive. Toute la Zéelande ſe ſoumit, & Guillaume ſe vit bientôt paiſible poſſeſſeur des deux comtés de ſon pere (*). La Zéelande ſoumiſe.

Cette révolution ne préſageait rien de heureux à Reneſſe, qui était alors à Utrecht. Il ſe ſauvait déjà en Flandre, avec pluſieurs de ſes adhérans, lorſqu'il fut ſurpris en traverſant le Lek, à *Beuſichem*, & tué par le Seigneur de Kuilenburg aſſiſté de pluſieurs gens armés. D'autres hiſtoriens racontent cependant qu'il ſe noya par accident dans la même riviere avec toute ſa ſuite. Reneſſe tué.

Le Comte Jean II. ne ſurvécut pas long-tems à la victoire de Ziriczée; il en eut cependant la nouvelle avant ſa mort qui arriva le 22 Août 1304. On loue la pieté de ce Prince. La Mort de Jean II.

(*) Ici Daniel (III. 314.) & Velly (VII. 573.) manquent également d'éxactitude & quant aux cauſes, & quant aux détails de ce combat, par l'impoſſibilité, ſans-doute, où ils étaient de conſulter le chroniqueur Hollandais, hiſtorien auſſi élégant que fidel, ſur-tout par rapport à cette guerre, dont il était témoin.

bonté de son caractere dégénerait cependant en mollesse ; il n'avait pas assez de fermeté pour maintenir la justice. Et l'on prétend que c'est pour avoir négligé de sévir contre les meurtriers de Florent & les Rébelles de Zéelande, qu'il attira sur le païs les troubles que nous venons de raconter. S'il eut eu le génie de connaître les hommes, il n'aurait pas négligé de s'attacher le trop celèbre Renesse dont la vengeance & les talens politiques & militaires furent si funestes à sa patrie. *Ongen. Klerk.* 187. L'idée que plusieurs auteurs se sont formée de la Hollande, comme d'un païs pauvre, avant la révolution ne prouve pas des connoissances éxactes sur l'histoire ancienne de ce païs. L'inscription gravée sur la tombe de Jean II, à Valenciennes, parle de la Hollande comme d'un païs *plain de richesse*.

Usages. Sous le gouvernement de ce Prince, on remarque, pour la premiere fois, le nom de *Conseil* de Hollande pour désigner les nobles & les communes. Le nom d'*Etats* n'était pas encore en usage. On comptait encore par nuit suivant l'ancienne coutume des Germains & des Francs. C'était alors une faveur des plus insignes de porter les habits de son Souverain. Cette circonstance rend, chez le Histo-

Bal. Dord. 731.

Huid. M. St. III. 336.

riens du tems, beaucoup plus criminels & l'attentât des meurtriers de Florent, & la révolte du fils de Borſelen contre Jean II.

GUILLAUME III.

Guillaume III. proclamé Comte.

GUillaume, fils de Jean II, & de Philippine, fille de Henri, Duc de Luxembourg qui parvint enſuite à l'Empire ſous le nom de Henri VIII,

1304. apprit la mort de ſon pere à Ziriczée où il fut auſſitôt proclamé Comte, ainſi que dans les autres villes de Zéelande. Il ſe fit reconnaître ſucceſſivement à Dordrecht, où ſon palais fut illuminé toute la nuit, à Schiedam, à Leiden, à Haarlem, à Alkmaar, où les Weſtfriſons vinrent lui prêter hommage. On obſerve qu'il ne négligea pas de ſe faire inaugurer par les Habitans de la Campagne. Au printems ſuivant, il fut reconnu à Geertruidenberg; de-là dans ſes Etats de

M. St.

Bal. Dord. 732.

Mariage du Comte.

1305. Hainaut, d'où, s'étant rendu en France, il conſomma ſon mariage avec Jeanne, ſœur de Philippe, qui occupa enſuite le trône Français, ſous le nom de Philippe VI, de Valois.

Réglement pour les ſubſides.

Guillaume, de retour, s'attacha à étouffer quelques diſſenſions ſurvenues à l'occaſion des ſubſides. L'influence, que les villes avaient acquiſe dans le gouvernement, commençait à les éclairer ſur les vrais principes d'égalité civile.

vile. Elles osaient trouver étrange que les nobles fussent éxempts des impôts, dont elles étaient surchargées. Le poid leur paraissait d'autant plus insupportable qu'on voyait de riches bourgeois usurper le titre & les immunités de la Noblesse. Elles éclaterent en murmures. Enfin, dans une diète où se trouverent le Comte, les Nobles & les députés des villes; il fut arrêté „ que „ nul ne serait exempt des charges „ publiques, s'il ne prouvait authen- „ tiquement la noblesse de son extrac- „ tion." *Boxh. Theat. 60.*

En 1308, l'Evêque d'Utrecht fut, par un traité conclu entre le Roi de France & les Flamands, échangé contre Guy de Flandre & mis en liberté. Il se porta ensuite avec Gauthier de Châtillon, Connétable de France, pour médiateur entre les Hollandais & les Flamands. La négociation n'aboutit cependant qu'à une suspension d'armes pendant quatre ans. Le Comte de Hollande ayant obtenu du Duc de Brabant le désistement de ses prétentions sur la Sudhollande, & une liberté entiere de commerce; aux horreurs de la guerre succèda de tous les côtés, pendant trois ans, un calme heureux. Guillaume donna alors des tournois qu'il aimait à la fureur & qu'il faisait souvent tenir à Haar-

Suspension d'Armes.

1306.

Dord. Priv. 132.

Boxh. Reig. 616.

Différens avec l'Angleterre sur le commerce.

lem. Il travailla, en même tems, à assoupir les différens que le commerce avait fait naître. Quelques marchands Anglais accusaient les Hollandais de leur avoir causé sur mer une perte de douze cens livres sterlings, & les Hollandais se plaignaient à leur tour qu'on leur avait enlevé des cargaisons considérables de Harangs & de poissons. En 1308, Chrétien de Raaphorst, nommé par le Comte, partit avec les députés des villes de Dordrecht, de Middelbourg & de la *Brille*, pour la cour de Londres. Les demandes respectives firent qu'on ne put s'accorder. Le Roy même, en 1314, permit à ses sujets de s'indemniser en pillant les marchands Hollandais.

Rym. I. 120. 145. 150. 95. 114. *II.* 61. 130.

Les Hollandais & les Zéelandais refusent des troupes au Comte.

1310.

Dès que la trêve fut expirée, Robert, alors Comte de Flandre entra dans le Hainaut avec des troupes formidables. On observe que pour repousser cette invasion, le Comte s'étant addressé aux Hollandais & aux Zéelandais, ils lui refuserent des secours, sous prétexte que leurs propres côtes étaient aussi menacées par les vaisseaux Flamands. Les chroniques de Flandre ajoutent, que Guillaume forcé alors de conclure un traité désavantageux, céda au Flamand la suzeraineté des Iles de Zéelande à l'Oueſt de l'Escaut, lui prêta hommage à genoux dans sa ten-

te & s'engagea à payer en espèces, à Guy, frere du Comte, tout ce qu'il tirait de la Zéelande, à renoncer à ses prétentions sur les quatre bailliages & sur le païs de Waas, à rappeller les exilés.

Un évenement monstrueux attira alors l'attention de toute la chrétienté. Les Templiers, ordre religieux & militaire, établi en 1118, à Jerusalem pour la défense du S. sépulchre & des pélerins, s'étaient étendus dans tous les royaumes de l'Europe où ils avaient acquis de vastes possessions & d'immenses privilèges. De-là l'orgueil, l'indépendance, les dissolutions & ces plaisirs de la table qui ont donné lieu à ce proverbe: *il boit comme un templier.* Il est à croire que cette conduite, en leur attirant la haine des grands, du clergé & du peuple, fut la seule cause de leur malheur. Des chevaliers qui faisaient vœu de combattre pour Jesus Christ furent accusés de le renier, de cracher sur le crucifix, d'adorer une tête de cuivre, d'entretenir ensemble un commerce abominable, de tuer & de rôtir les bâtards de leurs confreres, enfin de plusieurs autres excès, également énormes, incroyables, propres seulement à montrer la barbarie, & du siècle, & des accusateurs. En France ils furent tous vicDestruction des Templiers.

Velly VII. 456. mes de la vengeance cruelle de Philippe le Bel; & par complaisance pour ce même Roi, le Pape Clement V, dans le concile de Vienne, *sans observer les procédures Juridiques, supprima l'ordre entier par la plénitude de sa puissance pontificale.*

1312.

Ordre pour les massacrer à Ziriczée.

On dit que le Bailli, les Bourguemaîtres, les Echevins & Conseillers de Ziriczée reçurent alors une lettre, avec ordre de détruire à l'instant tous les templiers. En conséquence on fit courir aux armes plusieurs satellites, qui enfoncerent les portes de l'ordre, & firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrerent. Deux templiers, s'étant alors trouvés chez des filles de joïe, furent les seuls qui échapperent à cette sanglante proscription. Les biens qu'ils avaient dans tout le païs furent donnés aux Hospitaliers ou Chevaliers de St. Jean, qu'on appelle aujourd'hui Chevaliers de Malte. Cette anecdote n'est heureusement appuyée que sur une faible tradition. Elle parait d'ailleurs opposée à la constitution civile du païs. On ne dit pas, si cette lettre venait du Comte de Hollande, du Pape, ou de l'Empereur. Il n'est pas d'exemple qu'aucun d'eux se soit jamais arrogé le droit d'envoyer ici des ordres aussi despotiques. On sait encore qu'en Angleter-

Boxh. Ned. Hist.

re, & en Allemagne les templiers furent traités avec douceur.

Il parait que depuis son élargissement, Guy, Evêque d'Utrecht était guéri de l'envie de tenter des expéditions militaires. On le voit se dévouer entierement aux affaires ecclésiastiques. *Beka.* En 1310, il assiste au Synode de Cologne, où les immunités du clergé furent confirmées contre les attentats des laïques, & où l'on arrêta que, suivant l'usage romain, l'année ecclésiastique ne commencerait plus à Paques, mais à Noël : l'année civile fut cependant toujours datée de Paques ; elle fut appellée le *Style de Cour*. On raconte, on représente même comme un exemple unique, le modeste refus que fit ce Prélat d'accepter, dans le concile de Vienne où il assista, le chapeau de Cardinal que le Pape lui offrait. On ajoute qu'il se contenta d'un revenu de cinq cens livres de la part de Philippe-le-Bel, Roy de France, dont il s'était concilié la faveur. Affaires d'Utrecht.

L'Evêque faisait, depuis quelque tems, bâtir un fort à Stellingwerf, pour reprimer les Frisons. Ceux-ci avaient non-seulement insulté la place, ils avaient encore pillé les églises & commis des hostilités si atroces que le Prélat fulmina contre eux les anathêmes de l'Eglise. Ces foudres se Guerre entre l'Evêque & les Frisons.

perdirent dans les airs. L'abſence de l'Evêque & même un faux bruit de ſa mort réveillent l'inſolence des Friſons. Ils attaquent la fortereſſe, la détruiſent & mettent le ſiège devant Vollenhove. Ils pénétrent juſqu'à l'avant fort; mais accablés d'une grêle de pierres & de traits, ils ſont obligés de déloger. Ils élevent auſſitôt une tour à trois étages: du plus haut, ils lançent de groſſes pierres, du ſecond, des traits; ils combattent dans le plus bas à coup de haches. La machine était couverte de peaux de bœuf contre le feu, garnie de claies d'oſier, pour amortir les coups de belier. La vigueur avec laquelle la place fut défendue par Herman qui en était châtelain ne rebuta pas les aſſaillans; déjà leur machine n'était plus qu'à cinq pieds des murs; lorſque l'Evêque parut ſur le Zuiderzée avec une flotte conſidérable. A la premiere nouvelle de ce ſiège, il avait quitté la cour de France, & en paſſant par la Hollande, le Comte ſon neveu lui avait fournit les troupes. A la vüe de ce ſecours, les aſſiégés ſentent redoubler leur courage. Ils lancent ſur la tour ennemie, une barrique pleine d'étoupe, de lard, de ſalpêtre de ſouffre & d'autres matieres combuſtibles. La flamme ſe développe avec violence & rapidité. Cinquante Fri-

Paix.

1313.

fons périssent dans l'embrasement, cinq cens dans une sortie que firent aussitôt les assiégés. Cet échec intimida si fort les Frisons, qu'ils ne pensèrent plus qu'à obtenir la paix. Pour indemniser l'Evêque, ils lui cèderent, entr'autres possessions, quarante huit métairies, avec les domestiques & les serfs *attachés à la glebe*. En Frise serfs attachés à la glebe. *Friesl. Chart.*

L'Evêque partit ensuite pour la cour de France, & ce qui paraît bien contraire à ce qui arrive de nos jours, c'est qu'il s'y rendit pour éviter les frais de la résidence. Il n'en revint que pour mourir, en 1317, dans son diocèse, où quelques tumultes l'avaient rappellé. Les Seigneuries d'Amstel & de Woerden que le Prélat avait reçu de Jean II, son frere furent, à sa mort, réunies à la Hollande, ainsi qu'Amsterdam qui formait alors une Seigneurie particuliere & distinguée de l'Amstelland. Mort de l'Evêque. *Mier. Ch. II, 704.*

Le traité désavantageux que Guillaume avait fait avec les Flamands, son alliance avec les Français, l'envelopperent dans une expédition que fit le Roi, Louis X, en Flandre. Français, Hennuyers, Hollandais, Frisons, enfin tous les confédérés avaient déjà pénétré dans le païs ennemi, lorsque l'intemperie de l'air & les pluyes continuelles, les obligerent d'abandonner Expédition de Guillaume en Flandre. 1315.

plusieurs conquêtes, non sans avoir essuyé quelques pertes.

Famine & peste. Les pluyes qui tombaient sans interruption causerent plus d'un fléau également funeste à tous les Païs-bas & *Will. Proc.* aux états circonvoisins. Les moissons pourrirent sur pied : de-là le prix exorbitant des vivres & une peste cruelle qui fit périr le tiers des peuples entre l'Elbe & l'Escaut. Semblables aux animaux carnaciers, on voyait les pauvres déchirer avec leurs ongles sanglans, dévorer d'une dent affamée la chair crüe & puante des charognes. On les voyait extenués de faim tomber morts au milieu des rües. Enfin la providence eut pitié de l'espèce humaine. En peu de mois la mesure qui valait quinze sols de Hollande baissa à quinze derniers. Heureux effet soit d'une récolte abondante que la saison promettait, soit de l'arrivée *Dord. Priv.* des Oosterlings, qui ayant alors liberté 137. de commerce dans tout le païs, y importerent une grande quantité de bled.

LA GUELDRE. En Gueldre, le Comte Reinoud I. ne put malgré ses liberalités envers les pauvres, regagner le cœur des peuples que sa faiblesse d'esprit avait aliéné. On pense que son cerveau était dérangé depuis le fatal combat de Woeringen, où il avait reçu une bles-

sure. On vit alors qu'un Souverain mépriſé n'a plus de pouvoir. Nimègue fut la premiere ville qui ſecoua le joug. Les Echevins, les Conſuls, les communes écrivirent au Comte en ces termes: „ Que votre grandeur ſa- Le Comte
„ che que nous la délions abſolument Reinoud I.
„ du ſerment & de la fidélité qu'elle déposé.
„ devait à l'Empire de Nimègue.
„ Nous nous regardons déſormais com-
„ me hors de ſa domination & pro- *Pont.* 188.
„ tection. Nous la remercions de ſon
„ gouvernement & de ſa fidélité." Zutphen, Roermonde, Emmerik, Doesburg, entrerent dans la conſpiration. Elles étaient excitées & ſoutenues par Reinoud, fils du Comte. La ville d'Arnhem reſta non-ſeulement fidelle à ſon Souverain, elle le défendit même long-tems contre les rébelles. Le Comte tomba enfin entre leurs mains; le jeune Renoud s'arrogea toute l'autorité ſous le titre de: fils du Comte de Gueldre. Il fit enfermer ſon pere dans le château de Montfort d'où la médiation & le crédit du Comte de Hollande parvinrent à le retirer, mais où l'ambition du jeune Prince le fit ramener bientôt; c'eſt-là qu'il finit des jours pleins d'amertume en 1326.

Les Hollandais au contraire ne reſ- Paix avec
piraient que la paix. Ils entamerent la Flandre.
ſouvent les négociations avec la Flan-

dre. Enfin dans un traité ménagé par Charles IV, Roy de France, & signé à Paris le 13 May 1323, „ Louis Com-
1323. „ te de Flandre se désiste absolument „ de toute suzeraineté sur la Zéelan-„ de." Le traité fut confirmé par les
Meyer. villes de Gand, Bruges, Ypres, Valenciennes, Bergues, Maubeuge, Dordrecht, Ziericzée, Middelbourg, Delft,
Oudegh. 246. Leide & Haarlem. On ne voit pas qu'aucun Noble ait apposé à ce traité son sceau ou sa signature. Ainsi finirent les sanglantes contestations que l'ambition de posséder les Iles de Zéelande avaient causées. Elles avaient duré près de quatre cens ans. La paix fut dès-lors inaltérable entre les Flamands & les Hollandais; car on ne
Mat. An. 2. 684. 687. doit pas regarder comme une rupture l'expédition où Guillaume & sa noblesse firent éclater leur bravoure à la bataille de Cassel, à la suite du Roi de France qui combattait les Flamands révoltés contre leur Comte.

Dépenses de Guillaume. La paix n'étouffait pas les murmures. Les Hollandais paraissaient sentir que le peuple devient d'autant plus misérable & mépriséque le Souverain augmente son faste & son crédit personnel. Loin de se laisser éblouir par des alliances illustres avec l'étranger & la pompe éclatante des fêtes & des tournois, bien différens en cela de ces na-

tions que le despotisme a plongées dans la stupidité & l'abjection d'esprit, ils ne voyaient pas, sans chagrin, l'argent, destiné aux besoins publics, prodigué à de vains divertissemens. Le clergé ôsait même déclamer contre les jeux militaires. En 1322, le Comte assista au couronnement du Roi de France, avec une suite de Seigneurs, plus jaloux de briller que de ménager leurs revenus. Une Zéelandaise fixa alors les yeux de toute la cour. Elle était d'une taille si haute, que les plus grands hommes ne paraissaient auprès d'elles que des enfans: elle était si forte qu'elle portait de chaque main un tonneau de bierre de Hambourg. Elle promenait à son aise une poutre que huit hommes ne pouvaient lever. Cependant Guillaume ayant exigé de nouvelles taxes à l'occasion du mariage de ses filles, plusieurs habitans saisirent cette occasion de lui faire des offres qui surpassaient son attente, afin qu'on leur accordât de nouveaux privilèges. Les Kennemers présenterent au Comte, le triple de ce qu'il leur demandait, à condition qu'il leur confirmerait quelques franchises. Ils furent cruellement trompés. Bien loin de leur accorder de nouveaux privilèges le Comte leur supprima les anciens.

Polit. Reg. v. d. Briel. 230.

Mat. An. ib. 627. 629.

Dordrecht privée du droit d'Etape.

Le despotisme de Guillaume n'est pas moins frappant à l'égard de Dordrecht. Les privilèges dont cette ville jouissait exciterent la jalousie de toutes les autres. Son droit d'étape, par lequel elle attirait chez elle toutes les richesses, révolta sur-tout les Nord-Hollandais. Ils frémissaient d'indignation de ne pouvoir commercer sans être obligés de vendre ou d'acheter toutes les marchandises dans une seule ville. Le premier effet de leur fureur, fut de piller des marchands de Dordrecht. Ceux-ci trouverent bientôt l'occasion d'éxercer la même répréfaille sur leurs aggresseurs. Cette tempête préfageait déjà les horreurs d'une guerre civile. Le Comte envoya aussitôt son frere Jean de Beaumont, Seigneur de Gouda & de Schoonhoven contre Dordrecht. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, que cette ville vint à bout de fléchir un maître irité. Privée de son droit d'étape, à peine pût elle conserver ses anciens privilèges.

Ib. 640.

1325.

Guillaume marie sa fille à l'héritier d'Angleterre.

On voit que Guillaume avait suffisamment établi sa réputation chez les puissances voisines. Isabelle, brouillée avec Edouard II, Roi d'Angleterre, son mari, passa alors en France auprès du Roi, son frere. Sous prétexte de faire la paix entre les deux

couronnes, elle sollicitait des secours pour détroner son époux, qu'elle haïssait, parce qu'il était gouverné par des mignons, & qu'elle sacrifia ensuite à ses égaremens & à son ambition. Le Roy de France n'osant soutenir ouvertement sa sœur, elle se retira dans le Hainaut. C'est-là que Jean, frere du Comte qui se piquait d'avoir toute la valeur & toute la grandeur d'ame des anciens chevaliers errans, s'attendrit au récit de ses malheurs. La pitié le fit *larmoyer :* la générosité lui inspira les moyens d'y remédier. Envain le Comte son frere lui représenta combien les hauts Barons d'Angleterre étaient divisés, la nation *envieuse sur toutes manieres de gens étrangiers ;* il répondit constamment que *tous chevaliers devaient aider à leur loyal pouvoir à toutes dames & pucelles déchassées & desconseillées.* Plusieurs Chevaliers Teutoniques volerent au secours d'Isabelle. C'est à Dordrecht qu'Edouard, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, fut fiancé avec Philippine, fille du Comte de Hollande. La Reine s'embarqua ensuite à la Brille. Arrivée en Angleterre, elle mit presque toute la nation dans ses intérêts. Edouard II. fut détrôné, son fils proclamé Roy. Les auxiliaires de Hollande

Frois. 6. 7. Velly VII. 171.

1326.

Thoiras III. 142.

& de Hainaut, eurent la plus grande part à cette révolution. Leur discipline & leur habileté firent naître dans les troupes anglaises une noire jalousie; elle éclata par des hostilités, on se battit; il y eut beaucoup de sang répandu. Après avoir suivi le Roi dans son expédition d'Ecosse, Jean fut congédié avec ses troupes, comblé de gloire.

Guillaume impliqué dans les affaires de l'Empire.

Elle était achetée bien cher; c'était par des exactions toujours nouvelles sur le peuple. La funeste passion qu'avait Guillaume de se lier avec les puissances étrangeres se développa toute entiere dans les affaires d'Allemagne: théatre éternel de troubles & de révolutions. Un interrègne de près de quatorze mois avait suivi la mort de l'Empereur Henri VII. Enfin les élections s'étaient divisées entre Frédéric, Duc d'Autriche & Louis, Duc de Baviere. Celui-ci manda aussitôt au Comte Guillaume, „ qu'il renon-

Vaderl. Hist. III. 214.

„ çait à tous les droits des Empereurs „ sur la Hollande, la Zéelande & la „ Frise, à la charge seulement de „ l'hommage dû à lui & à l'Empire." Guillaume se déclara pour Louis, qui vainquit ensuite son compétiteur. Il fit plus encore: il lui donna Marguerite, sa fille en mariage. L'Empereur de son côté ne cessait de solliciter le

secours de Guillaume, qu'il lui devait, disait il, en qualité de beau-pere & de membre du St. Empire. Aussi l'Empereur en avait-il besoin pour résister à la fureur du Pape Jean II, qui, des bords du Rhône, l'avait déclaré hérétique & déchu de toute autorité. L'Empereur commença par user de représailles envers le Pape; il marcha ensuite vers l'Italie, où il était appellé 1327.
par les Princes & les Romains. Il mande alors à Guillaume de marcher à son secours; il lui rappelle qu'il n'a entrepris cette expédition que par son conseil. Il l'exhorte encore à ne pas souffrir que le Pape *soi-disant*, leve une taxe sur le clergé de ses Etats. Guillaume se proposait de marcher en personne, il s'était déjà associé les Comtes de Gueldre & de Juliers, il avait fait assembler les députés des villes à Katwyk, pour remettre pendant son absence le gouvernement de ses états à son fils Guillaume; mais plusieurs incidens & la répugnance des nobles firent avorter cette entreprise. Guillaume fit ensuite plusieurs voyages en Allemagne; il avait même conçu le dessein d'aller trouver le Pape à Avignon pour l'engager à la paix. Mais le S. Pere ayant fait rompre tous les ponts sur le Rhône & ayant envoyé 1330.
menacer le médiateur trop complai-

Mat. An. ib. 659. &c.

sant, le Comte ayant pour de l'excommunication, revint dans ses Etats.

Guillaume se rend maître dans l'Evêché.

Ces expéditions étrangeres ne faisaient pas négliger à Guillaume ses intérêts dans le païs. Fréderic II, son parent, qu'il avait fait nommer Evêque d'Utrecht, étant mort, en 1322, Guillaume tenta de faire tomber l'élection sur Jacques, Evêque de Suden & commandeur de l'ordre de St. Jean. Le peuple d'Utrecht éclata aussitôt en murmures & même en ménaces. Jacques de Oudshoorn réunit presque tous les suffrages, & sur tout celui du Prévot de la cathédrale, nommé Florent, dont, par vengeance, Guillaume brûla le château de Doorne, & ravagea les terres adjacentes. Au nouvel Elu que la mort enleva la même année, les électeurs se presserent de substituer Jean de Bronkhorst. Le Duc de Brabant, les Comtes de Hollande & de Gueldre, engagerent le Pape à nommer Jean de Diest, qui se fit installer à main armée. A cette époque le Comte de Hollande disposa de toutes les affaires de l'Evêché.

Bek. Heda.

En 1324, il fit promettre à l'Evêque & à la cathédrale de réparer la digue du Lek. Les quatre autres chapitres d'Utrecht ayant réfusé de signer l'acte, le Comte les y força en enlevant les bestiaux & en ravageant les

terres, qu'ils avaient à Mydrecht. Il se fit cèder le château de Vreeland; enfin l'Evêque ne pouvant acquitter les dettes dont-il était obéré, Guillaume saisit ses revenus, & lui assigna deux mille livres de pension. Il envoya un détachement contre Henri, châtelain de Hagestein, petit tartare qui passait souvent le Lek pour détrousser les passans sur les chemins. Tout le territoire d'Utrecht était infesté par ses incursions & ses pillages. On dissipa ce Brigand, on raza son château ou pour mieux dire son repaire. On vit ensuite Guillaume se liguer avec Reinoud II, Comte de Gueldre, prendre l'Yssel pour limite & partager ensemble tout l'Evêché. *Mier. H.* 554. *p.* 71. 36. 91. 92.

1333.

La puissance du Comte devint assez formidable pour en imposer aux Frisons. C'était sans doute afin d'en arrêter les effets, que les Grietmans, les Juges, les Ecclésiastiques & les députés des communes de Frise, s'étaient, en 1323, assemblés pour renouveller les loix faites anciennement près d'Aurik sous trois chênes appellés *Upstal-boom*. „ Ils jurerent alors de „ sacrifier unanimement leur sang pour „ la défense de leur liberté contre „ quiconque entreprendrait de les „ plier au joug de l'esclavage, fut-il „ Evêque ou Comte." Ils ne purent

Les Frisons soumis au Comte.

Sicc. leg. Frisc. Bening. Hist. v. Oostfr. 142.

cependant se dérober à l'ambition active, à l'ascendant politique de Guillaume. Il nomma, en 1225, deux Escoutets ou Juges à Staveren & dans les lieux d'alentour. La populace excitée par l'Abbé de St. Odulphe, ayant chassé ces officiers, jetté à bas leurs maisons bâties de pierre; ce qui était alors très-rare, le Comte devint furieux. Il équippe une flotte, il croise le Zuiderzée, détruit ou enleve tous les bâtimens Frisons, fait des descentes sur la côte, porte la flamme & la désolation dans le village de Marden & les lieux voisins. Les cœurs des Frisons s'ouvrent alors à la crainte. L'Abbé de St. Odulphe vint lui-même avec plusieurs députés à Haarlem. Ils firent hommage au Comte, ils lui donnerent le pouvoir de nommer dorénavant les Baillis, Echevins & autres Juges en Frise. L'ancien cérémonial qu'on dit avoir été alors présenté à Guillaume sur ce qu'il devait observer en se faisant inaugurer en Frise, porte, que „ le Comte doit „ montrer ses patentes scellées par le „ Roy d'Allemagne. De Staveren il „ se rendra à *Hofland* dans le Kam„ peneſſe, de-là à Aldanen, à Vroon„ akker, à *Groenendaal* où est l'assem„ blée générale. Là, quatre des plus „ nobles l'éleveront (sur un bouclier);

Mat. An. 1276.

Friesl. Ch. 136.

„ il ſera dès-lors reconnu pour *Sei-*
„ *gneur*. Il ſe placera ſur le tribunal,
„ il jugera toutes les diſputes, délits,
„ trahiſons, & prononcera ſentence d'a-
„ près le jugement de ſes hommes."

Guillaume n'oubliait rien pour cimenter ſa puiſſance en Friſe. On le voit établir par-tout des Grietmans, des Baillis, des Préteurs. Il ſe faiſait reconnaître non-ſeulement dans les villes & les Cantons, mais encore par de ſimples particuliers. Trop politique pour ignorer qu'il eſt néceſſaire d'adoucir & de déguiſer le premier joug à des peuples éternellement jaloux de leur liberté, il s'attacha à les traiter avec conſidération; il les appelle ſouvent ſes amis. Après une inondation violente dont-ils furent principalement les victimes, le Comte en impoſant une taxe de deux ſous ſur chaque arpent de terre dans le Kennemerland, province qui avait le moins ſouffert, déclare que c'eſt afin de ſoulager les Friſons.

Ib. uſq. ad p. 192.

Inondation.

1334.

Les accès rédoublés d'une goute cruelle, les approches même de la mort ne purent arrêter la funeſte envie qu'avait Guillaume de prendre part aux affaires étrangeres. Son gendre, Edouard III, Roi d'Angleterre, entrainé par une ambition qui n'avait, ni la juſtice pour baze, ni l'utilité pour objet,

Traité avec l'Angleterre.

Hume II. 334. 319. resolut alors, de détrôner Philippe de Valois, Roi de France, beau-frere de Guillaume. Edouard était par sa mere petit-fils du Roi défunt, Philippe n'en était que neveu; mais une pratique constante, la loi fondamentale de l'état qui exclut du trône, & les femmes & leur postérité, une possession tranquille depuis neuf ans, l'aveu implicite du compétiteur (*), enfin le plus beau, le plus concluant de tous les titres: le consentement unanime de la nation, avaient légitimé & affermi les droits de Philippe qui descendait de la ligne masculine. Édouard, résolu à faire valoir ses prétentions, n'épargna *Mat. An. II.* 691. rien pour se procurer des alliés, surtout dans les Païs-bas. Il s'ouvrit d'abord au Comte de Hollande, son beaupere: il le gagna d'autant plus aisément, que Guillaume était piqué contre le Roy Philippe, qui avait donné une de ses filles au fils du Duc de Brabant: alliance que le Comte avait déjà menagée pour Elisabeth, la quatrième de ses filles. *Rym. II.* 768. „ Sous prétexte de „ défendre les frontieres de l'Empi„ re, dont-il était membre; Guillau„ me & son fils qu'il avait investi du

(*) Il avait, en 1729, rendu hommage de la Guyenne à Philippe comme à son Suzerain.

„ Comté de Zéelande s'engagerent Mort de Guillaume III.
„ par un acte à fournir chacun mil-
„ le homme d'armes & plus au
„ du Roy d'Angleterre." Guillaume survécut à peine deux semaines à la conclusion du traité. Il mourût à Valenciennes le 7 Juin, 1337. 1337.

Jamais la Hollande n'avait été gouverné par un Prince si savant dans l'art d'augmenter son autorité. Il assura pour toujours la Hollande & la Zéelande contre les attaques des Flamands & des Brabançons; l'Empereur, les Rois de France & d'Angleterre, étaient ses alliés. Il soumit les Frisons, il tint les Trajectins sous sa dépendance. Il parait cependant, que, quoiqu'on l'ait surnommé le *Bon*, il fut plus redouté que chéri. Un auteur contemporain désire „ que le „ Comte n'abandonne pas la Hollan- *Mat. An.* „ de fertile pour le Hainaut qui ne *ib.* 611. „ donne que des fleurs; qu'il suive 602. 632. „ l'exemple de Jacob qui était plus „ souvent avec la féconde Lia qu'avec „ la belle Rachel." Le même historien parle encore plus hardiment des rigueurs exercées par le Comte dans l'Evêché. Il représente le Prélat comme prêt à empêcher que ses brebis ne soient tondues par l'étranger & abandonnées à la gueule du loup. Pour Caractere de Guillaume.

tant d'actes tirranniques, le Comte, dit il, doit-être non-seulement puni par le juge eccléſiaſtique; il ſera même ainſi que ſes adhérans, plongé dans le plus profond des enfers, s'ils ne reviennent tous à réſipiſcence. En parlant de l'expulſion des officiers du Comte à Staveren; Guillaume dit-il, devrait bien ne point ſe mêler des affaires d'autrui, laiſſer le clergé en repos, s'il ne veut pas être condamné dans ce monde & dans l'éternité. Il ne parait pas d'ailleurs que le Comte ait recherché la faveur des hommes conſacrés à Dieu. En 1320, il rendit une déclaration par laquelle il défendait qu'on vendit aux Eccléſiaſtiques & aux Moines des immeubles qui, en paſſant à de tels propriétaires éxempts de taxes, diminuaient ſes revenus. Cette ordonnance était en effet bien néceſſaire dans un tems, où les Eccléſiaſtiques avaient abſorbé des territoires entiers: on prétend même qu'ils poſſédaient en Friſe juſqu'aux deux tiers des terres. Ainſi il n'y a pas d'apparence que le titre de *Bon* ait été conféré à Guillaume par les Eccléſiaſtiques; peut-être lui fut-il donné, parcequ'il avait entrepris une croiſade, qui, par bonheur, n'eut pas lieu. Marinus Sanuto, Vénitien lui dédia même un livre ſur les moyens

Petit Chr. 263. 264.

de gagner & de conſerver la terre Ste.

La liberté civile du peuple, les prérogatives de la nobleſſe & du clergé, la puiſſance des Comtes avaient quelque tems auparavant rencontré leur équilibre; mais comme ce contrepoids n'avait ni baſe fixe, ni principes certains de réaction, l'aſcendan ſupérieur de Guillaume avait fait pancher la balance vers le pur deſpotiſme. C'eſt auſſi parce qu'on ne connaiſſait ni les vraies limites, ni les règles ſures de la puiſſance ſouveraine, que tous ces différens pouvoirs ſe combattaient, & que chacun d'eux l'emportait tour-à-tour ſuivant les circonſtances plus ou moins favorables. Ainſi les fréquentes abſences du Souverain paraiſſaient laiſſer quelque-fois les ſujets à leur propre indépendance; on les voit refuſer des ſecours, laiſſer échapper des fougues de liberté. Ainſi on voit les Gueldrois s'aggrandir de la faibleſſe de leur Comte, lui parler en Souverains, le combattre, le dépoſer. On rencontre d'une maniere ſi frappante tous les caracteres de la pure démocratie, ou du deſpotiſme oriental, que ſuivant les principes de ces deux ſortes de gouvernement les nobles paraiſſent à peine ſur la ſcène. C'eſt peut-être afin qu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait oubliés,

Adminiſtration politique.

Voy. Petit chr. 267. Bal. Doré.

que la liſte de leurs noms fut alors dreſſée.

Anecdote du Bailli. Enfin conformément aux principes de la puiſſance abſolue aſiatique, on voit la tête du dernier ſujet en ſureté & celle des Bachas toujours expoſée. *Eſp. des Loix.* 8. 9. Quoique les circonſtances de la punition du Bailli paraiſſent un peu romaneſques, le fond cependant eſt analogue aux uſages du tems, à cette impartialité inéxorable qui ne diſtingue point les grands des petits dont on loue Guillaume; l'anecdote même ne manque, ni d'autorités, ni d'autenticité. Dans le *Goudſch.* 98. Kennemerland ou ſelon d'autres, dans la *Bal. Dord.* 735. 159. Sudhollande vivait un Païſan qui avait *Mat. An. III.* 238. une vache d'un rapport étonnant. On ſait qu'il s'en trouve en Hollande qui donnent vingt pôts de lait par jour & plus. Celle-ci en fourniſſait ſuffiſamment pour nourrir une famille nombreuſe dont le bon homme était chargé. *Hed. Petit chr.* 267. On en parlait dans tout le canton avec tant d'enthouſiaſme que le Bailli la *convoita.* C'était un de ces viſirs inhumains qui croyent, parce qu'ils ſont aſſez loin de l'œil du maître, pouvoir tout ſur les autres citoyens, ſi toutefois un pauvre eſt tel à leurs yeux. Il trouva bientôt le moyen d'enlever la vache. Le pere de famille déſeſpéré porta ſa plainte à Valenciennes où le Comte était malade. Le raviſ-

ravisseur est aussitôt mandé à la cour avec l'Escoutet de Dordrecht, son cousin. Il fut d'abord condamné à réparer le dommage par une forte indemnisation envers le plaignant. „ Le pauvre est satisfait, dit alors le Comte, mais la justice ne l'est pas; l'oppresseur qui a devoré la substance d'un citoyen, qui n'a pas respecté la propriété de l'indigent, doit payer son délit de sa vie." Le Comte dégaine lui-même l'épée terrible, il la remet au bourreau qui trancha la tête à la victime dans la chambre où le Comte était couché. Les deux quartiers du cadavre furent ensuite portés à Dordrecht; & tous les Escoutets & Baillis reçurent ordre d'assister à l'enterrement. On sait que les anciens chefs Germains avaient la puissance civile militaire & exécutrice, qu'ils en faisaient même toutes les fonctions. On en voit au commencement du douzième siècle un exemple frappant dans les Païs-bas. Baudouin VII, Comte de Flandre, fit alors arrêter douze Nobles qui avaient commis des rapines & des violences sur des marchands. On les conduisit tous dans un appartement spacieux; on les fit monter sur une seule table fort haute, avec la corde au cou qui fut attachée à la voute. Lorsque tout fut prêt, le Comte s'avança lui-même de la table, & la ren-

Staats-R. Idsinga 174.

verſant d'un coup de pied, il fut ainſi l'exécuteur des brigands qui, ayant perdu leur point d'appuy, reſterent ſuſpendus perpendiculairement entre ciel & terre. On pourrait rapporter encore pluſieurs faits qui prouvent que non-ſeulement les trois pouvoirs réſidaient eſſentiellement dans les Comtes des Païs-bas, mais qu'ils les éxerçaient ſouvent.

GUILLAUME IV.

CE Prince portait déjà le titre de Comte de Zéelande, lorſqu'à l'âge d'environ dix-neuf ans, il ſuccèda à ſon pere dont-il avait promis de ſuivre les engagemens avec l'Anglais. Il tint parole; mais à condition qu'Edouard ſe ferait donner par l'Empereur le titre de Vicaire de l'Empire: ce qu'il obtint facilement, en faiſant agir ſon épouſe, ſœur de l'impératrice, & ſurtout en avançant quelques arrérages ſur la promeſſe d'une penſion conſidérable. La plupart des autres Princes des Païs-bas éblouis par ce titre, par les négociations du Comte de Hollande, par l'or & les eſpérances qu'Edouard prodiguait par-tout, entrerent dans la même ligue. Mais un des plus illuſtres fut le Comte de Gueldre, Reinoud II, ſurnommé *le Noir*, qui avait épouſé Eléonore, ſœur d'Edouard.

Guillaume IV. ſe ligue avec l'Anglais.

1337.

Rym. 168, 179.

Outre les nœuds du ſang, ce Prince pouvait encore être lié au Roi d'Angleterre par des rapports frappans. Tous deux avaient combattu & détrôné leur pere, ſans que cette conduite révoltante eut ralenti l'amour de leurs ſu-

REINOUD II. Comte de GUELDRE.

Pontanus. jets. Tous deux entretinrent la paix dans leurs états, augmentèrent leur crédit personnel en faisant trembler leurs voisins & leurs ennemis. Dès l'an 1327, Reinoud avait volé en Italie à la suite de l'Empereur, qui faisait alors la guerre aux Guelfes & au Pape, à la tête de Gibelins & d'une foule de moines excommuniés pour avoir soutenu que leur capuchon devait être pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Rappellé bientôt dans le païs, Reinoud remporta une victoire des plus meurtrieres sur les Liégeois revoltés contre son cousin, Adolphe, leur Evêque, auquel il les força de se soumettre. En 1332, à l'occasion d'une guerre avec le Brabant, il se rendit maître de la ville de Thiel, qu'il annexa pour toujours à la Gueldre. Le fort de Vollenhoven, qu'il s'était fait donner en partageant l'Evêché avec le Comte de Hollande occasionna ensuite une querelle sanglante avec les Frisons. Ils accusaient la garnison Gueldroise d'avoir fait des courses & le pillage sur leurs terres. De-là des hostilités atroces de part & d'autre. On voit par les plaintes que les Frisons porterent au Comte de Hollande qu'ils n'avaient pas été les plus forts. „ Quand tous „ nos membres, disent-ils, seraient

Ann. de l'Emp. en 1327.

Pont. 223. Friesl. Ch. 192.

„ changés en langues, nous ne pourrions „ exprimer les ravages, les incendies, „ les meurtres de l'insolent Comte „ Reinoud." Cependant la Gueldre devenait tous les jours plus puissante au-dedans, plus respectée au dehors. Bornée auparavant à ne se faire connaître que par des alliances & des déprédations autour de ses frontieres, on voyait alors son alliance recherchée par les plus grandes Souverains, & son influence contribuer aux révolutions les plus éclatantes: Heureux effet de l'encouragement donné au commerce, sans-doute, la source de ces richesses étonnantes, que le Comte distribuait avec profusion, pour acheter des titres d'honneur & la possession des plus vastes territoires.

La Gueldre érigée en Duché.

Ce ne peut-être en effet que l'appât d'une recompense en espèces qui détermina l'Empereur à ériger le Comté de Gueldre en Duché. La cérémonie se fit à Francfort le 19 Mars 1339. Les lettres patentes portent; qu'en conséquence de sa naissance royale, de son inébranlable fidelité & des services rendus & à rendre à l'Empire, Reinoud est créé Duc & Prince du St. Empire; avec le privilège de se choisir quatre officiers: un *Maître d'Hôtel*, un *Maréchal*, un *Chambellan* & un *Echanson*; mais c'est à con- 1339.

dition que le Duc & ſes ſucceſſeurs reſteront ſoumis & fidels à l'Empire. On leur permet encore de battre monnoye à la même valeur que celle des Comtes de Hollande, qui jouiſſaient depuis long-tems de cette prérogative*. Enfin on donne au nouveau Duc le droit de revêtir, lorſque le cérémonial l'éxigera, l'Empereur de ſon manteau impérial & de lui mettre la couronne ſur la tête: on ne voit cependant pas que ni Reinoud, ni ſes ſucceſſeurs aient fait uſage de cette marque d'honneur, ni de la ceſſion qui lui fut faite trois jours après des droits & des revenus impériaux ſur l'Ooſtfriſe; quoiqu'elle eut été payée avec la ſomme exorbitante de 40 mille marcs d'argent.

*Voy. p. 321.

Friesl. Ch. 197.

Le Comte de Hollande paſſe du côté des Français.

Le Duc Reinoud ſe joignit bientôt, ainſi que le Comte de Hollande au Roi Edouard, qui commença la guerre par le ſiège de Cambray qu'il fut obligé de lever. Les Confédérés entrerent enſuite en Picardie; mais le Comte de Hollande refuſa de les ſuivre, alléguant qu'il ne s'était engagé à ſervir que ſur les frontieres de l'Empire. Edouard diſſimula d'abord ſon reſſentiment; mais il en donna bientôt des marques, en faiſant paſſer les troupes par le Hainaut où elles commirent beaucoup de dégat. Le Comte devint furieux. Il vole auſſitôt accompagné de cinq

Froiſſart. Nangis.

cens lances à Vironfoſſe au camp des français où il fut reçu à bras ouverts. Après divers mouvemens, les deux armées ſe trouverent vis-à-vis l'une de l'autre; elles ſe ſéparerent cependant ſans combat.

Il rentre dans la ligue.

L'année ſuivante les Habitans de Haſpre, petite ville de Hainaut ôſerent, ſans ordre, commencer les hoſtilités, en faiſant une courſe dans le Cambreſis. Les Français, ne reſpirant que la vengeance, envoyerent un détachement qui réduiſit leur ville en cendres. Le Comte irrité convoque auſſitôt à Bergues le conſeil de Hainaut, de Hollande & de Zéelande. La guerre fut réſolue contre les Français; l'Abbé de St. Crépin en porta même la déclaration au Roi de France qui répondit „ que le Comte de Hainaut ſon „ neveu était un fou."

1340.

Le fou ſe vengea en ravageant les frontieres françaiſes: aveuglé cependant par ſon reſſentiment, il vole en Allemagne & en Angleterre, pour hâter l'ouverture de la campagne, abandonnant le Hainaut à la furie des Français, qui y éxercerent d'horribles répréſailles. Après avoir gagné la bataille navale de l'Ecluſe, Edouard réunit toutes les forces de ſes alliés à Vitvoorden où le Comte Guillaume ſe trouva. Mais ce fut envain que l'armée confédérée

assiégea St. Omer & Tournay; par-tout les Français la tinrent en échec; enfin Jeanne de Valois, Comtesse Douariere de Hollande, sœur de Philippe, belle mere d'Edouard, mere de Guillaume, se porta pour médiatrice. Elle voyait d'un côté son fils & son gendre, de l'autre son frere prêts à s'entr'égorger. Elle réussit à faire signer aux deux Monarques une trève de neuf mois. Cependant soit douleur d'avoir vu tant d'animosités entre des Souverains unis l'un à l'autre & à elle même par des liens si proches; soit dégout des vanités de ce monde elle alla ensevelir sa grandeur dans l'Abbaïe de Fontenelle près de Valenciennes.

1341.

Froiss. 72. *Nangis an.* 1341.

Avanture singuliere du Duc Reinoud.

Telle fut la conclusion inutile de deux campagnes, où, les Hollandais, les Zéelandais & les Gueldrois, avaient été plutôt entrainés par l'humeur guerriere de leurs Comtes, que par leur propre penchant & l'intérêt de l'Etat. Le Comte de Gueldre ne s'attacha plus qu'à fortifier ses frontieres & à se faire adorer de son peuple par des privilèges, & des actes de bienfaisance & de piété. On raconte sur ce Prince une anecdote un peu romanesque. On dit que des conseillers pervers lui firent remarquer certains signes sur le visage de la Ducheſſe & qu'en conséquence on la sépara du lit nuptial comme

atteinte de lèpre; maladie, alors commune, seul fruit des pieuses extravagances de nos ancêtres dans la Palestine. Cette indisposition affectait surtout la peau. Elle en parsemait la surface de larges couches blanches, & de pustules de différentes couleurs. Un jour que le Duc était au milieu de son conseil, environné des premiers Seigneurs de sa cour, la Duchesse infortunée se présenta tout-à-coup au milieu de l'assemblée. Elle n'avait sur son corps qu'une chemise de la soie la plus fine & par dessus un large manteau. Elle fait tomber ses vêtemens jusqu'à la ceinture & découvre une peau blanche, propre, polie & nette. Tous les assistans avaient l'œil fixé sur cette scène touchante; ils éclataient en sanglots: Le Duc se repentit lui-même de sa précipitation, il renoua avec son épouse. Il mourut peu de tems après d'une chûte à Arnhem en 1343. *Pontanus.*

Animé, sans doute par son humeur martiale, echauffé aussi par le fanatisme du tems, non moins que par l'envie de protèger le commerce de ses sujets dans la Baltique, dont les bords étaient alors habités & les parages infestés par des Brigands Guillaume marcha contre les Lithuaniens infidèles. Loin de pouvoir éxécuter ses projets utiles *Guillaume marche contre les Lithuaniens infidèles.*

Alb. Arg. 131. ou pieux, ſes offres furent même refuſées par les Chevaliers Teutoniques. Il revint dans le païs où il fut plus heureux en combattant les Trajectins.

Troubles d'Utrecht. A la mort de Jean de Dieſt, en 1341, le Pape s'était preſſé de nommer à l'Evêché d'Utrecht, Nicolas de Caputio, noble Romain, qui élevé aux Cardinalat ſe démit de ſa prélature la même année, après avoir fondé à Perouſe en Italie un collège de Théologie & de Droit & deux bourſes pour deux éleves Trajectins. Jean d'Arkel, protégé par le Comte de Hollande s'étant alors trouvé à la cour d'Avignon, engagea aiſément le pontife à lui expédier ſes bulles. Le zèle de ce nouveau Prélat à retablir les affaires de l'Evêché, eſt au-deſſus de tout éloge. En deux ans il vint à bout de recouvrer plusieurs châteaux, & tout le païs d'Overyſſel engagé pour dette au Comte de Gueldre. Voulant enfin ménager ſes revenus, l'Evêque réforma ſa cour & alla vivre en ſimple particulier à Grenoble, après avoir laiſſé le gouvernement temporel de l'Evêché à Robert d'Arkel, ſon frere.

Beka.

1343.

Siège d'Utrecht. Soit pour faire ſervir cette circonſtance à des deſſeins ambitieux, ſoit pour faire valoir le privilège de Tuteur pendant la vacance du ſiège que

l'Empereur lui avait confirmé, Guillaume vint inveſtir Utrecht. Il avait déjà donné de rudes aſſauts à la ville, & loin d'être découragé par la bleſſure d'une flêche qui l'atteignit au talon, il preſſait le ſiège avec acharnement, lorſque le Prélat, volant de ſa retraite, obtint une trêve par la médiation de Jean de Beaumont, oncle du Comte. Guillaume exigea que quatre cens Bourgeois vinſſent tête & pieds nuds lui demander pardon à genoux dans ſa tente. 1345. *Mat. An. V.* 359.

Auſſi avide d'expéditions étrangeres que négligent à gouverner ſes propres états, Guillaume ne penſa qu'à voler chez les Friſons ſi animés contre ſes éxactions inſolentes, qu'ils avaient chaſſé & maltraité les collecteurs. Il entre dans le Zuiderzée avec une flotte nombreuſe qui fut écartée & diſperſée par les vents d'automne. Jean de Beaumont eut à peine abordé le premier aux environs de Staveren, que ſans ſonger qu'il n'avait que quelques ſoldats haraſſés d'une navigation pénible & orageuſe, il fond avec impétuoſité ſur une troupe de Friſons. Ceux-ci frais, diſpos & bien campés, firent une défenſe ſi vigoureuſe qu'une grande partie des Hollandais reſta étendue ſur la pouſſiere. Le Comte débarque en même tems. Em- *Froiſſ.* Guillaume marche contre les Friſons.

Les Hollandais vaincus. porté par une espèce de vertige, il attaque aussitôt sans ordre, sans discipline, & présente pour ainsi dire ses lignes dispersées à la merci des Frisons qui les attirerent dans des défilés & en firent un horrible carnage. Le Comte périt lui-même au fort de la mêlée. Cette sanglante défaite couta aux Hollandais trois mille sept cens combattans; on y perdit un grand

Le Comte tué. nombre de Seigneurs Hollandais, Zéelandais, Hennuyers: Jean de Beaumont ne dût son salut qu'au zèle de son écuyer qui l'entraina malgré lui sur un bâtiment.

Horrible vengeance. La nouvelle de cette sanglante catastrophe répandit en Hollande & en Zéelande un deuil universel La consternation fut extrême. Dans le premier transport de son ressentiment, la Comtesse confisqua tous les biens que les Frisons avaient en Hollande. Elle envoya dans l'Ile de Marken, dont elle avait cedé la moitié à des moines

Mat. An. 258. Frisons, un détachement qui livra le monastere aux flammes, & noya tous les religieux, l'un après l'autre, dans le Zuiderzée.

Caractere de Guillaume IV. Guillaume ne déploya pas, durant sa courte administration, la science de règner. Il est vrai que ses sujets obtinrent & recouvrerent quelques privilèges; mais ils ne les dûrent qu'à

l'indolence politique de leur Comte & à cette fureur de combattre, ſouvent ſans objet, à la quelle il ſacrifiait tout. N'ayant que la paſſion de la guerre, ſans en avoir les talens, il crut pouvoir ſoumettre des peuples que ſon pere beaucoup moins belliqueux avait ſu dompter. Mais il fut immolé à la fleur de ſon âge; victime par ſon imprudence des atteintes que ſon pere avait donnés à la liberté des Friſons. On obſerve que ce Prince fut le premier, qui, pour recompenſer un plus grand nombre de perſonnes, partagea les fiefs qui rentraient dans le domaine des Comtes: uſage qui devint la ſource de pluſieurs procès relativement aux droits Seigneuriaux.

Progrès d'Amſterdam.

Amſterdam fut une des villes qui tira le plus d'avantage des beſoins d'argent où le Comte ſe précipitait pour ſoutenir ſes expéditions militaires. Entre les privilèges qu'elle acquit non point par faveur, mais par argent & conſéquemment de la maniere la plus légitime, ceux de 1342 ſont les plus remarquables. On y voit encore les anciennes formalités des peuples barbares ſur le meurtre, les bleſſures, les batteries, les fractures de maiſon; telles qu'on les trouve au même ſiècle dans les loix d'Upſtalboom. Pour avoir crevé un œil, coupé une main, un pied, on

Emm. p. 194.

Amſt. geſch. II. payait dix livres d'amende. Et quoique la peine de mort fut alors adoptée dans quelques endroits contre les meurtriers, il parait cependant que cette procédure ne devint générale qu'à la ſuite des guerres civiles, ſans doute afin de prévenir les meurtres ſans nombre qui ſe commirent alors de particulier à particulier. Ce qui montre qu'Amſterdam était encore une ville petite & nouvelle, c'eſt qu'il fut ordonné que dans les conteſtations que les Echevins ne pourraient terminer, on irait à Haarlem ou à d'autres endroits où les juges étaient plus éclairés. Ce qui prouve la barbarie des tems, c'eſt qu'on fut obligé d'infliger des peines pour arrêter le droit que croyaient avoir les Bourgeois de piller, de brûler, de faire des priſonniers dehors la ville.

Amſterdam dont les commencemens ſont très-obſcurs, quoiqu'elle ſoit une ville des plus nouvelles, après avoir dans les troubles qui ſuivirent la mort de Florent V, vu ſes tours & ſes ponts de bois livrés aux flammes, s'était rélevé peu à peu ſous l'adminiſtration de Guy, Evêque d'Utrecht qui lui donna pluſieurs privilèges. Ce fut pour elle un avantage de paſſer entre les mains des Comtes de Hollande, alors maîtres de la Weſtfriſe. Sa poſition ſur l'Am-

ſtel dont, par le moyen des digues & de écluſes, ceux d'Amſterdam conduiſaient les eaux dans la Baye du Zuiderzée, appellée l'Y, la rendit propre pour la navigation. Et la mer s'étant enſuite avancée dans les terres, & ayant ouvert de nouvelles bouches au Zuiderzée, ou élargi les anciennes, le commerce de cette ville fit des progrès rapides. Dordrecht, d'ailleurs trop proche d'Anvers, ne put ſoutenir, d'un autre côté, la concurrence d'une ville dont la ſituation était infiniment plus commode, l'abord plus facile & plus ſûr pour le trafic du Nord.

Etat du Commerce.

En général tous les habitans de nos différentes Provinces s'étaient rendus célèbres dans la navigation, dont la bouſſole déjà connue accélerait les progrès. Ils étendirent leur induſtrie & leur réputation juſqu'à Veniſe, ſi fameuſe alors par ſon commerce avec l'Orient d'où elle tirait toutes les productions des Indes. Marinus Sanuto, Auteur Vénitien, vantait dès-lors l'adreſſe des Friſons, des Hollandais & des Zéelandais, dans la navigation des rivieres & des mers. Il témoigne que pluſieurs d'entr'eux ont tranſporté leurs établiſſemens à Véniſe. Enfin les Italiens, connus alors ſous le nom de Lombards, formaient dans ces païs,

Secreta fidel. Cruc. 72. 74.

ainſi que dans les autres états de l'Europe, des ſociétés de commerce avec
Dord. Priv. p. 180. les privilèges les plus étendus. On les trouve établis à Leiden & ſur-tout à Dordrecht. Ils étaient, comme on ſait, les agens, les facteurs, les banquiers de toute l'Europe. L'argent devenait entre leurs mains non-ſeulement un ſigne de valeur, mais encore un objet de commerce. Les matieres premieres étaient ſans doute les productions du païs, telles que les toiles connues de tems immémorial, & d'autres denrées. Les draps fabriqués avec les laines d'Angleterre, les munitions navales, le Harang & d'autres ſortes de poiſſons formaient encore de nouvelles branches de commerce. Staveren & Dordrecht avaient auſſi bien que Bruges & Anvers, des magazins pour les marchands du Nord. Ce ſont ſans doute les tréſors acquis par l'induſtrie, qui introduiſirent une ſorte de
Ib. 197. luxe, contre lequel les Magiſtrats de Dordrecht firent même des loix ſomptuaires, où, entr'autres réglemens, on défend aux Bourgeois de porter des fourrures: ornement alors affecté aux grands Seigneurs. Le commerce, en développant les facultés de l'ame, en procurant la communication des idées, des rapports & des beſoins, aurait eu ſans doute une influence heureuſe ſur

les mœurs encore grossieres, si les guerres civiles qui agiterent tout-à-coup & dans le même tems toutes les différentes Provinces, n'eussent replongé les peuples dans leur ancienne férocité.

MARGUERITE.

Les droits de Marguerite confirmés par l'Empereur.

L'Exemple du passé semblait faire pressentir les horreurs civiles, que la succession de Guillaume IV, décédé sans enfans allait exciter dans l'Etat. Ceux de Dordrecht crurent se précautionner contre l'orage en faisant de

Ib. nouveaux réglemens. Ils créerent deux Officiers extraordinaires pour veiller sur l'administration de la ville, pour protèger les veuves & les Orphelins.

L'ambitieux Edouard négociait de tous

1345. côtés, pour faire tomber à son épouse un héritage si brillant ou du moins une partie. Mais les peuples n'avaient que trop de motifs d'être prévenus & contre la nation & contre la domination anglaises, depuis le meurtre de Florent V & le règne de Jean I. L'Impératrice Marguerite produisait les titres les plus légitimes; elle était sœur aîné du Comte défunt. Et comme la

Beka Mat. An. 234. *Corps dipl.* Hollande, le Hainaut, la Zéelande & la Frise dépendaient de l'Empire, Louis

1346. V. en donna l'investiture à son épouse. Il fit plus. Il déclara que ces quatre Provinces ne pourraient être demembrées l'une de l'autre; disposition

visiblement dirigée contre les prétentions de l'Anglais.

Marguerite fit aussitôt alliance avec le Roi de France qui avait le plus grand intérêt d'arrêter les projets ambitieux d'Edouard. Craignant de tomber entre les mains de l'Anglais, elle traversa la Lorraine & se rendit par la France dans le Hainaut où elle fut inaugurée ; mais à condition qu'elle ne percevrait les revenus, que lorsque les dettes de son frere seraient acquittées. Elle passe ensuite en Hollande où la crainte du Roi Edouard lui fit précipiter ses démarches aux dépens de ses vrais intérêts. Les Habitans profiterent de cette circonstance pour vendre leurs suffrages en se faisant donner les privilèges les plus étendus. Ils firent jurer à leur nouvelle Comtesse de n'entreprendre aucune guerre étrangère sans l'aveu des Nobles & des bonnes villes ; & si le cas arrivait, elle promettait de ne mener à sa suite, que des volontaires (*). Les villes d'Amsterdam, d'Oudewater & de Woerden fu-

Marguerite inaugurée. *Alb. Arg.*

Elle prodigue les Privilèges. *Zie versch. Handv.*

(*) Des privilèges, qui limitaient si fort la puissance souveraine, étaient sans doute l'effet d'une aveugle précipitation ; aussi furent-ils bientôt revoqués. *Zie v. d. Wall, Dord. Priv.* 201.

rent réunies à perpétuité au Comté de Hollande.

Elle établit son fils Guillaume pour son Lieutenant.

Sans doute qu'Edouard, alors tout occupé de la conquête de France que les succès les plus brillans semblaient lui promettre, ne pût soutenir que faiblement ses prétentions sur la Hollande. Après s'être fait reconnaître partout, Marguerite vola en Baviere au secours de l'Empereur, son Epoux, à qui le Pape avait suscité un nouveau concurrent dans la personne de Charles, fils du Roi de Bohême. Elle laissa le gouvernement au Duc Guillaume d'Oostervant, son second fils, que l'Empereur avait déjà désigné pour succéder à sa mere. On observe que, pour se dérober aux émissaires de l'Anglais, le jeune Duc fit le voyage travesti en domestique. Il ne prit que le titre de Lieutenant (Verbeider) des Comtés de Hollande & de Zéelande.

Alb. Arg.

Guerre avec les Trajectins.

Un des premiers soins de Marguerite avait été d'appaiser l'Evêque d'Utrecht & de conclure avec lui une trêve de deux ans. Aussitôt qu'elle fut expirée, le Prélat croyant profiter de l'absence de la Comtesse & de l'autorité chancelante du jeune Guillaume, ne pensa plus qu'à vanger les injures qu'il avait reçu des Hollandais. Il assemble des troupes, & fait rentrer sous ses loix les Habitans du village d'Emmenes, qui

dans la derniere guerre avaient ſecoué le joug épiſcopal pour ſe donner à la Hollande; ils avaient même pris le nom d'Ooſt-hollandais. Pourſuivant le cours de ſes conquêtes, le Prélat fond enſuite ſur la Hollande, prend, pille & brûle Oudewater. Cette invaſion fut auſſi rapide qu'imprévue. Pour la repouſſer Guillaume ſe hâte de lever une armée nombreuſe; il vient camper près de Schoonhoven & ſuivant l'uſage du tems, il envoye ajourner l'Evêque à une bataille rangée. „ Révérend pere „ en Dieu, dit-il dans ſon Cartel de défi, „ nous vous faiſons ſavoir que nous „ ſommes arrivés avec les nôtres à Ho„ peneſſe, dans l'intention de com„ battre contre vous, contre votre „ ville & contre tous vos auxiliaires; „ à cauſe du mal que vous nous avez „ fait par vos pillages & vos incen„ dies; & comme il vaut mieux ter„ miner le différend en un ſeul jour „ que de ruiner à la longue les pau„ vres peuples; en conſéquence nous „ vous ſommons de vous rendre de„ main ou mardi prochain au plus tard „ entre Iſſelſtein & Jutfaes. Il y aura „ des ſurêtés & des ôtages de part & „ d'autres. Songez à nous répondre „ au plutôt par des lettres ſcellées du „ ſceau de votre ville." Le défi fut accepté; il ſe livra un combat ſanglant

1348.

Anon. de Reb. Traj.

où les Hollandais furent défaits. On ménagea ensuite une suspension d'armes pendant deux mois. Mais l'Evêque se trouva si fort epuisé quoique vainqueur, ses finances étaient tellement dérangées, qu'il se crût obligé de se retirer avec un petit équipage à Rome, laissant l'administration temporelle de l'Evêché entre les mains de six nobles.

Marguerite céde ses droits à son fils, Guillaume.

La mort précipitée de Louis V, qu'une attaque d'apoplexie avait conduit au tombeau, fit craindre à Marguerite que le nouvel Empereur, Charles IV, ne favorisât les trames ambitieuses de l'Anglais. Pressée d'ailleurs par les sollicitations de Guillaume, elle lui abandonna entierement la Hollande, la Zéelande & la Frise. Les lettres furent expédiées à Munic. Dordrecht, Middelburg, Ziericzée, Geertruidenberg, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar Amsterdam & Oudewater, y apposerent leurs sceaux, aussi bien que les Nobles. L'impératrice ne se réserva que le Hainaut avec une pension proportionnée à sa dignité & au sacrifice qu'elle faisait. Guillaume prit aussitôt le titre de Comte & fut inauguré dans plusieurs villes.

1349

Plac. Boek. Mat. An. V. 561.

Bal. Dord. 741.

Elle reprend le Gouvernement.

Il ne jouit pas long-tems de son autorité. Marguerite ne pouvant se faire payer la pension qu'elle s'était réservée, se rendit en Hollande, où elle

força Guillaume à lui remettre le gouvernement. Il semble même qu'elle s'associa Louis le Romain, son fils aîné, en faveur duquel elle avait sans-doute intention de dépouiller Guillaume. 1350.

Celui-ci parût céder à l'orage; mais comme on ne renonce pas aisément à l'habitude de règner, il eut soin de cultiver ses partisans. Quantité de nobles, plusieurs villes même, souffraient impatiemment la domination d'une femme. Les mécontens devinrent bientôt si nombreux, que le jeune Prince se rendit à Gorinchem où ceux de Delft furent les premiers à le proclamer Comte. Son parti devenant tous les jours plus formidable, l'effroi de Marguerite fut tel, qu'elle eut recours à son ancien ennemi, le Roi d'Angleterre, qu'elle gagna en lui faisant des promesses très avantageuses. Guillaume se fait reconnaître de nouveau.

Cependant l'esprit de faction gagnait toute la masse des citoyens. Les amis du Duc Guillaume se donnerent par orgueil, le titre de Cabeliaux, parce que le poisson qui porte ce nom est connu pour dévorer les plus petits. L'emblême du *Hoek** ou Hameçon, instrument perfide avec lequel on attrape le Cabelliau, flatta l'esprit de leurs adversaires qui prirent de-là le nom de *Hoek*. Pour se distinguer, les premiers Origine des Cabeliaux & des Hoeks.

*Merlus.

*Prononcez Houk.

Beverw.

Dord. 309.

portaient des bonnets gris, les autres des blancs. On ajoute que lorſque l'un des deux avait terraſſé ſon adverſaire, il lui arrachait ſon bonnet; ce qui s'appellait *arracher le foie.*

Troubles à Utrecht.

Par une fatalité ſinguliere la ville d'Utrecht s'était déjà partagée en deux factions, en *Liechtembergs* & en *Gunterlings.* Ces derniers paraiſſent avoir été particulierement déclarés contre l'autorité de l'Evêque. Il lui livrerent même ſur la place un combat où ſans doute ils eurent le deſſous; puiſqu'on les châtia d'une maniere terrible. Plus de quatre vingt factieux furent bannis, pluſieurs livrés au bourreau. Ces punitions exemplaires n'étoufferent pas les révoltes. Trop inſtruits que l'Evêque n'avait ſur eux qu'un pouvoir ſubalterne & dépendant de l'Empereur, il paraît que le peuple & les nobles cachaient ſous ce voile leur eſprit turbulent & ſéditieux. Ils étaient attentifs à toutes les démarches de l'Evêque, de peur qu'il ne ſurpaſſât ſon autorité. Ainſi l'inquiétude & l'indépendance d'un côté, & la ſoif de dominer de l'autre, ne pouvaient produire que de cruelles diſſenſions. En 1349, il y eut un appel à l'Empereur d'une ſentence portée par l'Evêque. Soutenus enſuite par le Duc de Gueldre, les Nobles prirent

Mat. An. III. 604. *De jure glad.* 495. *Heda* 252.

rent ouvertement les armes contre leur Prélat. Ils refuſerent abſolument de ſe déſaiſir des domaines de l'égliſe qui leur étaient engagés ou confiés. Arnoud, Seigneur d'Yſſelſtein fut le premier à lever l'étendard de la révolte. L'Evêque fut obligé de lever des troupes. Il attaqua les rébelles, il les preſſa avec tant de vigueur, les uns après les autres, dans les châteaux où ils s'étaient cantonnés, qu'ils furent bientôt réduits. Pluſieurs furent bannis & leurs biens confiſqués; on contraignit le reſte à venir demander pardon. Nous verrons, dans le volume ſuivant, comment les uns & les autres firent éclater, par la trahiſon, les feux de la vengeance qu'ils nourriſſaient contre leur Evêque. 1349.

La fureur épidémique des factions offrait des ſcènes non moins horribles & plus ſcandaleuſes en Gueldre. Reinoud III, fils & ſucceſſeur de Reinoud II, était un Prince d'un caractere indolent & d'un eſprit borné. Son frere Edouard, au contraire, avait un génie actif, hardi, ambitieux. Il ne ſe voyait pas, ſans chagrin, privé du commandement que la naiſſance paraiſſait avoir donné, par mépriſe, à Reinoud. Il ne négligea rien pour corriger la deſtinée. Les villes de Gueldre ſemblerent preſſentir l'orage qui

Factions des Bronkhorſt & des Hekeren en Gueldre.

Pontanus.

ménaçait l'Etat. Elles entrerent dans une confédération réciproque, elles s'engagerent ſolidairement à ſe ſoutenir les unes les autres, contre tout ce qui pourrait donner atteinte au maintien des privilèges & à l'adminiſtration de la juſtice. Toutes les villes formerent une ligue commune: Nimègue, Ruremonde, Zutphen, Arnhem, Gueldre, Emmerik, Thiel, Salt-boemel, Harderwyk, Doesburg, Goch, Dotichem, Lochem, Venloe, Nieuſtad, Gent, Maas-bommel, Wageningen, Elburg, Hattem, Erkelens & Echt. Nimègue fit même, en 1344, confirmer & jurer ſes privilèges. Des deux familles les plus conſidérables de la Gueldre, *Hekeren* & *Bronkhorſt*, qui avaient, chacune, leurs partiſans, la premiere avait ſû ſe concilier la faveur du Duc. Dévorés de cette noire jalouſie qui règne éternellement chez les grands, les Bronkhorſt éloignés de la cour, ſe jetterent du côté d'Edouard qu'ils ne trouverent que trop diſpoſé à dépoſſéder ſon frere. La Gueldre fut bientôt déchirée par deux partis. Le lien d'aſſociation, qui réuniſſait toutes les villes pour le bien commun, fut rompu. Les cités, les villages, les châteaux ſe partagèrent pour leur propre ruine. Le détail des maſſacres, des déſolations, des violences, des atrocités

en tous genres que ces troubles causerent dans le païs, fait frémir. L'œil humain ne peut soutenir le tableau hideux des horreurs alors exercées. Les campagnes désolées, les forêts, les rivieres, les villes n'offraient que des monumens de vengeance & de barbarie: les restes insensibles des citoyens pendus, noyés, massacrés, brulés par d'autres citoyens, étaient épars ou entassés dans les rues & les champs, sur les chemins & les rivages. Quelques traits peindront la fureur des partis dans ces tems affreux. Les partisans du Duc ayant pris d'assaut la ville de Thiel brulerent l'église de St. Walburg & cent quarante personnes qui s'y étaient réfugiées. Le propre jour de pâques, ils poursuivirent un de leurs adversaires nommé Emmerik de Druyten, jusques dans une chapelle, où il s'était sauvé. Là, sur l'autel où le malheureux cherchait un azile; entre les bras du prêtre qui le couvrait de l'hostie consacrée, comme d'une égide vénérable, ces forcenés immolerent leur victime & l'autel fut inondé de sang. D'un autre côté, Edouard, ayant enlevé vingt cinq soldats d'une garnison qui tenait pour son frere, ordonna de sang froid qu'on les décapita tous. Leurs têtes furent exposées autour d'une montagne près de Nimè- *Teschemaker Ann. II.* 516.

gue qui a conſervé le nom de *Hoofdberg : le mont des têtes. Guerre de la liberté :* tel était le fatal tocſin, le nom ſacré, profané alors pour juſtifier ces exécrables tragédies.

Hoſtilités. La Hollande n'était pas agitée par des troubles moins ſanglans. Les annales de tous les tems & de tous les païs atteſtent les funeſtes effets des ſimboles caractériſtiques arborés par des factieux. On peut dire que les dénominations diſtinctives, les bonnets rouges & les bonnets gris furent pendant un ſiècle & demi la ſource & le ſignal de toutes les ſcènes atroces qui déſolerent le païs. Dans la premiere année des factions, les Cabelliaux renverſerent dix-ſept châteaux qui appartenaient à des Hoeks. L'activité de ces guerres affreuſes de citoyen contre citoyen, fut telle, qu'on ſe ſervit alors, & il parait que c'eſt pour la premiere fois, d'artillerie : invention déjà connue en France depuis 1338, où l'on avait commencé à s'en ſervir à l'attaque du château de Puyguillaume en Auvergne. Nous verrons dans la ſuite comment cette fatale nouveauté perfectionnée, peu-à-peu, à l'aide du tems & de l'induſtrie, fit tomber la chevalerie & changea tout l'ancien ſyſtême, tant militaire que politique de l'Europe.

Invention de l'Artillerie.

Vaderl. Hiſt.

Velly 8. 450.

Marguerite parût à la hauteur de

Veere dans l'Ile de Walcheren avec une flotte compoſée d'Anglais, de Hennuyers & de Zéelandais. Elle engagea bientôt l'action avec la flotte Hollandaiſe. Le combat fut rude & ſanglant; mais enfin la victoire ſe déclara pour la mere; le jeune Duc fut contraint de ſe ſauver en Hollande. Bien loin que cette déroute diminuât ou ralenti ſes partiſans, il vint à bout de réunir quantité de Nobles & de villes dans une même ligue; tous jurerent de pourſuivre les fauteurs de Marguerite. Guillaume nomma en même tems, Albert, ſon frere, pour ſon ſucceſſeur, au cas qu'il vint à mourir ſans enfans. Il comptait dans ſon parti Dordrecht, Delft, Leiden, Haarlem, Amſterdam, Alkmaar, Medenblik, Oudewater, Geertruidenberg, Schiedam, Rotterdam & Vlaardingen, ainſi que toutes les villes de Weſtfriſe & du Waterland. Les Seigneurs d'Arkel, d'Egmond, de Waterland, de Heemskerk, de Wateringen, de Moolenaar, de Bloemenſtein de Cuilenburg, de Noordeloos & de Toloiſen épouſerent auſſi la même querelle. Les Hoeks avaient à leur tête, quantité de Seigneurs; mais on ne voit aucune ville dans leur parti. On penſe que Jean de Beaumont maintint Gouda & Schoonhoven dans la neutralité.

Marguerite victorieuſe ſur mer.

1351.

Beka. Mat. An. III. 408.

Ligue des Cabelliaux contre Marguerite.

Boxh. op Veld. 181. *Plac. B. III.* 3.

Second Combat où Marguerite est vaincue.

Enfin Guillaume se trouva bientôt en état de réparer sa défaite. Il livra près de la Brille un second combat naval où sa mere fut vaincue, & le capitaine Anglais tué avec plusieurs Seigneurs Hollandais. Marguerite n'eut que le tems de se sauver, avec les débris de sa flotte, en Angleterre, implorant la médiation du Roi. Guillaume se rendit ensuite à la cour de Londres où il épousa Mathilde, fille de Henri, Duc de Lancastre. Cependant, Edouard, ne se trouvant pas en état de terminer les différens, renvoya l'affaire à Jean de Beaumont & à Wolraven de Luxembourg. „ Il fut arrêté, que le Duc Guillaume demanderait pardon à sa mere, qui, de son côté, serait tenue de l'accorder de bonne grace, & de faire une nouvelle cession de la Hollande, Zélande & Frise: provinces dont-elle ne devait tirer qu'un revenu annuel. On lui laissait seulement le Hainaut pendant sa vie." Guillaume publia ensuite une amnistie générale pour tous les attentats que les derniers troubles avaient rendus communs. Meurtres, pillages, incendies, extorsions, batteries, emprisonnemens, fractures de maisons & de châteaux; tous ces délits furent spécifiés, & les auteurs pardonnés, avec défense de les inquiè-

Traité entre la mere & le fils.

1354.

Ib. 4.

Amst. Hands. 4.

Mort de Marguerite.

1355.

ter. Cependant Marguerite ne survécut pas long-tems à ses chagrins; elle mourut le 23 Juin 1356 à Valenciennes où elle avait fixé sa résidence. *Velden. D'outreman. Hist. de Valenc.* 448.

C'est ainsi que par une suite de démarches constamment fausses, la fille & l'épouse des deux Princes les plus politiques de leur siècle, laissée à elle-même, ourdit la trame de ses propres malheurs. Le problême le plus singulier de sa vie, c'est que ses privilèges en faveur des villes, lui firent seulement des ennemis, ses bienfaits envers son fils, un ingrat; victorieuse sans être plus puissante, elle fut terrassée au premier revers, sans pouvoir jamais se relever. Elle montra, que les bienfaits ne sont souvent que l'effet d'une pusillanimité de cœur plutôt que d'un esprit généreux & éclairé. D'ailleurs, dans une constitution ébauchée, informe, où les peuples n'aspiraient qu'à être libres, sans savoir ce qu'ils devaient à leur maître, l'ascendant du Souverain formait toute son autorité. Et alors sa faiblesse échappait d'autant moins à l'œil fier & curieux des citoyens, qu'il était obligé de descendre jusqu'à eux, de s'incorporer, pour ainsi dire, à eux pour les besoins les plus pressans. A présent les Princes, ceux-mêmes dont l'autori- *Réflexions sur l'administration de Marguerite.*

té eſt la plus bornée, ſont ſi fort éloignés du peuple, ils ſe tiennent tellement hors de ſa ſphere, le ſceau de l'étiquette couvre ſi bien leurs défauts perſonnels, qu'ils peuvent être imbécilles & ſtupides impunément. Les miniſtres, dont chacun a ſon département aſſigné, font tout; on ne connait que les Souverains dont le génie briſe les entraves des formalités, qui ſont eux mêmes leur propre conſeil & dont l'eſprit conquérant veut bouleverſer l'univers. Mais alors la faibleſſe du Souverain était d'une conſéquence d'autant plus dangereuſe pour lui, que tous les citoyens étaient encore dans cette criſe violente que produit le paſſage de l'eſclavage à la liberté, de la barbarie à la civiliſation, de l'ignorance aux lumieres, de la pauvreté aux richeſſes, de la ſimplicité au luxe.

Changemens. *Dord. Priv.* 185. 209. 215.

Le commerce & les immunités avaient d'ailleurs introduit dans le ſervice des changemens auſſi avantageux au peuple, que funeſtes au Souverain. Au lieu qu'autrefois tout homme libre était ſoldat, obligé en conſéquence à ſervir la patrie à ſes propres dépens, on voit à préſent des troupes ſoudoyées, on voit les milices éxiger le rembourſement de leurs frais dans les expéditions militaires. Dès-lors les Princes ne peuvent plus faire la guerre ſans ſe pré-

cipiter dans des dettes. Cette institution était sans doute l'effet de l'industrie qui n'est dans le fond que l'emploi le plus lucratif du tems. Ainsi pendant que les Comtes étaient obligés à de nouvelles dépenses, sans ôser inventer une nouvelle branche de revenu, les villes augmentaient de plus en plus leurs richesses, leur population & par conséquent leur fierté & leur liberté. On observe enfin que chacune se regardait comme un état indépendant, faisant la paix ou la guerre sans s'embarasser des autres.

Peste.

Les annales de tous les peuples sont alors souillées par l'horrible récit d'une contagion dont l'histoire fournit peu d'exemples. Du Nord de l'Asie elle parcourut successivement tous les états de l'Europe, promenant en tous lieux la mort & la désolation. En Frise les vivans ne pouvaient suffire à enterrer les morts. Les maisons religieuses, gouffres funestes, où, contre toutes les loix de la nature & de la raison, l'espèce humaine va s'entasser & s'ensevelir, souffrirent le plus. Il y eut dans le seul monastere de Claircamp jusqu'à deux cent moines & plus, emportés par la peste. Les hommes, conduits naturellement par la terreur à la superstition, ne s'appliquerent qu'à détourner les traits de la colere céleste. On re-

Vossius An. X 118. Pont. 260. Ravinga Oostfriesl. Chron. 12.

Fanatisme.

Pontanus, 260. 261. *Schotanus* 185.

leva en Friſe pluſieurs monaſteres détruits par l'injure des tems. On vit courir dans les villes & les campagnes une ſecte de Flagellans nuds juſqu'à la ceinture, ſe déchirant les épaules avec des cordes armées de fer & de nœuds; criant que c'était pour effacer les péchés du monde. Les femmes, dont l'imagination eſt aiſément frappée, ſe mêlerent même parmi ces fanatiques. Cependant les excommunications eccléſiaſtiques, les pourſuites ſéculieres & ſur-tout le mépris général, firent bientôt rentrer, dans les ténébres, ces hordes d'inſenſés, à qui on aurait pardonné de ſe rendre, ſuivant la folie du tems, agréables à la divinité en pratiquant ces violences ſur eux-mêmes; s'ils n'euſſent tenté d'en exercer pieuſement ſur les autres, ſi leurs ſociétés n'euſſent dégénéré en attroupemens ſéditieux. Ces différens orages étaient comme les avant coureurs des diſcordes civiles dont nous n'avons vu que le prélude, mais dont l'épidémie ayant gagné de proche en proche toutes les autres Provinces, n'en fit plus que des théatres d'anarchie & d'horreurs. Tels ſont les triſtes auſpices ſous leſquels la maiſon de Baviere commença à gouverner.

Fin du Tome premier.

FAUTES

Les plus essentielles à corriger dans les 2 Tomes de cet ouvrage.

TOME I.

Disc. Prelim. *pag. prem. lig.* 20. on y trouve, *lisez* : on n'y trouve.
Pag. XL *lig.* 6. re que se sont, *lis.* règne que se sont.
- - XLII - - 23. chez Tilliard, *lis.* chez P. G. Simon.
- - 18 - - 13. attirés *lis.* attiré.
ib. - - 28. les allarma, les aigrit, *lis* les allarmerent, les aigrirent.
- - 30 - - 32. effacez *aussitôt.*
- - 45 - - 16. leur arriere garde, *lis.* l'arriere garde des Bataves.
- - 47 - - 8. leur fait, *lis.* leur font.
- - 63 - - 28. la plus grande partie, *lis.* en grande partie.
- - 69 - - 8. ces uns, *lis.* les uns.
ib. - - 10. les deux, *lis.* ces deux.
- - 83. Au commencement de la note il faut ajouter ces mots: La conquête de Guillaume, Duc de Normandie,
- - 93 - - 33. l'a été, *lis.* & comme l'a été.
- - 106 - - 25. comprenait avec les immeubles, *lis.* outre les immeubles, comprenait.
- - 144 - - 26. effacez, *enfin.*
- - 154. Ajoutez à la fin de la page ces mots: Ils ne le quitterent qu'après y avoir mis le feu.
- - 167 - 5. 6. souverains, *lis.* feudataires.
- - 178 - - 24. Bourg, *lis.* village.

FAUTES.

Pag. 207 *lig.* 5. effacez ce mot : *Robert.*
- - 209 - - 2. cuiſinier Robert, *lif.* cuiſinier de Robert.
- - 251 - - 7. tout-à-coup, *lif.* ſubitement.
- - 258 - - 19. leurs ſerfs, *lif.* à leurs ſerfs.
- - 259 - - 18. Verhol, *lif.* Voshol.
ib. - - 26. cothage, *lif.* carthage.
- - 307 - - 2. alte, *lif.* volte face.
- - 318 - - 10. Wieland, *lif.* Vreeland.
- - 321 - - 6. Eensgenburg, *lif.* Eenigenburg.
- - 332 - - 25. effacez ce mot : *celle.*
- - 337 - - 16. 1524. *lif.* 1324.
- - 347 - - 14. Gyswyck, *lif.* Gypwyk.
- - 352 - - 33. Brederode, *lif.* Borſelen.
- - 365 - - 13. les, *lif.* des.
- - 404. note 1729. *lif.* 1329.
- - 405 - - 4. effacez ce mot : *du.*
- - 415 - - 31. Vitvoorden, *lif.* Vilvoorden.
- - 416 - - 21. Comtes, *lif.* Princes.
ib. - - 24. Comte, *lif.* Duc.
- - 433 - - 6. lever, *lif.* arborer.

TOME II.

Pag. 40 *lig.* 8. 9. aucune troupe étrangere, *lif.* aucunes troupes étrangeres.
- - 48 - - 1. conſul, *lif.* conſeil.
- - 52 - - 10. Buurman, *lif.* Burman.
- - 78 - - 4. vanger, *lif.* ſatisfaire.
- - 84 - - 29. Waningen, *lif.* Wageningen.
- - 93 - - 12. mare, *lif.* marées.
- - 93 - - 9. le Seigneur &c. *lif.* Jean de Woerden, Seigneur de Vliet.
- - 107 - - 5. effacez ce mot : *droit.*
- - 134 - - 14. neuf, *lif.* onze.
- - 138 - - 4. Romerswaart, *lif.* Romerswaale.

FAUTES.

Pag. 296 *lig.* 3. Jean Perkin, *lif.* Perkin Warbeck.
- - 373 - - 17. effacez ces mots : *la ſomme de.*
- - 391 - - 23. choiſiront, *lif.* choiſira.
- - 433 - - 31. de grandes, *lif.* beaucoup de.
- - 435 - - 11. ne pouvaient encore, *lif.* lui empêchaient.
- - 490 - - 16. effacez ce mot : *enfin.*
- - 505 - - 30. Friſons, *lif.* friſſons.
- - 526 - - 21. dixieme, *lif.* centieme.